This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

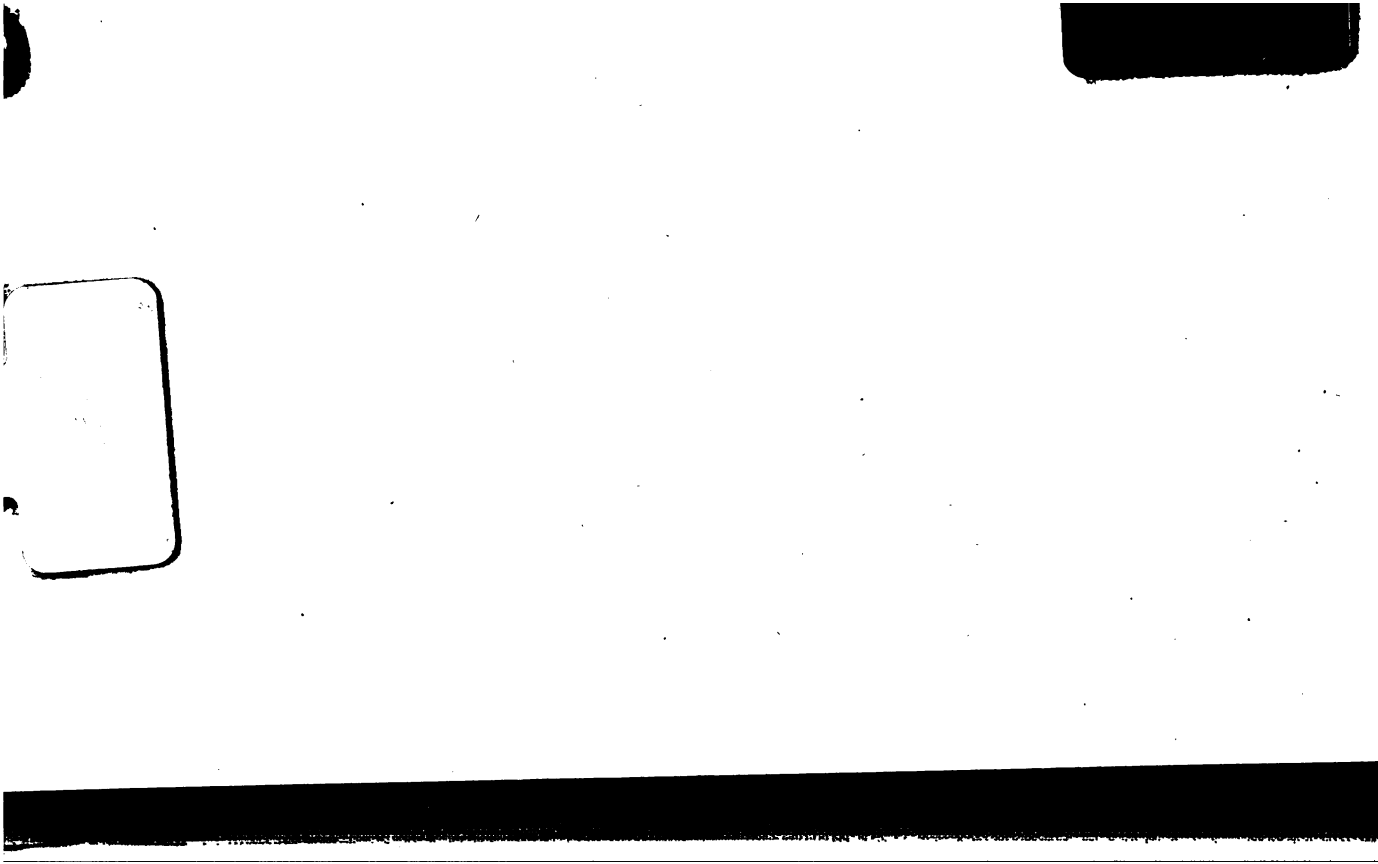
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00037032 4



~~620.E.19.~~
(Montemont)
KBD

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XLIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS. . . .	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON. . . .	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

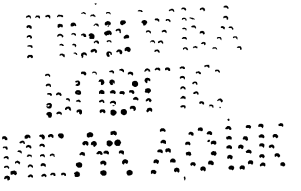
AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXVI.



INTRODUCTION

AUX

VOYAGES EN OCÉANIE.

L'Océanie est cette cinquième partie du monde qui est située entre l'Asie au nord, l'Amérique à l'est, l'Afrique à l'ouest, et l'océan Antarctique au sud. Sa superficie, développée sur l'immense Océan, embrasse plus de la moitié du globe, mais ne se compose que d'îles plus ou moins grandes, et dont la principale est proprement le cinquième continent, qui a reçu d'abord le nom de *Nouvelle-Hollande*, à cause des Hollandais qui le découvrirent, mais qui s'appelle aujourd'hui *Australie*. Cette énorme surface de l'Océanie présente en largeur près de deux mille quatre cents lieues, de vingt-cinq au degré, et en longueur quatre mille sept cents lieues. La superficie totale dépasse cinq cent mille neuf cents lieues carrées de vingt-cinq au degré, et elle est occupée par environ vingt-neuf à trente millions d'habitans depuis l'île de Sumatra au nord-ouest, jusqu'à l'île de Pâques à l'est, et depuis l'archipel de Magellan et les îles Sandwich au nord, jusqu'à la Nouvelle-Zélande au midi.

Plusieurs géographes ont assigné différentes divisions à ce monde maritime. Malte-Brun et M. Walkenaer l'ont partagé en trois principales divisions, savoir : 1° la Notasie, comprenant ce que l'on avait appelé improprement *archipel Asiatique*, et qui était formé des îles rapprochées de l'Asie, surtout des Philippines, des

Molluques, de Bornéo, de Célèbes, de Java et de Sumatra; 2° l'Australie, comprenant la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et autres groupes voisins; 3° la Polynésie, embrassant toutes les îles à l'est de l'Australie et de l'archipel d'Asie, comme les Carolines, les Mariannes, les Sandwich, les Marquises, l'archipel Dangereux ou Pomotou. Telle est la division que nous avons adoptée dans notre *Voyage aux cinq parties du Monde* [1]. M. Adrien Balbi a de même adopté ces trois grandes divisions, en appelant *Malaisie* l'Océanie occidentale; *Australie* l'Océanie centrale; et *Polynésie* l'Océanie occidentale.

L'illustre navigateur Dumont-d'Urville a fait de l'Océanie quatre divisions. La première conserve le nom de *Polynésie* ou Océanie orientale; mais il en limite l'acception aux peuples qui reconnaissent le *tapou* ou *tabou* (sorte d'interdiction religieuse), parlent la même langue et forment une même division de race cuivrée ou basanée. La seconde division se compose de l'Océanie boréale, et comprend la seconde division de la race cuivrée: comme elle ne compte que des îles très petites, dont les plus importantes sont Gouaham, dans les Mariannes, et Baubelthouap dans les îles Pelew, M. d'Urville a imposé à cette seconde division géographique le nom de *Micronésie*, du mot grec μικρος, qui signifie *petit*. La troisième division présente l'Océanie occidentale et renferme toutes les îles communément connues sous le nom des *îles des Indes orientales*. M. d'Urville lui a laissé le nom de *Malaisie*, à cause des peuples malais qui habitent ces îles, nom déjà employé par quelques géographes, et dont il paraît que l'initiative est due à M. Lesson. Enfin la quatrième division est

[1] Six volumes *in*-18, publiés en 1829.

l'Océanie australe, formée par la grande île de la Nouvelle-Hollande et toutes les terres qui l'environnent, et jusqu'aux limites de la Micronésie et de la Polynésie, ce dernier mot venant du grec πολυς, qui signifie *plusieurs*. Comme cette quatrième division est la partie de la race noire océanienne, M. d'Urville lui a donné le nom de *Mélanésie*, qui vient du grec μελανις, état noir, ou de μελανοω, noircir. Déjà M. Bory de Saint-Vincent avait proposé de désigner une variété des noirs de l'Océanie par le nom de *Mélaniens :* M. d'Urville a donné à cette acception beaucoup plus d'étendue, parce que, dit-il, les Mélanais, ou Mélanésiens, occupent la partie la plus considérable des terres mélaniennes, quoique la population de ces grandes îles soit loin d'être en rapport avec leurs vastes dimensions.

Ainsi, d'après M. d'Urville, une ligne inclinée, par rapport à la méridienne, partant de l'extrémité nord-ouest des îles Hawaï ou Sandwich, passant entre les îles Viti et les îles Tonga, et se prolongeant dans l'ouest de la partie la plus australe de la Nouvelle-Zélande, forme la limite occidentale de la Polynésie, et toutes les îles situées jusqu'à l'île de Pâques inclusivement font partie de cette grande division. La Micronésie embrasse le groupe de King's-mill, les îles Marshall, ou îles Radak, les Carolines, les Mariannes, les îles Pelew, et en outre les îles inhabitées comprises entre le Japon et l'archipel de Magellan sur la carte de M. Brué.

Cette longue chaîne de petites îles, ainsi que le remarque M. d'Urville, n'offre point une population homogène, comme celle qui habite les terres de la Polynésie; le langage, les coutumes, la forme du gouvernement varient d'un archipel à l'autre : toutefois une ressemblance générale dans le teint, la chevelure, la

physionomie et la douceur habituelle du caractère, semble assigner aux Micronésiens une origine commune. La Malaisie offre les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. Les Malais ont un teint jaunâtre plus ou moins foncé; ils mâchent le bétel et l'opium, se nourrissent habituellement de riz, et professent la religion musulmane. La Mélanésie est séparée de la Malaisie par une ligne passant à l'ouest de l'île Waigiou, de la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée, de la Micronésie, et se dirigeant de l'île Santa-Cruz aux îles Viti, pour ensuite aller au sud-ouest, entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Hollande, en y comprenant l'île de Van-Diémen, qui, dès lors, devient l'extrémité méridionale de la Mélanésie, comme la Nouvelle-Hollande en est la partie la plus vaste sous le nom d'*Australie*.

En même temps que M. d'Urville faisait connaître ces divisions géographiques de l'Océanie, et les adoptait dans les cartes de son Voyage (de *l'Astrolabe*) autour du monde, un autre savant, M. de Rienzi, lisait à la *Société de géographie* un Mémoire dans lequel il établissait cinq divisions pour la cinquième partie du monde. L'intérêt de la science et le besoin des détails qui suivront exigent que nous indiquions également cette autre classification du territoire océanique.

La Malaisie, ou Océanie occidentale, forme la première division : elle renferme l'archipel indien. La seconde est appelée Micronésie, ou Océanie septentrionale, qui n'embrasse que de très petites îles et rochers déserts au sud, un peu au-dessous du tropique du Cancer, et s'élevant au nord jusqu'auprès du 40^{e} parallèle. Ces petites îles sont bornées à l'ouest par celles de Borodino et à l'est par l'île Necker, vers le 167^{e} degré de

longitude occidentale; le groupe de Mounin-Sima est le plus considérable de la Micronie de M. de Rienzi. La Polynésie, qui forme la troisième division, renferme les îles occidentales des Guèdes ou Saint-David, ou Freewill, l'île Nevil, le grand archipel des Carolines, y compris les îles Pelew (prononcez *Peliou*) et Matelotes, celui de Gilbert et Marshall, le Grand-Cocal et les autres îles de cette chaîne, et enfin toutes les îles de la mer du Sud ou du grand Océan, depuis l'archipel de Sandwich, au nord, jusqu'aux îles de l'Évêque et son Clerc, situées au sud de la Nouvelle-Zélande; et depuis l'île Tikopia, près de Vanikoro, à l'ouest, jusqu'à l'île Sala, à l'est de l'île de Pâques. La quatrième division, qui renferme l'Océanie centrale, embrasse la Nouvelle-Guinée (que M. de Rienzi et M. Balbi appellent aussi *Papouasie*, à cause des Papous qui l'habitent), toutes les îles de l'est au sud-est, habitées par la race noire, telles que les îles Salomon, Viti, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne et quelques autres. Enfin, la cinquième et dernière division, qui embrasse l'Océanie méridionale ou australe, est appelée *Endaménie* [1], et comprend la Nouvelle-Hollande, Van-Diémen, la Nouvelle-Calédonie et autres îles exclusivement habitées par des noirs fort laids et à formes grêles. Nous avons vu que cette dernière partie a reçu de M. d'Urville la dénomination de Mélanésie.

Après ces divisions générales et diverses, qu'il importait de connaître, nous allons offrir quelques autres généralités sur l'Océanie, en indiquant son climat, ses principales montagnes et rivières, ses principaux vol-

[1] Mot sans doute tiré du grec ἔνδημος, qui veut dire *particulier à un peuple*. Δάμος, dans le dialecte dorique, signifie aussi *peuple*; ἐν, signifie *dans, avec*.

cans, ses productions naturelles, ses habitans, leur culte, leurs usages, leurs gouvernemens, leur industrie, en un mot tout ce qui peut se rattacher à une revue générale de cette immense partie du monde. Nous aurons pour cela recours à différens ouvrages, notamment à ceux de Malte-Brun, Walkenaer, de Balbi, aux différens Voyages autour du monde et à l'Océanie de M. de Rienzi, comprise dans l'*Univers pittoresque* publié par MM. Firmin Didot. Commençons par le climat.

Le climat de l'Océanie est généralement tempéré par les brises de terre et de mer; mais il embrasse une trop grande étendue pour que l'on puisse le caractériser: on se rappelle que cette partie du monde se développe sur plus de la moitié de la surface du globe.

Les montagnes pourraient se classer en trois systèmes, savoir : le système malaisien, le système australien et le système polynésien. Dans le premier sont renfermées les montagnes de la Malaisie, c'est-à-dire celles de Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes et autres îles. Dans le système australien sont comprises les montagnes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée, tandis que le système polynésien indique les montagnes des Carolines, des Mariannes, des Hawaï, de Taïti et de Tonga.

D'après M. Balbi, les points culminans sont : à Sumatra, le Gounong-Kosumbra, élevé de 2347 toises au-dessus du niveau de la mer, et le mont Ophir, élevé de 2166 toises; à Java, le Prahou, élevé d'environ 2000 toises; à Bornéo, le mont Cristal, élevé de 1300 toises; aux Philippines, le volcan de Luçon, élevé de 1700 toises; à Célèbes, le mont Lampobatan, élevé de 1200 toises. En Australie, le pic le plus élevé des montagnes

Bleues paraît avoir plus de 1600 toises; dans la Nouvelle-Guinée, le point culminant a 2500 toises, et le pic Egmont, dans la Nouvelle-Zélande, a 1275 toises. Aux îles Sandwich, le Mouna-Roa offre 2483 toises d'élévation; à Taïti, l'Oroéna présente 1705 toises; et à Tonga, le volcan de l'île Tofoa, 500 toises; tandis qu'aux Mariannes, le volcan de l'île de l'Assomption est élevé d'environ 1000 toises au-dessus du niveau de la mer.

Les volcans de l'Océanie sont au nombre de plus de 550 : aucune autre partie du monde n'en offre autant, si l'on tient compte de sa surface. Il y en a quinze à Java, quatre à Luçon, cinq à Sumatra; plusieurs aux Sandwich, aux Philippines, etc. Le plus remarquable est celui de Hawaï, lequel n'est point au sommet d'une montagne, mais dans une plaine d'une élévation médiocre, auprès du Mouna-Roa. Nous en avons parlé dans les Voyages autour du monde.

L'Océanie présente dans ses principales îles un grand nombre de rivières : les plus considérables sont celles de la Nouvelle-Hollande, et les voyages spéciaux qui vont suivre cette introduction feront connaître plusieurs de ces vastes cours d'eau : c'est au capitaine Sturt qu'il a été surtout donné de les suivre, et d'en tracer l'intéressant tableau. Il nous suffira de nommer parmi ces fleuves la Morumbidje, la Macquarie, le Lachlan et la Murray qui coulent dans l'Australie, à l'ouest des montagnes Bleues; tandis que le Brisbane, le Hawkesbury, le Hunter et le Shoalhaven arrosent la Nouvelle-Galles du sud, région sud-est de la Nouvelle-Hollande. Il y a aussi à l'ouest de la Nouvelle-Hollande la rivière des Cygnes, près l'embouchure de laquelle les Anglais ont fondé une colonie de ce nom. Dans Bornéo on trouve le Kapponas et le Bendjer-Massing, le premier traversant,

dit-on, du nord au sud l'île de Bornéo ou Kalamatan, pour se jeter dans la mer de Java. A Sumatra coule l'Indragiri; le plus grand fleuve de cette île, et qui traverse le ci-devant empire de Menang-Kabou pour se jeter dans la mer de la Chine. Il y a aussi le Sinkel qui arrose une partie du territoire d'Achem et du pays des Battas. A Java il faut citer le Solo ou Beng-Awan, qui est le plus grand fleuve de cette île dont il parcourt la partie centrale. Dans Mindanao court le Pelandji qui se jette dans la baie Illana, dépendance de la mer de Chine. Luçon a le Tajo; et Célèbes, le Chiurana qui sort du lac Tapara-Karaja.

Dans l'Océanie on ne connaît encore aucun lac qui puisse être comparé en volume à ceux de l'ancien continent et du nouveau. Néanmoins on peut citer le Kiney-Ballon dans la partie nord-est de Bornéo, et qui a été visité par M. de Rienzi, lequel en estime la circonférence à 90 milles. On peut nommer ensuite le grand lac dans lequel se jette le fleuve Murray, au sud de la Nouvelle-Hollande, près de la baie Encounter, à l'est du golfe Saint-Vincent, lac dont le capitaine Sturt donne une description dans son voyage. Viennent ensuite le Laut-Dunaou, à Sumatra; le Tapara-Karaja, dans Célèbes; le lac Arthur, dans l'île de Van-Diémen, autrement nommée Tasmanie; et le Roto-Doua, dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande.

Pour ce qui est des productions, l'Océanie n'offre pas moins de variété que les autres parties du monde. La Malaisie possède les mines d'étain les plus riches du globe; Bornéo renferme des mines d'or et des diamans. Les Philippines, Célèbes et Timor sont riches également en mines d'or, comme Banca et Sumatra en mines d'étain. Le sel est abondant aussi à Java, Bali et

Célèbes, et cette dernière île contient beaucoup de soufre. Les mines d'étain de l'île de Banca rapportent, année commune, plus de cinquante pour cent, et sont d'une exploitation très facile. Presque toute l'Océanie offre une végétation luxuriante, surtout dans la Polynésie et dans la Malaisie. A Taïti abondent l'arbre à pain, le bananier, le cocotier et l'inocarcus edulis dont les habitans mangent le fruit, qui ressemble à la châtaigne par la forme et le goût. Les archipels de Viti, de Tonga et de Hamoa offrent de belles forêts de palmiers que l'on retrouve dans la Malaisie, ainsi que le bois de sandal. La Nouvelle-Guinée montre d'épaisses forêts et des trésors aux botanistes; la Nouvelle-Irlande, l'arbre à pain; la Nouvelle-Zélande, le phormium; la Nouvelle-Hollande, l'eucalyptus. La nombreuse famille des palmiers est répandue jusque dans les îles les plus éloignées et les plus petites; les arbres fruitiers de l'Inde abondent dans les îles de la Sonde; la canne à sucre croît jusqu'à Taïti. Partout la nature a fourni aux habitans une surabondance de végétaux alimentaires et convenables aux usages domestiques. Les Philippines et les Moluques sont renommées pour la beauté de leurs végétaux et la richesse de leurs produits, surtout en épicerie. A Célèbes les rivages sont bordés de mangliers, de fruits à pains, de giraumons et de muscadiers. L'intérieur de Sumatra et de Bornéo présente de superbes forêts.

Le règne animal n'offre pas moins de variété. Toutefois les grandes espèces n'ont pu se répandre dans les petites îles de la Polynésie: on n'y trouve guère que le chien, le cochon, le chat, le rat et la poule. Les îles de Bornéo et de Sumatra renferment les grandes espèces, comme l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, l'ours

et le tigre. Java nourrit de petits buffles et beaucoup de sangliers; dans les marais on rencontre le serpent boa et d'énormes crocodiles. C'est à Bornéo que l'on rencontre les plus grandes espèces de singes, surtout l'orang-outang (ou plutôt houtan), qui a la taille de l'homme et qui lui ressemble. Le kangarou, dont les deux pattes de derrière sont plus hautes que celles de devant, dont la taille est de cinq pieds de longueur, animal qui dépasse à la course les chiens les plus agiles et peut les terrasser d'un coup de sa queue, est particulier à la Nouvelle-Hollande. Bornéo et les îles de la Sonde sont la patrie des chevrotains et de l'antilope noire; à Bornéo et à Célèbes on trouve le babi-roussa ou couchon-cerf, le zébu, le bœuf à bosse et le phalanger. Dans la Nouvelle-Guinée vit un chien demi-sauvage, qui est plutôt l'associé que le serviteur de l'indigène; à la Nouvelle-Hollande se trouve une autre espèce de chien qui n'aboie jamais.

Les perroquets et les kakatoès fatiguent de leurs cris rauques les forêts de la Nouvelle-Guinée, île qui toutefois présente le superbe oiseau de paradis, qui s'élance comme un ballon et auquel les plumes placées au-dessous des ailes servent de parachute. Java et Sumatra montrent le perroquet qui retient avec une si grande facilité les airs et les paroles qu'on lui apprend; le cygne qui est blanc en Europe se trouve noir dans la Nouvelle-Hollande. Presque toutes les îles de la Malaisie offrent la salangane, oiseau qui avale l'écume de la mer ou plutôt le frai du poisson, et en construit ses nids si recherchés par les gastronomes chinois. Aux îles Sandwich, l'oiseau mohos a un brillant plumage qui sert à parer le manteau des rois indigènes; l'antilope noire, à crinière grise, aime les forêts de Java, de Su-

matra et de Bornéo; à la Nouvelle-Hollande, le superbe oiseau appelé *ménure* montre une queue en forme de lyre, tandis que l'ornithorynque étale sa forme bizarre.

A côté de ces animaux inoffensifs pullulent aussi sur beaucoup de points de l'Océanie, notamment dans la Malaisie, grand nombre de reptiles. Le crocodile abonde aux Moluques; de nombreux lézards parcourent la Nouvelle-Galles du sud; partout les serpens sont nombreux; il en est un à peine long de huit ou dix pouces qui occasione, dit-on, la mort en quelques minutes; il en est un autre encore plus redoutable et qu'on appelle le serpent noir. Nous avons déjà parlé des énormes serpens de Sumatra et de Bornéo.

Si nous examinons les habitans de l'Océanie, nous voyons que les Malais et les noirs dominent. Dispersés sur plus d'un tiers de la circonférence du globe, et séparés les uns des autres par de vastes mers, les peuples de la race malaisienne parlent des langues qui ont entre elles une grande analogie. Toutes les tribus qui parlent les idiomes compris dans la souche malaisienne appartiennent à la race malaise, et diffèrent entièrement des peuplades nègres, par la couleur et les formes de leur corps, ainsi que par le degré de civilisation. A ces deux souches principales, qui sont indigènes à l'Océanie, il faut ajouter les nations étrangères que le commerce et la politique ont pu amener dans les régions océaniennes. M. Balbi présente à cet égard un tableau fort curieux dans son *Atlas ethnographique*, et M. de Rienzi dans l'*Univers pittoresque* a encore agrandi ce cadre, relativement surtout à la Malaisie, où il a voyagé pendant plus de dix ans. Ces deux savans vont nous fournir quelques-uns des principaux traits que nous avons à présenter sur les peuples de l'Océanie.

Suivant M. Balbi, les Javanais forment plus des deux tiers de la population de l'île de Java, et ils sont le peuple le plus civilisé de toute l'Océanie ; ils ont la littérature la plus riche et la plus importante du monde maritime. Les insulaires de Bali sont également très policés, quoique sans littérature originale. Les Malais proprement dits passent pour les plus habiles de toute l'Océanie dans les entreprises commerciales ; ils occupent principalement Sumatra, Bornéo et les îles les plus importantes des Moluques et de Sumbara-Timor. Ils ont une littérature aussi riche que celle des Javanais, quoique moins originale.

Viennent ensuite les Battas ou Battacks, qui occupent le pays de ce nom dans l'île de Sumatra. Ils ont des mœurs fort extraordinaires, et pratiquent des usages qu'on rencontre à peine parmi les nations les plus barbares, ainsi que nous le verrons plus loin. Beaucoup d'entre eux savent lire et écrire ; ils possèdent une littérature assez riche, bien qu'elle soit peu connue. Ils sont anthropophages, et ont un code de lois fort ancien. Ce code condamne à être mangés vivans, 1° ceux qui se rendent coupables d'adultère ; 2° ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit ; 3° les prisonniers de guerre ; 4° les individus qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, union sévèrement défendue parce que les contractans sont censés descendre des mêmes père et mère ; 5° enfin ceux qui attaquent par surprise un village, une maison ou une personne. Dans les cas d'adultère, la femme n'est exécutée que quand ses parens se présentent pour assister au supplice. Au jour fixé, le mari vient avec un fer tranchant couper le premier morceau de chair qui est enlevé à la femme coupable : ce sont ordinairement les oreilles. Les parens

coupent ensuite les morceaux qui sont le plus de leur goût; et quand chacun a pris sa part de la victime encore vivante, le chef de l'assemblée lui tranche la tête et l'emporte chez lui comme un trophée. Il garde soigneusement la cervelle, parce qu'on lui attribue des vertus magiques. La chair de la victime est mangée tantôt crue, tantôt grillée, et toujours sur le lieu du supplice. Pour tout breuvage on boit le sang des criminels. Les hommes seuls ont part à ces affreux repas, la chair humaine étant défendue aux femmes; cependant elles parviennent à s'en procurer, mais toujours en cachette. Les Battas préfèrent la chair humaine à toute autre, et ils ne se contentent pas de manger les prisonniers, ils mangent aussi ceux qui sont morts ou même enterrés. Enfin ils mangent quelquefois leurs parens lorsque ceux-ci sont trop vieux pour travailler. Néanmoins cette horrible pratique a cessé d'être générale; on prétend même qu'elle est presque éteinte ou très restreinte.

Les Bouguis sont maintenant la nation la plus puissante de l'île Célèbes, et la plus adonnée au commerce et à la navigation. Les Bouguis ont aussi une littérature, et M. de Rienzi pense que les Malais ainsi que les Javanais en ont tiré leur origine. Au centre de l'île Célèbes se trouvent les Turajas, que plusieurs auteurs nomment Alfourous.

A Bornéo les Dayaks se distinguent par leur physionomie, leurs traits, leurs usages et leur croyance: M. de Rienzi croit qu'ils renferment le type des différentes races australiennes et polynésiennes. Les Tagals occupent la plus grande partie de l'île Luçon. Ce peuple a un alphabet particulier et une littérature assez cultivée.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande continuent de pratiquer l'anthropophagie; ils montrent une grande ap-

titude pour les arts et les métiers de l'Europe ; ils sont doués d'un tempérament robuste et d'un caractère énergique. Les insulaires de l'archipel de Viti, ou Fidji, sont encore plus féroces et plus cannibales que les Nouveaux-Zélandais ; cependant ils ont des lois, des arts, et forment une nation particulière, quoique leurs langues appartiennent à la grande souche malaisienne.

Les insulaires de l'archipel de Tonga, autrement appelé *archipel des Amis ;* ceux de l'archipel de Mendana, autrement nommé *archipel des Marquises*, et ceux de l'archipel d'Hamoa ou des Navigateurs, se distinguent par les progrès qu'ils ont faits dans la civilisation, et par leur habileté dans la navigation. Les derniers sont néanmoins toujours très féroces. Les femmes de l'archipel de Mendana passent pour les plus belles de la Polynésie.

Quant aux peuples nègres ou noirs plus ou moins foncés, on se rappelle qu'ils vont presque tout nus ; qu'ils vivent la plupart sur les arbres ou dans le creux des rochers ; qu'ils se nourrissent de chasse et de pêche, ou des productions spontanées de la terre ; qu'ils ignorent les arts les plus indispensables à la vie ; qu'ils forment de petites tribus, toutes plus ou moins féroces, superstitieuses et barbares, et plusieurs même anthropophages. Ces noirs abrutis occupent encore une grande partie de Bornéo, de Luçon, de Mindanao, de Timor et quelques cantons de Sumatra. Ce sont ces nègres qui ont peuplé vraisemblablement la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée. Ceux de la Nouvelle-Galles du sud n'ont jamais pu encore apprendre aucun des arts européens. Les négro-malais de la Papouasie, ou Nouvelle-Guinée, forment une sorte de peuple

métis placé naturellement sur les frontières de la Malaisie et de l'Australie.

Pour ce qui est des nations étrangères dont une certaine masse d'individus se sont établis dans l'Océanie, il faut placer en première ligne les Chinois, qui sont très répandus sur toute la Malaisie. Viennent ensuite les Arabes et les Japonais, et en troisième ligne les Européens, savoir : les Hollandais et les Portugais dans la Malaisie, les Espagnols aux Philippines et les Anglais dans les trois grandes divisions du monde maritime, surtout dans l'Australie, où leurs déportés forment des colonies déjà si florissantes.

Suivant M. de Rienzi, qui a aussi donné sur les races d'hommes, leurs variétés et leurs caractères dans l'Océanie, un aperçu général qu'il a bien voulu nous communiquer, les Malais forment la branche la plus étendue. Ce savant, qui a été capitaine d'artillerie dans l'armée française, et qui a visité la plupart des contrées de l'orient, comme aussi presque toutes celles de l'Inde et de la Malaisie, pense que les Malais, peuple essentiellement marin et commerçant, sont originaires de la côte occidentale de la grande île de Bornéo. Ils se sont du reste établis sur presque toutes les côtes de l'Océanie occidentale, et ils semblent tenir à la fois des Hindous et des Chinois. Néanmoins leur peau se rapproche du rouge de brique foncé des Caraïbes, et quelquefois du blanc ou du noir, grâce au mélange des peuples. A Timor, on en voit d'un rouge foncé et d'autres tannés ; à Bornéo ils ont le teint plus clair ; à Ternate ils sont très basanés, et tirant vers le bistre. Les plus laids sont ceux de Linging ; les plus beaux, ceux de Mindanao ; les plus braves, ceux de Palembang dans Sumatra. Les femmes sont assez jolies,

propres, souples et très lascives; les plus belles sont celles de Nias, de Solo, de Java, d'Amboine, de Manille et de Formose. Dans ces deux derniers pays elles sont presque blanches.

La grosseur de la tête des Malais est moyenne, le nez est court, gros et quelquefois épaté, la bouche est très large, même chez les femmes. En Europe on trouverait cette bouche monstrueuse; mais comme la beauté est relative, les Chinois, dont nous trouvons les yeux obliques et hideux, prétendent que nous avons des yeux de bœuf. M. de Rienzi pense que la nature a bien fait de donner une grande bouche aux Malais, parce que l'air étant plus dilaté sous la zone torride que sous la zone tempérée, l'organe de la respiration doit être plus étendu: en effet, ajoute-t-il, les Européens à la bouche étroite sont presque suffoqués dans la Malaisie à la moindre indisposition.

Les Chinois établis dans presque toutes les îles Malaises, s'y marient avec des femmes du pays, parce qu'ils ne peuvent en amener de Chine, ce qui fait que beaucoup de Malais ont les yeux bridés et obliques, comme ceux des Chinois.

Les Malais sont de taille moyenne, et ont peu d'embonpoint; ils ont les pieds petits, quoiqu'ils marchent sans chaussure. Le sagou, le riz, les épiceries et le poisson, voilà leur nourriture habituelle. Les uns mâchent le bétel mêlé avec la chaux vive, la noix d'urce et le tabac. Les autres, le gambier, plante astringente qui rend le palais, la langue et les dents noirs, sans altérer les gencives. Cette double mastication ne paraît point malsaine, puisque les Malais ont l'haleine parfumée. L'habitude de mâcher le bétel existe aussi chez les Mélanésiens de la Papouasie et de la Nouvelle-Zélande.

A Singapour, à Sumatra, à Java, ils ne vont jamais nus; ils entourent leur corps d'un sarong, portent une veste et un bonnet, ou un mouchoir à la tête. Les prêtres seulement sont habillés de blanc, et portent une espèce de turban.

Les Malais sont en général, nous le répétons, marins et commerçans, mais aussi quelquefois pirates; ils sont d'ailleurs très orgueilleux, jaloux, libertins, perfides, mais toujours braves; hors des villes on ne les voit marcher qu'armés d'un kriss ou poignard, souvent empoisonné avec la résine du bois d'oupa ou upa.

Après les Malais, M. de Rienzi décrit une seconde race qu'il nomme *polynésienne*, et qu'il fait venir des Dayaks ou Dayas de Bornéo; il trouve frappante la ressemblance des Moluquois, des Philippiniens et des Palaosiens avec les Célébiens et les Bornéens; cette ressemblance lui paraît plus frappante encore chez les Taïtiens, les Nouveaux-Zélandais et les Battas, qu'il fait aussi descendre des Dayas. « Il est facile de voir, dit-il, que la différence des climats, les communications avec les îles placées dans les différentes divisions de l'Océanie, des alimens quelquefois opposés, l'influence des peuples étrangers et surtout le mélange des races noires et malaises avec celle des Dayas, ont dû introduire des différences notables entre ceux-ci et les peuples polynésiens, changemens qui expliquent toutes les nuances qu'on rencontre parmi les peuples de cette partie du monde. »

Tous les Polynésiens ignorent l'usage de l'arc et des flèches comme instrumens de guerre: tous font usage de la boisson enivrante du kawa. Les peuples de Dawaï, de Taïti et de Tonga, ont déjà fait beaucoup de progrès

vers la civilisation : les Nouveaux-Zélandais sont bien moins avancés.

Il est vraisemblable, dit M. de Rienzi, que la race noire a formé la population primitive de l'Océanie. Il pense que les Alfouras ou Harafours appartiennent, sauf quelques exceptions, à cette race qu'ils croient endamène, et qui était primitivement disséminée dans la plupart des archipels où elle s'était étendue après avoir été chassée de Bornéo. Cette île, que M. de Rienzi regarde comme l'*officina gentium* de l'Océanie, renfermait une race de noirs endamènes, et une autre connue sous le nom de *Papouas*. Ces Papouas, qui n'existaient d'abord qu'à Bornéo, ont vaincu et presque exterminé les Endamènes. Ils ont ensuite envahi les côtes des îles voisines, décimé les populations endamènes et les ont enfin reléguées dans l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'ils aient été eux-mêmes vaincus par la race malaise. « Dans l'intérieur des terres, on voit, dit M. de Rienzi, souvent la première race mêlée et confondue avec la seconde. » Au surplus, les naturels de la Malaisie ont appliqué le nom d'*Alfouras* non pas aux hommes d'une seule couleur, car ils ne sont pas tous noirs, mais aux différentes tribus vivant dans l'état sauvage. Les Alfouras de Bourou sont cuivrés, les Battas ou les Alfouras de Sumatra (que M. de Rienzi écrit *Soumadra*) sont d'un jaune foncé; les Touradjas, ou Alfouras de Mindanao, de Mindoro, etc., sont d'un noir foncé, et ceux de Luçon et de Bouglas, de deux nuances noires, étant mêlés d'Endamènes et de Papouas.

La troisième race océanienne établie par M. de Rienzi est celle des Igolotés ou Papouas, qui domine une grande partie de la Mélanésie. Ils paraissent être originaires de la grande île de Bornéo, où ils existent

encore. Cette race, dont la couleur est d'un noir jaunâtre, porte le nom d'*Igolotés* et de *Dayers* à Bornéo, noms qu'elle se donne elle-même à la Nouvelle-Guinée Mêlés ou non, mais habitant le même sol, les vainqueurs et les vaincus occupent encore une partie de Luçon, de Mindoro, de Bouglas, de Mindanao, de Timor, de Sumatra, de Célèbes, de Java, quelques cantons de Madagascar et de l'intérieur de Formose. A Sumatra on désigne ces nègres sous les noms d'*Orang-Karbou,* c'est-à-dire hommes-buffles. M. de Rienzi assure que les Papouas sont plus noirs que les Endamènes, et que ceux-ci sont plus laids, plus petits, plus agiles et plus sauvages, outre que leurs yeux hagards, leur teint fuligineux ou enfumé et leur maigreur les distinguent des Papouas.

Le mot de *Papouas* est une contraction de *poua-poua,* expression qui veut dire *brun-brun :* c'est ainsi que les Malaisiens désignent cette race qui s'est établie aux Philippines, dans la presqu'île de Malaca, à la Nouvelle-Guinée, à la Louisiane, à la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Irlande, aux îles Salomon, Quiros, Loyalty, à la Nouvelle-Calédonie, à l'archipel Viti et jusque dans l'île Van-Diémen. Il paraît qu'à la Nouvelle-Zélande il existe aussi un grand nombre de ces noirs, qu'on a de même rencontrés aux îles Oualan, Hogoleu et Goulaï, dans les Carolines. Ces Papouas sont de taille assez grande, ont la peau noire et luisante avec un vingtième environ de jaune, ont les cheveux noirs et laineux, frisant beaucoup et naturellement, ce qui donne à leur tête une très volumineuse apparence; ils sont rarement tatoués, et, sauf ceux de Dori ou Doréri, ils sont généralement nus. Les Hybrides (mot tiré du grec ὕβρις, génitif ὕβριδος, animal dont le père et la mère sont de

différentes espèces) de la Nouvelle-Guinée et de l'île Waigiou ou Wéguiou, soutiennent leur chevelure épaisse par un peigne en bois à long manche; ils ressemblent, par cette immense toison ébouriffée, à un homme qui porterait une énorme perruque. D'autres noirs, tels que ceux de la Nouvelle-Bretagne, laissent tomber leurs cheveux sur les épaules, en mèches nattées et peintes en rouge. Parmi les nombreuses variétés de la race papoua, celle de Viti semble occuper le premier rang, et celle de l'île de Van-Diémen et de Mallicolo le dernier.

Du mélange des Malais avec les Papouas provient une variété hybride, que l'on nomme généralement *Papous*, et que M. de Rienzi propose d'appeler Papous-Malais. Ils habitent le littoral des îles Waigiou, Salouate, Gamen et Battanta, et la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, depuis la pointe Sabélo jusqu'au cap Dori. Ils ont emprunté aux deux races dont ils descendent les habitudes qui les distinguent : les uns sont mahométans, les autres adorent des fétiches. Leur jargon fourmille de mots malais. Ils ont la taille petite et sont souvent infectés d'une lèpre furfuracée, très commune parmi les peuples de race noire de la mer du Sud.

M. de Rienzi pense que la Nouvelle-Guinée est le foyer des Mélanésiens, quoique cette race vienne primitivement de Bornéo, ainsi que toutes les races de l'Océanie. Tous les naturels de la Mélanésie (et il faut entendre par cette dénomination géographique le territoire proprement dit de la Nouvelle-Hollande) sont plus ou moins noirs-jaunâtres, et ne forment pas une seule race comme le croyait Malte-Brun. Il en existe une autre qui, quoique noire, est aussi distincte de celle des

Papouas que la race des Boschimens est distincte de celle des Cafres : elle habite l'intérieur et vraisemblablement le sud de la Nouvelle-Guinée. Cette race, que les Papouas nomment *endamène*, nom qui rappelle aussi les noirs hideux des îles Andamans avec lesquels elle offre la plus triste ressemblance, a été peu à peu décimée par les Papouas, qui surpassent les Endamènes en bravoure et en intelligence. Il est probable que ces Endamènes, pour échapper à la persécution de leurs ennemis, auront, sur de frêles canots, traversé le détroit de Torrès, et se seront établis sur le continent australien.

Les Australiens sont donc noirs, mais d'une teinte moins jaunâtre que les Papouas et tirant sur la couleur de la suie vieille et terne. Plusieurs tribus ont une teinte bistre, faiblement jaune plutôt que noire; la boîte osseuse du crâne passablement ronde, le front fuyant en arrière, les cheveux floconnés et non pas lisses, et ordinairement crépus. Leurs bras sont très longs, et leurs jambes grêles encore plus longues; ils sont généralement velus; ils ont la bouche d'une grandeur démesurée, le nez fort large et épaté, les narines également larges, les dents un peu proclives mais d'un bel émail. Chez quelques-uns la mâchoire inférieure très avancée leur donne beaucoup de ressemblance avec les Hottentots, et leur visage, vu de profil, est hideux d'animalité. Ces êtres existent sans mélange, non-seulement dans l'Australie, mais aussi dans la Nouvelle-Calédonie et dans la plupart des îles du Saint-Esprit, où ils se montrent dans toute leur difformité. On les représente comme méfians et timides, voleurs et perfides, vindicatifs et anthropophages : ils détestent les Européens. Leurs femmes ont le sein énorme, flasque

et pendant, et pourtant sont moins hideuses que les hommes : cette race misérable paraît être au plus bas degré dans l'échelle humaine. Les Australiens vivent par couples ou par tribus, sans lois, sans arts, sans industrie, sans autre religion qu'un grossier fétichisme, sauf quelques tribus qui croient au pouvoir d'un esprit malfaisant. Ils ne couvrent de leur corps que les épaules, sur lesquelles ils jettent une peau de kangarou, et leur tête, qu'ils revêtent d'une étoffe grossière ; ils n'ont pas d'habitations, pas même de tentes; ils disputent aux bêtes fauves le sol où ils reposent. Nous n'en dirons pas davantage à leur égard, puisque nous les retrouverons dans les voyages de Cunningham et de Sturt, qui font partie de ce volume.

Après avoir fait connaître les races d'hommes que l'on trouve dans l'Océanie, il n'est pas inutile d'indiquer sommairement les principales religions qu'ils professent. Le mahométisme est le culte de la majorité des Océaniens, car il est suivi par presque tous les Javanais, les Malais proprement dits de Sumatra, de Bornéo, des Moluques et autres îles, ainsi que par les Achinais, les Siaks, les Bouguis, les Macassars, les Soulous; par le plus graud nombre des habitans des Philippines, etc., et même jusque dans la Nouvelle-Guinée, île où l'islamisme est mêlé, il est vrai, au paganisme. Les Javanais, regardés comme les mahométans les plus éclairés et les plus zélés de l'Océanie, font le pèlerinage de la Mecque, transportés par des navires de l'Arabie. Les efforts des missionnaires européens ont introduit sur un grand nombre d'îles de l'Océanie la religion du Christ. Le catholicisme est professé par les insulaires des Mariannes et des Philippines, soumis aux Espagnols, ainsi que par les Timoriens, soumis aux Portugais. Le

calvinisme est professé par un grand nombre d'habitans de l'archipel des Moluques, particulièrement dans le groupe d'Amboine, soumis aux Hollandais. Toutes les colonies anglaises de l'Océanie centrale suivent la religion protestante de l'église anglicane; des missionnaires protestans, américains et anglais, ont récemment converti au christianisme les naturels de Taïti et des îles Sandwich; quelques succès ont été aussi obtenus par les missionnaires envoyés à la Nouvelle-Zélande et dans l'archipel Tonga ou des Amis. Le bouddhisme a beaucoup de sectateurs dans toutes les îles de la Malaisie, et le brahmanisme est professé par la plus grande partie des insulaires de Bali et de Madura. Enfin le polythéisme le plus grossier et l'idolâtrie se partagent toutes les autres tribus océaniennes, y compris les races nègres dont quelques peuplades n'ont même aucune espèce de religion, ainsi qu'on le voit parmi les naturels de la Nouvelle-Hollande. Plusieurs tribus de l'archipel des Philippines adorent de bons et de mauvais esprits, sans avoir ni temples, ni autels ni idoles, pendant que les insulaires de Waigiou et de la Nouvelle-Irlande ont des temples remplis d'idoles grossières auxquelles ils font des sacrifices. Quelques tribus des Carolines adorent une espèce de trinité, et les Papouas de Dori portent au cou des fétiches auxquels ils attribuent un grand pouvoir : les Nouveaux-Zélandais reconnaissent aussi une trinité. Les habitans de l'archipel de Tonga ou des Amis ont un culte public et une foule de divinités; ceux des îles Mulgrave ou Radack présentent à leurs dieux des fruits qu'ils suspendent aux arbres. Enfin, parmi les institutions religieuses de l'Océanie, on distingue le tabou ou tapou, sorte d'interdiction sacrée en usage dans toute la Polynésie, institution sur laquelle M. Les-

son et M. le commandant d'Urville ont donné des détails fort curieux, dont il convient de rapporter ici la substance.

Avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, les Polynésiens, dit M. Lesson, étaient esclaves de la terrible superstition du tabou, qui leur imposait une foule de privations, et qui a coûté la vie à tant d'innocens. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos; de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Taméhaméha était tellement tabou qu'on ne devait jamais le voir pendant le jour, et que l'on mettait à mort impitoyablement quiconque l'aurait vu un instant, ne fût-ce que par hasard. Le tabou à la Nouvelle-Zélande est, selon M. Durville, une superstition caractéristique pour tous les peuples de la race polynésienne, depuis ces grandes îles jusqu'aux îles Sandwich, dont la direction suit une zone inclinée à la méridienne, et dont les habitans parlent tous une langue commune dans son origine. Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Nouveau-Zélandais est aveuglément soumis à la superstition du tabou : il croit que le tabou est agréable à l'Atoua ou Dieu, et il est également convaincu que tout objet vivant ou animé qui est frappé d'un tabou par un prêtre se trouve dès lors au pouvoir immédiat de la divinité, et par-là même interdit à tout profane contact. Quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit provoquerait le courroux de l'Atoua, qui ne manquerait pas de l'en punir en le faisant périr, non-seulement lui-même, mais aussi tous ceux qui auraient touché l'objet taboué, c'est-à-dire frappé de l'interdiction religieuse.

Il y a plus : les naturels préviennent les effets du courroux céleste en punissant d'ordinaire eux-mêmes le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés et de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société ; si c'est un homme du peuple, on le met souvent à mort. Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire donnent-ils à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit.

Tantôt le tabou est absolu et s'applique à tout le monde, de manière que personne ne peut approcher l'objet taboué sans encourir les peines les plus sévères; tantôt il n'est que relatif et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes désignées. L'individu soumis personnellement à l'action du tabou est exclu de toute communication avec ses compatriotes ; il ne peut pas se servir de ses mains pour prendre ses alimens. S'il est d'une classe noble, ses serviteurs participent à son interdiction et peuvent le servir ; s'il n'est qu'un homme du peuple, il doit ramasser ses alimens avec la bouche, à la manière des animaux. Un chef peut imposer le tabou à tous les individus qui dépendent de son autorité directe, et l'on conçoit dès lors l'étendue de cette autorité. Désire-t-il s'assurer le monopole de quelques marchandises, il leur impose le tabou; est-il mécontent d'un capitaine de navire européen, et veut-il le priver de toute espèce de rafraîchissemens, un tabou interdira l'accès du bâtiment à tous les hommes de sa tribu. Les rangatiras, ou chefs, et les arikis, ou prêtres savent

toujours se concerter ensemble pour assurer au tabou l'inviolabilité nécessaire: d'ailleurs les chefs sont le plus souvent prêtres eux-mêmes.

Certains objets sont essentiellement tabou ou sacrés par eux-mêmes, comme les dépouilles des morts, surtout de ceux qui ont occupé un rang distingué. Dans l'homme, la tête est tabou au plus haut degré, et par conséquent les cheveux: aussi est-ce une grande affaire pour les Nouveaux-Zélandais que de se couper les cheveux. Les cheveux coupés doivent être garantis de toute souillure, et l'individu tondu ne peut toucher de quelques jours à ses alimens avec les mains. L'opération du moko ou tatouage entraîne également un tabou de trois jours. Les Nouveaux-Zélandais ne peuvent souffrir aucune sorte de provision dans leurs cabanes, surtout en viande et en poisson; car, si leur tête venait à se trouver, même en passant, sous un de ces objets, il en résulterait pour eux des suites funestes. Jamais il ne leur arrive de prendre leurs repas dans l'intérieur des maisons, et ils sont obligés de sortir de la cabane même pour avaler un verre d'eau : c'est un crime que d'allumer du feu dans un endroit où des provisions se trouvent déposées. Un chef ne peut pas se chauffer au même feu qu'un homme d'un rang inférieur; il ne peut pas même allumer son feu à celui d'un autre : il pourrait encourir le courroux de l'Atoua. Les malades et les femmes en couche sont sous l'empire du tabou, et isolés de toute communication avec leurs parens et leurs amis; tous les ustensiles qui ont servi à un malade sont brisés ou déposés près du corps du défunt. Tout homme qui travaille à construire une pirogue ou une maison est soumis au tabou. Il est des cas où le poisson que l'on prend est également tabou, lorsqu'il

s'agit surtout de provisions d'hiver. En un mot, le tabou règle non-seulement les institutions, mais encore les travaux journaliers, et il est à peine un seul acte de la vie auquel il ne se trouve pas mêlé. Il est vrai qu'en certaines circonstances il offre, en l'absence des lois, une garantie qui protège l'homme et ses propriétés, en lui donnant un caractère que personne n'oserait violer.

Dans les *Voyages autour du Monde* qui forment la première partie de notre *Bibliothèque universelle*, on trouvera les autres détails concernant le tabou. Il nous suffit d'ajouter ici, pour compléter ce que nous avons à dire sur la religion dont fait partie cet interdit, que les songes, surtout ceux des prêtres, jouent un grand rôle dans les décisions des sauvages. Quand le tabou imposé sur un mort est levé, on donne au défunt des vivres pour nourrir son esprit, qui est encore censé prendre des alimens. Au lieu de laisser le cadavre étendu comme en Europe, les membres sont ordinairement pliés contre le ventre, et arrangés en paquet. Le corps est ensuite porté et inhumé dans quelque endroit isolé, entouré de palissades et tabou. Le corps ne reste en terre que le temps nécessaire à la putréfaction : on le déterre alors pour retirer les os et les conserver. La cérémonie de relever les os des morts est regardée comme indispensable : elle est le complément des funérailles. Cependant les cadavres des hommes du peuple sont enterrés sans cérémonie, et ceux des esclaves jetés à l'eau et abandonnés en plein air, si même ils ne sont dévorés par les hommes de la tribu.

Une des coutumes religieuses de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'à la mort d'un chef on pille ses propriétés : chacun s'empare de ce qui lui tombe sous la main. Quand c'est le premier chef d'une tribu qui vient de

mourir, la tribu tout entière est saccagée par les tribus voisines, à moins qu'elle ne soit assez forte pour repousser les agresseurs.

Voilà pour les religions océaniennes; voici maintenant pour le gouvernement. En général il est plus ou moins féodal, surtout dans la Malaisie, où il prend les formes des monarchies électives, dont le chef est choisi par une aristocratie militaire qui en restreint l'autorité. On retrouve également cette forme du pouvoir dans la Polynésie, mais avec de plus grandes nuances. La plupart des habitans policés des îles Célèbes, Sumatra, Bornéo et Mindanao, sont gouvernés par des rois électifs, de même que les insulaires de Timor, de Rotuma, des îles Marquises et d'autres îles polynésiennes; mais les chefs des archipels Radack, des Carolines, de Palaos, de Hawaï, de Tonga, de Santa-Cruz, de Salomon, de la Société et autres îles, jouissent d'un pouvoir absolu. A l'île Oualan, le peuple n'aborde le chef qu'en s'agenouillant. Tous les états de Célèbes paraissent autant de républiques aristocratiques dont le pouvoir réside dans la noblesse héréditaire qui choisit le roi, auquel elle n'accorde que très peu d'autorité, et qu'elle a même le droit de déposer. Le souverain de Louchou est, comme l'ancien doge de Venise, entouré d'une grande pompe, mais sans autorité. Les petits rois de Bali et les chefs qui dominent dans l'archipel de Salomon jouissent au contraire d'un pouvoir despotique. Dans les îles soumises aux nations de l'Europe, le gouvernement a pris des formes régulières comme à Sandwich et à Taïti. Les prêtres musulmans et chrétiens ont beaucoup d'influence politique dans la Malaisie : ils en ont une plus grande encore dans la Polynésie; à l'archipel Viti, ils se mettent même au-dessus des rois.

L'industrie et le commerce de l'Océanie ont leur véritable siége dans l'archipel indien, surtout à Java, Bornéo, Sumatra et aux Moluques. En Australie, le commerce parmi les indigènes est, pour ainsi dire, nul, et dans la Polynésie, il n'y a guère que les Carolins occidentaux et les Sandwichois que l'on puisse regarder comme des peuples commerçans. Parmi les étrangers, il faut mettre en première ligne les Chinois, dont le commerce surpasse même celui des Anglais. Les Chinois sont très actifs et très industrieux. Les Tagals, les Dayas et les Javanais ou Javans se livrent avec succès à l'agriculture; les Bouguis et les Malais, à la navigation; les Célébiens et les Balinais, à l'art du bijoutier et du tisserand; les Sumatriens excellent dans les ouvrages d'or et d'argent en filigrane; les Carolins fabriquent de beaux tissus de l'écorce du mûrier; les Javanais savent tailler et polir le diamant et les pierres précieuses. Les Polynésiens font de belles nattes; les Nouveaux-Zélandais de beaux manteaux, et leurs pirogues, leurs pagayes ou rames et leurs tambours sont de petits chefs-d'œuvre d'élégance. Les Dayas entendent l'exploitation des mines. L'industrie des Mélanésiens paraît assez grossière; cependant l'art du potier, inconnu des Polynésiens, est cultivé parmi les Papouas.

A l'égard des mœurs et coutumes océaniennes, il y a aussi des caractères qui leur sont propres, comme le tatouage, la polygamie et l'anthropophagie. Le tatouage, c'est-à-dire les dessins que l'on se fait sur la peau, est assez général: il en a été parlé dans les *Voyages autour du Monde*. La polygamie est en usage dans toute l'Océanie, ainsi que dans l'orient, mais elle est plus particulièrement pratiquée par les grands et les chefs. Les

femmes sont assez bien traitées dans certaines îles, principalement dans la Malaisie, excepté chez les Battas et chez quelques autres peuples; en Australie, le sort de ces pauvres créatures n'est guère préférable à celui de la brute. L'anthropophagie existe surtout à Sumatra, à Bornéo, à Noukahiva, dans les archipels de Viti, de Salomon, de Hamoa, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zélande, et dans l'Australie. L'esclavage y existe également, surtout dans la Malaisie. Les îles de Célèbes et des Philippines, Poulo-Nias, Bali, Bornéo, Holo, Mindanao, Timor, Arou, la Nouvelle-Guinée et quelques autres sont le théâtre des pirateries et du trafic d'hommes. En général, les Océaniens prennent leurs repas à terre et les jambes croisées, en se servant de leurs mains au lieu de fourchettes, à la manière des orientaux. Presque tous les Polynésiens boivent le kawa, breuvage fermenté, ont des habitations sans fermeture, et des ustensiles à peu près les mêmes.

Nous avons déjà dit que les Polynésiens sont légèrement vêtus. Ceux de Taïti, de Havaï et Noukahiva ne portent d'ordinaire qu'une pagne étroite ou maro, pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les deux sexes se drapent avec grâce quand la température se refroidit. Les Nouveaux-Zélandais ont de riches manteaux, fabriqués avec les fibres soyeuses du phormium. Les insulaires de Taïti et de Hawaï se couronnent de fleurs; ceux de Noukahiva et de Rotouma préfèrent les dents de baleine; ceux de la Nouvelle-Zélande placent des bâtons peints dans les lobes des oreilles, et des plumes de différentes couleurs dans leurs cheveux. Les chefs et les prêtres polynésiens sont souvent tatoués de la tête aux pieds. Les femmes des îles Hawaï et Rotouma se poudrent les cheveux avec la chaux de corail.

Dans la première de ces deux îles, l'éventail est un autre ornement commun aux deux sexes.

Quant au mariage et au traitement des femmes, l'Océanie présente une grande variété d'usages bizarres. Le Sumatrien a trois modes de mariage : par le premier, le mari achète sa femme, qui alors devient sa propriété ou son esclave; par le second, le mari est adopté par le père de sa femme, et travaille pour celui-ci, sous la puissance du beau-père ; par le troisième, le mari donne et reçoit, de manière que la femme est sur le pied d'égalité avec l'époux. L'Australien se marie par le rapt et le viol, en guettant au passage une jeune fille, et en la rouant de coups : il faut qu'elle soit baignée de sang pour qu'il l'épouse, et elle est condamnée aux plus durs travaux. Les insulaires de l'archipel Pomotou, ceux de Oualan et d'autres îles de l'archipel des Carolines, traitent bien leurs femmes, et chaque mari a ordinairement plusieurs épouses ou concubines. Chez les Bouguis et les Macassars, les femmes prennent une part très active aux affaires publiques, et y jouissent de droits égaux à ceux des hommes. Dans quelques royaumes de Timor, les femmes, au défaut d'héritiers mâles, peuvent monter sur le trône. A Bali, à Java et en d'autres îles de la Malaisie, les femmes sont presque égales en tout aux hommes, et très considérées malgré l'usage de la polygamie; elles y jouissent d'une grande liberté, et les princes mahométans de l'archipel indien permettent aux étrangers de visiter leurs femmes dans leurs harems. Les Dayas de Bornéo, les Alfourèses de Ceram, les pirates du Soulou et de Mindanao, et les insulaires de Tonga traitent bien leurs femmes, tandis que les Battas, les Tagals et Bissayos des Philippines, les naturels de Hawaï, de Mendana ou des Marquises,

de Hamoa ou des Navigateurs, de Viti ou Fidji et d'autres îles de l'Océanie, accablent de travaux leurs femmes, et les traitent ainsi que des esclaves.

Nous avons eu déjà occasion de parler des langues océaniennes : la langue malaise est la plus étendue; on la parle à Sumatra et sur toutes les côtes des îles qui font partie de la Malaisie. Cette langue, aussi douce que l'italien et le portugais, ainsi que le remarque M. de Rienzi, est consacrée aux affaires et au commerce : elle est comme l'indoustani dans l'Inde, la langue franque à Alger et au Levant, et le français en Europe. La plus grande partie des autres langues de la Malaisie, et même plusieurs de la Polynésie, présentent un nombre de racines malaises, surtout la bissaye et la tagale, en usage dans les îles Philippines. Le langage écrit chez les Malais purs est appelé *djarci*, mot corrélatif de Kaw, ou Javanais savant. Dans les groupes de Sumbava et de Timor, on parle plusieurs langues particulières. Presque tous les peuples de l'Océanie empruntent la numération des Malais, peu ou point altérée. La langue javane paraît fille de la langue bouguise, et mêlée de malais, ou malayou, et de sanscrit. Dans la Polynésie, les langues caroliniennes et mariannaises offrent beaucoup de rapports avec le malais et le tagal. M. Balbi et M. de Rienzi pensent que l'idiome et le peuple malais se sont répandus de Bornéo à Madagascar, c'est-à-dire à quatorze cents lieues à l'ouest; de Bornéo à l'île de Pâques, deux mille cinq cent vingt lieues à l'est; et de Formose et de Hawaï au nord, jusqu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande au sud, c'est-à-dire environ dix-huit cents lieues.

Pour clore cet article des langues, nous ajouterons que les peuples océaniens ont peu de littérature, si l'on

excepte les Javanais. Tous les peuples océaniens, civilisés ou sauvages, aiment du reste passionnément la musique; mais elle a fait plus de progrès à Java que dans les autres îles de cette partie du monde : nous ajouterons qu'il existe à Java des compositions dramatiques et même des théâtres.

Tel est l'aperçu général que nous avions à présenter sur l'Océanie. Nous passerons maintenant en revue quelques-unes de ses plus grandes îles, entre autres celles du grand archipel Asiatique, autrement appelé *Malaisie*. Les détails que nous offrirons aux lecteurs tiendront lieu des relations particulières de voyages, que le cadre limité de cet ouvrage ne nous eût pas permis de rapporter dans leur entier. Les grandes îles dont nous traiterons spécialement seront donc celles de Sumatra, de Bornéo, de Célèbes, et quelques autres archipels. Occupons-nous d'abord de Sumatra.

SUMATRA.

L'île de Sumatra est la principale des îles de la Sonde, archipel formant une longue chaîne légèrement courbée du nord-ouest à l'est, qui s'étend depuis le 39e jusqu'au 131e degré de longitude orientale, entre le 11e de latitude sud, et le 6e de latitude nord; groupe représentant un développement de onze cent cinquante lieues, et comprenant les îles de Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbava, Florès, Timor, Timor-Laut et quelques autres.

Sumatra, que les Indous nomment *Indala*, ou Soumadra, s'étend du nord-ouest au sud-est, et forme par sa fertilité et la variété de ses produits une des plus belles possessions de l'Océanie. Elle a quatre cent trente

lieues de long sur cinquante à quatre-vingts de large, et possède une population d'environ quatre millions d'habitans. Située au sud-ouest de la presqu'île de Malaya, ou Malacca, dont elle est séparée par le détroit de Malacca, elle a au sud-ouest la mer des Indes, au sud-est Java, qui en est séparée par le détroit de la Sonde, et à l'est Bornéo, qui en est séparée par le pas de Camérata. L'équateur coupe obliquement Sumatra en deux parties à peu près égales, et pourtant cette île jouit d'une température assez modérée, avantage dû à l'élévation des montagnes qui la traversent dans toute sa longueur. Les côtes sont généralement basses, marécageuses, souvent inondées, et dès lors insalubres. Au centre de l'île est le mont Ophir, placé immédiatement sous la ligne équinoxiale, et élevé de deux mille deux cent vingt-six toises au-dessus du niveau de la mer. Entre les montagnes se trouvent des plaines très étendues, couvertes de bois et parsemées de lacs, dont les eaux forment des torrens et des cascades imposantes. Il y a aussi beaucoup de volcans en activité. Le versant occidental des montagnes, ne s'écartant guère que de sept à huit lieues de la mer, ne présente que de petites rivières, excepté le Sinkel qui sépare les terres du roi d'Achem de celles des Hollandais; mais sur le versant opposé, des plaines de près de soixante lieues de large sont arrosées par de grands cours d'eau, tels que le Siak et l'Indragiry, la Jambie et la Toulang.

Sumatra abonde en fruits précieux, tels que le mangoustan, cette merveille des Indes, citée comme un remède universel; le durion, qui a le goût de l'ail rôti; le jambomura, dont le fruit ressemble à une poire. D'innombrables fleurs couvrent les montagnes. La denrée la plus abondante est le poivre que produit une

plante rampante analogue à la vigne. Le camphre est une autre production remarquable qu'on trouve dans l'arbre, sous la forme d'une cristallisation concrète; le camphrier qui croît spontanément dans le nord de Sumatra, partie la plus chaude de cette île, égale en hauteur les plus grands bois de construction, et a souvent jusqu'à quinze pieds de circonférence. On récolte aussi le benjoin, gomme ou résine d'une espèce de sapin. Les rotangs sont exportés en Europe pour servir de cannes. Le coton de soie abonde sur un arbre que sa forme a fait appeler *arbre à parasol*. Le bois de tek fournit des mâts de plus de soixante pieds de long sur sept de diamètre.

A Sumatra, les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux. Le buffle est employé aux travaux domestiques. Les forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir qui mange le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des sangliers, des civettes, et beaucoup d'espèces de singes, entre autres l'orang-outang qui prend, dit-on, beaucoup de libertés avec les femmes. Parmi les nombreux oiseaux, le faisan de Sumatra est d'une rare beauté. Les poules d'Inde sont ici également très nombreuses.

L'île de Sumatra, très large à son extrémité méridionale, se rétrécit comme la Grande-Bretagne, en courant vers le nord, et ressemble à l'Angleterre plus encore peut-être par l'étendue que par la forme. Le rivage est protégé sur tous les points contre les envahissemens de la mer par des rochers de corail sur lesquels s'épuise la violence des *surfs*, dont le choc enduit les élégantes végétations d'une poussière fine qu'on prendrait, à la surface, pour du sable blanc.

On désigne sous le nom de *surf* un mouvement particulier de la mer lorsqu'elle s'enfle et vient se briser sur la côte. Le surf se compose souvent d'une seule lame qui s'étend le long du rivage; d'autres fois plusieurs lames se succèdent les unes derrière les autres jusqu'à la hauteur d'un demi-mille en mer. Le nombre des lames est ordinairement proportionné à l'élévation et à la violence du surf. La masse d'eau grossit à mesure qu'elle s'avance; et lorsqu'elle atteint la hauteur de quinze à vingt pieds, elle retombe presque perpendiculairement comme une cascade, et se replie sur elle-même dans sa chute. Elle se brise avec un tel fracas, que, pendant le calme des nuits, le bruit s'étend à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Quoique l'eau semble, dans la formation du surf, suivre un mouvement progressif vers la terre, cependant un corps léger placé à sa surface, au lieu d'être entraîné vers le bord, s'en éloigne au contraire lorsque ce phénomène se produit à la marée tombante. Les bateaux d'une forme particulière peuvent seuls lutter avec succès contre ce caprice des flots, et l'art de les diriger ne s'acquiert que par une longue expérience. L'usage des bateaux construits en Europe est impossible dans ces parages: aussi les tentatives imprudentes d'abordage se font-elles presque toujours aux dépens du bâtiment et des passagers qui s'y trouvent; car la force du surf est prodigieuse. Le voyageur Marsden a vu un navire du pays jeté à la renverse sur la côte avec une telle violence, que la pointe du mât s'était enfoncée profondément dans le sable, tandis que l'autre extrémité paraissait en-dehors. Aussi les vaisseaux qui portent de fortes cargaisons pour Sumatra sont presque toujours obligés de rester en pleine mer, et de se faire décharger

par des bateaux lesteurs, qui servent également à la pêche et au commerce des côtes.

Outre les moyens connus en Europe pour prendre le poisson, les naturels de Sumatra en ont un qui leur est particulier, et qu'ils emploient avec succès sur les côtes où le poisson abonde. Ce procédé consiste, dit une Revue anglaise, à jeter dans l'eau la racine d'une plante grimpante, douée de vertus narcotiques très prononcées. L'effet en est si prompt et si énergique, que les poissons sont frappés d'engourdissement, et flottent, comme s'ils étaient morts, à la surface de l'eau, où on les prend avec la main. Ce procédé se pratique surtout dans les bassins formés de corail, et qui, n'ayant point d'issue, conservent, après le reflux, l'eau que la marée montante a portée sur le rivage.

Les habitans de Sumatra sont en général d'un caractère tranquille et phlegmatique, mais jaloux, chicaneur et tenace. Crédules et superstitieux à l'excès, leur fanatisme les porte souvent à des actes de barbarie atroce. Dans les districts maritimes, les habitans sont en général exclusivement mahométans, tandis que le culte des peuplades de l'intérieur est un mélange de paganisme, de brahmanisme et d'islamisme. Les mœurs de Sumatra autorisent, comme nous l'avons dit ailleurs, les hommes à prendre autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir; mais il est rare qu'ils en prennent plus d'une.

Il n'y a qu'un petit nombre de chefs qui réclament le bénéfice de la polygamie. Quand un mari meurt, son frère, ou, à défaut de frère, son plus proche parent, le père excepté, est tenu d'épouser la veuve. Les mœurs des naturels de Sumatra sont, du reste, très pures, et selon un voyageur anglais revenu récemment

de ce pays, il n'y a pas de contrée où la chasteté soit plus en honneur.

Dans quelques parties de l'île, le père est désigné par le nom de son premier né, précédé du monosyllabe *pa* pour *bapa*, qui signifie père, comme *pa-ladin*, ou parindu, et se trouve ainsi dépouillé du nom qui lui appartient. Cette coutume singulière paraît en contradiction avec l'ordre de la nature, qui voudrait que les noms descendissent du père au fils avec la vie. L'habitant de Sumatra se fait un scrupule de prononcer son nom, bien que ce ne soit point par un motif de superstition, mais par une sorte de délicatesse et d'humilité, ce qui le jette dans un étrange embarras, si par hasard un étranger s'adresse à lui pour le savoir. Lorsqu'il est remis du trouble que lui cause cette question, il appelle son voisin pour y répondre. On ne s'adresse jamais directement à quelqu'un, mais on emploie la troisième personne : l'emploi de la seconde n'est permis qu'au supérieur à l'égard de ses subordonnés. Le nom ou titre de la personne s'exprime au lieu du pronom ; et si l'on s'adresse à un inconnu, on substitue au nom qu'on ignore quelque qualification honorifique. Que désire son Honneur ? au lieu de Que désirez-vous ? On réserve l'emploi injurieux du pronom personnel *kau*, contraction de *audkua*, pour les criminels et les misérables.

Dans les funérailles, le corps du défunt est porté sur une large planche qui sert pour tous les convois et dure plusieurs générations. On a soin de la frotter souvent avec de la chaux, soit pour la purifier, soit pour en prévenir la dissolution. L'usage des bières est inconnu ; on se contente d'ensevelir le corps dans un linceul de toile blanche. Pour former la tombe, on creuse d'abord la

terre à une certaine profondeur; on pratique ensuite sur le côté de cette fosse une excavation assez considérable destinée à recevoir le cadavre, qu'on y place sur le côté droit après qu'il a été recouvert de fleurs : de cette manière la terre lui est réellement légère. On ferme ensuite cette ouverture à l'aide de deux planches, dont l'une pose sur le corps, pendant que l'autre protége l'ouverture de la cavité. Après avoir pris ces précautions, on comble la fosse et on plante, sur la terre qui la recouvre, quelques branches de gaïeul ou des banderolles.

Les femmes de Sumatra, ainsi que le rapporte une Revue anglaise déjà citée, et dont l'article a été reproduit dans la *Revue Britannique*, ont l'étrange coutume de s'aplatir le nez; et, pour donner plus sûrement à leurs enfans ce genre de beauté, elle compriment violemment la tête des nouveau-nés, pendant que la boîte osseuse du cerveau est encore à l'état de cartilage. Elles rabattent également les oreilles de ces pauvres créatures de manière qu'elles coupent le plan de la tête à angle droit. Les yeux des sumatranes sont noirs et brillans; dans les cantons méridionaux, ils affectent la forme qui distingue ceux des Chinois. Leur chevelure est fort épaisse et d'un noir de jais. L'usage constant de l'huile de coco ajoute sans doute à ces deux qualités en maintenant l'humidité des cheveux. Les hommes n'ont pas le même soin : ils se coupent les cheveux à fleur de tête, pendant que leurs femmes laissent croître les leurs. Ils ne portent point de barbe, et leur menton en garde si faiblement la trace, que, si ce n'était que les prêtres laissent croître quelques touffes de poils, on croirait que les hommes de ce pays sont privés de cet attribut de la virilité. Ils épilent les autres parties du

corps, et ce soin, commun aux deux sexes, ne pourrait être négligé sans nuire à la considération du délinquant. Les enfans, lorsqu'ils atteignent l'âge de puberté, se frottent le menton, les lèvres et toutes les parties du corps qui se couvriraient naturellement de poils, avec des limes de bois qu'on appelle *chunam*, et détruisent ainsi la barbe dans son principe. Les poils, en petit nombre, qui survivent à cette opération, sont enlevés à l'aide de petites pinces que les habitans portent toujours sur eux à cette intention.

Les Sumatrans ont le teint jaune et non cuivré, car le fond rouge qui fait la base de cette couleur manque à la peau. Ce teint jaune prend une couleur plus claire dans les classes plus élevées, qui l'exposent rarement aux rayons du soleil, et surtout chez les femmes, qu'on prendrait volontiers pour des Européennes, à la couleur de leur visage. Cette blancheur relative des Sumatrans dans un pays où le soleil darde à-plomb ses rayons, et dont le climat n'est soumis à aucune alternative de froid, prouve que la différence du teint, chez les divers peuples de la terre, ne tient pas moins à la différence des races qu'à celle des latitudes. Les enfans des Européens nés à Sumatra sont aussi blancs que leurs parens, et leurs petits-enfans conservent le même teint, qui se transmet ainsi sans altération tant que les races ne se croisent pas. De leur côté, les descendans des nègres importés de la Guinée et des autres contrées de l'Afrique conservent la couleur de leurs pères sous l'influence du soleil, qui laisse aux naturels du pays le teint jaune de leurs ancêtres.

Les personnes d'un rang inférieur laissent croître presque indéfiniment leurs ongles et particulièrement celui de l'index et du petit doigt. Souvent ils les teignent

en rouge avec le suc d'un arbrisseau qu'ils appellent *inci:* c'est le *henna* des Arabes. Ils traitent de la même manière les ongles de leurs pieds, qui sont toujours découverts. Les habitans des montagnes, dans toute l'étendue de Sumatra, sont soumis à cette difformité de la gorge connue sous le nom de *gottre*, si commune dans le Valais et dans la plupart des districts montagneux de l'Europe. On attribue généralement cette affection à la mauvaise qualité des eaux, soit qu'elle résulte de la fonte des neiges, ou de toute autre circonstance; mais il paraît que cette maladie tient essentiellement aux brouillards qui règnent au fond des vallées, et que si l'eau y exerce aussi quelque influence, c'est en tant que sa nature propre a été elle-même altérée par l'action de l'air chargé de vapeurs. A Sumatra, où il n'y a ni neige ni glace, l'hypothèse par laquelle on explique les goîtres des Alpes tombe d'elle-même.

Sur la côte et dans l'intérieur des terres, les hommes et les femmes ont la singulière habitude de limer et de teindre leurs dents qui seraient naturellement blanches et d'une belle venue sans ce caprice d'une fausse coquetterie. On se sert pour cette opération de petites pierres à aiguiser, et pendant qu'on y procède le patient gît étendu sur le dos. Quelques personnes aussi se font limer les dents jusqu'aux gencives, d'autres les amincissent en aiguilles; le plus grand nombre se contentent d'en limer le côté extérieur et les extrémités pour qu'elles puissent recevoir et conserver avec facilité la couleur noire dont ils les recouvrent. On emploie à cet usage l'huile de coco. Lorsqu'on n'applique pas cette teinture, les dents restent blanches, même après que la lime a enlevé l'émail, mais l'usage du bétel ne tarde

pas à les noircir si l'on ne prend pas soin de les nettoyer. Les grands personnages se donnent quelquefois des dents d'or en faisant courir une lame de ce métal le long de la mâchoire inférieure. Cette lame brillante, qui ne les quitte ni pendant leurs repas ni pendant leur sommeil, forme un contraste bizarre avec le noir de jais des dents supérieures, et jette à la lueur des flambeaux un éclat extraordinaire. Lorsque les petites filles ont atteint leur neuvième année, l'usage est de leur percer les oreilles et de leur limer les dents. Cette double opération, qui précède nécessairement le mariage, est l'occasion de deux fêtes de famille.

Quoique les végétaux soient la nourriture habituelle des habitans, cependant aucune superstition ne leur interdit les autres alimens : aussi sert-on dans les festins la chair de buffle, du porc et des oiseaux de basse-cour. Leurs plats sont presque tous préparés avec cet assaisonnement que l'on appelle *cary*. Les mets de toute espèce peuvent entrer dans la composition du cary; mais il se compose en général de viandes ou de volailles avec une grande variété d'herbes et de légumes, étuvés dans d'autres ingrédiens qui produisent par leur mélange ce que nous appelons la poudre du *cary*.

L'usage de l'opium remplace ici les liqueurs de l'Europe. C'est une espèce de luxe commun à toutes les classes, dans la proportion des ressources de chacune, et qui devient une servitude pour toutes les personnes qui s'abandonnent sans prudence à l'ivresse que procure ce narcotique. Quoique l'usage de l'opium paraisse réellement préjudiciable à la santé, il ne semble pas, cependant, qu'il entraîne tous les inconvéniens qu'on lui attribue.

On a dit aussi que l'opium pris avec excès engendre

la fureur et la folie, mais tout porte à croire que cette opinion est erronée.

Dans le règne végétal de Sumatra, il convient de donner quelques détails sur un arbre singulier qu'on appelle *jawi-jawi* ou *ulang-ulang* des Malais. Cet arbre extraordinaire, qui est une espèce de bananier, a la propriété de laisser échapper de quelques-unes de ses branches des fibres qui, en penétrant dans le sol, s'y transforment en racines, et servent de souches à des pousses ou rejets dont la croissance est telle, que la circonférence s'étend bientôt au-delà de mille pieds: on assure même qu'elle devient assez vaste pour servir au besoin d'abri à un escadron de cavalerie. Ces fibres, qui ressemblent à des cordes suspendues aux branches, présentent à l'œil de l'observateur des formes bizarres lorsqu'elles rencontrent quelques obstacles avant de toucher la terre. Elles prennent tantôt la forme d'une porte dont la vétusté a fait disparaître les jambages ou les traverses; tantôt celle d'un puits en spirale, assez semblable au serpentin d'un alambic. Le jawi-jawi, avec ses branches ainsi dirigées vers la terre, semble un arbre renversé. Les situations qu'il recherche sont en harmonie avec la bizarrerie de la végétation. Tantôt il s'élance des fentes d'un vieux mur ou du toit d'une maison; quelquefois il sort de la surface d'une pièce de bois de charpente, ou du tronc même d'un autre arbre. La circonférence de son ombre est quelquefois très grande.

L'oupas, arbre sur lequel on a fait tant de récits exagérés, ne nuit aucunement à ceux qui l'entourent, et s'il ne croît point d'herbe à ses pieds, on voit beaucoup d'arbres qui sont dans le même cas.

Quant à l'intérieur des forêts de Sumatra, il est dif-

ficile de le parcourir : nul sentier, nul passage pour le voyageur; partout il se trouve arrêté par des fondrières, par des troncs d'arbres tombés de vétusté, par des broussailles ou autres obstacles, auxquels il faut ajouter la rencontre imprévue des ours ou des serpens. Le voyageur se trouve en outre incommodé dans sa marche par de petites sangsues imperceptibles qui, se détachant des feuilles des arbres, s'introduisent sous les vêtemens : leur piqûre avertit de leur présence le patient qui les trouve attachées à sa peau et gonflées de son sang. L'orang-outang ou homme des bois est le seul hôte qui inspire de l'intérêt au milieu de ces forêts. D'ailleurs les naturels ne sont pas disposés à chasser loin d'eux ces singes, parce qu'ils s'imaginent que les âmes de leurs ancêtres ont passé dans le corps de ces animaux, et que les forêts de Sumatra sont la demeure qui leur est affectée.

Le kuwau, ou faisan de Sumatra, oiseau d'une rare beauté, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'aime pas la lumière; il reste toujours sans mouvement et sans vie dans des cavernes où se retire la salangane pour y déposer ses nids. Lorsqu'on l'enferme dans l'obscurité, il semble renaître, et pousse alors le cri dont il a tiré son nom, cri moins dur que plaintif.

Nous avons eu déjà occasion de parler de quelques-unes des tribus de Sumatra; nous donnerons encore ici quelques détails sur celles des Battas qui vivent dans l'intérieur de la partie septentrionale de l'île. Ce sont de véritables anthropophages; mais heureusement ils approchent peu de la côte. Les habitans de la partie sud-est sont braves et fiers, tempérans et justes, passionnés et violens, très attachés à leurs anciennes coutumes, et très indépendans; très adroits dans le manie-

ment des armes, et de mauvaise foi dans leurs transactions avec l'étranger. Ils sont du reste fort industrieux et très sobres; on les voit rarement se nourrir de viande, bien qu'ils aient des chèvres et de la volaille en abondance. La seule boisson enivrante dont ils fassent usage, est une liqueur fermentée extraite du riz. Ils croient que la terre entièrement immobile est portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, et les ténèbres par la lumière.

A Sumatra, dans toutes les villes où s'arrête le voyageur pour passer la nuit, les jeunes filles viennent lui offrir le soir un présent d'arèque et de bétel, pour en obtenir en échange quelques présens, comme des éventails et des miroirs. Ces jeunes filles sont très agaçantes. Les Sumatriens ou Sumatrans ont aussi un goût très prononcé pour le chant, et ils ont ce qu'ils appellent des *pantouns*, c'est-à-dire combats de chant en forme de récitatif, qui sont supposés être des improvisations, et le sont quelquefois réellement. Ces pantouns sont souvent accompagnés d'un échange de fleurs et autres emblèmes analogues.

A l'égard des jeunes filles et des pantouns, un article inséré dans le *Journal des voyages*, de septembre 1834, nous fournit les détails suivans; et les usages qu'il rappelle étaient restés les mêmes dix ans après, car M. de Rienzi, qui a été sur les lieux et qui en est revenu en 1830, les a reproduits dans son tableau de l'Océanie, inséré en 1835 dans l'*Univers pittoresque*.

« Un usage qui est général à Sumatra, c'est que, dans toutes les villes où s'arrête le voyageur pour passer la nuit, les jeunes filles ou *gadises* ne tardent pas à venir, le soir, lui offrir en cérémonie un présent de bétel ou

de siri, pour provoquer ses largesses à leur égard: aussi faut-il que l'étranger ne manque pas de se munir d'une suffisante quantité d'éventails, miroirs et autres objets de ce genre; l'affluence des dames qui accourent le saluer étant souvent très considérable; quelquefois c'est un festin qui est offert à l'étranger, et en cette occasion, toutes les beautés des environs sont invitées à s'y présenter, et elles ne manquent jamais de s'y trouver. Ces festins, qui ont lieu dans les occasions solennelles de mariage, ne sont point sans agrément pour un Européen, qui y trouve de plus le piquant de la nouveauté et de la singularité. Ils se tiennent dans les *balleys* ou maisons publiques : ce sont de vastes bâtimens, ordinairement situés au centre du village, disposés pour ces réunions, et destinés également au logement des étrangers. Voici à peu près le cérémonial de ces fêtes, quand des Européens y assistent. Les hommes occupent le fond de l'appartement, les gadises, dans leurs plus beaux atours, paraissent vers les neuf heures du soir et prennent place sur les coussins qui garnissent le parquet en demi-cercle; derrière elles se placent les femmes mariées qui les accompagnent. Chacune porte une boîte de siri, faite de matières différentes, et plus ou moins ornée, selon les moyens et le rang de la personne. Le chef du village, ou l'un des anciens, fait alors une harangue au nom des dames: elle a pour objet de souhaiter une heureuse arrivée aux étrangers, et se termine par l'offre du bétel. Le voyageur doit faire alors une réponse analogue, et après avoir ôté de chaque boîte les feuilles de siri, il les remplace par un petit présent, proportionné, autant que possible, au rang de la jeune fille maîtresse de la boîte. On peut, toutefois, retarder la remise des pré-

sens jusqu'à la fin de la réunion; puis, commencent lès amusemens de la soirée. Ils consistent, pour les jeunes gens, en danses et en chants, pendant que les vieillards, rangés à part en cercle, fument et mâchent de l'opium. Les instrumens de musique sont les *katingangs*, espèce d'harmonica, composée de petits gongs placés sur un châssis. Un grand espace se trouve réservé pour la danse qu'exécutent cinq ou six jeunes filles; le pas est grave, et le salindany ou écharpe arrangée sur leurs épaules, et dont elles tiennent les extrémités à la main pour la développer par toutes sortes de mouvemens, rend cette danse extrêmement gracieuse, et lui donne toute l'apparence de la danse du châle en Europe.

« Le combat du chant, ou les pantouns, semble une espèce de divertissement particulier aux habitans de Sumatra, et pour lequel ils ont un goût particulier très prononcé. Il est ordinairement exécuté par deux personnes assises en face l'une de l'autre, et après qu'elles ont déjà dansé ensemble, ou bien par quelque jeune fille ou femme, à l'endroit où elle se trouve, et sans se déranger. C'est d'abord une suite de pantouns en forme de récitatif ou chant irrégulier; un bayang, ou jeune homme, y répond de la même manière, et le combat continue indéfiniment, ou jusqu'à ce que l'un des deux chanteurs se trouve dans l'impossibilité de faire une réponse analogue.

« Quand l'un des jeunes gens ou des jeunes filles est fatigué, d'autres reprennent le dialogue à leur place et continuent ainsi le combat.

« Les pantouns malais sont, à proprement parler, des quatrains, dont les deux premiers vers contiennent une image, et les deux derniers donnent la morale;

quelquefois la figure est très claire, en ce que les quatre vers sont tout entiers employés à l'exprimer; d'autres fois elle reste enveloppée pour éprouver la sagacité de celui qui répond. Quelquefois le tout est compris en une ou plusieurs figures; fort souvent aussi le commencement du pantoun paraît n'être là que pour la rime, ou, au moins, n'a aucun rapport avec le sujet.

« Dans ces disputes, les pantouns sont supposés être des improvisations, et le sont quelquefois réellement; mais la mémoire de ces insulaires est, en général, si bien meublée de vers tout faits, qu'ils n'ont que rarement besoin de recourir à l'invention.

« Ces réunions ne sont point les seules occasions où les pantouns soient employés; ils entrent aussi beaucoup dans les conversations particulières de ces insulaires. C'est un mérité que doit posséder essentiellement quiconque aspire à la réputation d'homme galant, ou qui espère se frayer passage au cœur d'une belle. Chez ces peuples, la facilité et l'esprit dans l'espèce de poésie dont nous parlons sont des moyens de se rendre l'objet des faveurs d'une beauté, comme, dans notre Europe, la facilité de faire des complimens, les choses flatteuses mêlées à la conversation et l'art de dire des riens agréables, obtiennent à un jeune homme le sourire d'une jolie femme.

Les pantouns sont souvent accompagnés d'un échange de fleurs et autres symboles muets, qui ont un sens mystique, intelligibles seulement pour les personnes initiées à ce mode secret de communication. »

Une île très voisine de Sumatra est Poulo-Nias, c'est-à-dire l'île de Nias, la plus grande de celles qui bordent la côte occidentale. Elle a environ vingt-trois lieues du sud au nord-ouest; elle est montueuse, sillonnée de

petites rivières, bien peuplée, cultivée avec art, fertile et d'un aspect délicieux. On y voit du riz et des patates douces jusque sur le sommet des collines. Ses villages sont entourés d'arbres fruitiers, de grands cocotiers et de bosquets charmans. Les habitans sont robustes, bien faits, d'une taille moyenne, et d'une physionomie hindoue. Leurs femmes sont très jolies. Le pays est divisé en un grand nombre de tribus qui représentent assez bien les clans de l'Écosse. Malheureusement ces tribus sont toujours en guerre, motif pour lequel les villages se trouvent placés sur des hauteurs, comme chez les Nouveaux-Zélandais.

Parmi les autres îles qui environnent Sumatra, on remarque les îles qu'un navigateur hollandais a nommées *Nassau*, mais que leurs habitans appellent *Pogghi*. Le nombre de ces habitans n'est pas considérable, puisqu'il ne monte guère à plus de quatorze cents. Les deux sexes ne portent qu'un morceau de toile autour de leurs reins. Comme à Sumatra, ils liment leurs dents pour les rendre pointues. On tatoue les enfans à l'âge de seize ans. Le sagou est la principale nourriture de ce peuple. On coupe le palmier sagou, qui est fort abondant, lorsqu'il est arrivé à sa grosseur ordinaire, et la partie farineuse est grillée au feu. On mange aussi de la viande de cochon, de la volaille et du poisson. On ne mâche point le bétel. Les armes sont l'arc et les flèches, et la religion, celle de la nature.

A l'extrémité orientale du détroit de Malacca et près de la côte septentrionale de Sumatra se montre l'île de *Singapour* ou Singapoura, longue d'environ dix lieues, sur cinq dans sa plus grande largeur, avec une superficie de deux cent soixante-dix milles carrés. Elle n'est séparée du continent que par le détroit du même nom,

lequel n'a même qu'un quart de mille au plus dans la partie la plus étroite. Ce canal était autrefois le passage habituel des Indes à la Chine ; mais le front méridional de Singapour regarde une vaste chaîne d'îles situées à environ neuf milles de distance, toutes désertes, ou du moins à peine habitées. C'est le canal formé par ces îles qui sert aujourd'hui à la grande communication commerciale entre les parties occidentales de l'Asie, la Chine et l'Océanie. Le passage le plus sûr et le plus commode se trouve si rapproché de Singapour que les vaisseaux, en le traversant, longent de très près les mouillages. La ville est située au sud de l'île, par un degré 17 minutes de latitude nord, et 103 degrés 50 minutes 45 secondes de longitude est, sur une rivière, ou plutôt sur une baie d'eau salée, navigable pour les allèges pendant trois quarts de mille depuis la mer. Cette île présente une surface inégale et onduleuse; l'intérieur montre de belles forêts abondantes en bois de construction, mais peuplées de quelques animaux féroces, tels que l'once et le chat sauvage, et par de nombreux serpens, des singes, des loutres, des vampires, des porc-épics, des chacals et une grande variété d'oiseaux.

C'est à Singapour que les Anglais viennent se guérir des coups de soleil, de la dyssenterie et des fièvres dont ils ont été atteints au Bengale et à la côte de Coromandel. Cette île offre, en effet, une température salutaire et des sites charmans, outre que les nuits sont toujours fraîches et calmantes, et les brises de terre et de mer, alternativement rafraîchissantes. Dix années ont suffi pour y créer un commerce extrêmement florissant, et y voir s'élever une ville à rues symétriques et bien alignées. Une grande partie des maisons sont bâ-

ties en brique et en pierre de taille, et toutes dans le meilleur goût ; les habitations de la seconde classe, qui sont le plus grand nombre, sont en bois, à toits de tuiles.

Ce fut en 1819 que s'éleva cette colonie où ne se trouvaient alors qu'environ cent cinquante pêcheurs. La Grande-Bretagne, en s'emparant de ce port, qui n'était auparavant la propriété d'aucune nation, le déclara port franc, ouvert à tous les peuples, et en moins de trois mois, dit la *Singapour chronicle* du 27 mars 1828, sa population s'était portée de cent cinquante à trois mille âmes. Elle parvint en une seule année à cinq mille, et en deux autres à dix mille ; en 1828, elle était d'environ quinze mille âmes ; en 1829, de près de dix-huit mille, d'après la même autorité, et il est probable qu'elle se sera encore augmentée. Cependant M. de Rienzi, qui a fait un séjour dans cette île, ne présente pas une évaluation aussi élevée. Du reste, la population mâle est trois fois plus forte que la population femelle. Les Malais et les Chinois sont les plus nombreux, ainsi que les Bouguis et les Hindous. Les Chinois forment la masse générale des boutiquiers et des ouvriers ; ils sont actifs, laborieux, intelligens et rusés en affaires ; eux seuls s'occupent du jardinage, et en retirent de grands bénéfices. Les Anglais sont les principaux négocians et agens ; quoique en petit nombre, ils font toute la puissance de Singapour, à cause des capitaux qui sont à leur disposition.

Grâce à la liberté du commerce et à une bonne administration, Singapour, peu productive par elle-même et n'offrant guère à l'exportation que le cachou, le jambir et le sagou, est devenue l'entrepôt de tous les peuples commerçans. Les importations, en 1829, avaient

été d'environ un million cinq cent mille livres sterling. La différence entre les exportations et les importations provient surtout des traites que tire le gouvernement sur le Bengale pour les piastres d'Espagne, traites que paient les négocians, et qui ne sont pas comprises dans les exportations. Le commerce des Chinois avec Singapour est le plus considérable avec celui des Anglais. La monnaie et les poids sont simples et commodes; les comptes se tiennent en piastres d'Espagne, et presque tout se vend au poids, comme en Chine. Dans les transactions avec les indigènes orientaux et les Chinois, on se sert de la langue malaie, ou malayou, qui est simple et facile à apprendre.

Tout à l'heure nous avons parlé de la disproportion des sexes à l'île de Singapour. On remarque, en effet, que, dans aucune classe des émigrans qui s'y sont établis, si l'on excepte les Malais, le nombre des femmes n'égale celui des hommes. Chez les Bouguis, cette différence est de plus de moitié, et parmi les Chinois, qui forment à eux seuls la partie la plus active de la population singapourienne, les femmes n'y figurent que dans la proportion de un à treize; mais ce moindre nombre de femmes et d'enfans paraît donner à cette petite colonie un degré d'activité et d'énergie plus efficace que celui que semblerait indiquer sa composition numérique. La force productive est ici d'autant plus sensible que les Chinois, qui forment à eux seuls à peu près le tiers de la population nominale, sont regardés, pour le travail d'industrie et les capacités intellectuelles, comme valant au moins chacun deux autres Asiatiques.

Les différens articles apportés par les jonques sont principalement propres aux besoins des émigrés chi-

nois. Ces jonques quittent la Chine dans le mois de janvier, pendant toute la force de la mousson, et elles mettent vingt, trente et quelquefois quarante jours dans leur traversée. Pour la navigation, les Chinois ne se servent pas de cartes, ils ont des espèces de livrets qui établissent la ligne qu'ils doivent tenir, d'après les différens points de départ; comme le vent est toujours bon, ils n'ont pas besoin de beaucoup de connaissances en pilotage et en navigation. Une jonque d'environ trois cent cinquante ou quatre cents tonneaux compte à bord quatre-vingts à cent matelots, nombre qui suffirait à conduire au moins cinq navires du même tonnage.

Singapour entretient un commerce assez actif avec Siam. Les jonques siamoises apportent du sucre et remportent des tissus de l'Inde et de l'Europe. Ces jonques ressemblent pour la construction à celles de Canton et d'Amoy.

Singapour entretient aussi un commerce soit avec Campar, ancien état malais sur la côte de Sumatra, situé entre les rivières de Siak et de Danir, soit avec Bornéo, mais plus encore, peut-être, avec l'île de Java, qui va nous occuper.

JAVA.

L'île de Java, séparée de la pointe méridionale de Sumatra par le détroit de la Sonde, s'étend de l'ouest à l'est en s'inclinant un peu au sud, dans une longueur de deux cent quarante lieues, sur une largeur de quatorze à cinquante lieues; elle est située par le 7^{e}. degré latitude sud qu'elle coupe obliquement, et par 103 et 112 degrés de longitude est. Sa superficie est évaluée à environ six mille lieues carrées, et sa population

à cinq millions d'habitans, dont les deux tiers se trouvent sous la domination hollandaise, et l'autre tiers forme des états indépendans. La partie hollandaise est principalement vers le côté qui regarde la Sonde, ensuite la partie septentrionale et son extrémité orientale. Une sorte de golfe très ouvert, sur la côte septentrionale, resserre le centre de l'île, qui s'élargit à l'est et à l'ouest. Java est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes généralement plus rapprochées de la côte méridionale, et qui, se doublant en plusieurs endroits, embrasse plusieurs plateaux élevés. La partie la plus occidentale présente une terrasse inférieure. Les premières hautes montagnes commencent au sud de Batavia. Ces montagnes sont couvertes de bois, et quelques-unes ont des volcans. Les côtes septentrionales passent pour très malsaines; cependant la chaleur y est supportable A Sourabaya, le thermomètre monte à 27 degrés de Réaumur pendant la saison sèche, mais il y a une variation de 10 à 12 degrés de minuit à midi. A douze lieues dans l'intérieur, il y a des collines d'une hauteur considérable, où l'air est sain et frais; les habitans y sont vigoureux, et leur teint annonce la santé; aussi les malades européens s'y rétablissent promptement. Les environs de Batavia sont malsains, mais la végétation y est superbe.

Les arbres fruitiers de Java sont le bananier, le jacquier, le citronnier, l'oranger et quelques autres. Les mangoustans, les melons d'eau, les pampelmousses, abondent aussi dans cette île, qui produit deux espèces de coton, ainsi que beaucoup de fleurs. L'arbre de tek ou teack forme de grandes forêts.

Quant aux animaux, ils sont assez nombreux. Les chevaux sont également petits, mais vifs et vigoureux.

Les sangliers pullulent dans les bois, où l'on rencontre de même des rhinocéros et beaucoup de singes. Dans les marais habite le redoutable serpent boa-constrictor, qui avale d'une seule fois des chevreaux entiers. Les dragons-volans errent aux environs de Batavia comme les chauves-souris en Europe. Java produit en abondance les fameux nids de l'oiseau salangane ou hirondelle, si recherchés par les Chinois. Le riz, le blé, le millet, les ignames et les patates, les cannes à sucre, le poivre, le gingembre sont de même très abondans. On trouve aussi l'arbre à poison nommé *oupas*.

Les Javanais ou Javans forment un peuple agricole qui sort peu de son île; bien faits, d'une taille moyenne, ils laissent le corps prendre et garder sa forme ordinaire, si ce n'est pourtant qu'ils se serrent le ventre pour avoir une taille fine. Ces indigènes ont les lèvres grandes, et gâtent leur bouche par l'habitude de scier et de noircir leurs dents, ainsi que par l'usage de mâcher du bétel et du tabac. Ils ont le teint basané, les cheveux longs et le nez un peu épaté. Ils sont patiens, doux et tranquilles; ils se contentent des produits de la terre. Le riz et les ignames assaisonnés de piment forment la base de leur nourriture. Ils construisent leurs maisons de bambou, et les couvrent avec des feuilles de palmier et avec du chaume: ces maisons sont souvent exposées à devenir la proie des flammes, à cause du peu de soin que les Javanais prennent du feu. Au reste, dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui contient tout son avoir, il laisse tranquillement brûler sa maison qui lui coûte si peu à construire.

La polygamie est admise par la religion qui est musulmane, et elle est générale parmi les grands. L'amour est une des plus douces affections de ces insulaires; il

est le type de presque toutes leurs poésies. Leur musique est monotone, et ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent. On aime assez la danse; mais les gens du peuple recherchent avec fureur les combats de coqs, pendant que les grands entretiennent des tigres près de leurs palais pour les faire lutter contre des hommes qu'ils ont condamnés à ce supplice. Nous voulons parler ici des sultans de Java qui occupent la partie indépendante de l'île, ou qui sont tributaires des Hollandais.

Il n'y a pas un seul mendiant dans l'île entière de Java, grâce à la fécondité du sol, bien que les sept huitièmes du territoire soient encore incultes faute de bras. La terre peut produire jusqu'à trois récoltes dans la même année. Les coteaux et les vallons sont annuellement couverts d'un engrais d'alluvion que des pluies périodiques y apportent: aussi partout la nature paie avec usure les plus petits soins du laboureur.

S'il est facile de pourvoir à sa subsistance dans cette île, il ne l'est pas moins, comme nous l'avons vu tout à l'heure, de s'y construire une habitation. Le paysan bâtit la sienne avec une dépense de quatre ou cinq roupies, c'est-à-dire 12 ou 15 francs; les riches ont des maisons qui ne leur reviennent qu'à trois ou quatre cents francs. Les habitations rurales ne sont jamais isolées, mais au contraire agglomérées en villages environnés de plantations d'arbres utiles, et dérobées ainsi à la vue par le feuillage de la plus belle et de la plus épaisse végétation. Le voyageur en parcourant l'intérieur de l'île se croit dans une solitude parsemée de bosquets délicieux. Les rizières sont plantées à l'extérieur; leurs irrigations forment des îles innombrables. L'éclat jaunissant de ces cultures, lorsque le riz approche de la maturité, surpasse la magnificence des plus riches

moissons de l'Europe. Chaque village forme une communauté, qui a ses fonctionnaires et ses prêtres, et, dans chaque communauté, on retrouve le régime patriarcal dans toute sa pureté antique.

Les villes offrent toujours une grande place carrée totalement ouverte; la mosquée est d'un côté, la demeure du chef, de l'autre; chaque maison est entourée d'un jardin qui en dépend. Les cités javanaises se distinguent par une grande propreté et une grande régularité.

L'ameublement des habitations du bas peuple est très simple. Les lits ne sont composés que d'une natte fine et d'oreillers d'étoffes coloriées. Un Javanais ne se sert ni de tables, ni de chaises; il s'assied en se croisant les jambes pour prendre ses repas. Chez les personnes d'un rang élevé, le mobilier est plus riche : partout il y a des nattes, des tapis, des piles d'oreillers et des lits. Dans les provinces hollandaises, les principales habitations ont des miroirs, des tables, des chaises, et souvent des chambres meublées à l'européenne.

Les Javanais ont un habillement assez soigné ; celui des prêtres est blanc. Pour les personnes de distinction, il y a deux espèces de costumes, celui de cour et celui de guerre : dans le premier costume, les épaules, les bras, et tout le torse jusqu'à la ceinture, doivent être nus. Un seul kris ou poignard recourbé est porté au côté droit; un instrument tranchant, de la forme d'un couteau, est porté au côté gauche. La coiffure est une espèce de bonnet. Toute la partie découverte du corps est frottée de poudre blanche ou jaune brillante. Les princes et les sultans suivent eux-mêmes cet usage. Les dames de la haute classe se couvrent d'étoffes précieuses, et lorsqu'elles paraissent à la cour, leurs cheveux sont ornés de diamans et de fleurs.

Les Javanais sont aisés et polis dans leurs manières, et respectueux jusqu'à la timidité; ils ont un sentiment profond des convenances; ils sont généralement très circonspects, et un peu lents dans leurs discours, imitant en cela les Hollandais leurs maîtres. Les Chinois qui habitent Java demeurent principalement dans les trois grandes capitales, qui sont Batavia, Samarang et Sourabaya. Tous les Javanais étant mahométans, font circoncire leurs garçons et leurs filles. Ils s'abstiennent de la chair de porc et de liqueurs enivrantes.

Nous ne décrirons pas ici les villes de Java, puisque déjà elles l'ont été dans les relations des navigateurs qui s'y sont arrêtés; nous passerons sans autre transition à la grande île de Bornéo.

BORNÉO.

L'île de Bornéo, appelée aussi *Kalémantan*, a tiré son nom de *Bornéo* d'une portion de cette île nommée par les naturels *Brounaï*. Si la seule étendue géographique constituait la puissance, Bornéo, qui est la plus grande île du globe, serait aussi un des royaumes les plus considérables. Baignée au nord-ouest par la mer de Chine, au nord par celle des Philippines, à l'est par la mer de Célèbes et par le détroit de Macassar qui lui est commun avec Célèbes, au sud par la mer de Java, au sud-ouest par le détroit de Carémata, l'île de Bornéo est comprise entre 4 degrés 20 minutes de latitude sud, et 7 degrés de latitude nord, et entre 106 degrés 40 minutes et 116 degrés 45 minutes de longitude est. Elle a trois cents lieues de long du sud au nord, sur une largeur qui varie de cinquante à deux cents cinquante lieues. On suppose qu'elle renferme plus de quatre millions d'habitans.

La surface de Bornéo est en général montagneuse; dans sa partie centrale s'élève une chaîne de montagnes qui projette de nombreuses ramifications. La plus haute de ces montagnes est le Kini-Balou, ou mont Saint-Pierre, élevé d'environ dix mille pieds. Ces différentes montagnes abondent en mines d'or, de zinc, de fer et d'étain. Le plus grand fleuve de l'île est le Capouas, qui traverse presque les trois quarts de cette vaste région de l'est à l'ouest. Le Bendjer-Massing, qui vient en seconde ligne, traverse l'île du centre au sud. Le lac Kini-Balou baigne le pays des Dayas, et présente une circonférence de quatre-vingt-dix milles. Le climat est tempéré par l'air des montagnes, et près des côtes par les brises de mer. La mer fournit l'huître perlière et le trépan. Les productions végétales les plus estimées sont le riz, le sagou, le poivre, le camphre, la cannelle, et toutes sortes de bois de construction. On trouve surtout dans le nord le benjoin, arbre précieux qui, ressemble au sapin.

Au surplus le docteur allemand Bromme, qui a exploré cette grande île, va lui-même nous apprendre ce qu'elle renferme de plus remarquable; nous allons rapporter la substance de la description qu'il en donne.

Des chaînes de montagnes de trois, six et jusqu'à huit mille pieds de hauteur, traversent l'intérieur de l'île, tandis que les contrées basses, près des côtes, sont sujettes à de fréquentes inondations. Des forêts entières de mangliers rouges et blancs sont souvent submergées, formant alors des bois sous-marins, où les huîtres s'attachent aux branches des arbres, et sont ensuite, aux eaux basses, cueillies comme des fruits pour la consommation des amateurs.

Bornéo est riche en cours d'eau et rivières navigables, qui arrosent et coupent l'île dans toutes les directions. Nous avons cité tout à l'heure les principales rivières. Le golfe de Bendjar-Massing a une entrée dangereuse pour les navires. Les autres principaux golfes sont : la baie de Bornéo, qui s'étend jusqu'à dix-huit lieues dans l'intérieur des terres; la baie de Maloodoo, qui a six lieues de profondeur, les golfes de Sibokau, de Barow et Tchiongbai, dans le royaume de Soolah.

Un grand nombre de peuplades ou de tribus, qui diffèrent entre elles de couleurs, de langues, de mœurs et d'usages, sont répandues dans la grandes île de Bornéo; nous avons tout à l'heure donné le chiffre de sa population. Les *Igolotés*, d'un teint jaune noirâtre, qui ont des cheveux laineux et crépus, sont répandus dans les montagnes de l'intérieur. Ce peuple sauvage vit encore presque dans l'état de nature, tirant ses produits spontanés d'un sol qu'il ne se donne point la peine de cultiver. Les *Eidahans*, d'une couleur jaune brun, moins foncée que celle des *Igolotés*, habitent la partie septentrionale de l'île; ils sont sobres, courageux et industrieux, mais féroces et sanguinaires, immolant des victimes humaines à leurs idoles et inspirant la terreur à leurs voisins. Le poison dont ils imprègnent leurs flèches, et qu'ils préparent avec du suc tiré de l'arbre d'*hippuh*, est d'une funeste activité. Ils sont convaincus que l'usage de leurs armes envenimées est très légitime, et que les étrangers atteints par leurs flèches sont seuls dignes d'être offerts en holocauste à leurs divinités. Leurs habitations sont ornées des dents et des crânes de ceux qu'ils ont immolés, et ils croient, par le nombre de leurs victimes, faire preuve de leur

piété et du plus louable zèle religieux. Au reste, ils punissent entre eux le meurtre, l'adultère, le vol et le parjure, de la peine de mort.

Les *Dayaks* forment un peuple en partie ichthyophage, vivant principalement des produits de la pêche; il habite le long des bords ou à l'embouchure des rivières, et sur les côtes de la mer; les huttes qu'ils construisent sont ordinairement élevées sur pilotis, et parfois portées très avant au milieu des eaux. Les Dayaks sont une des peuplades les plus industrieuses de l'île, principalement ceux qui se sont établis à l'est, où leurs tribus sont aussi désignées sous le nom de *Darats*. Ces derniers font, avec de petits bâtimens de six à huit tonneaux, un commerce assez important avec les îles environnantes et avec la Chine.

Au nord de Bornéo, habite la tribu des *Tejdongs* (*Oran-Tedong*), composée de brigands féroces, accusés aussi d'anthropophagie. Leurs cruautés et leurs pirateries les ont rendus très redoutables à toutes les nations qui naviguent pour leur commerce dans ces parages. Les femmes des Tedjongs sont principalement occupées de la préparation du gruau de sagou, qui sert de nourriture habituelle à la tribu. Dans la partie nord-ouest de l'île, on trouve un grand nombre de Chinois, qui s'y sont établis depuis long-temps, et qui s'y livrent avec succès à la culture du poivrier, dont ils possèdent d'importantes plantations.

Les Malais, tous mahométans, nation de couleur jaune cuivré, ou tirant sur le noir, avec des cheveux lisses, des formes sveltes et agréables, dominent une grande partie des côtes, et empêchent, autant qu'il est en leur pouvoir, les communications des Européens avec les indigènes de l'île. Les chefs des principaux ha-

bitans, parmi les Malais, aiment le luxe, la représentation, et vivent avec une sorte de splendeur. Les plaisirs ont pour eux de grands attraits. Les femmes, dont chacun d'eux peut posséder un aussi grand nombre que les circonstances lui permettent d'en entretenir, sont en général bien faites, vives et accortes.

L'île de Bornéo, autant qu'on a pu jusqu'ici en juger, est gouvernée par dix sultans, qui ont sous eux d'autres petits princes : tous sont d'origine Arabe ou Malaie, mais leur pouvoir est bien loin d'être le même.

Les côtes occidentales sont bien mieux connues que les côtes orientales, et ont surtout été plus fréquemment explorées par les Européens, depuis les années 1815 à 1818.

Ces côtes, quoique en général basses et marécageuses, ne sont pas aussi insalubres et surtout aussi contraires aux constitutions européennes que la contrée qui environne Batavia; et plus on avance dans l'intérieur, plus on trouve des sites sains et agréables. De belles collines s'élèvent graduellement jusqu'au pied des montagnes.

Parmi les arbres d'une foule d'espèces différentes qui croissent dans l'île, le plus remarquable est l'arbre de fer ou teack, que nous avons déjà cité. Toutes les montagnes en sont couvertes jusqu'aux sommets, et leur ombrage épais répand dans quelques vallées une nuit éternelle. On en trouve dont les tiges ont de cent à cent vingt, mais plus communément soixante-dix pieds de haut; le diamètre des troncs passe souvent quatre pieds. Le bois, de couleur brune, est dur, pesant, incorruptible. Il ne peut point, à cause de sa pesanteur, être employé à la construction des vaisseaux, mais il est précieux pour tous les ouvrages en pilotis;

plus il séjourne dans l'eau, et plus il acquiert de dureté. Dans les contrées basses de l'île et sur les côtes, où la plupart des habitations, avançant dans la mer ou bâties dans les marais, sont élevées sur des poteaux, ce bois est d'un grand usage. J'ai vu quelques-uns de ces poteaux, arrachés après plusieurs années de séjour dans un sol humide, résister aux plus grands efforts des ouvriers qui voulaient les refendre. Le fort de Pontianak fut, par ordre du gouvernement, entièrement construit à neuf et à grands frais, en 1820, ainsi qu'un vaste hôpital, le tout en *kayoe-bersie*. Cette espèce de bois était encore alors peu connue des Européens; maintenant les Hollandais en tirent grand parti; et des chargemens de navires en sont expédiés pour Java : sous peu, cet article deviendra sans doute d'une haute importance pour le commerce.

Les fruits sont abondans à Bornéo. L'ananas y est plus parfait que dans aucune autre partie de l'Inde, et à si bon marché, qu'on peut en avoir deux ou trois pour la valeur d'un liard. Un Européen est d'abord bien étonné, en passant par un campang chinois, de voir des ananas empilés par milliers devant les portes des vendeurs de fruits. Plusieurs résidens ont tenté d'introduire la culture du café, mais les plantations ont jusqu'ici peu réussi, à cause de l'humidité du sol.

Les animaux domestiques de l'Europe ne sont pas communs. Il n'existe qu'un seul cheval à Matrado, qui appartient au chef chinois. Les vaches sont aussi très rares; le résident et le sultan en possédaient quelques-unes, qui excitaient toujours, ainsi que le cheval unique, la vive admiration des indigènes. Des buffles d'une grande espèce, mais en petit nombre, se trouvent à Matrado. En revanche, les Chinois et les Dayaks entre-

tiennent une grande quantité de porcs. Des chiens sont aussi engraissés par les Chinois, qui font grand cas de leur chair; une certaine race noire de ces animaux est surtout estimée. Les indigènes trouvent cette nourriture exquise; mais aux étrangers qui n'y sont point habitués, elle cause des nausées.

On voit beaucoup de tortues, et d'innombrables quantités d'huîtres; les habitans n'en mangent point, et expriment toute leur horreur quand ils voient les Européens avaler de ces dernières; mais ils se nourrissent volontiers de serpens, qui sont aussi en grand nombre dans l'île. La graisse qu'ils en tirent, après les avoir rôtis, est réputée comme un baume universel pour guérir toutes les plaies et douleurs. On trouve souvent, dans les habitations, de ces reptiles qui ont de six à huit pieds de long. Il est cependant rare qu'ils fassent quelque mal aux hommes. Une autre espèce de serpent, de quatorze à quinze pieds de long, a une peau chatoyante qui réfléchit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces animaux font la guerre aux volailles, et portent parfois grand préjudice aux habitans.

Dans les forêts de l'intérieur, on trouve une petite espèce d'ours, qu'on prend souvent, quand ils sont jeunes, et qu'on vend comme animaux rares. Ils sont de la grandeur d'un chien barbet, leur poil est long et ondoyé, leurs morsures sont réputées dangereuses. Ils font une guerre très active aux abeilles, qui s'établissent en grand nombre dans les creux des arbres, et dévorent leur miel. Plusieurs espèces de chauves-souris, dont quelques-unes, de la grandeur d'un chat ordinaire, se trouvent aussi dans l'île, et sont très redoutées des habitans à cause de leurs morsures envenimées. La civette qui fournit le musc est aussi très commune. Les

habitans mettent ces animaux en cage. En passant de temps à autre une plume entre les barreaux, et en frottant la tumeur que cette civette a sous le ventre, on en fait suinter la matière grasse, qui, recueillie et séchée, fournit le musc. On prend les civettes à musc avec de forts filets, dans les bois, et on en exporte de Bornéo un grand nombre pour l'Arabie.

Mais parmi les êtres divers qui pullulent dans cette île, les plus nombreux sont des singes de différentes espèces. Les forêts en sont remplies. Un grand singe vert, celui qui approche le plus, par la conformation de sa tête et de sa face, de celle de l'homme, se rencontre très fréquemment. A l'entrée de la nuit, on en voit des familles entières se rendre en procession vers les rivières pour s'abreuver et se baigner. Toute la contrée retentit alors de leurs cris rauques et discordans. Une espèce de la même couleur, mais plus petite, est encore plus hardie. On en voit quelques individus s'approcher des habitations et jouer pendant des heures entières dans les cours et jardins, avec ceux de leurs camarades déjà pris et qui y sont enchaînés. Rien n'est comparable à la célérité, à l'aisance et à l'adresse de leurs mouvemens, ainsi qu'à la tendre sollicitude avec laquelle les femelles cherchent à préserver leurs petits de tout danger. Ceux-ci, au moindre bruit menaçant, se cramponnent au corps de leur mère, qui, s'élançant lestement d'arbre en arbre, les met bientôt en lieu de sûreté. Les chasseurs ne parviennent pas sans peine à tirer un de ces singes. Constamment en mouvement, sautant dans toutes les directions, du sommet de l'arbre et à travers les branches, il est assez difficile de saisir le moment pour les bien ajuster. On les surprend quelquefois au clair de la lune, mais il faut faire des

détours et prendre l'avantage du vent. C'est par centaines que ces singes se pressent sur le même arbre pour y passer la nuit, comme les grives et les corneilles, en automne, dans nos contrées. Il n'est pas prudent de tirer sur cette masse, car très souvent elle se précipite alors sur son ennemi; d'autres fois, au bruit du coup de fusil, elle se retire en colonne serrée.

Les singes qui ne sont que légèrement blessés sont aidés dans leur fuite par leurs camarades; ceux qui le sont plus grièvement s'attachent avec force, pendant leur agonie, à une branche, et on les trouve souvent morts dans cette position. Les indigènes se servent d'une méthode assez simple pour en prendre. Ils évident des noix de coco, pratiquent une petite ouverture ronde dans la coquille, et remplissent celle-ci de fruits de diverses espèces. Les noix sont ensuite répandues sous les arbres; les singes, après les avoir flairées et retournées en tout sens, fourrent la main dans l'ouverture et la remplissent de butin; elle se trouve alors trop grosse pour être retirée, et l'animal est assez stupide pour rester ainsi empêtré, poussant de grands cris, mais sans songer à lâcher prise, et ne pouvant pas traîner au loin la lourde noix pour se sauver. On en prend ainsi un grand nombre.

Une race de singes, et sans doute la plus remarquable de toutes, appartient exclusivement à l'île de Bornéo, vraie patrie de l'orang-outang. Il ne peut exister en nul autre lieu, et l'air même des îles les plus voisines semble contraire à sa constitution délicate. Toutes les tentatives faites pour le transporter en Europe et l'y faire vivre ont échoué. Ce singe est de la grandeur moyenne de l'homme, a une face longue et blême, un nez large et plat, la mâchoire inférieure

avancée, les os des joues saillans, de grandes oreilles, le front écrasé et de très petits yeux. Rarement il se tient debout, on le voit la plupart du temps accroupi, la tête tombant sur la poitrine. Dans cette position il évite les regards de l'homme, quoique avec ses longs bras il ne manque pas d'atteindre d'une manière perfide ceux qui l'approchent, et de leur donner de rudes coups. Son gros ventre pendant donne à tous ses mouvemens quelque chose de disgracieux, son corps est entièrement couvert d'un long poil roux-fauve, excepté l'intérieur des mains et le sommet de la tête, qui est ornée d'une espèce de calotte. L'orang-outang aime beaucoup la chaleur; quand il est pris jeune il peut s'apprivoiser et être dressé à plusieurs petits offices.

L'intelligence de ces animaux est tellement développée que les indigènes de Bornéo sont convaincus que ce sont des hommes condamnés à cette sorte de dégradation par quelque divinité qui les a privés de la parole. L'orang-outang paraît comprendre non-seulement chaque signe qu'on lui fait, mais chaque mot que l'homme prononce. Il est très dévoué au beau sexe; dès qu'une femme est à sa portée, il cherche à la retenir par ses vêtemens, et il avance son horrible bouche pour l'offrir sans pudeur au baiser.

Les champs de riz et d'ananas, ainsi que les plantations de cannes à sucre, sont exposés aux fréquens ravages des orangs-outangs, et malgré tous les moyens employés par les habitans pour exterminer ces dévastateurs, leur intelligence et leur prévoyance les font presque toujours échapper aux piéges qui leur sont tendus.

L'ornithologie de Bornéo est aussi des plus riches. Des hirondelles de diverses espèces, des perroquets,

grands et petits, et qui s'apprivoisent facilement, des paons du plus beau plumage, des ramiers, des pigeons, des canards sauvages et autres, des poules, etc., s'y trouvent en abondance. Ainsi que tous les peuples de l'orient, les habitans de l'île sont amateurs enthousiastes des combats de coqs. Les Chinois, d'ailleurs si économes, y engagent des sommes considérables. Un des oiseaux les plus remarquables est le *poivrier* de Bornéo. Il est de la grandeur d'une bécasse, d'un plumage noir, brillant, le bec d'un jaune tirant sur le rouge, et plus long que tout le corps, large près de la tête, finissant en pointe recourbée, mince et léger, sans doute pour ne pas nuire à l'équilibre de l'oiseau en volant. Il se nourrit de riz, de cannes à sucre, et principalement de poivre, dont il avale de suite trente ou quarante gousses sans éprouver le moindre inconvénient.

Il ne nous reste à dire que quelques mots de l'animal le plus redoutable qui infeste les parages de cette île. Le crocodile se trouve sur toutes les côtes, les rivières en sont remplies, il en surveille les embouchures, s'approche des habitations, et devant chacune de celles où les propriétaires ont ménagé un espace propre à prendre des bains, si nécessaires dans un climat brûlant, il a fallu s'entourer de fortes palissades pour se mettre à l'abri des attaques meurtrières du monstre. Malgré ses ravages, cet animal est divinisé par les insulaires, qui lui rendent une espèce de culte. Malheur à celui qui oserait en tuer un! Les Européens sont forcés, pour ne pas trop irriter les habitans, de laisser en paix les crocodiles, quoique leur destruction dût être d'un avantage immense au pays entier. A chaque fête de famille, à chaque décès, les indigènes font des offrandes à ces

animaux. Elles consistent en petites nacelles, construites d'écorces d'arbres, remplies d'œufs cuits et de riz grillé; on y ajoute parfois une volaille rôtie. Aux deux extrémités de ces embarcations légères, sont fixés de petits flambeaux de cire allumés, et le tout est confié au courant de l'eau. Les offrandes descendent ainsi le long des rivières, parviennent à leur destination, en entrant dans les épais fourrés de joncs qui se trouvent aux embouchures ou sur les côtes, et sont là dévorées par les crocodiles (*wayds*). On est convenu que ces sacrifices, offerts dans toutes les fêtes ou circonstances de la vie, portent bonheur au donataire, et qu'après un décès, ils assurent la félicité de l'âme du défunt. Cette opinion, qui doit nous paraître si absurde, n'est pas seulement répandue à Bornéo, mais parmi tous les insulaires de ces contrées. L'âme d'un sultan, est, selon eux, recueillie par les crocodiles, et continue à habiter le corps d'un de ces animaux; de là ces nombreux sacrifices. On voit aussi quelquefois, à l'entrée de la nuit, briller par centaines sur les ondes, des flambeaux allumés en l'honneur de ces monstres amphibies. Malheureusement, tant de dévouement ne profite guère aux pauvres insulaires. Pendant les inondations auxquelles ces contrées sont si fréquemment exposées, les crocodiles pénètrent souvent jusque dans les habitations, et y font de terribles ravages, enlevant jusqu'aux petits enfans qu'ils y trouvent; et la vénération des indigènes pour le monstre amphibie les empêche de porter aucun secours aux victimes de sa voracité.

Laissons les crocodiles de Bornéo et franchissons le détroit de Macassar pour décrire Célèbes.

CÉLÈBES.

L'île de Célèbes est située entre 2 degrés latitude nord et 6 degrés latitude sud, 116 degrés 40 minutes et 123 degrés longitude est. Cette position la met précisément sous l'équateur comme Sumatra et Bornéo : elle a une forme tellement irrégulière qu'il est difficile d'en indiquer la longueur et la largeur; cependant on lui donne deux cent soixante lieues de long et quatre-vingts de large. Elle présente trois vastes baies qui s'avancent dans les terres et forment de l'île quatre grandes péninsules, dont le centre ou point de réunion est par 2 degrés latitude sud. Le détroit de Macassar sépare à l'ouest Célèbes de Bornéo; au sud la mer de la Sonde lui est commune avec les îles Florès; au sud-est elle a la mer des Moluques; au nord-est le passage des Moluques. Le nom de *Célèbes* paraît lui avoir été donné par Magellan, et M. de Rienzi estime sa surface à environ seize mille lieues carrées.

Le père Vincent, missionnaire en Chine, qui a visité Célèbes en 1820, et M. de Rienzi qui s'y est trouvé peu d'années après, ont donné sur cette île d'assez nombreux détails dont nous allons présenter la substance.

Célèbes, que quelques géographes rattachent à l'archipel des Moluques, mais qui, avec d'autres îles dont elle est entourée, forme au contraire un archipel à part, est élevée, montagneuse, principalement au centre et au nord, où se trouvent plusieurs volcans en éruption. Sur la côte trois rivières descendent au milieu d'arbres rares et singuliers, pour se jeter dans la mer; la plus grande est la Chinnara, qui sort d'un beau lac d'eau douce nommé *Tapara-Karadja*, traverse l'état de Boni,

et rejoint la mer par différentes bouches dans le golfe de Sioua. La seconde rivière est celle de Boli, qui termine son cours à Boli sur la côte septentrionale ; et la troisième débouche au sud-ouest. Il y a aussi sur la côte méridionale un grand nombre de rivières navigables.

Quoique située sous l'équateur, Célèbes jouit d'un climat tempéré, à cause des golfes nombreux qu'elle présente et des pluies abondantes qui y règnent fréquemment, comme aussi à cause des vents du nord qui y soufflent une partie de l'année. On y rencontre souvent des centenaires encore très vigoureux. La mousson d'est dure de mai à novembre, et la mousson d'ouest l'autre partie de l'année.

Une grande portion du territoire de Célèbes est sous la domination hollandaise, entre autres l'ancien empire de Mangkassar; sur l'emplacement de l'ancienne capitale, les Hollandais ont élevé la ville d'Ulardingen, peuplée d'environ douze cents Européens et métis. Cette ville est protégée par un fort et n'est qu'à une journée de navigation de Bornéo, comme aussi à quelques jours seulement de navigation des îles d'Amboine et de Banda, de Ternate et de Timor. Les Hollandais occupent en outre les résidences de Bonthain, Maras et Manado, cette dernière ville peuplée de quatre mille âmes. Le royaume de Boni est le plus considérable de tous. Les Bouguis habitent le royaume d'Ouadjou, situé au centre de l'île. Les meilleurs ports sont ceux de Porto, Manado, Samiah, Mangkassar et Bonthain. Le mont Lampo-Bétan, le plus élevé de Célèbes, a environ sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer; les monts des Esprits ont trois mille six cents pieds et renferment des volcans.

Il existe dans plusieurs parties de l'île des mines de

cuivre, d'étain et de fer. La presqu'île septentrionale est riche en mines d'or. On trouve quelques diamans presque à la superficie du sol, ainsi qu'un grand nombre de pierres précieuses dans le lit des torrens.

Les côtes offrent aussi des huîtres perlières. Les baies, les rivières, les torrens, les lacs présentent des sites fort pittoresques. De vastes forêts couvrent le pied des montagnes, et même une grande partie de l'île. On y trouve le chêne et l'érable, le cèdre et le tek, ce bois incorruptible qu'on emploie dans la construction des navires. Là se voit également le redoutable *oupas*, dans le suc empoisonné duquel les naturels trempent leurs flèches et leurs kris. Cet arbre rappelle le mancenillier d'Amérique.

Dans le dix-huitième volume de notre *Bibliothèque universelle des Voyages*, nous avons eu déjà occasion de rapporter quelques traits géographiques donnés par M. de Rienzi sur l'île Célèbes; mais le fragment qui nous avait été communiqué, comme extrait d'un Recueil périodique, renfermait quelques erreurs que nous nous empressons de reconnaître, parce que nous les avions imputées à l'auteur lui-même (pag. 367), tandis qu'elles ne venaient que d'une abréviation de son article. Ainsi, par exemple, nous avions cru que M. de Rienzi avait omis de parler du babi-roussa, et nous voyons dans sa description que le voyageur a décrit avec soin cette espèce rare de sangliers, dont M. d'Urville a, le premier, rapporté en Europe deux individus vivans.

Les forêts de Célèbes ne contiennent ni lions, ni tigres, ni éléphans, ni léopards, mais beaucoup de cerfs et de sangliers, et notamment le babi-roussa ou cochon-cerf que nous venons de citer. On trouve également à Célèbes le phalanger à poche ventrale, et l'antilope

qui va en troupe dans les forêts, ainsi que les lièvres dans les champs de riz, pendant que l'abeille sauvage cache son trésor liquide auprès des fruits d'or du palmier. Parmi les animaux domestiques, on voit des bœufs à bosse, des buffles, des moutons, des chèvres, et quelques petits chevaux noirs. On rencontre aussi dans les bois un nombre infini de singes très audacieux, entre autres le singe blanc qui, dans ses ardeurs lubriques, attaque, dit-on, les femmes. Les serpens dévorent une grande partie de ces singes, surtout un serpent très vif qui imite le cri du merle. On rencontre aussi le caméléon, la couleuvre, et de gros reptiles qui délivrent le pays des taupes, des rats, des mulots et des scorpions. Parmi les couleuvres, il s'en trouve une dont la piqûre amène la mort une heure après, si l'on n'est pas secouru à l'instant. Les golfes abondent en poissons excellens.

La mer qui environne Célèbes présente souvent une grande phosphorescence: « Tantôt, dit M. de Rienzi, elle étincelle en mille rayons, tantôt elle déploie sa surface comme une nappe d'argent, ou bien elle soulève ses vagues embrasées de soufre et de bitume, et donne à l'avide pêcheur des perles blanches, jaunes ou bleuâtres : aujourd'hui c'est une mer de lait, demain c'est une mer de feu, de sang et de poussière, et ces admirables phénomènes sont l'ouvrage de simples mollusques et de zoophytes mous qui flottent à la surface de l'eau. »

Le commerce de Célèbes est assez considérable : les Hollandais viennent y chercher du riz, de la soie, de l'or, des perles, du coton, de la cire, du sel, d'excellentes chevrettes d'eau douce, du tripan, espèce d'holoturie ou biche de mer, des nids d'oiseaux, du bois de sandal, du sagou, de l'ambre gris, du massoï, écorce

d'arbre à épicerie, du poivre long, etc. En échange ils apportent des étoffes, de la porcelaine, du fer, du fil d'or, du thé, des draps et de l'eau-de-vie. Les Chinois fournissent des laines, du tabac, des soies écrues et des toiles. La population entière de Célèbes paraît être de trois millions deux cent mille habitans.

Les principaux habitans sont les Bouguis que nous avons déjà nommés; ils sont intelligens et braves. Viennent ensuite les Mangkassars, les Manadouas, et quelques autres. Tous ces habitans sont grands, forts et bien faits, vifs, gais, colères, rusés et vindicatifs, mais fidèles dans leurs amitiés. Les femmes sont jolies et modestes, douces et constantes dans leurs affections. Les deux sexes aiment la poésie, la musique, la danse et la parure. Les maisons sont généralement construites en bois. La nourriture habituelle est le riz ou le sagou, la viande, le poisson et les fruits. Entre les deux repas, on mâche le bétel et l'areck; on boit du sorbet et l'on fume. Le costume ressemble à celui des Malais. La religion est mahométane. La langue parlée est le bouguis, avec quelques autres dialectes.

Le milieu de l'île de Célèbes est habité par les Touradjas ou Alfouras, qui s'étendent jusqu'au nord; ce sont les plus anciens habitans de l'île; leur stature est médiocre; ils sont plus blancs que les Malais, et plus doux que les Alfouras de la Malaisie; ils croient aux esprits malfaisans, et s'imposent des privations analogues au tabou polynésien. Dans l'état d'Ouadjou les femmes prennent part aux affaires publiques, et jouissent de droits égaux à ceux des hommes.

Quant aux Mangkassars ils sont bien moins cuivrés également que la plupart des Malais, et n'ont pas la face équarrie et osseuse comme eux; ils ressemblent plutôt

aux Carolins et aux Tongas, et sans l'usage d'aplatir le nez de leurs enfans, usage assez général dans la Malaisie, leurs traits seraient semblables à ceux des plus belles tribus polynésiennes. Ils aiment généralement le travail; ils élèvent leurs enfans à la manière des Spartiates, en les couchant tout nus, sans langes ni maillots, en les sevrant à un an, en les baignant tous les jours et en leur frottant le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus souples et plus lestes. En outre à l'âge de cinq ans on les place chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de la famille; à sept ans on les envoie à l'école sous la direction de prêtres musulmans qui les élèvent avec beaucoup de sévérité; à seize ans on leur lime et noircit les dents, et les filles sont replacées sous la tutelle de leurs mères. Dans les classes aisées on voit un certain nombre de femmes qui savent lire et écrire, chose peu commune en Océanie, comme dans tout l'orient. Au sortir de l'école les garçons apprennent un métier, et les filles à tisser la soie et le coton.

Les Célébiens sont peu portés au fanatisme; ils sont braves et résolus, très susceptibles, mais comme nous l'avons dit plus haut, très fidèles dans leurs amitiés. Les femmes qui ont un rang ou de la fortune ne sortent guère que les jours de fête. Les hommes aiment passionnément la chasse et la pêche; c'est à cheval qu'ils vont tuer le gibier. Ils manient avec adresse l'arc, le fusil, le kris ou poignard, la sarbacane et le kampilan ou le sabre droit; ils pointent de même assez bien le canon et pourraient devenir d'assez bons artilleurs.

Il existe à Célèbes un usage assez commode pour l'Européen qui visite ce pays : il y prend une jeune fille de douze à quatorze ans, qu'il garde avec lui pen-

dant tout le temps de son séjour dans l'île, moyennant quelques étoffes qu'il donne au père et à la mère. Si la jeune fille ne se conduit pas bien, l'étranger la renvoie à ses parens qui rendent d'ordinaire ce qu'ils ont reçu; si, au contraire, elle s'est bien conduite elle devient libre au départ du voyageur. S'il y a des enfans elle les conserve avec un petit présent de ce dernier.

ALBERT-MONTÉMONT.

VOYAGES

EN OCÉANIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

VOYAGES A LA NOUVELLE-HOLLANDE.

CUNNINGHAM.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

(1824-1826.)

PRÉLIMINAIRE.

Quatre voyages à la Nouvelle-Galles du sud, en qualité de chirurgien surintendant des bâtimens destinés au transport des condamnés, et une résidence de deux années, à différentes époques, dans la colonie, m'ont fourni l'occasion d'acquérir beaucoup d'informations, et de recueillir des observations nombreuses sur son état actuel et à venir : mes rapports divers, tant avec les aborigènes qu'avec la société de Sidney, me donnent le droit de prétendre à connaître assez exactement les mœurs,

les habitudes et les usages des différentes classes qui peuplent la colonie, et c'est ce que je me suis attaché à peindre dans les feuilles qui suivent.

Route de Sidney. Passage du détroit de Bass. Configuration de la côte. Réflexions sur les rivières.

Il n'est aucun événement capable d'éveiller les plus profondes émotions du cœur à un degré aussi puissant que celui qui nous sépare pour toujours du lieu de notre naissance, et déchire ainsi à la fois tous les nœuds d'affection et d'amitié qui croissent avec nous, et resserrent des attachemens toujours plus vifs à mesure que nos jeunes années avancent dans l'âge viril. Partir pour une terre lointaine et étrangère, sans l'espérance peut-être de revoir jamais ces êtres et ces lieux aimés, ne peut qu'être une chose douloureuse. Ces réflexions m'étaient naturellement inspirées par le ressouvenir des fréquentes scènes de déportations légales ou d'émigrations volontaires dont j'ai été le témoin; je commence à présent ma narration.

Quand on approche des côtes de la Nouvelle-Hollande, les vaisseaux se rendent directement par le détroit de Bass à Sidney, si le vent est favorable; mais s'il reste toujours contraire, ils tournent la terre de Van-Diémen, ce qui demande deux jours de navigation. Sur la côte sud de l'Australie, à l'ouest du cap Otway, est l'île des Kangarous, où

les vaisseaux de Sidney chargent du sel qui s'y forme naturellement par l'évaporation de l'eau de mer sur ses plages sablonneuses.

Une petite colonie de déportés fugitifs s'est établie sur cette île depuis quelques années, et ces gens s'y procurent une existence précaire au moyen de kangarous, de veaux marins et de coquillages qui y abondent; à ces ressources ils ajoutent quelques denrées d'Europe contre lesquelles ils échangent les peaux qu'ils peuvent avoir en leur possession.

Il y a peu de temps qu'un navire, venant de Sidney, prit à son bord deux femmes de cette ville, avec l'intention de les donner à ces Robinsons en échange des denrées qu'ils auraient à leur disposition; mais le naufrage des bâtimens anéantit tout espoir de fonder en cette occasion une colonie blanche, indépendante sur ce point.

La plupart des îles du détroit de Bass servent aussi d'asile aux condamnés évadés, qui, réunis aux réfugiés volontaires de la terre de Van-Diémen, recueillent des peaux et de l'huile de veau marin qu'ils vendent aux petits vaisseaux qui trafiquent avec eux.

Si le vent et le temps sont favorables, le bâtiment se tient ordinairement si près de terre, en passant le détroit, que l'on peut jouir de la vue distincte du paysage. La côte est hardie et pittoresque, et le pays intérieur qui s'élève graduellement en collines

de peu d'élévation, aussi loin que le regard peut atteindre, est revêtu de forêts d'arbres verts, aux branches larges, et de broussailles épaisses : c'est une perspective de verdure perpétuelle, qui du reste manque de cette variété de teintes que déploient les pompeux feuillages d'été de nos climats. Des rochers brillans, ou formant des masses solitaires, ou confusément entassés, s'élancent çà et là du fond de ces immenses forêts, où quelque vieil arbre gigantesque, mort sous les ardeurs de l'été, élevant par intervalles ses branches dépouillées au-dessus des arbres verts qui l'entourent, jette une sorte de sombre mélancolie sur cette scène verdoyante.

On remarque sur toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande une chaîne de montagnes qui s'étend à peu près parallèlement à la côte, à une distance de cinquante à cent milles dans l'intérieur, formant le plus haut point d'élévation qui détermine le cours que les rivières doivent suivre à l'est ou à l'ouest. La terre qui se trouve entre la chaîne de montagnes et la mer n'est par conséquent qu'une bande étroite, tout-à-fait semblable aux territoires à peu près analogues du Chili et du Pérou; de sorte que les rivières qui vont droit se jeter à la mer sont de véritables torrens de montagnes. Les renseignemens recueillis jusqu'ici font supposer que les côtes nord et sud et une grande

partie de la côte occidentale participent de cette formation, et que l'on ne saurait y trouver de rivière qui prît sa source à plus de soixante ou cent milles du bord de la mer.

Port-Jackson. Description du port. Le roi de Boungarre. Description de Sidney. Chiens de garde. Coup d'œil des rues. Établissemens publics.

Un phare élégamment construit en pierre blanche sur le côté méridional de l'entrée du port Jackson, et que l'on nomme *la tour de Macquarie*, signale, tant la nuit que le jour, la situation exacte du port. Outre le phare, il y a un poste de signaux et un télégraphe pour communiquer à Sidney tout ce qui est relatif aux vaisseaux qui entrent dans le port ou qui s'en éloignent.

La ligne de côtes consiste ici da n de hautes falaises de pierre sablonneuse blanchâtre, qui fixent l'attention du voyageur, tandis que le pays environnant, avec ses arbustes toujours verts, présente un tableau riant et rafraîchissant à l'œil si long-temps fatigué par une morne et immense étendue de mer. Cependant l'apparence chétive de bas arbustes, qui croissent au milieu de sables blancs, ne saurait donner une haute idée de la fertilité du sol dont ils tirent leur subsistance. Quand vous entrez dans le port Jackson, vous avez à droite et à gauche deux pointes élevées et arrondies, nommées le *cap*

Nord et le *cap Sud*, et qui sont séparées par trois quarts de mille. A mesure que l'on avance, le gracieux paysage naturel du roi de nos ports se développe graduellement aux regards : le premier objet que vous découvrez en gouvernant vers Sidney, qui est à cinq milles à peu près, est le clocher haut et svelte de l'église Saint-George, qui s'élance devant vous dans l'horizon clair. Les rivages au-delà sont hardis et souvent escarpés : le profil général en est agréablement varié par de petites baies pittoresques, qui, avec leurs plages de sable blanc, s'ouvrent irrégulièrement à droite et à gauche pendant que vous faites voile. De chaque côté, la terre coupée et assez haute se termine vers le rivage en étroites chaînes, couvertes d'arbustes naturels, d'une verdure perpétuelle, et entremêlée des rocs de teintes diverses qui se montrent çà et là, et au-dessous desquels de minces filets d'eau coulent en murmurant dans les vallées étroites qui séparent les chaînes, pour s'y montrer et y disparaître par intervalles. A gauche, en remontant le port, vous découvrez d'abord les maisons de pilotes avec leurs murs blanchis, et leurs petits jardins perchés comme par magie au bout de quelque jolie petite baie éclairée par le soleil. Puis apparaît un joli cottage nommé *la Retraite :* ensuite vient une très belle habitation à l'orientale. Quelques îles rocheuses, légèrement couvertes de broussailles rabougries, sont

éparses le long du port : la plus remarquable est celle qui fait face à l'angle, et qui porte le nom peu poétique de *Pinchgut* (pince-boyau), parce qu'elle a été la prison primitive de la colonie.

L'anse de Sidney (Sidney-Cove) est formée par deux chaînes qui aboutissent dans le port. La chaîne de gauche est couronnée par les hauts bâtimens des casernes de cavalerie, de l'hôpital colonial, des quartiers des condamnés et d'une belle chapelle catholique gothique, au-delà de laquelle est la promenade de Hyde-Park, flanquée du côté de la ville d'un rang de cottages, et du côté de la campagne, d'un jardin à hautes murailles de brique, qui appartient au gouvernement. Sur les chaînes qui forment la droite de l'anse, on voit de jolis cottages blancs qui s'élèvent en rangées superposées, et qui dominent de leur position élevée le fort Philippe avec son poste de signaux et ses dépendances télégraphiques. En suivant cette ligne on voit l'hôpital militaire, auquel est attaché un moulin à vent, l'église de Saint-James, l'église presbytérienne, de construction gothique, et au-delà des casernes qui forment trois des faces d'un large square qui s'ouvre sur George-Street, avec un boulingrin très vaste dans le centre. La portion droite de la ville est plus connue sous le nom *des Rochers*, à cause du sol sur lequel elle est bâtie. Le quartier gauche est habité par la classe distinguée, quoique *les Rochers*

renferment certainement de très jolies maisons où demeurent des gens très respectables. A quelques centaines de pas du fond de l'anse, vers la gauche, s'élève la maison du gouverneur, avec son beau domaine qui est en face, orné de grands arbres du feuillage le plus beau et le plus varié, épars çà et là isolément ou en bosquets; une belle ceinture de broussailles borne le point de vue, et le tout occupe l'espace compris entre le fond de l'anse, à peu près, et la pointe de Bennilong.

Entre le domaine et l'anse on a pratiqué une promenade agréable, percée en grande partie dans le roc, et séparée du domaine par un mur dont le sommet, se trouvant de niveau avec la partie de limites voisines de la pointe, permet de voir les beautés de l'intérieur. Cette circonstance a fait de notre promenade le rendez-vous favori des fashionables et des habitans de la ville qui y affluent le dimanche pour respirer la fraîche brise du soir. Ce domaine cependant, quelque beau qu'il soit encore, a perdu beaucoup de son charme, depuis qu'on n'y voit plus trotter et bondir les émus et les kangarous.

Le vaisseau qui arrive est bientôt environné de nombre de barques remplies de gens avides d'apprendre des nouvelles, ou de marchands de fruits et d'autres rafraîchissemens, sans compter les bateliers qui viennent pour débarquer les passagers.

Il est possible que le roi Boungarre, avec un bateau chargé de ses noirs suivans, vous honore aussi de sa visite, coiffé de son chapeau à cornes verni et de son habit bleu brodé en or, garni sur chaque épaule d'une massive épaulette, et boutonné hermétiquement jusqu'au cou, pour éviter ainsi le ridicule d'avoir une chemise dans sa garderobe, tandis que ses larges pieds nus et plats étalent leur couleur d'un sombre gris de cendre sur le pont, et semblent une paire de crapauds qui rampent devant vous.

Il commence par s'avancer à pas lents et mesurés, puis il élève son castor de la main droite à un grand pied au-dessus de sa tête avec toute la grâce et l'aisance d'un élégant de cour; ensuite, le portant avec une lente solennité en avant, de toute la longueur de son bras, il l'abaisse de la façon la plus digne et la plus distinguée, au point qu'il touche le pont, accompagnant ce mouvement d'une inclination presque aussi profonde de tout le corps. Alors il se présente avec son chapeau gracieusement balancé dans sa main, et torturant ses traits en plus d'un bizarre sourire, il dit à *massa* (monsieur) qu'il est le bien-venu dans son pays. Quand enfin il a bien reconnu qu'il s'est insinué par ses grimaces dans votre faveur, il se prépare gravement à prendre congé, en s'efforçant en même temps de s'emparer de quelque petite part de votre ar-

gent. Que l'on ne suppose point que Sa Majesté s'abaisse à dérober : non, elle sollicite seulement le *prêt* d'un *dump* (petite monnaie), sous prétexte de pouvoir donner une tasse de thé à sa *gin* [1] malade, mais réellement dans le but de se régaler d'une tasse d'eau-de-vie.

On débarque sur le quai du Gouvernement, à droite, et l'on trouve là ordinairement des charretiers et des portefaix.

Après avoir fait environ cinquante pas le long de l'avenue, vous entrez dans George-Street qui s'étend à droite et à gauche, et c'est de ce dernier côté que vous tournez pour entrer dans le centre de la ville. Près du port, où le terrain est très précieux, les maisons sont ordinairement contiguës comme en Angleterre; mais, en général, les plus belles habitations de Sidney sont construites, dans le goût des cottages isolés, en pierre blanche ou en briques blanchies. Elles ont un étage ou deux, des virandas en avant, et elles sont encloses dans une jolie palissade de bois, bordée quelquefois de haies de géranium bien taillées. Derrière ces habitations se trouve ordinairement un jardin commode, orné de fleurs, et où abondent les délicatesses de la cuisine. Dans l'enceinte qui entoure immédiatement la maison, on lâche ordinairement les chiens à la nuit, pour écarter les mauvais sujets, et ce sont

[1] Femme.

certainement les gardiens les plus vigilans et les plus incorruptibles, car ils ne font nulle attention à l'extérieur élégant qui a tant d'influence sur leurs frères mieux élevés de l'Angleterre. Les rues sont larges et non pavées; mais leur terrain durable et la sécheresse générale de notre climat rendent le pavé inutile. Une suite élégante de lampes, placées diagonalement par intervalles de cinquante pas, à raison de la blancheur de nos maisons et de la clarté de notre ciel, produisent une illumination qui égale celle de la plupart des rues les mieux éclairées de Londres. Bien que toutes les figures que vous voyez là soient des figures anglaises, et que vous n'y entendiez pas d'autre langue que l'anglais, vous êtes bien avertis que vous êtes dans un pays tout différent, par le nombre de perroquets et d'autres oiseaux, au chant et au plumage étranger, que l'on voit suspendus devant la plupart des portes, ou que l'on voit à vendre dans des cages. Les détachemens de condamnés qui vont à leur travail ou qui en reviennent sur une file simple, et ceux qui marchent isolés, sont remarquables avec leur pantalon et leur blouse de laine blanche de Paramatta : quelquefois on rencontre la chaîne qui passe tristement avec un cliquetis attristant. Au coin des rues, devant un grand nombre de portes, on voit des étalages de fruits où abondent, dans leur saison, les oranges, les limons, les citrons,

les figues, les raisins, les pêches, les prunes, les abricots, etc.; et le tout se vend à des prix très modérés.

Sidney, par suite de la nature éparse de sa construction, occupe nécessairement une grande étendue de terrain, qui prend un mille et demi de longueur et une largeur d'un cinquième. Toutes les maisons, ornées avec beaucoup de goût, ont un aspect gai et riant. Les rues prennent ordinairement le nom de divers gouvernemens. Il y a entre autres, à Sidney, la rue Goulbarn, que les plaisans de la ville vous montrent comme étant remarquable en ce qu'aucun vol n'y a jamais été commis; mais le mystère est bientôt éclairci, quand on découvre qu'elle ne renferme pas une seule maison, attendu que, comme beaucoup d'autres rues en Amérique et dans cette colonie, elle est purement tracée par anticipation. Sidney contient les églises paroissiales de Saint-Philippe à droite et de Saint-George à gauche, ainsi qu'une église presbytérienne, une chapelle méthodiste et une chapelle catholique. Une école d'orphelins mâles est dotée par le gouvernement, et un asile est soutenu par la charité publique. Deux moulins à vapeur et trois moulins à eau sont dans le voisinage immédiat, et la ville contient un certain nombre de brasseries.

L'hôtel Australien et l'hôtel de Sidney, dans George-Street, et la taverne de Hill près de Hyde-

Park, peuvent le disputer à quelques-uns des établissemens analogues dans toute ville anglaise de la même importance. Ensuite vient une grande quantité de tavernes d'un ordre inférieur et de cabarets qui procurent un grand bénéfice sous un climat desséchant et qui altère comme le nôtre. Ceux qui n'aiment pas le bruit d'une auberge peuvent trouver dans toutes les parties de la ville des logemens à bon marché, et dont le propriétaire se charge de faire toutes vos emplettes, et d'apprêter vos repas moyennant le prix du loyer. Là, comme dans toutes les petites villes anglaises, on trouve chez le même marchand tous les objets possibles de consommation.

La ville de Sidney a encore très peu de plaisirs pour varier sa monotonie, et elle est grande la monotonie d'une ville comme Sidney, capitale d'un territoire restreint, et qui n'a plus de communication avec le monde civilisé que par hasard, et quand un vaisseau entre (ce qui arrive à peu près une fois par mois) apportant les détails tronqués et arrangés d'événemens vieux peut-être de six mois. Ce défaut de suite dans les nouvelles de la mère-patrie en a détruit l'intérêt pour la colonie, et la politique du pays en ses affaires particulières occupe toute la conversation. Dans les petites réunions d'hommes, où chacun sait trop les affaires de son voisin, et où par conséquent les com-

mérages et les propos oisifs sont inévitables, des récréations innocentes, telles que les théâtres et les bals, sont d'une utilité évidente. Ce fait est d'application générale, mais principalement à la Nouvelle-Galles du sud, pays si long-temps troublé par des dissensions privées et des querelles de partis. On construit maintenant, à Sidney, un théâtre : il n'existe point de bal par souscription, mais quelques particuliers en donnent.

On s'occupe en ce moment, dans la société distinguée, de l'établissement d'un cercle littéraire et d'une bibliothèque par souscription.

Toilette des femmes. Modes. Colons de toutes les nations. Établissemens. Sécurité de la ville. Promenades sur les rives du port. Voitures.

Nos femmes, vives et enjouées, donnent beaucoup de soins à leur élégante toilette, et courbent le genou devant toute mode qui arrive de Londres. Dès qu'une dame, toute fraîche venue d'Angleterre, met le pied dans une rue de Sidney, vous voyez nos belles aux aguets, isolément et en groupes, avançant curieusement la tête pour prendre connaissance de la coupe de la robe, de la forme du bonnet et du dessin ou de la couleur de l'écharpe ou du schall qu'elle déploie sur les épaules. Au lieu de soupirer pour le crêpe de la Chine et les mousselines de l'Inde, comme nos beautés d'Angleterre,

nos dames de Sidney n'aspirent qu'à tout ce qui porte l'estampille de Londres. Ici les produits du métier oriental semblent trop communs et à trop bon marché et trop durables. Un magasin de nouveautés et un dépôt de toilettes de femme est donc ici un établissement très lucratif; et dernièrement un individu, qui s'était livré activement à cette industrie, est retourné en Angleterre, après six ans de travail, avec une fortune de 12,000 livres sterling (290,000 francs). A présent une marchande de modes de Paris, madame Rens, a partagé la faveur avec l'artiste de Londres, et cette rivalité fournit un texte fécond de conversation aux élégantes de la ville.

La propreté, dans leur établissement et sur leur personne, caractérise la plus grande partie des habitans de Sidney, ceux même des basses classes: aussi les maisons en sont-elles la plus chétive apparence, sur un intérieur très remarquable par la propreté et le confortable. Toutefois la sobriété ne peut nullement être mise au rang des vertus principales de la population: une halle est située à la droite de George-Street, au-delà des casernes militaires, et, en outre, un grand terrain est consacré à étaler les articles que l'on apporte pour les vendre le jour du marché, et l'on y trouve tous les articles sortis des manufactures d'Angleterre ou de la colonie. Cette table et ce marché, sous la sur-

veillance d'un agent que l'on nomme *commis du marché*, sont suivis par beaucoup de marchands, et des individus s'y rendent d'une distance de quarante milles avec les productions de leur agriculture.

On rencontre actuellement, dans les rues de Sidney, des étrangers de toutes les nations, que la beauté du pays et du climat a décidés à s'établir parmi nous. Des Français, des Italiens, des Espagnols, des Allemands viennent ajouter à la diversité des idiomes qui circulent dans la ville. Les sujets du céleste empire eux-mêmes n'ont pu résister à la fascination dont est doué le nom de l'Australie, et plusieurs individus industrieux de cette contrée éloignée font maintenant partie de notre communauté. On voit aussi, dans les rues de Sidney, des groupes fréquens d'insulaires de la mer du Sud, dans leurs costumes bizarres et variés. Il se trouve, à présent beaucoup de Taïtiens et de naturels de la Nouvelle-Zélande employés en qualité de matelots sur les vaisseaux qui fréquentent notre port; et le soir, tandis que vous vous promenez sur les bords pittoresques de notre port, vous êtes souvent touché par l'étrange mélodie d'un chant d'amour otaïtien sorti d'un vaisseau, et plus loin votre cœur se glace à l'effrayant *warhoup* (cri de guerre) de la danse guerrière des Nouveaux-Zélandais, dont les notes perçantes vous pénètrent d'une sensation

analogue à celle que vous éprouveriez à la vue de ces cannibales se précipitant sur vous en brandissant leurs massues.

Sidney est divisé en six districts de police, avec une prison et un corps-de-garde de nuit. Il y a aussi, dans la ville, des constables au guet pendant le jour, pour se saisir de tout délinquant. La geôle est un misérable édifice situé dans George-Street; mais on en bâtit une qui sera plus commode: le tribunal est près de Saint-Philippe, vis-à-vis Hyde-Park. Quand, au premier jour du débarquement, on parcourt les rues de Sidney, on se sent saisi de réflexions très naturelles, en reconnaissant la parfaite sécurité avec laquelle on peut aller et venir au milieu d'une foule d'individus qui ont subi ou qui subissent encore le châtiment dont la loi punit leurs crimes, et qui sont bannis souvent pour des forfaits énormes dont les coupables vous feraient fuir avec horreur en Angleterre. Ici vous êtes coudoyé à gauche par quelque intrépide voleur de grand chemin, et, à droite, un brigand plus invétéré encore vous heurte l'épaule, tandis qu'un escroc vous barre le chemin et que vous êtes suivi d'un filou, tous actuellement *retirés* de leur industrie primitive, et qui maintenant s'acquittent avec beaucoup de tranquillité des travaux qui leur sont imposés, ou suivant avec calme le sentier tout uni que leur a tracé une industrie honnête. Rien ne

vous surprendra donc plus que la paix et l'ordre qui règnent dans les rues, et la sécurité avec laquelle vous y marchez à toute heure de la nuit. Cependant les déportés sont assez médiocrement surveillés, et pourraient trouver mille embuscades et se précipiter sur les passans, avec la chance de s'esquiver, maîtres de leur butin, sans aucune chance d'être découverts. Un vol de rue est une chose très rare, et les vols avec effraction ou les escroqueries sont beaucoup plus fréquens. Les maîtres sont rarement volés par les domestiques qu'ils prennent parmi les déportés, parce qu'on les surveille plus rigoureusement que les gens de cette condition qui se sont jusqu'alors montrés honnêtes. Les murs de brique n'opposent qu'un faible obstacle à nos habiles et ingénieux voleurs, auxquels peu de minutes suffisent pour pratiquer une brèche avec une promptitude et un silence que peu de nouveaux venus croient possible, jusqu'à ce qu'ils se réveillent sans vêtemens et sans bottes. En cherchant autour d'eux leurs vêtemens égarés, ils se trouvent tout à coup face à face avec la lumière du jour qui pénètre par une fenêtre nouvellement percée dans la muraille.

On entend de très bonne heure, le matin, dans la ville de Sidney, la plupart des cris de Londres, et quelque rudes qu'ils soient, ils sont toujours agréables à l'oreille, en ce qu'ils rappellent à la mé-

moire le pays qu'on a quitté. On trouve à Sidney abondance de poissons et d'écrevisses ou crabes, qui font, pour ainsi dire, vivre et remuer les petites baies du fort; et quand ces bancs de crustacées se précipitent à votre approche dans la mer, il semblerait que la plage vient de s'animer tout à coup.

J'ai déjà décrit la délicieuse promenade qui entoure le domaine du gouvernement; si vous tournez à gauche, vous trouverez un chemin de voitures qui vous fera un vif plaisir. Ici, les rives abruptes sont pittoresquement variées par d'énormes blocs de rochers, épars irrégulièrement, ou s'élançant en saillie, et fournissant ainsi un précieux refuge contre les rayons du soleil de midi, et là, vous pouvez vous livrer à la jouissance des fraîches brises de mer, ou au spectacle du mouvement du port. Toutefois la route de la pointe sud est le principal rendez-vous des promeneurs à cheval. La route aboutit à un phare élevé et d'une construction légère, qui est perché sur le hardi promontoire qui forme l'entrée méridionale du port, et domine tout l'océan Méridional, qui déploie sous vos regards son étendue infinie. A moitié chemin est une route à gauche qui conduit à une éminence nommée *Belleaue*, et, comme son nom l'indique, l'aspect de l'Océan y est très beau. On peut admirer, sur ce chemin, la nature indomptée dans toute sa variété

primitive. Là, des collines onduleuses de roc et de sable se pressent en désordre, couvertes d'arbustes de la plus fraîche verdure, et de fleurs des teintes les plus éclatantes.

Outre les cabriolets et les chevaux que l'on peut louer à Sidney pour aller visiter le point le plus curieux du voisinage, une diligence à quatre chevaux part deux fois par jour, et une fois par jour une caravane, pour parcourir les quinze milles qui séparent Sidney de Paramatta. Une autre voiture va trois fois par semaine à Liverpool, qui est à vingt-un milles, et trois fois par semaine également, l'on va de Paramatta à Windsor: ce qui fait une distance de vingt-un milles.

Division de la colonie par comtés. Description générale. Catastrophe horrible. Port Darling. Paramatta. Chemin brûlant.

On peut diviser en quatre les parties de la colonie cultivées par des hommes libres : le comté de Cumberland où est situé Sidney, et le comté de Camden au sud entre le Cumberland et l'Argyle; le comté d'Argyle et de Westmoreland, et le pays au-delà qui n'a point de nom encore. A gauche ou au sud de Sidney, les comtés de Northumberland et de Durham sont à droite ou au nord de Sidney, situés sur la rivière Hunter; les comtés de Roxbourg et de Londonderry, au-delà des montagnes Bleues à l'ouest

de Sidney, contrée plus connue sous le nom de Bathurst.

Les trois premières divisions se trouvent toutes entre la chaîne de montagnes et la mer, tandis que Bathurst, la quatrième division, est au-delà de cette chaîne.

Le Cumberland commence à la baie Broken, qui est l'embouchure de la rivière Hawkesbury, à seize milles au-delà de Sidney, et s'étend sur toute la longueur de la côte, à cinquante-six milles au sud, en y comprenant le port de Broken-Bay, de Port-Jackson et de Botany-Bay, susceptibles de recevoir de grands vaisseaux, et port Hacking, qui ne peut admettre que les petites embarcations. Le Cumberland a environ quarante milles de large, et renferme les villes de Sidney, de Paramatta, de Windsor et de Liverpool, qui toutes augmentent en population, et dont l'importance s'accroît toujours. Le Camden est au sud entre le Cumberland et l'Argyle: il a soixante milles de longueur dans le sud-est, et la rivière, ainsi que le port de Shoal-Haven, lui servent de limites dans cette direction, à trente-cinq milles au sud de Port-Jackson. Quant à sa frontière de l'est sur une ligne droite de trente-cinq milles, la largeur de ce comté est de vingt-six milles environ. Il n'a point d'autre port que Shoal-Haven, et encore ne peut-il recevoir que de très petits bâtimens, car l'entrée en est dangereuse à cause du nombre d'é-

cueils qui la barrent. On n'a fondé aucune ville dans le Camden. En général, ces deux comtés sont peu arrosés et les sources y sont rares : cette dernière circonstance doit être attribuée à l'imperméabilité du sol argileux qui y domine partout. On trouve de fréquens ravins creusés par les pluies, et dans lesquels les torrens qui les traversent quelquefois ont pratiqué des trous profonds, où l'eau se conserve ordinairement pendant quelques mois et souvent toute l'année. On n'a point encore essayé de faire des puits. Je fis une fois douze milles sur une de nos grandes routes, dans le fort de l'été, par un vent brûlant de nord-ouest. Tout le pays était embrasé autour de moi, et la température égalait presque celle d'un four de boulanger : cependant, il me fut impossible de me procurer, sur toute cette distance, plus d'une seule gorgée d'eau chaude et fangeuse. A une autre époque, je traversais le district d'Aire, et ayant demandé à une femme un verre d'eau, elle me présenta du lait pour suppléer à l'élément plus simple qu'il lui fallait apporter de deux milles, et encore était-ce par faibles quantités. Il y a certainement une portion considérable de matières salines dans beaucoup des terres de la colonie. Souvent, par un temps sec, on voit comme une gelée blanche sur le sol dans le voisinage des étangs, et l'eau qui s'y amasse a quelquefois le goût d'alun.

Dans le Cumberland, la terre qui borde immédiatement la côte est d'une nature légère, aride et sablonneuse : on n'y voit que des buissons rabougris très clair-semés; et à dix ou quinze milles dans l'intérieur, elle consiste en un sol pauvre, argileux et ferrugineux, que couvrent des forêts d'arbres verts pareils aux nôtres, et des taillis. Une contrée bien boisée et sans broussailles commence immédiatement au-delà de Paramatta d'un côté, et de Liverpool de l'autre. Le sol des bords de rivières est en général composé d'alluvions fécondes. Dans le Camden, la chaîne de Merrigong court au sud-est sur toute la longueur de ce comté, et va se terminer tout près de la mer dans la montagne d'Illawarra, à cinquante milles au sud de Sidney.

Quand on a vu de Sidney tout ce qu'il était curieux de voir, le premier point vers lequel on se dirige est Paramatta, où l'on peut se rendre par terre et par mer. Quand on va par eau, l'on tourne la pointe Dawes, et l'on prend ensuite à gauche. Avant que l'on ne soit bien avancé, on voit le lieu ou était située la maison de William-Bradley, vieillard pauvre, mais industrieux, dont la fin terrible causa, il y a quelques années, une sensation extraordinaire dans la colonie. Cette maison était devenue le lieu de halte d'un des principaux marchands qui passait de temps à autre une demi-heure à causer avec les vieillards qui l'habitaient, en se rendant à sa mai-

son de campagne, sur le rivage septentrional. Cet homme ayant, pendant plusieurs semaines de suite, remarqué que la maison était fermée hermétiquement et qu'elle finissait par menacer ruine, s'en étonna. Un soir enfin, en sortant, il vit la porte ouverte, débarqua, et se dirigea vers l'habitation. Un effroyable changement s'y était opéré depuis sa dernière visite: il n'y restait pas un seul vestige qui pût indiquer qu'elle avait été habitée; tout objet transportable avait été enlevé, et le reste était dans un complet délabrement. Un chien affamé et féroce y était seul, rongeant un os sur le plancher et paraissait en disposition de disputer le passage de la porte. Il la franchit cependant après avoir arraché au chien son repas, et quelle fut son horreur, quand il reconnut que l'os que ce chien rongeait si avidement avait appartenu à un corps humain! Une idée le frappe tout à coup: c'est que le pauvre Bradley avait été assassiné, et que son chien, contraint par la nécessité, se repaissait des restes de son vieux et bon maître. On informa sans délai le magistrat de ces circonstances, mais les recherches les plus minutieuses ne faisaient point découvrir les débris du vieillard. Le négociant qui avait donné l'éveille employa alors pour arriver à cette découverte un moyen qui réussit: on tint le chien attaché jusqu'à ce qu'il fût vivement pressé par la faim, ensuite on le lâcha, et on le suivit jusqu'à l'endroit où il alla

chercher à manger. C'est ainsi que l'on trouva le cadavre enterré dans une fosse très peu profonde, au milieu des broussailles, et d'où le chien affamé l'en tirait morceau à morceau.

Après avoir tourné la pointe Dawes, on a une belle vue de Cockle-Bay, maintenant le port Darling, qui est sur la voie de devenir bientôt le rival du port de Sidney-Cove en mouvement et en importance. Quelques îles boisées sont immédiatement au large; on voit peu de terres cultivées sur les deux bords, jusqu'à ce qu'on ait atteint la moitié de la hauteur de la rivière ou du bras de mer. Ce ne sont que rivages abruptes, couverts jusqu'au bord de l'eau de broussailles verdoyantes, collines à douces ondulations, et tout aussi vertes; de baies de sable ou de roc dans lesquelles on aperçoit en passant les huttes des bûcherons ou la fumée des chaudières à bouillir le sel; mais à sept milles au-delà, le pays présente une succession d'enclos herbeux ou cultivés; et bientôt apparaît subitement, du milieu des arbres verts et des orangers qui l'enveloppent, une charmante retraite devant laquelle se déploie un boulingrin. Tout devient fleuri et riant jusqu'à Paramatta.

La route qui conduit à ce lieu par terre est très inégale; ce sont des montées et des descentes continuelles, et le pays que l'on traverse est monotone et pauvre. On se place dans une voiture à quatre

chevaux et bientôt, du haut d'une colline, on découvre toute la ville de Paramatta, le double clocher de son église s'élançant du centre. Paramatta s'étend sur un terrain vaste, qui comprend une partie de la rive opposée, qu'un pont va joindre, et la ville doit contenir trois mille habitans au moins. Les maisons sont, pour la plupart, séparées, et en général entourées de jardins. Il y en a beaucoup qui ont deux étages, et qui sont bâties avec goût et élégance. La caserne des soldats, celle des condamnés et la geôle sont tous des édifices assez remarquables; les rues sont régulièrement tracées à angles droits; mais, comme celles de Sidney, elles ne sont ni pavées ni éclairées : un guet y fait de rigoureuses patrouilles. Par suite de sa situation dans une forêt entourée d'éminences assez élevées, Paramatta est une très chaude résidence en été, qui présente, comparativement à Sidney, une différence de six à dix degrés de température. Quand les champs ont tous revêtu leur plus éclatante verdure, la vue dont on jouit du sommet d'une des collines arracherait au plus hypocondriaque des hommes l'exclamation de *charmant !* Les cottages du blanc le plus pur, brillant sous notre ciel sans nuage, comme le plus transparent albâtre, semblent des perles répandues sur le tapis vert qui ondule au-dessous et autour du spectateur; mais pendant les ardentes chaleurs de l'été, quel triste

changement! on hésite à reconnaître le même site, tant est morne la transformation qu'il a subie dans le court espace de deux mois. Les campagnes sont alors brunâtres, d'une teinte morte et livide : il semblerait que jamais la vie ne doive les ranimer. L'herbe est tellement crispée et grillée, qu'on n'a qu'à la frotter entre les doigts pour la réduire en poudre.

Paramatta est approvisionnée d'eau par les puits et par un ruisseau voisin, en travers duquel a été placée une écluse pour le garantir du mélange de l'eau salée à l'époque des marées hautes.

Windsor. Richmond. Gué de l'Ému. Kangarou apprivoisé. District de Bringelly. Liverpool. Maison bien gardée. Campbell-Town.

A vingt-un milles dans le nord-ouest est Windsor, où une voiture va trois fois par semaine de Paramatta. Windsor est situé sur les bords de la rivière Hawkesbury, à quarante milles environ de son embouchure : c'est un très joli lieu, assis au pied des montagnes Bleues qui s'élèvent graduellement par chaînes successives, revêtues de la base au sommet de forêts d'arbres verts, jusqu'à ce que ces hauteurs aillent se perdre dans la brume de l'horizon occidental. Il n'y a là qu'une rue digne de ce nom, mais les maisons sont construites et les jardins dessinés avec goût. On peut se procurer tous les objets nécessaires dans les boutiques, et les campagnes qui

sont au-delà, ainsi que les fertiles alluvions qui forment au-dessous de la ville les rives de Hawkesbury, font de Windsor un lieu important d'où l'on exporte chaque année une quantité considérable de grains.

Le village de Wilberforce est sur le bord opposé de la rivière, et Richmond se trouve à gauche. Ce sont deux hameaux florissans. A douze milles au-delà, sur la rive gauche également, vous arrivez au *gué de l'Ému*, vis-à-vis duquel est une ferme du gouvernement où sont employés beaucoup de condamnés.

Un peu au-dessus de cette ferme, le Hawkesbury, où est Arragamba, sort des montagnes devant un domaine riche et pittoresque, dont la maison d'habitation, récemment construite sur un point élevé, anime la riche vallée qui va toujours s'élargissant sous vos regards avec la rivière serpentant lentement à travers cette scène de sinuosité et entre les montagnes Bleues qui s'effacent graduellement dans la distance.

C'est dans cette maison que j'ai vu le plus grand des kangarous apprivoisés : c'est une bien méchante créature. Il s'avance avec précaution et en flairant vers les étrangers d'un air si innocent que l'on ne supposerait jamais que la malice pût se trouver dessous; mais quand il juge qu'il s'est assez mis en avant, il vous applique, comme pour vous caresser,

ses deux pates de devant sur les épaules, puis, s'élevant tout à coup sur sa queue, vous administre un coup si bien appliqué avec ses pates de derrière, qu'il y a deux à parier contre un que vous êtes envoyé talons par-dessus tête. Ce tour est, dans son intention, un moyen facétieux de vous faire songer à examiner vos poches pour y chercher les friandises que vous pouvez avoir pour lui, et si, à table, vous oubliez de le servir aussi exactement que vous-même, comme il est établi derrière votre chaise, ainsi qu'un domestique, il vous donnera de temps à autre un petit coup de pied d'avertissement.

On peut remonter le Warragamba de ce point à une grande distance dans un canot, que l'on traîne parfois à terre pour éviter les chutes et les courans qui se rencontrent; mais il n'est guère de parties de plaisir qui remontent au-delà du vallon du Régent, ravin très pittoresque sur la droite, et au fond duquel, parmi d'immenses blocs de pierre, coule un petit ruisseau dont l'on entend le murmure. Les bords de la rivière sont hauts, rocheux, presque à pic, avec des arbres qui ondoient à leur sommet, et çà et là, un arbuste ou une fleur jaillit de quelque crevasse cachée dans tout l'éclat de sa verdure, et reste ainsi suspendue aux flancs de ces rochers: au-delà de ce lieu, on entre dans le Bringelly, district bordé à l'ouest par la chaîne des montagnes

Bleues, et s'étendant au sud vers la rivière du Bon-Pasteur, qui coule au sud-est.

Liverpool est la ville qui suit immédiatement pour l'importance celle de Windsor. Elle est située sur la rivière de George, qui coule dans la baie Botanique, qui se trouve à environ douze milles en ligne droite. Liverpool est à vingt milles environ au sud-ouest de Sidney, et couvre une étendue considérable de terrain : elle peut compter mille habitans. Les petits vaisseaux y viennent de Botany-Bay en remontant la rivière. Il existe dans cet endroit un inconvénient très grand, attendu qu'il est sur le grand chemin qui conduit aux fertiles districts d'Aire et d'Appin à Illawarra, et, au sud, aux comtés d'Argyle et de Camden. Il y a dix ans que l'on aurait pu passer à cheval sur le sol qu'occupe Liverpool, sans se douter que l'on était dans une ville, si l'on n'eut fait attention à la planche clouée à un arbre qui portait cette inscription : *Ceci est* LIVERPOOL, car il n'y avait encore de construit ni maison ni cabane. Au-delà de Liverpool, la forêt commence dans cette direction.

A quelques milles au-delà, en tournant à gauche, on trouve un grand établissement en forme de bergerie, d'où l'on tire de la laine égale à celle du mérinos. Dans ce comté vous voyez aussi la propriété d'un Espagnol heureux, qui est hospitalier, qui est établi dans la colonie depuis six ans, mais il faut

approcher de sa demeure avec précaution; car, en sa qualité de militaire, et pour se mettre à l'abri des voleurs, il s'est entouré d'un cordon régulier de védettes sous la forme de grands chiens formidables, postés de manière que deux peuvent être sur-le-champ aux trousses du premier intrus; et comme ils ne font pas de distinction, vous ferez bien de *sonner de votre cor* pour attirer quelques-uns des habitans de la maison, afin qu'ils vous reconnaissent avant de vous risquer plus avant.

Le comté de Camden contient deux sites pittoresques et remarquables, Illawarra, sur le bord de la mer, et Barragovang, au pied des montagnes Bleues. Illawarra ou les cinq îles, à cinquante milles au sud de Sidney, est entre l'extrémité de la chaîne de Merrigong qui va vers Camden et la mer. Quand vous avez descendu la montagne qui est très rapide, vous entrez dans un paysage tout nouveau, les traits généraux de la contrée étant tout-à-fait distincts. Ce sont les hautes fougères, les cèdres, les vignes grimpantes et les fleurs s'enlaçant aux branches des arbres. Là on admire le luxe de la végétation qu'animent les cockatous noirs à crête rouge, et des pigeons à haute crête, particulière à ce district, et l'on peut se figurer que l'on est dans quelque lointaine région tropicale.

Barragovang est une longue vallée étroite, resserrée entre la chaîne de Merrigong et les Monta-

gnes Bleues. Elle va du nord au sud, suivant le cours de la Warragamba, et consiste en une bande d'un sol riche, ayant pour tapis le plus beau gazon naturel et bordée de rochers presque à pic à droite et à gauche. Ces hauteurs excluent les premiers rayons du soleil levant, et les derniers de l'astre à son coucher : ce qui fait que ce beau vallon est plutôt un lieu de mélancolie sombre que de plaisir.

Les riches et fertiles districts d'Aire et d'Appin sont situés dans le comté de Cumberland, et sont principalement habités par de petits colons qui ont été, dans l'origine, des déportés. Le sol de ces pays est très convenable à la culture du froment, et il a l'aspect de l'abondance; cependant il existe un obstacle à ce qu'il soit très fertile, c'est le manque d'eau qui s'y fait sentir. Campbell-Town, la capitale, n'a pas même dans son voisinage, un étang qui mérite ce nom.

La superficie générale du comté de Cumberland est onduleuse, mais, dans le Camden, ces éminences se rapprochent de la nature des collines, tandis que la chaîne du Merrigong qui le traverse étend çà et là des branches latérales d'où se prolongent des chaînes inférieures. Ces chaînes s'élèvent presque uniformément comme le toit d'une maison, et sur le point où le pays est montueux, elles se touchent de si près à la base, qu'elles laissent à peine entre elles un ravin étroit pour le passage des torrens

formés par les pluies. Les rivières, non-seulement en ce lieu, mais encore sur tout le continent, en s'éloignant de la côte, ont pour caractère général de former une suite de nappes longues, presque stagnantes et profondes, qu'animent de temps à autre des chutes sur le caillou ou le roc, et elles suivent un cours sinueux entre de hautes rives herbues couvertes de futaies et de broussailles. Cette conformation du pays et de ses rivières est une des grandes causes des terribles inondations auxquelles cette terre est sujette. La surface des montagnes est dévorée par les longues sécheresses qui précèdent ordinairement ces inondations, et quand vient la pluie, elle tombe des sommets sans avoir été imbibée, et en masse, dans les ravins qui aboutissent à la rivière ou à des torrens, se précipitant ainsi de toute part avec une force irrésistible. D'un autre côté, les sinuosités du courant et les arbres morts qui le barrent empêchent les eaux ainsi gonflées de se rendre à la mer, et les étroites rives les empêchant aussi de s'étendre, elles s'élèvent, franchissent les bords, et inondent le pays adjacent. La plus calamiteuse de ces inondations, en mars 1806, s'éleva à quatre-vingt-dix pieds en ligne perpendiculaire.

Argyle. Routes artificielles et naturelles. Forêt d'Éden. Lacs. Établissemens de la rivière Hunter. Newcastle. District pastoral des plaines de Liverpool, de Wallis, de Twickenham.

Argyle a environ soixante milles de longueur, et sa largeur est évaluée à vingt-cinq. Il court au sud-ouest, et son point le plus rapproché de la mer en est à vingt-cinq milles. Ce comté est composé de chaînes assez élevées et assez étendues, qui se ramifient dans différentes directions, ayant des collines, des plaines irrégulières et des vallées entre elles. On trouve, dans le centre de l'Argyle, une forêt nommée *forêt d'Éden.*

Il y a, pour voyager dans l'intérieur, deux espèces de routes à travers les taillis et les bois : l'une artificielle, l'autre naturelle. La route faite par la main des hommes a été éclaircie de ses broussailles ; les bords des rivières et les ravins ont été nivelés ; les arbres sur le passage ont été signalés par une *coche* (un cran) ; et quand il en a été besoin, on a ouvert des tranchées sur les flancs ou au sommet des montagnes ; mais un chemin *naturel* est celui où l'homme n'a rien fait autre chose que marquer les arbres par un cran, et où les charrettes se bornent à suivre l'ornière tracée par celle qui a passé la première. Il y a peu de colons résidens dans l'Argyle, et la plus grande partie des habitans se compose de condamnés, qui y occupent de pe-

tites locations. J'ai remarqué en plusieurs points et sur des déclivités où la charrue n'avait jamais passé, de véritables lignes de sillons tracés par les torrens des pluies, mais avec une régularité de distances inexplicables. J'ai aussi observé sur les sommets de ces sillons des couches étendues de sable et de gravier d'eau, mêlés de débris de coquillages, et ayant absolument l'aspect de ce que l'on voit sur les bords des rivières ou sur les plages de la mer: on est alors amené à penser que ces sillons ont été des lits de rivières, ou que la mer y a passé avant que quelque convulsion interne ait converti en terre ferme ce sol.

Dans la forêt d'Éden, les arbres sont disposés par intervalles, et elle ressemble plutôt au parc d'un gentilhomme qu'à une forêt naturelle. Il est vraiment délicieux de la parcourir : chaque arbre est placé de manière à embellir le paysage, que de temps à autre vient animer la chasse à l'émus ou au kangarou.

Le lac Bathurst et le lac George sont situés dans ce comté : l'un et l'autre sont formés par les pluies qui descendent des montagnes contiguës; leurs eaux sont pures, et dans le lac Bathurst est un animal qui a quelque ressemblance avec le veau marin, autant qu'on a pu le distinguer, et sur lequel on a fait feu une ou deux fois, mais sans effet. Il me parut long de trois pieds, et montrait de

temps à autre sa tête au-dessus de l'eau, pour aspirer fortement par les narines. Les naturels l'appellent *diable-diable*, comme pour dire : c'est un mauvais esprit ; car sachant que chez nous le diable est un être malfaisant, ils donnent, en parlant aux Européens, cette qualification à tout ce qu'ils regardent comme des créatures malveillantes, quel que soit, d'ailleurs, leur nom dans leur idiome.

On peut considérer comme faisant partie du comté d'Argyle, le territoire qui entoure *le port occidental* (Western-Port), qui est sur la côte sud de la Nouvelle-Hollande, et qu'un corps de déportés est actuellement occupé à mettre en culture. Outre les hautes futaies et les prairies qui y abondent avec leur admirable végétation, on y trouve beaucoup de cygnes dont la peau est précieuse. Un arbre à thé d'une espèce particulière produit des feuilles dont l'infusion donne une boisson excellente, et l'écorce un teint parfait.

King's-Island (l'île du Roi), au milieu de l'entrée du détroit de Bass, paraît aussi devoir être un excellent établissement : elle est arrosée, boisée et propre à tous les travaux de l'agriculture. Les renseignemens sur cette île ont été recueillis de la bouche d'un vieillard nommé *Robinson*, qui avait cultivé, pendant treize ans, une ferme avec beaucoup de bonheur, mais qui en avait été chassé par des bandes d'évadés de la terre de Van-Diémen, qui

vinrent en bateau et le pillèrent. Il s'était logé de son propre mouvement dans cette île, à cause de la beauté du climat, et comptait y finir ses jours dans la solitude, si ces bandits échappés ne l'avaient contraint à fuir.

L'établissement de la rivière Hunter, à droite ou au nord de Sidney, est divisé, à présent, en deux comtés, Northumberland et Durham; le premier situé entre les rivières Hawskesbury et Hunter, et le second, au nord au-delà de la rivière de Hunter, et s'étendant sur ses rives en les remontant; mais les limites de ces deux districts ne sont pas encore clairement définies.

C'est dans le Northumberland que se trouve la ville de Newcastle, à l'embouchure de la rivière Hunter, et à cent vingt milles de cette vaste contrée pastorale nommée *plaine de Liverpool*, qui s'étend immédiatement au-delà d'une vaste chaîne de montagnes, où la rivière Hunter prend sa source.

Newcastle occupe l'extrémité d'une péninsule. Cette ville a deux palais du gouvernement, une église épiscopale, et tout ce qui constitue un lieu de son importance. Près de Newcastle et sur les bords de la rivière Hunter sont les plaines de Wallis, dont le sol est d'une étonnante fertilité, attendu que les fécondes alluvions qui le composent sont encore sujettes à de fréquentes inondations. On a, du haut des éminences qui bordent des deux côtés

la rivière, des points de vue très pittoresques. Ce ne sont sous les yeux que magnifiques champs de froment et de maïs, ou des prairies naturelles de la verdure la plus éclatante. Les plaines de Wallis sont le grand rendez-vous de nos dindons sauvages que l'on y voit marcher majestueusement, et qui fournissent une nourriture excellente. On trouve aussi sur ce point une auberge et un gué.

A trente-six milles au-dessus de ce gué sont les prés de Twickenham, plaine d'alluvions qui s'étendent à plus de douze milles de chaque côté de la rivière en la remontant; elles sont parsemées d'arbres et bordées de belles forêts. Des plaines de Wallis aux prés de Twickenham, le terrain monte, mais par degrés si peu sensibles que vous ne vous apercevez de ce fait qu'aux courans rapides que vous remarquez dans la rivière.

Quand on est sorti des collines onduleuses et des chaînes qui bornent ces belles prairies, on a devant soi une des plus belles perspectives naturelles. Les terres d'alluvions se déploient sous les regards avec le plus magnifique tapis de verdure, où sont épars des bouquets d'arbres toujours verts. La rivière coule au milieu, et les chênes à feuillage sombre bordent, comme d'une frange d'un vert foncé, ses rives escarpées et herbues.

La circonstance qui, dans ces contrées fertiles,

est le plus favorable à l'agriculture, c'est la rareté des arbres épars sur ces plaines : d'où il arrive que l'agriculteur n'a pour rendre la terre propre au soc qu'à labourer, et que nulle dépense n'est souvent nécessaire pour la déboiser et l'éclaircir. Les colons du haut de la rivière Hunter ont un avantage, c'est la proximité des plaines de Liverpool, qui s'étendent derrière eux sur un espace de soixante milles carrés, outre les branches qu'elles projettent dans plusieurs directions entre les montagnes. C'est toujours le plus beau sol couvert d'herbe et sans un arbre, si ce n'est que çà et là une petite colline boisée s'élève du fond de la plaine, comme pour varier et embellir le paysage. Cette région, vue d'un point culminant, semble être un grand océan vert, dont la surface est parsemée de groupes d'îles boisées.

District derrière les montagnes Bleues. Bathurst. Wellington. Vallées. Terres nouvellement découvertes. Newcastle.

La contrée transalpine, au-delà de la barrière que forme la chaîne des montagnes Bleues, fut découverte en 1823, et son beau climat frais, ainsi que ses plaines pastorales si favorables à l'agriculteur, ont eu bientôt attiré l'attention.

Le village de Bathurst, qui est un poste du gouvernement, est à cent trente milles à l'ouest de Sidney. Ce village est situé à mille neuf cent soixante-

dix pieds au-dessus du niveau de la mer. La rivière de Cox qui se rend à Élu dans l'Hawkesbury prend sa source dans la vallée de Clyde, qui a une élévation de deux mille quatre cent quatre-vingt-seize pieds, et le mont York qui est voisin, s'élève à trois mille deux cent quatre-vingt-douze pieds.

Les plaines de l'Ému sont dans ce comté, qui comprend encore plusieurs vallées fertiles à l'ouest des montagnes; mais la surface générale du district est aride et montueuse. Le comté de Londonderry occupe l'espace au-delà à gauche de la rivière Macquarie, et le comté de Roxbourg est à sa droite. Les plaines de Bathurst sont une succession de collines aux douces ondulations, sans arbres, mais couvertes d'une herbe vigoureuse. On trouve un paysage de la même nature ou des forêts sur les bords de la Macquarie, en les remontant pendant l'espace de cent vingt milles; car les marais où cette rivière prend naissance sont à deux cent quarante milles de Bathurst, en ligne directe.

Le gouvernement a établi depuis quelques années un poste d'agriculture et d'approvisionnement à Wellington-Valley sur la Macquarie, à soixante-dix milles au-dessous de Bathurst. Ce lieu n'est en arrière d'aucune des autres portions de la colonie quant aux ressources de plaisir et d'instruction; une pension de garçons aussi bien meublée qu'en Angleterre y existe, ainsi qu'une *Société littéraire*

récemment instituée, et qui compte vingt membres résidens. Elle a pour but de former une bibliothèque à l'usage des souscripteurs. Bathurst a également un *club de chasseurs*, qui s'occupe de dresser les chiens indigènes.

Ainsi voici ce Bathurst, qui ne possédait pas, il y a six ans, un seul colon résident respectable, et qui en compte tant aujourd'hui.

Le pays, au nord de la rivière Hunter, peut être renfermé dans une ligne tirée des haies de Camden au sud du port Macquarie, à la baie de Moreton et au-delà dans le nord, distance de plus de trois cents milles, qui s'étend entre les latitudes de 31 degrés et demi à 27 degrés et demi sud. Le port Macquarie a dix pieds d'eau de profondeur, et la rivière Hastings qui y tombe est navigable à quelque distance en remontant. Cette rivière est encaissée dans des bords élevés et qui présentent le même aspect que les autres terrains analogues. La canne à sucre y prospère, et le sol ainsi que le climat paraissent convenir admirablement au tabac : on y a vu certaines feuilles de cette plante atteindre une longueur de trois pieds et demi, et deux et demi de large. La rivière Cockburn prend sa source au-delà de la chaîne de montagnes, qui a sur ce point six mille cinq cents pieds de haut, et elle court à l'ouest traversant une belle contrée forestière, qui borde les plaines de Liverpool.

La baie Moreton, celui de nos établissemens qui est le plus haut dans le nord, est séparée de Port-Jackson par un espace de quatre cent quatre-vingts milles, et cette baie est formée par la rivière Brisbane, que des navires tirant seize pieds d'eau peuvent remonter pendant vingt milles. Les bords de cette rivière sont des plaines couvertes d'épaisses broussailles, que bordent des forêts montueuses. La droite présente un niveau uniformément onduleux; mais, à gauche, on voit sur l'horizon les montagnes élevées dont se compose la chaîne du mont Warning. Des arbres très vigoureux y abondent, et entre autres un pin semblable à celui de l'île Norfolk, qui a un tronc de cinquante à quatre-vingts pieds de haut sans branches.

Tous les jours on fait de nouvelles découvertes de terres magnifiques. Il y a quelques années qu'un agent de la compagnie Australienne, ayant été explorer les plaines de Patricks, à quarante-cinq milles au-dessus de Newcastle, fut très étonné d'y voir à l'ouvrage plusieurs hommes. Apercevant le bateau qui venait à eux, ils jetèrent de côté leurs outils et se sauvèrent dans les broussailles, alarmés par cette subite invasion. Ces gens étaient les serviteurs d'un planteur du bord de l'Hawkesbury, qui étaient venus dans ces parages, découverts par eux, pour faire paître leur bétail. Par l'effet des circuits qu'ils avaient faits, ils ne savaient pas pré-

cisément sur quelle rivière ils avaient bâti leur hutte; mais, dans tous les cas, ils ne se seraient jamais figuré qu'ils étaient si près de Newcastle. Comme il existe parmi les condamnés la persuasion que la Chine et Timor sont très rapprochés de la colonie, il n'est pas étonnant que cette irruption imprévue les eût alarmés comme la visite du *gouverneur de la Chine*, ou du *roi de Timor*.

Salubrité du climat. Température. Vents. Grêlons énormes. Bois résineux. Gommes. Fruits du pays. Oiseaux. Troupeaux. Laitages. Chevaux; leur intelligence. Chiens. Bêtes sauvages. Kangarous. Renards volans. Ornithorynque.

La salubrité extraordinaire du climat de la Nouvelle-Galles du sud doit être d'une haute importance aux yeux de tout émigrant européen, quand il considère combien sont malheureuses beaucoup d'autres contrées nouvelles. Les fièvres rémittentes, intermittentes, scarlatines, le typhus, la petite-vérole, la rougeole, la coqueluche et le croup y sont inconnus. La dyssenterie est l'affection la plus répandue et la plus fatale maladie que nous connaissions, et néanmoins elle cause rarement la mort aux gens qui vivent sobrement. Dans les parties basses et chaudes du pays, il y a beaucoup d'affections d'estomac, mais l'air des hautes terres les guérit. Les enfans, arrivés à l'âge de puberté, sont exposés à la phthisie, par suite de leur rapide

croissance à cette époque; mais la phthisie que l'on y apporte d'Europe est toujours guérie ou du moins soulagée dès que l'on met le pied dans le pays.

Comme nous habitons le pôle opposé au vôtre, les vents du sud sont par conséquent nos vents froids, et ceux du nord sont nos vents chauds. Les vents du sud-est sont particulièrement piquans; et quand ils passent tout à coup du brûlant nord-ouest à cette région glacée, un surtout bien boutonné est un meuble très nécessaire. Les souffles ardens du nord-ouest sont produits par une longue chaîne de montagnes de sable nu, qui s'étendent dans cette direction, et qui sont échauffées par les rayons du soleil d'été, qui y tombent perpendiculairement, au même degré que les sables des déserts d'Afrique, et le vent dont le souffle les traverse, y laissant toute humidité, arrive avec une chaleur qui dessèche les animaux et les végétaux. On eut, en 1826, cinq mois consécutifs sans pluie, et il n'en tombe, terme moyen, que dans cent jours de l'année. Nous avons souvent de lourdes chutes de pluie sur les montagnes de l'intérieur, tandis que sur les terres basses de la côte il n'en tombe pas une goutte. Notre saison humide, pour les contrées à l'est des montagnes Bleues, se déclare ordinairement pendant les mois d'hiver, tandis qu'à l'ouest de ces montagnes elle arrive en été.

Les rosées sont très abondantes quand les soirées sont calmes et sereines, et elles tombent dans les nuits de chaleur d'été comme une pluie fine. Quant aux orages de grêle, ils sont très fréquens en décembre et janvier, qui correspondent à avril et juillet chez vous. Plus on avance vers le tropique, plus les grêlons semblent acquérir de grosseur, et ressemblent à des morceaux de glace irréguliers. J'ai vu ces grêlons faire, dans des melons et des citrouilles, des trous qu'un jeune garçon n'eût pas pu y ouvrir avec une pierre d'égale dimension, en la lançant de toute sa force.

La gelée se fait sentir assez fortement dans les montagnes de l'intérieur, où l'on trouve, sur les étangs peu profonds, de la glace à l'épaisseur d'un schelling, avant que le soleil soit un peu élevé. Dans le comté d'Argyle et de Bathurst, on voit quelquefois la neige rester des jours entiers en faîte sur les plateaux des montagnes, tandis que, dans le Cumberland et le Camden, sur la côte, le phénomène de la neige est absolument inconnu : ce sont cependant les mêmes latitudes.

Les forêts de l'Australie sont, à peu d'exceptions près, toutes composées d'arbres verts, dont les branches sont généralement moins nombreuses qu'à ceux de l'Europe. Elles s'étendent aussi moins latéralement, et s'élancent plus directement en l'air. L'écorce de plusieurs de ces arbres tombe; et, dans

plusieurs de ceux qui produisent de la gomme, on remarque alors un singulier aspect. La nouvelle écorce ressemble à la surface pelée d'un tronc d'arbre mort, et l'on est d'autant plus disposé à en croire cette apparence, que la vieille écorce pend au tronc comme des haillons déchiquetés.

La plupart des arbres de nos forêts se pourrissent bientôt au cœur, tandis que chez d'autres l'écorce est sillonnée par des fourmis blanches, et les fourmis noires qui les servent remplissent exactement de terre toutes ces crevasses; et cela se remarque à une telle hauteur, que, dans une branche prise à quarante pieds de terre, j'ai observé que tous les pores étaient pleins de terre jusqu'au cœur, où se trouvaient en foule de vieilles et jeunes fourmis noires. Il est beaucoup de nos bois qui possèdent à un haut degré la qualité d'être incombustibles, qualité qui provient, je le suppose, de la grande quantité de matières alumineuses qu'ils contiennent : c'est au point que les incendies sont presque inconnus chez nous. Si un charbon ardent vient à tomber sur un plancher fait avec ce bois, le charbon s'éteindra sans y avoir communiqué de flamme. Nous possédons cent trente espèces d'acacias, d'où découle la plus pure gomme arabique. Elle est si abondante à certaines époques, que j'aurais pu en recueillir plusieurs livres par heure. La contractilité d'un grand nombre des bois

que produit l'Australie doit être attribuée à la sécheresse du climat, et aussi à l'alun que ces bois renferment. Les planteurs font des cordes solides avec l'écorce du curryjonc, en la battant un peu et en la faisant infuser dans l'eau.

Outre beaucoup de graminées, le trèfle blanc croît très abondamment; mais il est la première victime des sécheresses qui brûlent tout. Quant aux fruits naturels à ce climat, nous possédons des framboises égales en parfum à celle de notre Angleterre. Elles viennent en abondance sur les terres d'alluvion qui bordent la rivière Hunter, et fournissent aux oiseaux, vers l'époque de Noël, une pâture recherchée.

Le burwan est une noix très goûtée des naturels. Ils le préparent en le faisant rôtir et en le tenant plongé dans une eau courante, pour le dépouiller de son action vénéneuse.

Le djibbong est un autre fruit sans goût, aussi bien que les *cinq coins*, que les enfans aiment beaucoup. L'Australie possède, en outre, une grande variété de fruits exotiques parfaitement acclimatés. Les petits planteurs tirent parti des produits de leurs jardins et de leurs vergers; mais comme ce genre de culture n'est point général, les fruits sont chers et rares. Les oiseaux sont incontestablement un redoutable fléau pour nos arbres fruitiers. J'ai vu, dans un jardin nouvellement planté sur le bord

d'une rivière, près d'un fourré, tous les pois et les haricots dévorés aussitôt que formés. Quand les pêches sont mûres, c'est le moment de passer en revue toutes nos variétés de perroquets qui, à cette époque de tentation, se pressent dans les jardins et les vergers, sautant et babillant sur les arbres, près des fenêtres, avec autant d'impudence que les moineaux.

Comme, je le répète, nous habitons le pôle opposé au vôtre (et encore est-ce le côté opposé de ce pôle) nos saisons, nos jours et nos nuits sont nécessairement le contraire de ce qui est chez vous. Quand vous avez l'hiver, nous avons l'été, et à midi chez vous pouvez-vous dire que nous comptons dix heures du soir; car le soleil se lève ici dix heures plus tôt qu'en Angleterre. Notre juillet correspond à votre janvier, *et vice versâ;* car nos mois d'été sont novembre, décembre et janvier; ceux d'automne, février, mars et avril, et c'est en mai, juin et juillet, qu'est notre hiver. C'est ainsi, comme je l'ai dit, que les vents froids nous viennent du sud, et du nord les vents chauds. Beaucoup de constellations, situées avant dans le nord, sont invisibles ici; mais nous pouvons contempler la même voie lactée et les mêmes pleïades que vous, bien que ce ne puisse être simultanément, ainsi que le soleil et la lune, que nous pouvons voir quelques heures après qu'ils se sont levés pour vous, et une

heure ou deux avant leur coucher dans notre hémisphère. Nos jours d'été ne se prolongent jamais autant que les vôtres, et nos journées d'hiver ne tournent pas aussi court que chez vous; car cette délicieuse période du climat de l'Europe, le crépuscule, est ici à peine sensible. Les ténèbres suivent de si près le jour, que la nuit est entièrement commencée aussitôt que le soleil a disparu derrière les vertes montagnes de l'ouest. On n'aperçoit jamais l'étoile polaire, et les feuillages ne prennent jamais les teintes doucement graduées de l'automne : ici les feuilles ne tombent jamais avec leur triste bruissement, et le printemps, long-temps attendu, revient pour faire renaître à la vie les boutons et les bourgeons, car une fatigante uniformité de verdure existe du commencement à la fin de l'année.

Ici l'on n'entend ni les douces notes du merle dans les taillis, ni les gazouillemens fantastiques de la grive sur les jeunes arbres, ni le chant joyeux de l'alouette quand on parcourt de bonne heure la campagne. Le babil du perroquet tient lieu des accens mélodieux du rossignol. Nous avons bien notre alouette, mais son aspect et son chant sont la plus misérable parodie de ce charmant oiseau d'Europe. Notre alouette s'élance bien de la terre et monte droit dans les airs avec quelques-unes des notes de l'alouette anglaise; mais à peine a-t-elle atteint une hauteur de trente pieds au plus, qu'elle

retombe tout à coup muette, et se cache dans les grandes herbes, comme honteuse de son pitoyable effort. A la place de ces oiseaux nous avons le vif *superbe chanteur*, avec le plumage d'un bleu éclatant, et sa longue queue qui va en diminuant toujours; il ramasse les miettes à nos portes, tandis que les jolis petits *becs-rouges*, qui ont la grosseur et la forme du chardonneret, moineaux de nos climats, volent par bandes autour de nos maisons et bâtissent avec du duvet leurs petits nids pygmées dans les orangers, les pêchers et les citronniers qui les entourent.

Nous ne manquons point, dans les campagnes, d'observateurs de la marche du temps pour nous appeler à notre tâche matinale, et nous avertir de la fin du jour. Le bruit élevé et discordant du *laughint-jackas*, ou *horloge du planteur*, comme on l'appelle, quand il va se jucher sur la branche morte de nos plus hauts arbres, nous annonce que le soleil vient de se plonger derrière les montagnes, tandis que les plaintes du courlis et les cris sinistres de l'*écureuil volant*, qui va effleurant les branches, nous disent qu'il est temps de se retirer dans sa chambre à coucher. Quant au matin, le chant monotone du *rohi-rohi*, ainsi nommé par imitation de ce qu'il répète sans cesse à intervalles aussi réguliers que ceux du balancier d'une pendule, nous annonce qu'il faut ouvrir les yeux et réfléchir à ce

que nous avons à faire dans le jour; car l'aube doit paraître au bout d'une demi-heure. Alors recommence le rire bruyant du *whee-whee*, qui nous dit de sortir et de voir le matin qui commence à briller sur les montagnes de l'est.

Quant à ce fait, que l'Australie est en été quand l'Angleterre est au fort de l'hiver, il est singulier que, autant que mes remarques m'ont permis de le constater, un hiver froid en Europe corresponde à un été chaud dans les latitudes méridionales, et que, pendant un été chaud en Europe, nous ayons un hiver froid. Les étés de 1825 et 1826, qui furent d'une durée et d'une chaleur remarquables, correspondaient à deux hivers froids d'Australie.

Nos saisons différant ainsi de celles de l'Europe, il s'ensuit nécessairement une différence correspondante dans les époques des travaux des champs. On sème ici le froment en avril et mai, et on le récolte en novembre. Le maïs, semé en octobre et novembre, se moissonne en mars et avril. Les patates, plantées en février et mars, se récoltent en juillet : on les replante en août et septembre, et on les tire de terre en janvier. Ainsi l'Australie a deux récoltes de patates et deux de grains : quelle terre plus propice à l'agriculture ?

Les bestiaux de l'Australie sont des races provenues de la variété du buffle du Bengale, qui a le pelage doux et lustré, de petites cornes en coli-

maçon et les épaules gibbeuses. C'est dans les districts d'Argyle, de Bathurst et de la rivière Hunter que sont entretenus les plus grands troupeaux, dans lesquels les taureaux, les vaches, les veaux et les genisses sont tous mêlés. Les genisses vèlent souvent avant d'avoir atteint l'âge de seize mois, et les veaux deviennent aussi sauvages et aussi agiles à la course que les daims, et il faut réellement, quand on veut prendre le bétail, le faire chasser par des bandes de chasseurs à cheval. Quand on a besoin de prendre un bœuf pour le marquer ou le tuer, on lui jette un nœud coulant autour des cornes, et on l'attire à soi en roulant la corde autour d'un poteau.

Les vases à lait sont généralement faits d'une poterie grossière que l'on fabrique en Australie; mais ceux qui sont doublés en fer-blanc sont de beaucoup préférables, attendu que non-seulement le lait s'y conserve plus frais, et qu'il est moins sujet à s'y aigrir, mais que ces vases durent plus longtemps : ce qui est un grand point pour un planteur éloigné de tout moyen de remplacement. On fabrique le beurre dans le temps frais de l'année, et le fromage dans les mois d'été : quoique le beurre soit aussi bon qu'aucun de ceux que j'aie goûtés en Angleterre, il n'a pas cette belle teinte jaune que lui donnent ses pâturages.

Il faut quelquefois battre le lait à trois ou quatre

reprises pour en extraire le beurre qu'il contient. Les chevaux de charrette sont rares et croisés, de façon qu'ils sont remuans et rétifs, mais nous avons de beaux chevaux de selle, de cabriolet ou de carrosse : il en est même qui prétendent à la qualité de *coureurs*, car les courses sont un des divertissemens favoris des Australiens. Un cheval de haut sang et bien fait vaut 150 guinées. Ces chevaux sont très ardens, et supportent une très grande dose de fatigue. Le plus grand défaut dans leur structure est une pesanteur de tête qui accompagne au moral un très grand degré d'obstination. Ils sont très remarquables pour la sagacité avec laquelle ils reconnaissent les lieux où ils ont été une fois, et retrouvent leur chemin quand ils sont égarés à des distances considérables dans les bois : j'en ai plus d'une fois fait l'expérience. Dans ces cas, le meilleur parti à prendre est de laisser au cheval la bride sur le cou, et de se fier au guide que l'on monte et qui vous ramènera par la route la plus droite. Un de mes amis, qui était dans l'usage d'aller beaucoup à cheval, remarquait depuis quelque temps que, toutes les fois qu'il approchait d'un ravin, qu'il était contraint de traverser à son retour, son intelligente monture s'opposait invariablement à la volonté qu'il manifestait de passer au point accoutumé, en s'efforçant toujours de le conduire à une autre partie du ravin où le cavalier ne connaissait

aucun passage. Ayant enfin résolu de voir ou le cheval irait, il lui abandonna la bride, et se vit bientôt transporté de l'autre côté du ravin par une route dont il ne se doutait pas. Étant alors curieux de voir lequel des deux chemins était le plus rapproché, il constata que le cheval avait bien jugé, et qu'il y avait en faveur de celui qu'il avait choisi une différence de quelques centaines de pas.

On laisse les porcs errer dans les fourrés pendant le jour, et ils se nourrissent d'herbes, de racines sauvages et d'ignames sur les bords des rivières ou des terres marécageuses : ils mangent aussi, à l'occasion, des grenouilles et des lézards.

Il y a long-temps que les chèvres ont été introduites, et des daims, importés depuis peu d'années de l'Inde, parcourent maintenant en liberté le comté de Cumberland, où on ne les chasse pas, et où ils peuvent multiplier. Les volailles que l'on élève perchent ordinairement dans le voisinage des maisons : les aigles, les éperviers et les chats sauvages sont leurs seuls ennemis.

Nos animaux sauvages sont nombreux, mais il en est peu de carnivores, et aucun n'est de taille à mettre en danger de mort un homme. On regarde le chien indigène comme une importation. Il ressemble entièrement au chien chinois, étant d'une couleur rougeâtre ou sombre, avec des poils touffus, une longue queue, des oreilles pointues, une

grosse tête et un museau qui va légèrement en diminuant. Il n'aboie pas, mais il hurle lamentablement, quand il est en quête de sa proie; il a une odeur très forte et toute particulière, qui rend d'abord les chiens d'Europe craintifs quand il s'agit de l'attaquer. Il est très destructeur quand il se jette dans un troupeau de moutons, et emporte un morceau à tout animal qu'il mord : aucun n'échappe, parce que il y a dans cette morsure quelque chose de très venimeux. La race qui provient de leur croisement avec les chiens privés est très utile pour la chasse de l'ému, mais elle n'est pas moins féroce que l'autre : un chien de cette espèce dévore un chien privé s'il peut s'en saisir.

Le chat indigène est l'autre animal carnivore qui existe dans la colonie, mais ses déprédations ne s'étendent pas au-delà de la basse-cour. Il est bas et a le corps allongé : sa queue est longue aussi, et ses griffes ressemblent à celles du chat ordinaire : il grimpe aux arbres et chasse les oiseaux pendant qu'ils dorment; car c'est un animal de nuit.

Nos plus grands animaux sont les kangarous qui donnent un manger excellent, préparé à l'étuvée, et qui a un goût très prononcé de venaison. Nous avons le kangarou de forêt, d'une couleur grise, avec une longue fourrure, et qui habite en effet les forêts. Le wallarou est noirâtre, avec un poil dur et hérissé, et habite les montagnes. Le kanga-

rou rouge a une douce fourrure serrée, d'une teinte rougeâtre, qui ressemble beaucoup en finesse à celle de la loutre. Ils habitent les forêts. Toutes ces variétés atteignent le poids de deux cents livres et plus, quand ils ont acquis toute leur croissance. Le *wallabi* et le *paddimalla* acquièrent soixante livres, et habitent les broussailles ou les contrées montagneuses coupées. Le kangarou de rocher est très petit, et vit dans les parties les plus rocheuses des montagnes, tandis que le rat kangarou, ou, pour parler plus juste *le lapin*, est la plus petite taille des animaux de cette dernière espèce. Ils logent dans les creux d'arbres, sautant çà et là comme les autres kangarous, avec la plus grande vitesse, et fournissent un très bon gibier à chasser.

Les kangarous ne font usage de leurs courtes jambes de devant que pour paître: ils se dressent alors sur les pates de derrière, et sur leur queue, tandis qu'ils portent en avant les pieds antérieurs, puis, à l'occasion, ils s'asseyent, et quand ils ont cueilli une plante favorite avec une pate de devant, ils la mâchent lentement, et la passent en jouant d'une pate à l'autre, comme un enfant qui fait durer la pomme qu'il suce. Quand on les poursuit, ils sautillent sur leurs pieds de derrière et font des bonds d'une longueur étonnante, et pendant qu'ils sautent ainsi, leur queue flotte, çà et là, et leur sert de balancier. Ils franchissent des ravins et descen-

dent des pentes rapides, faisant des sauts de trente pieds. Il est rare que des chiens attaquent en petit nombre le grand kangarou, qui en emporte quelquefois trois ou quatre pendus à ses flancs, et j'ai ouï dire qu'un de ces animaux avait enlevé ainsi un homme à quelque distance. Quand un chien serre de près un grand kangarou, ce dernier se pose sur sa queue et sur son arrière-train, et combat le chien, en tournant adroitement, de manière à lui présenter toujours la face, et à le repousser avec ses pates de devant, ou bien, il le saisira et l'étreindra comme fait un ours, pendant qu'il le déchire avec les longues griffes aiguës qui terminent sa puissante pate de derrière. Pour empêcher les kangarous d'employer ces griffes quand ils sont à terre, les chasseurs commencent toujours par leur couper le jarret, et les noirs indigènes leur donnent sur les reins, avec leur *waddié*, un coup violent qui les paralyse, ainsi que les nerfs de la partie postérieure du corps.

Le kangarou n'a qu'un petit à la fois. On sait quel est son mode extraordinaire de gestation : quand le fœtus est arrivé à un âge suffisant pour téter, il tombe de l'utérus dans une poche, et c'est là une transition entre le séjour dans les entrailles de la mère, et l'entière venue au jour. Il est amusant de voir le petit kangarou sortir sa tête de la poche quand sa mère est à paître, et brouter aussi

l'herbe tendre au-dessus de laquelle il passe. Quand la mère est chassée et serrée de près, elle s'arrête tout court, passe ses pates de devant dans sa poche, et jette son petit de côté afin de pouvoir courir plus vite; mais il faut qu'elle soit rudement pressée pour sacrifier la vie de sa progéniture à la conservation de la sienne. Il est très touchant de voir alors les regards de douloureuse sympathie, qu'elle retourne alors de temps en temps sur la pauvre créature qu'il lui a fallu abandonner. Il résulte de ce singulier mode de gestation, que l'on peut manier le fœtus *in utero*, et jouer avec lui comme avec un petit chat, dès le premier moment où il paraît dans cette poche, jusqu'au jour de sa véritable naissance, sans faire aucun mal à lui ni à sa mère. Quand le jeune kangarou a acquis une taille considérable, il se glise dehors, va manger de côté et d'autre, et rentre dans la poche pour se réchauffer, ou dans le cas de l'approche de quelque péril.

Notre *renard volant* est une immense chauve-souris d'un si horrible aspect, qu'il ne faut pas s'étonner de ce qu'un des matelots de l'équipage de Cook le prit pour le diable, quand il le rencontra dans les bois.

Nous avons des *opossums* gris, à queue arrondie, qui, pour sauter d'une branche à l'autre, entortillent cette queue autour de la branche d'où ils s'é-

lancent, et, par ce moyen, bondissent sur celle qu'ils veulent atteindre.

Il y a aussi dans la colonie des opossums blancs volans, avec des ailes pareilles à celles des chauves-souris, qui s'étendent entre les pieds de devant et derrière, et qui leur servent à sauter de branche en branche.

Les *écureuils volans* sont d'une belle couleur d'ardoise, et leur fourrure est si fine que, quoique étant un petit animal, les chapeliers en achètent la peau très cher. Le *bandicout* a environ quatre fois la grosseur d'un rat : il n'a point de queue, et se fait des terriers dans la terre ou dans les arbres creux. Ce sont tous des animaux de nuit, et les planteurs les chassent par leurs beaux clairs de lune quand ils sortent pour chercher leur nourriture

Notre *coula* (paresseux, ou ours indigène) est de la taille d'un chien ordinaire, avec un pelage de couleur sale et hérissé : il n'a point de queue, et ressemble à l'ours par les pates et les griffes. Il monte lestement aux arbres, dont il mange les feuilles. Il devient très gras et très lourd. Notre porc-épic d'Australie donne un mets très recherché des indigènes, ainsi que le *oumbat*, grand animal de la grosseur d'un mâtin, qui se loge dans la terre, se nourrit d'herbes et de racines, et acquiert une obésité remarquable.

L'Australie a des aigles de grande taille et de

divers plumages, mais ils ont en général le corps d'une couleur foncée et la tête blanche. Il s'y trouve aussi des faucons de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs : il en est toutefois un de remarquable entre tous pour son beau plumage, d'un blanc de lait, avec des yeux rougeâtres. Les aigles se nourrissent d'autres grands oiseaux, d'émus et de petits kangarous. Tous ces oiseaux se laissent approcher dans nos déserts par l'homme, qu'ils n'ont jamais vu, et le regardent avec un stupide étonnement, comme s'ils cherchaient à découvrir s'ils ont devant eux un ennemi sûr lequel ils puissent s'élancer comme sur une proie facile, ou s'ils doivent le fuir comme un ennemi redoutable. Il n'y a que notre pie indigène qui paraisse comprendre au premier coup d'œil la supériorité de notre nature; car, à l'exception des petits immédiatement sortant du nid, je n'ai jamais pu m'approcher d'un de ces oiseaux à portée. Les *cockatous* blancs eux-mêmes, qui sont les plus fins et les plus destructeurs des ennemis emplumés des fermiers, sont souvent restés perchés devant mon fusil de chasse sans témoigner la moindre alarme. Les kangarous restaient aussi souvent devant moi remuant leurs oreilles, et ne s'éloignaient qu'au premier coup de feu. J'ai toujours vu, dans mes excursions, les petits oiseaux voler de près à ma droite et à ma gauche, me regardant fixement, et selon toute apparence émerveillés

par la présence d'un monstre comme moi dans leurs solitaires domaines.

Les *émus* ont souvent la hauteur d'un homme, et leurs jambes et leur cou sont longs, et leur corps massif. Ils sont dépourvus de langue, et n'ont ni plumes ni ailes, mais ils sont couverts de quelque chose qui tient le milieu entre le poil et la plume, avec de courtes miniatures d'ailes attachées aux flancs. Ils ne peuvent que courir par conséquent, et les chiens les chassent de même que les kangarous, quoiqu'ils veuillent rarement les attaquer ou même manger un morceau de leur chair, qui a un certain fumet qui affecte désagréablement ces animaux : d'un autre côté leur coup de pied est si fort qu'il jette un chien à la renverse, et il suffit souvent d'un seul de ces coups pour le tuer. Aussi l'on a soin de les attaquer en avant, ce qui est difficile, car ils courent avec une extrême vélocité. Ces animaux pondent à la fois six ou sept œufs, qui en grosseur égalent ceux de l'autruche, et sont d'un beau vert foncé. La coquille est très forte, peut être convertie en tasses, et le blanc et le jaune font d'excellens gâteaux. C'est presque l'unique nourriture des naturels dans la saison.

Outre nos poulets indigènes, des grues, des courlis, des grives et des cailles, nous avons un grand pigeon nommé *ouanga-ouanga*, qui est un excellent manger. Il faut y ajouter deux variétés de

notre beau pigeon à *aile bronzée*, le pigeon à crête de l'Illawarra, et le grand pigeon vert du port Macquarie. Nos corbeaux et nos pies ressemblent à leurs homonymes d'Europe; cependant ici les pies vont en bandes, et il y en a une espèce qui se rassemble souvent pendant les belles et calmes soirées sur les branches de quelque arbre à large enverjure, et là ils prodiguent en un chœur triste leurs notes basses, douces et mélancoliques. Notre faisan des montagnes est aussi un oiseau chanteur et moqueur parfait. Il se place au milieu d'un fourré, et après avoir bien enlevé l'herbe il se fait un lit de terre douce sur lequel il se couche, et alors il s'amuse à imiter les chants de tous les oiseaux et les cris de tous les quadrupèdes de la forêt, depuis le hurlement du chien natif, jusqu'au clappement discordant du noir indigène. Nous avons des cygnes noirs, et quatre variétés de cockatous, deux grandes espèces noires, semblables à des aigles de petite taille, sans crête, ayant leurs ailes tachetées de jaune, la queue bariolée de jaune également; puis vient le cockatou à couleur d'ardoise et à crête rouge, et le cockatou blanc à crête jaune. Ces derniers sont de redoutables dévastateurs pour les fermiers, et ils ont des intonations diverses dans leurs cris, pour s'avertir de l'approche de l'ennemi.

Nos perroquets sont d'une diversité infinie, et

surpassent tous ceux du reste du monde par la splendeur de leur plumage. C'est le *perroquet roi*, au corps d'un vert éclatant, que surmonte un cou et une tête rouge ; c'est le petit *rosehill* avec sa tête rouges, sa gorge jaune et son plumage marqueté avec beaucoup de grâce ; le *blue-mountain* est paré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et le *llory* de teintes rouge et bleue admirables.

Tous ces oiseaux, qui sont à un si haut prix en Angleterre, viennent dans nos jardins à l'époque des fruits, et nous défient de les chasser. On les prend en grande quantité au moyen de trébuchets, dans le temps des semailles. On en fait quelquefois des pâtés, et j'ai souvent vu vendre la douzaine de ces oiseaux un schelling. Les quatre variétés que j'ai citées apprennent parfaitement à parler, et le rosehill siffle parfaitement des airs quand on les lui enseigne de bonne heure. Nous avons en outre une grande variété de petits perroquets très jolis, qui volent en troupes, de branche en branche, dans nos hautes futaies, et leurs plumages variés brillent de toutes les teintes les plus vives dans les rayons du soleil.

Je ne puis omettre de parler de l'*ornithorynechus*, animal remarquable qui forme la transition entre l'oiseau et la bête, car il a un bec comme celui d'un canard, et des pates palmées comme cet oiseau ; mais ses jambes et son corps sont d'un quadru-

pède : un poil gros et épais le couvre, et sa queue est large. Il abonde dans nos rivières, et tantôt on le voit apparaître à la surface pour respirer, tantôt plonger pour chercher sa proie. On croit qu'il est ovipare. Il porte dans l'intérieur de la pate une griffe, renfermant un tube par lequel il lance un fluide empoisonné dans les blessures que cette griffe a faites. Il existe aussi un animal curieux, nommé le *canard-musc*, qui a d'une manière remarquable cette odeur : il habite les rivières et n'a ni ailes ni plumes, mais bien des tuyaux comme les pingouins.

Les perroquets sont capables d'attachemens profonds et durables, autant que les hommes, et, entre autres preuves, j'en citerai une que je recueillis lors d'un de mes retours en Angleterre. Un passager possédait un perroquet des *montagnes Bleues*, plus un beau petit perroquet qui lui avait été donné quand il était tout récemment éclos, et par conséquent incapable de se nourrir. L'autre perroquet se chargea de ce soin, et pourvut à ses besoins avec toute l'affection possible. L'attachement était réciproque, et semblait croître avec le temps; car la plus grande partie de la journée était employée par eux à des causeries et à de tendres caresses. Ils joignaient leurs becs et leurs cous avec toutes les apparences de l'amour, et de temps en temps l'aîné étendait ses ailes frémissantes sur son petit adoptif,

comme pour le tenir de plus près contre lui. Cet échange de tendres sentimens devint cependant si bruyant et si continuel qu'il fut nécessaire de les mettre dans des cages séparées, afin d'épargner de l'ennui aux passagers. Toutefois, après deux mois environ de séparation, le petit perroquet réussit à s'échapper, et ayant reconnu la voix de son camarade qui était dans ma cabine, y vola tout droit et se cramponna aux barreaux de la cage. Ces deux petits êtres étaient là caquetant et se béquetant à travers le grillage : il y avait eu tant d'affection dans leur entrevue, que leur propriétaire jura de ne plus les séparer. Cependant, au bout d'une quinzaine, le grand perroquet mourut à la suite d'un accident, et dès ce moment son petit compagnon ne fit plus ses gambades joyeuses, mais il fut triste et morose jusqu'à notre arrivée à Bahia, où il mourut aussi.

Poissons. Reptiles. L'homme aux serpens. Insectes. Ravage des sauterelles.

Les rivières abondent en poissons; la perche et l'anguille surtout remplissent les rivières, où l'on trouve aussi des chevrettes et des moules qui ont quelquefois six pouces de long, et trois pouces et demi de large.

Nos *guanas* sont en général d'un brun sale, et excèdent rarement quatre pieds de long. De même

que l'espèce plus petite, le *lézard*, ils s'engourdissent en hiver, et dans cette saison on les trouve étendus sur les chemins comme morts. Les indigènes les prennent en cet état, et ils sont déjà à demi rôtis quand ils sortent de leur torpeur.

Les lézards sont très nombreux, mais il y en a peu de beaux, et ils servent de nourriture aux oiseaux de proie. Nos grenouilles sont d'un beau vert mat, avec des bandes jaunes tout le long du dos, qui est tacheté de noir. Elles grimpent aux arbres, et souvent se glissent dans les appartemens, où elles montent après les rideaux des lits ou les corniches jusqu'au plafond. Il n'est pas rare d'être réveillé le matin par les rauques coassemens d'une de ces visiteuses.

Nous avons beaucoup de serpens, et tous, à l'exception du *serpent-diamant*, que les naturels mangent, passent pour être venimeux. Le serpent-diamant acquiert quelquefois une longueur de quatorze pieds, mais les autres espèces ne vont guère au-delà de quatre : celles-ci sont toutes regardées comme très venimeuses. Les deux serpens les plus dangereux, le noir et le brun, me paraissent être le mâle et la femelle, car je les ai vus quelquefois enlacés et roulés ensemble. Dans une de ces occasions, ils s'élancèrent simultanément dans le même trou, et s'y engagèrent si complétement qu'ils y furent pris par le milieu du corps, qui renfle. Leurs lon-

gues queues fouettaient l'air par l'effet des efforts qu'ils faisaient pour entrer : je pus alors les éventrer avec un bâton.

Je vis une autre fois ces serpens ainsi réunis : j'avais ce jour-là deux chiens qui avaient acquis la périlleuse habitude de tuer les serpens. Le chien d'arrêt saisit le premier le serpent noir, et le serrait vigoureusement quand le serpent brun, qui s'était reculé de six pieds, leva tout à coup la tête, tira deux ou trois fois sa langue, et, les yeux éclatans, il se précipita tout à coup sur le chien et se roula autour de ses jambes, le mordant en même temps avec fureur. Je courus avec une pelle pour le secourir, mais avant que je l'eusse rejoint, déjà le chien avait lâché le serpent noir pour s'emparer du brun, et il en avait fait plusieurs morceaux. Pour m'ôter toute inquiétude, je coupai la tête du serpent noir, laissant seulement un pouce du cou ; je fis ensuite la même opération au brun. En me retournant, je remarquai mon autre chien, qui était un chien kangarou, bondir tout à coup derrière moi, et regarder avec anxiété où ses pates de derrière venaient de poser : c'était à l'endroit où était la tête du serpent noir, et je pensai qu'il avait seulement été effrayé d'avoir marché dessus : j'étais loin de penser que le serpent pût faire du mal dans cet état de mutilation. Cependant ce chien perdit tout à coup l'usage de ses pates de derrière, et bien-

tôt cette paralysie s'étendit à celles de devant; puis il se mit à trembler comme dans un accès de fièvre. Il n'y avait pas une demi-heure que je l'avais vu tressaillir devant la tête de serpent, et déjà il était mort enflé. Je songeai alors à mon chien d'arrêt que j'avais vu reprendre sa course après un ému, et j'allai à sa recherche, mais je le trouvai mort gonflé et déjà en putréfaction peu de jours après.

Comme tous les autres reptiles, ils sont engourdis en hiver, et leur nature amphibie leur permet de s'élancer droit dans un étang, quand ils sont chassés, et là ils plongent dans la vase du fond. Ces serpens sont craintifs et fuient toujours l'homme, de sorte que ce n'est que dans le cas où l'on marche sur eux, par accident, que l'on en est mordu. Le remède employé par les indigènes est la scarification et le sucement de la blessure.

Il y a dans la colonie un homme que l'on désigne par la qualification de *l'homme aux serpens*, qui est devenu si familier avec les reptiles, qu'il voyage rarement sans en avoir quelqu'un de la plus dangereuse espèce roulé dans son sein nu, ou fourré dans la forme de son chapeau. Étant autrefois au service d'un ministre protestant à Paramatta, il vint un jour à la maison avec la queue d'un serpent de bonne taille, qui pendait sous son chapeau et formait une boucle sur son front : la maîtresse

l'en ayant averti, il pinça très tranquillement la queue de l'animal, qui rentra ce membre égaré.

Cet homme avait toujours de ces animaux rampant le long des murs de sa chambre à coucher, et quelquefois même ils s'emparaient de son lit, sans qu'il en ressentît la moindre appréhension. Il vient à bout de dompter ces reptiles en en mettant plusieurs enfermés dans un sac, procédé qui leur fait perdre, suivant lui, tout penchant à mordre, et il a souvent démontré ce fait, en fourrant sa main nue dans un sac plein de serpens, et les retirant comme un paquet d'anguilles. Il en a pris plusieurs milliers et n'a jamais été mordu.

Notre *vipère sourde* est un animal très dangereux, parce que, n'entendant point l'homme approcher, elle s'écarte rarement de son chemin comme font les autres, et l'on est sûr de la trouver sous ses pieds. Ce serpent est petit, court, renflé au milieu du corps, avec la tête aplatie et une queue fourchue, qu'il ouvre et ferme comme des tenailles, et qui, au dire des indigènes, contient un aiguillon. Son dos est parfaitement bien sillonné de rangées de tachetures rouges et blanches, et il prend le bâton avec lequel vous le tourmentez, comme ferait un petit chien hargneux. Nous avons aussi un petit serpent couleur de noisette, d'une forme très singulière, ayant sur les côtés du corps deux oreillettes semblables à des nageoires : il s'en sert

pour s'élancer avec une grande rapidité, et on le nomme le *serpent ailé.*

Les papillons les plus beaux abondent chez nous en variétés innombrables, et l'on voit aussi des teignes, aussi belles et aussi nombreuses, voleter par nos soirées chaudes de l'été, et qui égalent en grosseur l'oiseau-mouche. Nos abeilles sauvages ressemblent pour la forme, aux abeilles d'Europe, mais elles n'ont pas de dard. Elles habitent le creux des arbres et y déposent de très beau miel et de la cire que les naturels recherchent. Nous avons aussi des abeilles et des frelons solitaires; mais je ne sais s'ils ont un aiguillon. On trouve des mosquites dans les lieux fourrés près de la côte; mais l'intérieur du pays, quand il est découvert, est exempt de ce fléau. Après tout, je ne les regarde pas comme plus incommodes que le cousin de nos climats. La morsure des mosquites n'est douloureuse que pour les nouveaux arrivés; car, après un court séjour en ce pays, elle produit rarement l'enflure, fait qui semblerait démontrer que l'effet délétère de tous les poisons animaux s'atténue par la réitération. Il en est ainsi du poison de la petite vérole, de la rougeole, etc. Les insulaires de la mer du Sud débarrassent leurs cabanes des mosquites, pour la nuit, par un moyen bien simple. Ils éclipsent la lumière de leur lampe en la couvrant d'une calebasse, et ils font, en la tenant ainsi à la main, le

tour de la chambre deux ou trois fois. Les mosquites se pressent tous autour de la lumière; alors le sauvage se glisse doucement hors de la maison, éteint la lampe, et rentre d'un saut, fermant promptement la porte derrière lui, laissant ainsi dehors tous ces incommodes commensaux. Les mouche ordinaires sont un terrible fléau: le bœuf à la broche ou fumant sur la table n'est pas à l'abri de ces animaux, qui viennent y déposer leurs œufs. Ils chargent le lait où ils tombent, et les lits, de leur progéniture. Je n'oublierai jamais l'alarme que j'éprouvai un matin, en voyant une de ces mouches qui sortait en bourdonnant de ma couverture, et quand mes investigations me firent découvrir de petits vers qui grouillaient déjà. Je me levai avec terreur devant ces avant-coureurs de la corruption; mais je me rassurai en acquérant la certitude que toutes les couvertures étaient ainsi infestées.

Nos *taos* sont souvent plus gros que des abeilles domestiques, et quand ils envahissent un troupeau, ils y font un terrible ravage: ils tirent autant de sang qu'une sangsue. Les puces sont très communes aussi, mais les planteurs ont un moyen expéditif pour en purger leurs couvertures. Ils n'ont qu'à les étendre près d'une fourmilière, d'où les fourmis courent vers cet ennemi, et emportent dans leurs nids toute puce qui se montre.

Nous avons abondance de sauterelles de toutes

les couleurs et de toutes les tailles, durant l'été; des cigales, grosses comme des abeilles domestiques, se rassemblent par troupes sur les arbres, et font un bruit retentissant avec leurs ailes, tandis que les grillons chantent. Il existe aussi un insecte que nous nommons *punaise-tortue*, qui infeste les arbres à fruits, et se tient appliqué à plat sur les feuilles, comme une écaille. Elle finirait par détruire l'arbre si les fourmis ne se faisaient pas un régal favori des œufs de cet animal. Nos araignées qui abondent aussi sont petites et jolies, ou grosses, velues et hideuses. Elles tendent quelquefois, dans les bois, des toiles très fortes et semblables à de la soie; et si, en entrant vite dans un fourré, il vous arrive de rompre le tissu qui est devant votre visage, vous n'êtes pas fâché de passer votre main sur votre nez pour adoucir, par un léger frottement, la douleur assez aiguë que lui a causée ce choc.

Le ver de bois est long et épais. Les indigènes qui s'en régalent ont un tact merveilleux pour savoir quelle partie de l'arbre il faut attaquer afin de le découvrir : alors ils le retirent promptement et l'avalent avec autant de délices que ferait d'une huître un gourmand européen. Ces vers détruisent un arbre avec une rapidité étonnante, et c'est l'acacia qui est le principal objet de leurs attaques. J'ai vu un de ces arbres verts et en fleur, un soir, et le len-

demain ou le jour suivant, flétri: le tronc et l'herbe d'alentour étaient couverts de poussière que le ver avait rejetée en perçant le bois. Nos fourmis très variées et très abondantes, sont quelquefois très grosses, et leur morsure est aussi douloureuse que la piqûre d'une guêpe. Il est une variété qui élève des huttes de terre, en forme de pyramides, enduites de manière à résister à l'humidité, et qui sont souvent aussi élevées et aussi rondes qu'une meule de foin. Ces huttes servent de fours aux petits planteurs, et de tanières aux chiens sauvages. Pour conduire à ces fourmilières, il y a des chemins battus de cen pas de long quelquefois, plus larges que des chemins à moutons et plus dépouillés d'herbe. La fourmi blanche détruit tous les arbres, hormis ceux dont la fibre a, dans ses élémens, un fort principe aromatique. Un de mes amis était assis un jour dans un veranda, se tenant appuyé à un des piliers de bois qui le soutenaient, quand tout à coup sa tête entre entièrement dans le poteau, et l'on reconnut alors que les fourmis blanches avaient mangé à peu près tout le bois, en laissant toutefois la couche de peinture blanche qui était à la surface, sans une seule tache. Elles étaient entrées par le haut, et avaient dévoré tout sur leur passage en descendant. Quand elles passent d'un arbre à un autre, elles se construisent une voûte bien cimentée, pour se garantir pendant la route,

du soleil et de l'air; car il paraît que le jour leur est sinon fatal, du moins tout-à-fait désagréable. Le bûcheron découvre quelquefois leurs ravages étendus au cœur même des arbres forestiers.

Il existe dans les endroits fourrés, près de la côte, une tique des bois, qui se loge et se multiplie sous la peau des kangarous, des chiens et autres animaux semblables, et qui les tue ordinairement, si l'on ne prend aucune mesure pour l'arrêter. Elle se glisse de la même manière sous la peau de l'homme, et avec autant de prestesse, qu'un de mes amis, contraint de coucher une nuit dans un lieu fourré, fut averti par une démangeaison de regarder le matin un de ses côtés, et il y trouva une tique qui avait déjà la tête et les épaules dans sa peau.

Les chenilles sont très redoutées, et sont le cauchemar des fermiers. Ce n'est, toutefois, qu'à des intervalles de plusieurs années, que leurs ravages sont extrêmement destructifs. Leur apparition est quelquefois soudaine et si nombreuse, qu'il est beaucoup de gens de la campagne qui croient qu'elles sont apportées par les vents. Un individu m'attesta que, étant dehors avant le lever du soleil par un matin brumeux et un vent d'ouest, il trouva les champs, les haies et les buissons couverts de ces insectes, bien qu'il n'en eût pas remarqué un le soir précédent. Il avait suffi d'une marche de

deux ou trois cents pas pour que son chapeau et ses vêtemens en fussent inondés. Je pensai d'abord qu'ils avaient pu être jetés sur lui des arbres voisins, mais, en examinant le terrain, je reconnus l'impossibilité de cela. Il est vraisemblable qu'ils sautèrent sur lui à mesure qu'il avançait. Il serait difficile d'expliquer comment ils se montrent simultanément et en telles quantités sur des points isolés. Ils ne s'étendent point au large sur un champ, mais ils marchent en ligne compacte, large et épaisse quelquefois de plusieurs pouces, entassés comme les mouches à miel dans leurs ruches. Cette ligne parcourant irrégulièrement le champ qu'elle traverse, la trace de ses ravages est sinueuse comme celles d'un incendie. On ne voit plus derrière ces destructeurs un brin de verdure, le champ n'étant plus couvert que de leurs fétides excrémens, et formant ainsi un morne contraste avec les prairies verdoyantes qui sont devant eux. Le commencement du printemps est l'époque de leur visite. Quand ces chenilles traversent une rivière, elles cherchent une pointe de terre en saillie au-dessus de l'eau, et, se laissant tomber, elles se livrent au courant qui les porte à quelque distance au-dessous. Leur ligne est souvent si massive et si serrée, que l'on en peut tuer plusieurs centaines en posant le pied, et un seul homme pourrait ainsi en détruire des masses innombrables, en foulant le champ qui

en est couvert. Cependant l'indolent planteur voit, les bras croisés, toutes ces dévastations, sans y chercher de remède.

Minéraux. Charbon.

Le charbon est le plus utile et le plus abondant de tous les minéraux de la Nouvelle-Galles du sud. Il est en général petit et poussiéreux, mais il brûle; cependant il cuit mal, et cet effet est attribué aux substances végétales qui le composent, et contiennent dans leur composition peu ou point de résine. Quel qu'il soit, ce charbon se trouve avec une inépuisable abondance, et si jamais la navigation à vapeur vient à s'établir dans l'archipel indien, l'Australie sera un marché précieux de ce minéral.

Notre pierre de taille est d'une teinte grisâtre, tournant quelquefois vers le rouge: elle est tendre quand on l'écarrit, mais elle durcit graduellement à l'air. Il en est cependant une espèce à gros grains plus friable, et c'est avec celle-ci que, par malheur pour la colonie, avaient été fabriquées les premières meules destinées à l'exportation. On les envoya à l'Ile-de-France, et elles furent déposées dans les chantiers d'un marchand pour qu'il en disposât; mais que l'on juge quelle fut sa surprise, quand un de ses esclaves dévoués entre, une après-dînée, dans la salle à manger où il traitait quelques amis, et, se tordant les mains: « Monsieur!

monsieur! oh mon Dieu! meules toutes s'envoler!» Et tel était en effet, le cas; une forte ondée des tropiques avait réduit ces pierres à l'état de sable, et les faisait flotter et ondoyer çà et là dans la cour.

Le granit est très abondant, surtout dans l'Argyle, et la terre formée par la décomposition du genêt donne des herbes magnifiques et d'abondantes récoltes au cultivateur. Les terrains de cette nature sont beaucoup plus friables que ceux que forme la décomposition du granit. On ne trouve de pierre à chaux qu'à Bathurst, dans l'ouest, et à Argyle, dans le sud. Là, elle se montre par couches bleuâtres, grises ou blanches, d'une épaisseur énorme, et l'on dirait du marbre: on est même d'avis qu'elle pourrait convenir pour la statuaire.

Le gypse ou plâtre, cet autre excellent engrais, se trouve dans les parties supérieures du Bathurst et dans le haut de la rivière Hunter: l'Argyle produit de bonnes ardoises, et l'on en fait des lattes quand le bois devient rare. Il n'est pas au monde de pays qui possède de plus belle terre à pipe ou d'argile; l'alun est abondant, et le minerai de fer, en quantités inépuisables, forme des montagnes entières au nord du port Macquaric. Ces masses sont très magnétiques, non pas cependant au point de déferrer les chevaux et d'arracher les boutons des habits, comme l'ont affirmé quelques facétieux voyageurs dans nos contrées.

J'ai vu des échantillons de cuivre, de plomb et de fer-blanc; mais on ne sait rien encore de ces productions de l'Australie. Quant à l'or, un minéralogiste amateur vint chez nous, il y a quelques années, tourner toutes les têtes jusqu'alors si calmes de nos colons agriculteurs, en leur proclamant les mines d'or que leurs terres devaient contenir à coup sûr; et, pour l'attester, il ramassait alors sous leurs yeux mêmes des morceaux choisis de ce métal précieux dans des endroits où ils avaient passé trois cents fois sans rien voir de pareil. Désormais le Pérou ne paraissait plus qu'une misérable garenne, comparé à l'Australie; mais tout à coup les songes dorés furent dissipés par un certain domestique, qui vint dire tout bas à l'oreille de son maître qu'il venait de voir le *monsieur* tirer la pierre de sa poche, la jeter dans la terre et la ramasser; la vérité du fait fut amplement démontrée par la circonstance d'un morceau de papier collé sur le morceau d'or, et qui prouvait que cet échantillon avait été volé dans un cabinet de minéralogie.

Naturels de l'Australie. Cannibales. Divers degrés de civilisation dans l'intérieur. Costumes. Mauvais caractère. Intelligence. Singulière façon de faire la cour. Leur adresse. Guerres.

Nos aborigènes paraissent être une race croisée du Malai et du nègre oriental de la Nouvelle-Guinée, leur bouche et les contours de la face participant

plus du premier que du dernier caractère. Il est singulier que les naturels de la terre de Van-Diémen se rapprochent encore plus du nègre; car la Nouvelle-Hollande étant placée entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Guinée, il serait naturel de supposer que ses indigènes tiendraient principalement du nègre de cette dernière contrée. Si toutefois nous admettons que les nègres orientaux de la Nouvelle-Guinée formaient originairement la population de la plus grande partie de nos îles orientales, on peut expliquer cette anomalie en supposant que des tribus malaises se sont établies, dans des temps reculés, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, et que leurs descendans ou ont graduellement extirpé les aborigènes, ou se sont fondus avec eux. Cette hypothèse acquiert du poids si l'on rappelle ce fait, que l'on a découvert en diverses parties de notre continent des tribus de couleur à peu près cuivrée. Celles qui avoisinent le port Macquarie, étant très sauvages et très guerrières, sont grandement redoutées des autres naturels avec lesquels elles sont en continuelles hostilités. On les accuse, en effet, de cannibalisme, et ce paraît être l'opinion générale que les tribus mulâtres inspirent à leurs frères au teint plus foncé. A Bathurst, où le nom de ces tribus lointaines est parvenu, elles sont représentées par les naturels comme *hommes blancs qui tuent et mangent les*

hommes noirs. On peut expliquer l'inimitié qui les divise des races noires, par leur qualité et leur position de plus récens envahisseurs. Il est plus facile de déduire ainsi la cause de la différence qui existe entre le naturel de la Nouvelle-Hollande à la chevelure longue et onduleuse, et l'indigène à tête laineuse de la terre de Van-Diémen, que de supposer que la terre de Van-Diémen avait reçu sa population de la Nouvelle-Guinée directement et sans l'intervention de l'Australie. Les Nouveaux-Zélandais, les Nouveaux-Calédoniens et les insulaires de l'archipel des Amis sont plus foncés que les tribus qui habitent les îles peu éloignées de la Nouvelle-Guinée. Ceux des Marquises ont le teint à peu près aussi clair que celui de nos brunes d'Europe. Ceci prouve que ce n'est point le climat, mais l'accroissement des races qui a amené ce résultat, puisque les latitudes froides présentent dans nos régions les habitans les plus noirs et les plus crépus, ainsi qu'on le voit dans la terre de Van-Diémen et l'île Chatham, à l'est de la Nouvelle-Zélande.

Il y a toutes raisons de croire que le cannibalisme a été une coutume très répandue parmi les peuples aux premiers jours de la civilisation, coutume amenée par l'instinct de la conservation de soi, agissant par la guerre ou la famine. A Otahiti, une période de disette s'appelle encore *la saison à*

manger des hommes, et, même chez nos évadés, le cannibalisme n'est pas rare. Cet usage se trouve répandu dans l'archipel javien. Si ma mémoire est précise, il existe dans les Marquises, et le christianisme seul l'a détruit dans les îles Pommotou, voisines des Marquises. Il est dans toute sa force en Nouvelle-Zélande et chez certaines de nos tribus de l'Australie. Dès nos premières communications avec les indigènes du comté d'Argyle, nous apprîmes qu'ils sont cannibales, et ils ne cherchent point à nier le fait. Un homme de ce pays me dit qu'une fois il avait regardé dans un des sacs de leurs *gins* (femmes), et qu'il y avait vu la partie charnue de la cuisse d'un homme qui y était enveloppée. Je me trouvais, à une certaine époque, dans la ferme d'un de mes amis à quarante milles de Sidney, quand une des tribus de l'Argyle s'y arrêta, en revenant de combattre des tribus du Bathurst, qui avaient fait une irruption sur leur territoire. Un des guerriers, en réponse à une de mes questions, leva les cinq doigts pour me désigner le nombre d'ennemis qu'il avait tués, et il s'était passé peu d'heures avant que j'apprisse qu'une femme était de ce nombre, car on avait découvert sa gorge dans un des sacs que portaient les *gins*; et ils n'hésitèrent point à me dire que ces restes étaient destinés à être mangés, de même que l'on avait déjà dévoré les autres parties du corps. Ce

spectacle eut vingt témoins dans la ferme. Il est curieux que le cannibalisme, autant que j'ai pu m'en assurer, n'existe que chez les nations qui n'ont point de chef héréditaire ou aucune supériorité établie, excepté celle que peuvent procurer la force et la bravoure individuelles. Les indigènes des Marquises, des îles Pommotou, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande, sont tous dans cette catégorie; car leur forme de gouvernement, telle qu'elle existe, est purement républicaine, et sans distinction de rang.

Il n'est pas une portion de notre territoire où les aborigènes aient fait de grands progrès en civilisation; mais le pays le moins avancé est celui qui se trouve à quelques centaines de milles dans le rayon de Sidney. A Port-Stephen, dans le nord, commence pour les tribus un ordre de choses meilleur. Il s'y manifeste un régime pareil à celui des *chieftains*, et tous les indigènes se construisent, avec l'écorce de l'arbre-thé, des huttes commodes assez grandes pour contenir un certain nombre de personnes, et qu'ils nettoient tous les jours. Les habitans de Port-Stephen ont, dans le fait, civilisé sur quelques points ceux de Newcastle par leurs rapports continuels. Ces derniers sont certainement une race supérieure à celle de l'intérieur, et *très* supérieure à celles qui avoisinent Port-Jackson. A Western-Port et en d'autres lieux au sud, on

dit que les naturels bâtissent des cabanes très logeables et même des villages pour y résider; et c'est là le premier degré par lequel l'homme s'élève au-dessus de la brute. Nos tribus du Cumberland ne sont point encore arrivées à ce point. Un bon feu et une bande d'écorce ou un branchage placé au vent pour les abriter suffit à leurs plus grands désirs. J'en ai vu souvent préférer le grand air, même par une nuit froide, à l'abri d'une cabane, et un village qu'un gouverneur leur avait construit tomba bientôt en ruine. Le roi Boungarre prononça la sentence mortelle de cet établissement, quand, consulté sur ce qu'il pensait de ces maisons, il répondit avec un sourire et en levant les épaules : « Bonnes, bonnes, en supposant qu'il pleuve. »

Les naturels, répandus sur tout le comté de Cumberland, sont tellement tombés dans la dépendance des blancs, que, sans ce qu'ils mendient, gagnent ou volent, ils ne pourraient exister. Ils travaillent, du reste, avec beaucoup d'activité, et moissonnent aussi vite que les Européens.

Les tribus de Sidney vivent principalement au moyen de la pêche, pour laquelle les habitans de la ville leur fournissent des hameçons et des lignes. Ils leur rapportent tout ce qu'ils prennent, et reçoivent en paiement de vieux habits, du pain et du rum. Ce dernier article de trafic amène de grandes perturbations parmi les indigènes : ils n'hésitent

pas alors à prostituer aux déportés domestiques les faveurs de leurs femmes pour une tranche de pain ou une pipe de tabac. Les enfans que produisent ces relations sont ordinairement sacrifiés, de même que cela a lieu en cas de jumeaux : les maris exigent ordinairement la mort du premier, et les mères sont souvent forcées de tuer le dernier pour cause de manque de nourriture. Partout les femmes que j'ai vues s'enveloppent d'une espèce de manteau fait en peau d'opossum, ou bien elles se servent d'une couverture; mais les hommes vont entièrement nus sans montrer la moindre pudeur. On en rencontre même, dans les rues de Sidney, se pavanant dans le costume naturel, ayant pendues autour du cou des culottes que le donateur avait certainement consacrées à une autre destination. Il est divertissant de voir les balancemens d'importance de quelques-uns de ces dandys basanés marchant seigneurialement par les rues avec un bâton (*waddie*) qu'ils agitent dans leurs pates noires. Il n'est pas un élégant, à Londres, qui pût mieux faire l'homme important. Nos femmes acclimatées ne se font aucun scrupule de causer face à face avec ces fashionables si peu drapés, et elles ne semblent pas s'apercevoir de leur nudité. Les nouvelles venues, au contraire, ricanent en se cachant les yeux avec leurs doigts, rougissent et se hâtent de passer.

Tous les naturels des environs de Sidney parlent et comprennent très bien l'anglais. Il faut reconnaître qu'ils ont acquis le langage des halles dans la perfection, et il n'est pas un blanc qui pût lutter avec eux en injures et en jurons, qui coulent comme un torrent perpétuel de leur bouche. Ces indigènes sont les êtres les plus injurieux possibles: ils accablent un blanc d'insultes toujours croissantes, s'ils le voient reculer; mais qu'il revienne et menace de les battre, tout s'apaise. Ils se battent ordinairement entre eux avec le *waddie*, chacun baissant à son tour la tête pour recevoir le coup de son adversaire, jusqu'à ce qu'un des deux tombe : on regarde comme une lâcheté d'éviter un coup. Il en est beaucoup cependant qui boxent aussi habilement que le plus habile de Londres.

Comme mendians, ils ne trouveraient pas leurs pareils dans le monde. Ils n'essaient point de vous séduire par de douces paroles, mais ils s'en tiennent à une importunité indomptable, vous suivant côte à côte, de rue en rue, aussi fidèlement que votre ombre, lançant dans votre oreille l'interminable cri : *homium !* donnez-moi un dump! (*dump*, sorte de monnaie qui vaut 15 sous.) Une aumône moindre ne les satisferait pas. Je me promenais un matin, quand je rencontrai, au coin d'une rue, un jeune noir qui me dit: *bonjour, monsieur.* Je répondis, et, je poursuivais mon chemin quand mon homme at-

tira mon attention par ces mots prononcés d'une voix forte : « Arrêtez! monsieur, j'ai à vous parler. — Eh bien, qu'y a-t-il, dis-je? — Mais!... vous savez bien que je suis votre serviteur, et que vous ne m'avez rien payé encore. — Au diable! répondis-je, c'est la première fois que j'en entends parler, et je ne me souviens pas de vous avoir vu. — Certainement je suis votre serviteur, répondit-il, d'un ton très résolu: est-ce que ce n'est pas moi qui fais quelquefois bouillir la chaudière au café pour vous? » Je mis alors ma main dans ma poche, lui donnai tous les sous que j'avais, et, le laissant les compter à son aise, j'allais en avant quand, ayant fait un quart de mille, je fus encore assailli de clameurs: « Holà, arrêtez! arrêtez! » Je me retournai, et je vis mon ami noir qui me faisait signe, et venait à moi sans se fatiguer. Il semblait vraiment qu'il m'attendît tant il allait lentement; et quelle fut ma surprise quand, arrivé près de moi, il me tendit sa main toute grande ouverte avec les pièces de cuivre dedans. « Ce n'est pas assez pour acheter un pain, » me dit-il d'un ton d'humeur. « Eh bien! achetez-en un *demi.* » Telle fut ma réponse, qui fut accueillie par des bordées d'injures.

Vers les bords du Hawkesbury et de la rivière Cowpasture, les aborigènes ne sont pas si dégradés qu'aux alentours de Sidney, et, si on leur bâtit des cabanes, ils les habitent. Il en est beaucoup qui tra-

vaillent à la terre, et d'autres, qui se sont soumis aux vêtemens et à la ration, sont employés comme constables, et traquent les voleurs et les coureurs de bois.

Comme tous les hommes placés dans des situations où leur existence dépend de la pénétration de leurs sens extérieurs, ils possèdent une merveilleuse vivacité du regard et de l'ouïe, et suivent le pas d'un homme sur les terrains de toute nature, pourvu qu'il soit assez récent, et que dans l'intervalle il ne soit pas tombé de pluie. Ils devinent aussi très exactement, depuis combien de temps l'individu a passé, et disent si cette empreinte est celle du pied nu d'un noir ou d'un blanc.

Les naturels du Newcastle et tous ceux des tribus de la côte septentrionale sont dociles, obligeans et disposés à travailler à l'occasion, pourvu que le travail ne soit pas rude. Il est dans ce comté trois indigènes si habiles aux travaux de la terre et si vigilans constables, que les Européens leur ont donné leurs noms; car c'est pour tous les noirs une grande faveur que de recevoir le nom d'un blanc. Une plaque de cuivre ou de fer-blanc, avec une inscription, est aussi d'un grand prix à leurs yeux, et cette plaque, pendue à leur cou, leur donne beaucoup d'importance aux yeux de leurs tribus. Il y a parmi les indigènes beaucoup de mimes excellens, qui rappellent à votre souvenir les individus qu'ils imitent

aussi vivement que s'ils étaient devant vous de leur personne.

Ils appliquent aussi très finement les sobriquets: ainsi ils appelèrent un homme qui a la bouche de travers *wally-wally*, parce que le trait ainsi dérangé ressemble à un fruit contourné qui porte ce nom. Un autre, qui avait la langue embarrassée, reçut le sobriquet de *courakabundy* (la grenouille), à cause de son articulation particulière. Le personnage à la bouche torse était commandant d'un des établissemens : les naturels s'étaient mis dans la tête que ce trait était inhérent à la qualité de gouverneur, et ils ne pouvaient contenir l'expression de leur étonnement de ce que le *cobaun* (gros) *gobernor* n'avait pas la bouche de travers comme le *narang* (petit) *gobernor*.

Le plus comique de nos mimes australiens est Bidgi-Bidgi, qui demeure à Paramatta. Parmi les personnages remarquables qui visitèrent notre colonie, il n'en est pas un qui ait fourni plus de textes divertissans à la conversation, et qui ait eu plus de *pipes* [1] fumées ironiquement en son honneur que le Beaut, fils d'un tailleur renommé de Londres, qui aurait cru son éducation incomplète s'il ne fût

[1] *Pipes*, nom colonial donné aux pasquinades personnelles et politiques ; mais cet emblême n'est plus nécessaire depuis que l'institution d'une presse libre a donné aux libellistes un champ toujours ouvert.

venu faire un tour à Botany-Bay : il y vint donc muni de tous les moyens de paraître avec éclat dans nos premiers cercles. Son ultra-dandysme de paroles, de costume et de manières faisait de sa présence une sorte de nécessité dans toute réunion joviale. Or il était un soir dans un bal, et s'égarait dans les détours de la valse avec une de nos élégantes, tenant sa tête penchée, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec la perfection langoureuse du dandy. Il n'avait jamais été plus exquis; mais tandis qu'il s'abandonnait à la bienheureuse conviction qu'il était le point d'attraction de tous les beaux yeux des danseuses, voilà qu'un grand éclat de rire partit du cercle des spectateurs : il retourna la tête, et vit, à son inexprimable horreur, à son côté, une espèce de lutin *fac-simile* de sa personne, semblable à lui en tout, hormis par le visage qui était noir, et qui valsait en imitant à merveille ses manières et ses mouvemens. Ce n'était autre que le facétieux Bidgi qui, en regardant le beau valseur par une crevasse, avait été saisi d'une rage de danse, pareille à l'effet de la morsure de la tarentule : on l'aperçut, et revêtu par certains plaisans de la société de costumes nécessaires à jouer le rôle du dandy, on l'avait introduit ainsi dans la valse.

Si vous parlez au gai et facétieux Boungarre de l'enfant mulâtre que sa femme lui donna autrefois, il vous répondra en haussant les épaules et

en riant de bon cœur : « Ah oui ! ma femme avait mangé trop de pain blanc ! » et le regard fin et malin dont il accompagne ce propos prouve qu'il comprend la plaisanterie. Comme il est d'étiquette en Australie de prendre toujours sa femme dans une tribu étrangère, l'amoureux part secrètement la nuit, accompagné d'une troupe de ses camarades, et, tombant tous bientôt sur les parens endormis de la jeune fille, leurs waddis à la main, ils leur donnent ainsi la conviction que le mariage projeté est sortable : de son côté, l'amant s'assure les sympathies de sa maîtresse en lui donnant des coups de talon sur les épaules, et la timide jeune fille, ainsi courtisée, se laisse enlever et conduire à la chambre nuptiale, composée de quelques bandes d'écorce ou d'une branche d'arbre pour abriter du vent le couple, et c'est là que se célèbre le mariage, pourvu que la jeune femme ait eu le bonheur de survivre aux tendresses de l'amant.

Ils sont très fins pour tirer une ligne de démarcation entre les diverses classes de blancs avec lesquelles ils sont en contact, et se conduisent à leur égard avec des différences très amusantes. Un jour, un résident qui voyageait dans les bois ayant chargé un noir qui l'accompagnait de faire la cuisine pour lui et son domestique blanc, ils firent rôtir pour le maître un oiseau à une broche de bois, et, pour le domestique, mirent l'autre oiseau

griller, à la manière vulgaire, sur les charbons.

Je me rendais une fois à une ferme sur la rivière Hunter, et je m'arrêtai pour la nuit chez une personne qui faisait sa récolte de maïs, et y occupait cinquante noirs : afin de les récompenser, on leur avait servi pour leur souper des chaudières pleines de courges bouillies qu'ils vidaient de grand cœur.

Des deux côtés d'un pot rempli à déborder, placé à distance royale du repas du vulgaire, étaient le roi Cobera et la reine Mary, trop agréablement occupés de leurs cuillères de bois pour s'apercevoir de ma présence. Cobera ne quitta pas de l'œil le pot, tant qu'il y resta le contenu d'une coquille de noix, puis, se renversant et regardant sa grosse panse avec délices, il la frappa doucement de sa main gauche en disant : « Ventre crevé! » et se tourna alors vers mon hôte, qui me parlait en ce moment. Il sembla me voir pour la première fois, et, me montrant avec sa cuillère de bois de si près qu'il faillit me crever l'œil, il dit dédaigneusement : « Quel est le nom de ce garçon blanc? »

Pour s'appeler à distance ils font usage du mot *cou-i*, qu'ils emploient comme nous faisons de *hallo*. Ils prolongent le son *cou*, et terminent par un *i*, qu'ils lancent d'un ton bref et perçant.

Ils sont excellens tireurs quand ils sont habitués à l'usage du fusil, et les blancs ont en eux des ennemis dangereux par leur subtilité; car, grâce à la

finesse de leur vue, ils découvrent le moindre objet en mouvement dans les bois, et tout animal qui les parcourt est bien vite traqué par eux. Il est donc tout-à-fait impossible de les surprendre, excepté le matin de bonne heure, et avec l'aide d'un guide indigène : ils peuvent cependant toujours échapper aux blancs en se glissant d'arbre en arbre; car, même quand on les voit, il est très difficile de les distinguer du bois brûlé par le soleil. Ils craignent d'attaquer les blancs, quelque peu nombreux qu'ils soient, quand ils sont armés de fusils; car ils connaissent l'inévitable justesse de ces armes, et le meilleur moyen de battre en retraite avec sécurité est de les tenir en échec en leur montrant le fusil, car, dès qu'il a fait feu, ils se jettent sur leur victime et la percent de leurs dards. Pendant la guerre pénible qu'il fallut soutenir contre eux en 1816, un cultivateur qui était au milieu de son troupeau fut averti par l'agitation que manifestaient ses bestiaux qu'il y avait dans le voisinage quelque chose qui les contrariait, et bientôt un sifflement de dard l'avertit de ce que c'était : une flèche ficha son chien en terre.

Les sauvages, qui s'étaient serrés autour de lui en demi-cercle, comme c'est leur coutume, poussèrent un cri formidable, et firent voler une grêle de dards qu'il n'évita qu'en se ramassant derrière un arbre. Il prit ensuite son fusil, et les tint ainsi à dis-

tance jusqu'à ce qu'il eût atteint une rivière : là, il fit feu, et traversa l'eau à la nage. Le bétail a une antipathie toute particulière pour les sauvages, et qui semble tenir à des émanations qui leur déplaisent. Quand ils en rencontrent dans les bois, ils fuient devant eux en respirant fortement et en faisant des ruades, ou bien ils les poursuivent comme s'ils étaient enragés, et les forcent à grimper aux arbres avec la légèreté des singes.

La vengeance chez eux, comme chez la plupart des sauvages, n'est jamais assouvie tant qu'elle ne s'est pas éteinte dans le sang d'un adversaire. Ainsi que les Chinois, ils s'inquiètent peu de la personne, mais si un *blanc* les a offensés, ils passent généralement leur colère sur le premier individu de cette couleur qu'ils trouvent à leur portée. Ils ne savent pas, dans leur état sauvage, ce que c'est qu'*oublier* ou *pardonner*. De leur côté, quand ils ont tué un blanc, ils s'attendent toujours à des représailles, quels que soient les signes d'amitié que les autres blancs puissent leur donner, et ils se croient toujours destinés à un châtiment, attribuant le défaut de talion à la peur ou au manque d'occasion. C'est pourquoi ils ne se croient jamais en sûreté, tant que quelques-uns des leurs n'ont pas reçu la mort de la main des blancs, et ils continuent leurs meurtres jusqu'à ce que le sang ait expié le sang.

Il faut convenir que certains déportés leur

avaient donné de justes sujets de vengeance; mais lors des meurtres qui eurent lieu en 1816, sur les bords de la rivière Hunter, la conduite des indigènes fut marquée par des circonstances de la férocité la plus capricieuse et la plus lâche. Un planteur écossais s'était établi sur cette rivière, et des affaires l'ayant appelé à Sidney, il laissa, pour diriger ses affaires, son cousin avec un domestique irlandais déporté en dernier lieu. Leur situation isolée paraît avoir poussé les noirs à la résolution d'assassiner ces deux malheureux, et de piller le domaine. Dans ce but, ils s'approchèrent comme à l'ordinaire, sous les apparences d'une bonne disposition, et pendant que le maître était assis sur un tabouret, lisant près de la porte de la cabane, un misérable de taille élevée, boiteux et au regard atroce, nommé *nullan-nullan* (le batteur), se glissa derrière lui avec une formidable massue, et lui écrasa la tête: les cannibales mangèrent ensuite la cervelle. On trouva, à soixante pas de là, le domestique couvert de branches, et la maison fut entièrement pillée. Les troupeaux étaient à quelque distance, paissant sous la garde d'un fidèle chien écossais.

Un détachement de constables et de soldats se mit à leur poursuite, et alors on vit une preuve d'affection maternelle bien frappante. Une femme était pourchassée et fuyait, tenant son enfant sur son dos. Bien qu'elle dût s'attendre à recevoir un

coup de fusil, elle prit la noble résolution de sauver son enfant au risque de sa vie, et se mit à courir avec son fardeau, en appelant son mari à son aide. Enfin, épuisée par ses efforts, elle tomba avec son enfant dans une terre molle et marécageuse, et tout espoir semblait évanoui, quand tout à coup le père apparut sur la crête d'une hauteur voisine, défiant ses ennemis, et leur annonçant sa présence par des cris retentissans. Quand la mère vit le secours à portée, elle poussa l'enfant en avant vers son père, qui l'encourageait en battant des mains et en l'appelant à haute voix. Pendant ce temps, la petite créature, comme ayant la conscience du danger, grimpa vers le sommet de la hauteur avec une rapidité étonnante, monta sur les épaules de son père, et tous deux disparurent promptement dans les bois.

Gardez-vous de jamais frapper les indigènes sauvages qui ne connaissent pas les Européens, même si vous les prenez à voler; car ils se vengent en vous ôtant la vie à un instant ou à un autre, si vous ne parvenez pas à les calmer. Ils ne font pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un papillon. Si vous tombez dans leurs mains, il ne faut paraître ni épouvanté ni menaçant, mais montrer une tranquillité froide, et l'air de la plus parfaite confiance en eux.

Un bel exemple d'intrépidité et une preuve de

l'influence du pouvoir des femmes, même sur les sauvages les plus grossiers, eurent lieu en 1816, sur les bords de la rivière Hunter, à l'époque des atrocités commises par les noirs sur les blancs. Les naturels des environs de Morton, résidence du lieutenant Ogilvie, s'étaient maintenus dans les termes les plus amicaux avec son établissement; mais, pendant son absence, un détachement de soldats et de constables les avaient maltraités, et provoqué ainsi des mesures hostiles de leur part. Mistress Ogilvie était chez elle entourée de sa jeune famille et de quelques domestiques, quand les hurlemens menaçans d'une troupe de sauvages, qui avaient investi sa demeure, éveillèrent tout à coup son attention, et firent qu'elle appela à elle toute son énergie, pour faire face à la catastrophe imminente. Les indigènes s'étaient emparés de deux constables qu'ils serraient par le cou, en leur disant le plus d'injures que pouvait leur permettre le peu qu'ils savaient d'anglais, et ils se préparaient à leur faire sauter la cervelle avec leurs *waddies*, quand mistress Ogilvie, se jetant intrépidement au milieu des massues et des dards dirigés contre eux, leur imposa tellement par sa fermeté, qu'ils se retirèrent au bout d'une demi-heure, en bonne intelligence avec tous les membres de l'établissement.

Si vous les trompez une fois, ils ne vous croient plus, et ils n'auront jamais confiance en vous. Ils ont

quelques sentimens de superstition, car on ne peut ici prononcer le mot de gion, puisque ces idées ne les poussent pas plus à faire de bonnes actions, qu'elles ne les éloignent des mauvaises. Ils croient à un esprit du bien qu'ils nomment *Coyan*, et à un esprit mauvais nommé *Potoyan*. Ils tiennent pour certain que le premier surveille les machinations du dernier, contre lesquelles il les protége, et aide à retrouver les enfans que l'autre attire pour les dévorer. Ils se rendent d'abord favorable Coyan, au moyen d'une offrande de dards, puis ils se mettent à la recherche de l'enfant perdu. S'ils le découvrent, il est bien entendu que Coyan en a le mérite, mais s'ils ne le trouvent pas, il en infèrent que l'on a fait quelque chose pour s'attirer son déplaisir. Potoyan rôde, quand la nuit est venue, à la recherche de sa proie, mais il craint d'approcher du feu qui sert de protection contre lui : c'est pourquoi les naturels n'aiment pas voyager de nuit, ou dormir sans un grand feu allumé à côté d'eux. Les noirs de Sidney dorment autour d'un grand brasier; mais, dans l'intérieur, ils vont se tapir chacun à part, près d'un petit feu.

On irrite Potoyan si l'on fait tournoyer en l'air un bâton enflammé : — Ne faites pas cela! ne faites pas cela! s'écrient les timides, le diable va venir! Sa manière ordinaire de s'annoncer est de faire entendre un sifflement bas et continu, semblable à

une petite brise soufflant dans des branchages. Un habitant du Newcastle tira une fois partie de cette circonstance, pour débarrasser son veranda d'un groupe de ces croyans dans le pouvoir de Potoyan, qui s'y étaient entassés pour y passer la nuit, mais qui tenaient le propriétaire dans un purgatoire perpétuel, par les claquemens discords et incessans de leurs langues. Comme il ne voyait aucune probabilité d'être délivré de ce fléau, il se glissa doucement à la fenêtre, l'ouvrit sans bruit, et fit vibrer le sifflement fatal de Potoyan. On entendit d'abord murmurer à voix basse parmi les naturels, puis suivit un silence de mort, comme si toutes les oreilles étaient tendues pour chercher à distinguer le son; alors le propriétaire de reprendre son sifflet, et les indigènes de sauter tous hors du veranda, dont ils ne firent plus à l'avenir leur chambre à coucher.

Quoiqu'ils soient brutaux entre eux, et qu'ils tuent sans aucun scrupule leurs nouveau-nés, quand ils manquent des moyens de les nourrir, cependant ceux qu'ils gardent sont élevés avec la plus grande affection, et le chagrin que leur cause la mort d'un parent, quoique de peu de durée, est très violent.

Ils ne sont pas difficiles sur l'article du manger en aucun temps, mais surtout quand la faim les presse, ils avalent tout alors avec avidité : vers de terre, serpens, baleine puante, tout y passe, jusqu'à

la vermine, dernière ressource qu'ils trouvent sur leurs personnes ainsi que les singes. Il est curieux de les voir poursuivre un opossum, lorsqu'il s'est réfugié dans un arbre. Quand ils ont bien reconnu sur le tronc les traces de ses griffes, ils y grimpent au moyen de coches qu'ils y font à mesure, et quand ils sont arrivés au trou où ils supposent que l'opossum est caché, ils le sondent avec un long bâton, et s'assurent ainsi de la présence de l'animal. S'ils ne peuvent pas alors le prendre avec la main, ils ouvrent un trou un peu au-dessous de l'ouverture, sondent encore pour forcer l'opossum à cacher sa tête, puis, plongeant encore la main dans le creux, ils saisissent l'animal par la queue, le tirent et le tuent en le jetant sur le tronc de l'arbre. Ils aiment beaucoup avoir les cheveux coupés par un blanc, à cause de la promptitude et de la facilité avec laquelle cette opération est exécutée par les ciseaux au lieu du coquillage qu'ils emploient. Quand pour la première fois je m'établis dans le voisinage de certaines tribus qui ne connaissaient pas les Européens, j'eus très souvent cette cérémonie à faire, pour les amuser et me délivrer de leurs importunités. Je ne les rencontrai ensuite jamais dans le bois, sans qu'ils se missent à pousser des cris perçans en me montrant, à leurs têtes tondues, qu'ils étaient mes vieux amis. J'en connus que la vue d'un miroir terrifia au dernier point;

un vieillard surtout s'y regarda d'un air si grave et si épouvanté à la fois, que je ne pus retenir un éclat de rire. J'ouvris alors la bouche, et je m'avançai vers sa figure répétée par le miroir, comme pour l'avaler : il poussa un soupir et frissonna visiblement, en se retournant pour éviter ce spectacle, mais sans essayer de fuir. Alors, de quelque côté qu'il se tournât, je lui appliquais toujours la glace devant la figure, et lui, comme pour se dérober à la terrible apparition qu'il croyait avoir devant lui, il fermait les yeux le plus serré qu'il put, et tremblait comme un homme pris de fièvre. Il ouvrait cependant de temps à autre un petit coin de l'œil avec précaution, pour regarder si le lutin était parti. Quant à moi, je restai à le voir, les dents claquant de terreur, pendant une minute, puis un de ses camarades vint tempérer ses craintes; mais son regard effaré, et le gros rire contraint qu'il fit entendre quand il regarda encore dans la glace, témoignèrent de son peu de goût pour cette vision.

Leur saleté native est la source de maladies honteuses, et j'ai remarqué sur un homme des symptômes de syphilis; mais ces plaies et toutes les autres se guérissent en eux avec le temps. J'ai vu un homme, qui avait eu une petite souche d'arbre fichée dans le pied, creuser un trou et tenir le membre blessé dans la terre moite avant d'ex-

traire le corps étranger : triste espèce de cataplasme!

Ils sont vifs, enjoués, curieux et intelligens, et on a constaté qu'ils apprennent à lire, à écrire, etc., presque aussi vite que les Européens. Il est difficile d'allier cette aptitude reconnue en eux avec le degré infime qu'ils occupent sur l'échelle de la civilisation. Ils semblent, en vérité, être la chaîne intermédiaire qui sépare l'homme du singe. Les mouvemens prompts et saccadés de la plupart des naturels tiennent beaucoup de ceux des animaux sauvages de nos forêts. Un singulier mouvement de contorsion subite qu'ils donnent à leur tête, et la burlesque manière, toute de singe, avec laquelle ils lèvent leurs mains pour regarder le soleil ou tout objet lointain, se rapprochent plus des mouvemens de nos quadrupèdes des forêts que de ceux des bipèdes civilisés. Cependant nos aborigènes sont, en général, loin d'être laids, et il en est de jolis dans l'un et l'autre sexe quand ils sont jeunes; mais, quant aux vieilles femmes, ce sont de véritables épouvantails.

Ici, quoique le gibier et les autres articles de subsistance soient assez abondans dans les bois de l'intérieur, ces ressources sont cependant tellement éparses, que les indigènes sont contraints d'être perpétuellement en mouvement pour se les procurer. Il est donc impossible pour eux de s'établir

à demeure. Cette vie nomade est probablement une des causes de leur nature brute, car pourquoi chercheraient-ils à se fabriquer des ustensiles qu'ils ne pourraient emporter dans le léger bagage qu'il leur faut pour ces courses continuelles?

Le Nouveau-Zélandais est obligé de se faire une résidence fixe au milieu de ses ignames, de ses patates douces et des cochons qu'il élève pour se nourrir, parce que les bois ne lui fournissent pas assez de gibier pour se soutenir. Il orne sa cabane de coupes sculptées et d'autres ustensiles utiles qu'il prépare dans ses heures de loisir, et qu'il se fait gloire de montrer. Toutefois nos tribus australiennes trouvent dans le continuel changement de lieux une distraction suffisante, tout en se procurant leur nourriture, tandis qu'au moyen des guerres perpétuelles, de la destruction des enfans et du concubinage, ils diminuent la population. Ils ne sont jamais poussés à la nécessité de se réunir et de subvenir à leurs besoins par des moyens artificiels, comme la plupart des naturels de nos îles méridionales. Les indigènes qui vivent sous des toits sont en général ceux qui habitent certaines portions de la côte, où les huîtres et le poisson leur assurent un nourriture suffisante pour la plus grande partie de l'année.

Comme je l'ai fait remarquer, l'état stationnaire dans lequel restent les Australiens s'explique par

leur absence totale de hiérarchie. Les tribus de l'Amérique septentrionale, où les chefs sont tout simplement des conseillers, sans aucun pouvoir pour contraindre à l'exécution de leur avis, et par conséquent pour rompre les vieilles habitudes sauvages des tribus, restent dans la même position d'abrutissement. Les habitans de la Nouvelle-Zélande viennent encore d'une manière plus frappante à l'appui de ces observations. Il n'existe parmi eux aucun chef, si ce n'est cette espèce de contrôle que le commandant d'une troupe de bandits exerce sur sa bande. Aussi, bien que les missionnaires soient depuis plus de quinze ans dans ce pays, les indigènes n'en restent pas moins barbares. Quel contraste cependant offrent à présent les tribus de la même nation qui habitent les autres îles de la mer du Sud, sous un régime plus efficace de gouvernement! A Taïti, dans les Sandwich et les autres groupes maintenant chrétiens, les missionnaires en s'assurant l'amitié des rois et des chefs absolus, et en les ramenant à leurs opinions, ont non-seulement mis en sûreté leurs personnes et leurs propriétés, mais ils ont encore acquis des aides utiles pour convertir et civiliser la masse du peuple. Nous avions ici, à Jackson, une institution fondée par un des gouverneurs, où les enfans des naturels étaient élevés, et d'où ils sortaient à l'âge de puberté, sachant très bien lire et écrire; mais comme

ils étaient très associés, et que cette cohésion avait maintenu intacts en eux leurs instincts et leurs idées premières, ils reprenaient leurs vieilles habitudes dès qu'ils étaient rendus à la liberté. Depuis, un autre gouverneur a pensé qu'il valait mieux les diviser, et les garçons sont placés dans l'asile des orphelins blancs, et les filles dans l'asile des orphelines. Là, mêlés avec une nombreuse population blanche, ces enfans prendront graduellement les manières de leurs compagnons.

Currency ou population née dans la colonie.

Nos frères nés dans la colonie, ou créoles, sont plus connus ici sous le nom générique de *currency*[1], en opposition à *sterling*, nom des habitans nés dans la mère-patrie, ou colons. Ce nom fut, pour la première fois, donné par un facétieux quartier-maître de régiment; car alors la livre *currency* était *inférieure* à la livre *sterling*. Nos garçons et nos filles currencys sont une belle race qui fait honneur au pays qui les a produits. Ce nom est un titre suffisant à l'estime de la population éclairée; mais il est risible de voir les gambades que font quelquefois certaines de nos vieilles femmes sterlings, quand elles se querellent avec des currencys. « Misé-

[1] Ces dénominations sont bien caractéristiques du peuple marchand qui a fondé la colonie. CURRENCY veut dire *le cours de l'argent*. STERLING signifie *le taux légal de la monnaie*.

rables! s'écrient-elles, comment osez-vous me montrer votre tête *currency*? Je suis *sterling*, je veux que vous le sachiez.»

Pour ceux qui connaissent le simple et mâle caractère dont fait preuve cette partie de notre population, elle est le sujet des louanges de tous. Et que pourrait-on dire, en effet, de plus en leur faveur, si ce n'est qu'ils sont à peine atteints des vices qui étaient si remarquables chez leurs pères? L'ivrognerie est presque inconnue chez eux, et leur honnêteté est devenue proverbiale. Le petit nombre d'entre eux qui se sont mal conduits, ayant agi sous les mêmes influences des parens, presque tous condamnés currencys, appartiennent à trois familles très nombreuses de la colonie. Ce fait est la meilleure preuve de l'utilité du mariage dans l'intérêt de la réforme criminelle. Puisqu'il est dans la jeunesse currencye si peu d'individus égarés dans le sentier du vice, il faut conclure que leurs parens n'ont pas au moins cherché à les déranger. Ainsi donc le bienfait du mariage, dans une nouvelle colonie, ne consiste pas seulement à peupler d'habitans jeunes et attachés au sol par la naissance des déserts et des solitudes; mais il a aussi pour effet de faire tourner les vieilles imputations d'immoralité et de penchant au vice, du côté de l'honnêteté et de la vertu.

Les currencys deviennent grands et sveltes comme

les Américains, et sont en général remarquables par ce caractère saxon des cheveux blancs et des yeux bleus, que d'autres écrivains ont constaté. Leur teint, dans la jeunesse, est d'un jaune pâle, et même, dans un âge plus avancé, ils sont facilement reconnaissables près des individus nés en Angleterre. Les joues de rose ne sont point de notre climat, non plus que de celui de l'Amérique, où un teint fleuri vous attirera indubitablement cette observation : « Vous êtes du vieux pays, vous ? » Les jeunes filles perdent en général leurs dents de bonne heure, et cette calamité commence toujours à l'époque de la puberté. Les jeunes gens d'un rang inférieur aiment mieux s'attacher au commerce ou se mettre à la mer, que passer au service des planteurs comme valets de fermes. Ceci vient, sans aucun doute, autant de la répugnance qu'ils éprouvent à se mêler aux condamnés, si généralement employés dans les fermes, que d'un sentiment de vanité. Les travaux de l'agriculture n'ayant jusqu'ici prospéré que par les mains des condamnés, ils regardent cette profession comme dégradante, absolument de même que les blancs établis dans les colonies à esclaves, voyant que ces derniers seuls travaillent, repoussent le travail de toute nature. C'est ce même sentiment, et aussi les idées hostiles que leur ont communiquées leurs parens, qui les détournent d'une manière si indomptable de

l'emploi de petits constables ou du service militaire.

Les jeunes filles sont douces, modestes et très simples : comme les enfans de la nature, elles sont crédules et très faciles à induire en erreur. Dans les classes inférieures, elles désirent ardemment entrer au service d'une maison respectable, pour échapper à la tutelle de leurs parens, qui sont souvent des misérables. Elles aiment à étaler leurs jolis cheveux bouclés, relevés par un peigne d'écaille de tortue; et, chaussées de pantoufles ou les pieds nus, elles vont et viennent isolément. Elles sont, en général, de très bonnes servantes, avec un gage de 10 à 15 livres (250 à 300 francs) par an. Il ne paraît pas commun qu'elles placent la chasteté au premier rang des vertus, et cette facilité de mœurs vient de ce que leurs parens ne leur ont jamais appris à en faire grand cas, mais surtout de ce qu'elles voient que jamais la violation de cette loi de pureté n'a empêché le mariage. Elles aiment beaucoup à folâtrer dans l'eau, et celles qui demeurent près de la mer savent nager et plonger comme des poules d'eau. Les jeunes currencys sont très attachés à leur pays, qu'ils regardent comme le *nec plus ultra*, et l'aspect de Londres même, s'ils y font un voyage, ne les détrompe point. Il n'est pas de magasins qui égalent ceux de Sidney, et les vaches anglaises donnent

moins de lait et de beurre que les vaches de l'Australie. Une jeune fille, à qui l'on demandait si elle voudrait aller en Angleterre, répondit avec une grande naïveté : « J'aurais peur d'y aller, *parce qu'il y a tant de voleurs !* » Elle se figurait, sans doute, l'Angleterre comme une ruche entièrement composée de ces frelons dont des essaims venaient chaque année peupler les déserts de la colonie. Les jeunes gens se marient, en général, de bonne heure, et ne paraissent pas goûter le système de concubinage si populaire parmi leurs frères sterlings. Dans leurs cadeaux, je n'ai point vu des échanges de gages d'amour, des mémentos de roses, des bouts de ruban, des pièces de douze sous cassées en deux, ou autres reconnaissances tendres qui sont en usage chez les jouvenceaux du commun en Angleterre. J'ai cependant trouvé, une fois, quelque trace de ces coutumes antiques, dans le présent d'un jambonneau confit et d'une livre de sucre, fait à une de nos nonnes de Newcastle, pour miner et battre en brèche sa vertu.

Il existe dans la conversation des currencys une circonstance étrange : c'est que l'argot des voleurs est entré pour beaucoup dans la langue qu'ils parlent actuellement le plus honnêtement du monde, mais avec tous les accens possibles des trois royaumes.

Nos garçons currencys sont renommés pour leur

courage et pour leur esprit de corps. Si un soldat vient à se prendre de querelle avec l'un d'eux, toute la ruche court à son aide : les enfans currencys se livrent aussi de fréquens combats dans les rues. Ils observent avec beaucoup de gaîté plusieurs des divertissemens anglais, tels que les fêtes de Noël avec ses chants, et les mascarades du carnaval.

Coup d'œil en arrière sur la chronologie de la colonie. Améliorations. Probité des marchands. Convicts. Commerce. Manufactures. Navigation.

Il est aussi agréable que surprenant de reporter ses regards vers l'époque de la fondation de la colonie par le gouverneur Phillips, en 1788 : il n'y a que trente-huit ans depuis lors, et quels merveilleux changemens ont été effectués par le travail des Anglais bannis de la mère-patrie pour expier leurs crimes sur ces rivages lointains ! Les premiers fondateurs eussent eu peine à concevoir qu'en transplantant quelques criminels incorrigibles dans les solitudes de l'Australie, à seize milles de leur patrie, ils semaient les germes d'un empire puissant, qui aujourd'hui même dépasse en rapidité de progrès vers les richesses et la puissance tous ceux qui ont été fondés sur le continent Américain. En prenant les événemens les plus dignes de mémoire suivant l'ordre chronologique, on trouve que le premier

débarquement eut lieu le 26 juin 1788, et ce jour est encore célébré par un dîner anniversaire des notables habitans, fondation qui ne s'oblitèrera point, sans doute; car elle est bien de nature à nous encourager, par la comparaison de ce que *nous étions* avec ce que *nous sommes*.

Il est d'ailleurs extrêmement curieux de prendre une population courageuse, intelligente et honnête, et de retrouver à ses sources si impures tant de criminels, dont la descendance compose aujourd'hui la majorité de nos currencys! Ces coupables ont ainsi expié leurs crimes envers la société, en lui léguant une bien précieuse prospérité! Le bien est provenu du mal, et le désert sauvage s'est transformé en Éden.

En décembre 1789, un an après la fondation de la colonie, la première récolte eut lieu à Paramatta; en 1790, le premier planteur, James Ruse, prit possession de sa terre; en 1791, douze prisonniers furent établis sur les bords de l'Hawkesbury, et en 1793, ils donnèrent douze cents boisseaux de blé au gouvernement. En 1796, on joua la première comédie. En 1803, le premier de nos journaux, *la Gazette de Sidney*, fut publié. Le premier suicide eut lieu dans sa même année, un homme s'étant pendu dans la geôle. En 1805, M. James Underwood construisit le premier bâtiment colonial. En 1806, le Hawkesbury déborda pour la première

fois, et il y eut presque disette. Le premier recensement général se fit en 1810, et les rues de Sidney reçurent leurs noms. En 1813, on fonda la foire de Paramatta, et en 1817, la banque de Sidney. En 1818, on jugea le premier cas de *crim-con* (adultère). En 1825, on condamna pour la première fois pour rupture de promesse de mariage, et 1826 vit s'ouvrir le premier concert.

Tel est, dans sa confusion, le tableau de nos premiers faits et de nos premiers résultats. Ceux qui n'ont pas assisté au développement graduel de ces choses, mais qui se bornent à considérer la colonie dans son état actuel de progrès, ne peuvent se faire qu'une faible idée des changemens opérés. C'est le vieux résident, celui qui nomme encore Sidney avec sa population de douze mille âmes *le camp*, qui peut apprécier ces améliorations. Celui qui se rappelle les rares huttes de terre et les tentes isolées éparses dans la forêt, ou le fourré autour de Sidney-Cove, connue alors sous le nom de *camp*, devenue aujourd'hui une ville populeuse et florissante, cet homme est le seul en état d'apprécier les changemens que le temps et l'industrie ont amenés.

Il arrive encore souvent de rencontrer des gens qui, en racontant les vieilles aventures de la colonie, vous montreront l'endroit où ils venaient tirer des perroquets dans la grande rue, qui était

alors un bois épais, et vous désigneront le lieu où ils abattaient des arbres sur l'emplacement même des plus belles maisons; vous entendrez réciter des histoires de personnes égarées sur le sol même où est aujourd'hui la capitale de l'Australie, tandis qu'un déporté vétéran indiquera au coquin d'hier l'arbre encore florissant sous lequel bien des milliers de coups de fouet avaient été distribués: quel changement dans l'état des choses depuis vingt ans! Alors un de mes amis était obligé d'aller à pied à Paramatta pour rendre ses devoirs au gouverneur, et comme ses bottes de kangarou lui avaient manqué en chemin, il lui avait fallu paraître au lever de son excellence, n'ayant point d'autre chaussure que ses bas; car, il eût été impossible d'acheter ou d'emprunter dans toute la ville de Paramatta, qui n'était alors qu'une collection de chétives huttes, une paire de souliers. Maintenant il en trouverait un assortiment inépuisable dans les nombreuses rues qui coupent Paramatta, et pourrait arriver journellement à cette ville par cinq divers moyens de transport, trois par terre, deux par eau. Et il n'y a pas vingt ans que, sur le terrain que ces rues couvrent, un commandeur en robe de chambre et en pantoufles de maroquin, marchait derrière les condamnés défricheurs, ayant sous le bras droit un énorme bambou, dont il frappait à coups redoublés les épaules des travailleurs qui n'avaient

pas complétement arraché les herbes et les souches. A présent il existe cinquante mille habitans sur une étendue de pays de deux cents milles carrés: la justice leur est administrée par des cours civiles et criminelles, et par six cours d'assises et onze bancs des magistrats pris parmi eux. Là où, trente-huit ans auparavant, il ne se trouvait pas un seul des animaux d'Europe, il y a maintenant plus de deux cent mille moutons, cent mille têtes de bétail, et quelques milliers de chevaux d'utilité ou d'agrément.

Une seule de nos distilleries emploie cent mille boisseaux de grain; et quatre moulins à vapeur, dix moulins à eau, seize moulins à vent, et deux qui sont mus par des chevaux font de notre froment une excellente farine.

Sur l'emplacement seul de Sidney, quelle métamorphose! Il n'y avait là, à trente-huit ans de nous, pas une hutte, pas un mouvement de commerce: c'est à présent une ville d'un mille carré, qui regorge de citoyens industrieux, et pleine de mouvement commercial. Nous avons maintenant quatre bâtimens employés constamment à la pêche de la baleine, six, à celle des veaux marins, deux, comme paquebots entre Sidney et Newcastle, un entre Sidney et Hobart-Town. Plusieurs vaisseaux font le commerce entre Sidney et Port-Dalrymple; sans compter la navigation secondaire et de cabo

tage. Dans les treize mois qui ont précédé le mois de juin 1826, vingt quatre bâtimens anglais nous ont importé pour une valeur de 200,000 livres, en nous amenant beaucoup de planteurs honorables. Des cargaisons d'une égale valeur nous sont arrivées sur dix vaisseaux de l'Ile-de-France, cinq de l'Inde, quatre du Brésil, deux du Cap, et cinq de la Chine. Nous avons aussi un négoce assez lucratif avec les îles de la mer du Sud et la Nouvelle-Zélande.

Il est vraiment étonnant de voir quelle intelligence possèdent pour les affaires la plupart des gens qui nous sont amenés, et beaucoup d'entre eux sous le *patronage* de l'honorable secrétaire pour le département de l'intérieur, avec un certificat de conduite du greffier criminel. Ce sont en général des gens de talent, mais de talent mal appliqué d'abord. Soit que leurs principes subissent un changement quand ils touchent la terre de l'Australie, soit qu'ils découvrent qu'il y a ici plus à gagner par l'honnêteté que par la friponnerie, ils quittent ce dernier métier pour l'autre profession; et leurs facultés, dirigées dans ce nouveau canal, y font fleurir l'art de faire de l'argent. Si je dis qu'un étranger court moins le risque d'être trompé par un marchand de Sidney que par ceux de Londres, même par ceux qui passent pour honnêtes, je ne prétends point dire que les nôtres sont plus probes en principes, mais je me borne à constater un fait qui ré-

sulte de la position respective de chacun. Dans l'immense Londres, où les affaires publiques captivent l'attention publique tout entière, un marchand peut tromper un étranger sans que sa réputation commerciale en soit atteinte; mais dans la communauté très circonscrite de Sidney, où tout individu est connu, les plaintes d'un étranger dupé ne manqueraient pas de passer de bouche en bouche, et le crédit du marchand en serait sensiblement altéré. Il pourra paraître encore plus étrange de m'entendre affirmer que l'on peut mettre une confiance aussi entière dans les marchands déportés que dans ceux qui ont émigré volontairement. Un *émancipiste* [1] marchand sait qu'il a été connu autrefois pour un coquin, et que sa conduite sera surveillée de plus près que celle d'un homme qui a toujours passé pour intègre.

La pêche de la baleine sur notre côte présente une perspective de bénéfice à nos entreprises, et fixe déjà à un haut point l'attention publique. Les baleines sont en général de l'espèce noire, et abondent sur nos côtes aux époques ordinaires, et les bateaux en prennent beaucoup dans nos ports. Les vaisseaux de l'Angleterre et de l'Amérique viennent en emporter les produits. On se procure aussi l'huile d'éléphant en grande quantité sur l'île Macquarie (51 degrés latitude sud).

[1] Celui qui a été déporté.

Cette île n'a point d'ancrage sur ses côtes, car ce n'est qu'une montagne qui se dresse au milieu des flots tumultueux de la mer du Sud, sans un arbre ou un arbuste d'aucune espèce, et couverte seulement de grandes touffes d'herbe grossière. Le perroquet vert foncé, qui porte le nom de cette île, s'y trouve en grande abondance et habite là un climat aussi froid et aussi désolé que les Orcades. Il reste toute l'année sur l'île des Hommes pour tuer les éléphans de mer qui la fréquentent, et en extraire l'huile.

Des détachemens appartenant à deux ou trois individus s'y trouvent souvent ensemble, et il n'est pas rare qu'il s'élève entre eux, pour la suprématie sur cette morne côte d'un demi-mille, des guerres plus acharnées que parmi les héros de Rome pour la domination du monde. Les combattans avec leurs longues barbes, leurs habillemens graisseux, et leur teint basané ou noirci, ressemblent plutôt à des troupes de démons sortis des régions infernales qu'à des chrétiens baptisés. Ils tirent leurs provisions de Sidney; et quant à la lumière ou au combustible, l'huile leur fournit tout : leurs misérables huttes à murs de pierre, mêlée de tourbe, et à toit d'herbe, deviennent aussi sales et aussi dégoûtantes que l'intérieur d'un palais eskimau. On les paie en proportion de l'huile qu'ils procurent. L'huile et les peaux de veaux marins viennent principale-

ment des côtes de la Nouvelle-Zélande, et des îles du détroit de Bass. Quant à nos manufactures, il en existe peu, et ce sont principalement des fabriques d'étoffes de laine assez grossières, mais très durables. On fait aussi à Sidney des cordes et de la ficelle avec le lin de la Nouvelle-Zélande. La peau du kangarou est pour les tanneurs ce que le veau est chez vous, et l'Australie produit plusieurs arbres dont l'écorce peut servir de tan : on fabrique des chapeaux avec la fourrure de l'écureuil volant. Outre la plupart des autres professions, la construction des bateaux et des navires a acquis une certaine importance, et notre colonie a lancé plusieurs beaux bâtimens faits avec un bois gommeux, qui est aussi convenable à ces constructions que le bois de tek.

Nuances de la société autralienne. Intérieur des maisons. Établissemens d'éducation et d'utilité publique. Journaux. Cabinets littéraires. Presse coloniale. Abus.

Notre société se divise en cercles comme en Angleterre, mais les particularités de sa composition y amènent nécessairement plus de nuances. Nous avons d'abord, comme je l'ai dit, la *sterling* et la *currency* : cette dernière classe porte le nom de *tige de blé d'Inde*, allusion à la naissance de ces individus sur le sol de la colonie. Voici la première grande division. Viennent ensuite les *légitimes*, c'est

à-dire ceux qui ont des raisons *légales* pour visiter l'Australie, et les *illégitimes*, ou ceux qui sont exempts de ce stigmate. Les *mérinos purs* sont une variété de cette dernière espèce, et elle se vante d'être du sang le plus pur de la colonie. Nous avons aussi nos *titrés*, ou les déportés qui ont la marque; et les *non titrés* qui ne portent ni marque ni caractère extérieur pour désigner l'homme. Les titrés ont tous des caractères *officiels*, comme employés par le gouvernement à entretenir les rues, à faire de la brique et à d'autres travaux analogues.

Les condamnés récemment arrivés sont connus sous le nom facétieux de *canaris*, à raison du jaune dont on les habille à leur débarquement; mais quand ils sont bien établis, on les désigne plus respectueusement par le titre d'*hommes du gouvernement*. Quant au mot *convict* (condamné), il est rayé avec soin du dictionnaire de Botany-Bay, comme étant trop dur et trop chatouilleux à prononcer sous ces latitudes si susceptibles. Il n'y a que peu d'années qu'un individu, transporté sur la terre de Van-Diémen pour piraterie, et ensuite émancipé à cause de sa bonne conduite, obtint un jugement contre un libelliste qui l'avait appelé maudit *convict;* et ce jugement était très bon; car, si un vil langage était toléré, il règnerait chez nous des dissensions perpétuelles.

Toutefois la grande division de nos gens libres

existe dans la classe des *émigrans* qui sont venus ibrement d'Angleterre, et celle des *émancipistes*, arrivés ici comme criminels, mais ayant fait leur temps ou reçu leur grâce. Une subdivision de la classe des émigrans se nomme le parti *exclusioniste*, attendu l'obstination avec laquelle il exclut de sa société les émancipistes, et, de leur côté, ceux-ci ont leur fraction nommée *confusioniste*, attendu que ses membres s'efforcent de troubler la société.

Nos cercles fashionables tiennent plus à l'étiquette que ceux de Londres même. Les règles de la préséance sont si rigoureusement observées que la paix de la colonie fut sérieusement compromise, il y a peu d'années, parce qu'un bal s'était ouvert avant que la femme qui donnait le *ton* eût paru.

Des dîners suivis de thés, des soirées, et de petits soupers, où les dames sont admises, sont d'usage ici, et la danse ou la musique font les frais des réceptions. Nous jouissons aussi par anticipation des amusemens du théâtre qu'on nous promet, et des concerts viennent de s'établir. Rien ne saurait égaler l'orgueil et la hauteur de notre *ultra aristocratie* qui dépasse de beaucoup en ce point la noblesse d'Angleterre.

Un jour je me promenais avec une de mes connaissances, quand nous vînmes à rencontrer deux de ces hommes de rang, dont l'un alla causer à part avec mon compagnon, et l'autre resta près de

moi. Comme je connaissais cette personne de vue, et que je savais qu'elle venait d'une campagne située du côté où je voulais me diriger, je l'interrogeai sans cérémonie sur l'état de la route. Quelle fut donc ma surprise quand, se reculant et se redressant d'un air incomparable de hauteur : « Sur ma parole, me répondit-il, monsieur, je ne vous connais pas ! » Comme je n'étais pas encore au courant de la morgue coloniale, je crus tout naturellement que quelque mauvais plaisant m'avait fait à la craie sur le dos la marque des déportés, ce qui arrive quelquefois ; mais j'appris bientôt que mon seul tort était d'avoir apostrophé cet homme, qui n'était autre qu'un officier subalterne d'infanterie, retiré dans le pays.

Au convoi du dernier gouverneur, il se trouvait quatorze voitures bourgeoises, et il y a peu de gens de quelque importance qui n'aient le cabriolet ou des chevaux de selle, car ces articles ne paient point ici de taxes. Chaque ville a son bureau de poste, et un grand nombre d'écoles propagent l'éducation. Outre quelques colléges, il y a des pensionnats de femmes, et des maîtres de piano et de harpe courent le cachet, tandis que M. Giraud, et d'autres professeurs de maintien et de danse, apprennent à nos élégantes à tenir la tête droite, et les pieds en dehors.

Les portes et les accessoires intérieurs de nos mai-

sons les mieux bâties sont ordinairement de notre cèdre colonial, poli à la façon de l'acajou : les tables et les chaises sont ordinairement aussi du même bois. Des chaises à fond de roseau sont manufacturées ici, et la natte de canne indienne est généralement substituée au tapis anglais, à cause de sa fraîcheur : c'est pour la même raison que le blanc est la couleur générale de notre costume. Toutefois on substitue ordinairement une veste bleue à la blanche, quand il fait froid, ou quand on va en excursion à cheval. Les chapeaux de paille, que l'on porte généralement en été, sont apportés de Manille, ou fabriqués dans la colonie.

Les écoles de Sidney et des autres villes sont sous la direction du clergé. Un dispensaire vient d'être établi pour fournir des remèdes, et donner des consultations aux pauvres. Nous avons plusieurs cabinets de lecture et des bibliothèques circulantes. On lit dans ces cabinets la *Gazette de Sidney* et *l'Australien*, qui paraissent deux fois par semaine, et *le Moniteur*, qui ne paraît qu'une fois. Les deux dernières feuilles sont très bien rédigées. Quant à la première elle est surtout consacrée à des annonces et à des nouvelles intéressantes ou qui amusent. Notre *Almanach* colonial est un petit ouvrage très utile qui traite de tous les points de l'agriculture. Nous avons de plus une histoire de la colonie, un journal des voyages dans l'intérieur, et deux volumes

de poésies australiennes. On imprime réellement très bien.

L'établissement d'un club de courses a beaucoup amélioré les races de chevaux. Ces courses ont lieu deux fois par an entre Sidney et Paramatta. Les étrangers qui parcourent la colonie sont toujours sûrs d'y trouver un gîte dans quelque maison respectable, car les Australiens sont très hospitaliers.

On a dit que les émigrans volontaires s'inoculent ici, par degrés, des penchans de friponnerie. On raconte à ce propos, ce que dit un domestique indien nommé Samchou, que son maître avait amené en Australie. Bientôt après son arrivée, il s'aperçut que son domestique venait de lui escroquer un sac de dollars. « Comment, Samchou, lui dit-il, avec étonnement! qui vous a donc ainsi fait devenir coquin, vous qui avez été si long-temps à mon service, et toujours honnête garçon jusqu'ici? — Monsieur, balbutia Samchou, en haussant les épaules, quand Samchou venir ici, Samchou très bon garçon; maintenant Samchou maudit coquin. Tout le monde devenir coquin ici, monsieur, et bientôt monsieur le devenir aussi. »

L'idée première des fondateurs de notre colonie était belle. L'Australie devait être consacrée autant à la réforme morale qu'au châtiment des criminels. Mais ce projet ne sera qu'un vain mot, tant que les émancipistes *purs* refuseront d'admettre à leur ta-

ble les gens qui ont été condamnés dans la colonie, et que les émigrans *purs* se repousseront également les uns les autres. Je ne vois aucune raison pour qu'un homme qui a été condamné soit exclus des emplois auxquels sont admis les gens qui n'ont point subi de jugement, quand il a fini son temps de punition, et que sa conduite a été toujours bonne depuis. Ce système d'exclusion, si fatale à la réhabilitation de l'homme à ses propres yeux, est poussé à un degré que l'on aurait peine à croire en Angleterre. L'escroc, le condamné politique et le voleur sont regardés comme *également* déshonorés.

On n'admet pas qu'il existe aucune différence entre les crimes les plus hideux et les plus légers délits. L'homme qui a volé pour assouvir les angoisses de la faim, ou qui a cédé à une tentation soudaine; le hardi coquin fier de ses cent crimes, et l'humble imbécile qui rougit de son crime solitaire, sont tous vus du même œil et traités de la même façon.

La classe émancipiste forme, à dire la vérité, la portion la plus utile de notre société. Toutes les distilleries, presque toutes les brasseries, et le plus grand nombre des moulins et des autres manufactures leur appartiennent. Ils ne sont jamais engagés, autant que j'ai pu m'en assurer, dans les manœuvres de fraude, qui ont plus d'une fois terni la répu-

tation de ceux qui se glorifient du beau titre d'*hommes libres.*

Émigration. Mesures à prendre par les colons. Détails sur les concessions de terres. Voyages dans l'intérieur des forêts. Travaux des convicts attachés aux fermes. Coureur de bois. Voyages à la Chine et à Timor.

Je vais dire actuellement quelques mots sur l'émigration. Western-Port, grâce aux avantages que lui donne un beau port, un climat frais et sablubre, et un excellent sol gras peu boisé, est le meilleur coin de terre disponible encore sur tout le territoire de la Nouvelle-Galles du sud. L'intérieur des terres, à partir de la baie de Bateman, et en y comprenant les plaines de Monarou, est le climat le plus frais, après celui de Western-Port; mais il est probable que c'est le territoire qui entoure les baies Moreton et Tréal qui sera reconnu le plus favorable, à cause des communications par eau. Western-Port n'étant qu'à une courte distance, par le détroit de Bass, de Port-Dalrymple, dans la terre de Van-Diémen, cette circonstance serait encore favorable à un établissement.

Si l'émigrant qui arrive ne trouve pas de locations à prendre dans les lieux qui viennent d'être indiqués, il doit diriger ses recherches du côté d'Argyle, de Bathurst ou de la rivière Hunter. Il obtiendra sur ce point toutes les informations né-

cessaires des inspecteurs des divers districts. On ne fait de concessions de terrain que dans les districts qui ont des inspecteurs. La plus grande étendue de terre que l'on concède à présent est de deux mille cinq cent soixante acres, et, pour obtenir cette concession, il faut justifier de la possession d'un capital de 200 livres sterling en argent ou en propriété. Au bout de sept ans, il faut que vous ayez dépensé le quart de l'évaluation de la concession à l'améliorer, pour y avoir un droit définitif : alors vous commencez à payer annuellement un loyer de cinq pour cent de l'estimation. Les terres non défrichées de cette colonie n'ont jamais été estimées plus de 5 schellings par acre : ce qui porte la valeur des deux mille cinq cent soixante à 642 livres sterling 2 schellings, et le loyer à trente-deux livres par an. Tout le pays reconnu jusqu'ici est maintenant régulièrement subdivisé en comtés et paroisses, et l'on a choisi, autant que possible, pour limites naturelles de ces subdivisions, les rivières et les chaînes de montagnes. Quoique les terres d'alluvion de nos contrées soient ce qu'il y a de plus fertile au monde, les cantons forestiers sont inférieurs pour la culture à ceux de l'Amérique, attendu la qualité de nos arbres, qui sont tous des arbres verts, et n'engraissent pas le sol par leurs feuilles.

Quand on cherche un terrain convenable à ac-

quérir, il faut, avant tout, choisir un emplacement dont la terre environnante soit d'une qualité si médiocre, que nul nouveau planteur ne puisse être tenté de s'y établir, du moins avant un long laps de temps; car il est sage de regarder les trop proches voisins comme de mauvais voisins, lors d'un premier établissement. Il est nécessaire de se faire assister dans ces recherches par un blanc, habile coureur de bois. Le chant de *l'oiseau-cloche*, qui retentit comme une clochette de mouton, annonce dans nos arides déserts la bienheureuse présence de l'eau, et l'on peut en toute confiance s'en rapporter à ce renseignement.

Les planteurs sont en général hospitaliers, et dans ces courses on est toujours bien venu à leur demander l'asile et l'accueil qui sont à leur disposition. Vous allumez un feu quand vous bivouaquez dans les forêts, et quelques bandes d'écorce arrachées à un arbre, suffisent pour garantir du froid et de l'humidité. Armé d'un fusil et suivi de deux chiens, vous pouvez faire une charmante partie de chasse, tout en cherchant un lieu convenable. Si vous venez à entendre derrière vous le bruit d'un fouet, vous vous rangez tout naturellement, comme pour laisser passer une chaise de poste : pas du tout, c'est notre *cochet*, avec sa queue déployée en éventail et sa crête relevée, qui siffle et lance des notes semblables à des coups de fouet, en sautant

gaîment de branche en branche. Il ne faut pas non plus s'étonner d'entendre le *rémouleur* dans la profondeur de ces solitudes, car un oiseau fait entendre exactement ce murmure. Quand vous êtes assis bien à votre aise au feu d'un planteur, dans les bois, il peut vous arriver de détourner la tête à un bruit lourd de pas, et de voir entrer un homme à mine sinistre, coiffé d'un énorme bonnet de poil, et vêtu d'une veste de peau de kangarou hérissée, et de plus, toute tachée de sang. Vous commencez à vous croire dans un antre de cannibales; mais vous découvrez bientôt que la victime du sanglant combat n'a été qu'un vieux kangarou.

L'abondance et l'épaisseur de l'herbe sont le meilleur indice pour le choix d'une terre, ainsi que la présence des pommiers. Il ne faut faire aucune attention à ce que les planteurs vous disent de la terre qui entoure leurs fermes; car il est de l'intérêt de chaque colon d'éloigner les autres à distance, et il ne manque jamais de présenter le sol environnant comme mauvais. La terre dans un rayon de vingt milles est toujours mauvaise à l'en croire, et quand vous entendez un planteur la déprécier ainsi, prenez qu'elle est excellente. S'il est de l'intérêt du commerce d'attirer ici des colons, leur venue est évidemment contraire aux intérêts des *anciens* planteurs, qui bientôt doivent être induits en dépenses, parce qu'un certain nombre de nou-

veaux venus peut former un établissement où le gouvernement enverra des condamnés et des troupes qu'il faudra nourrir.

Quand on s'établit, il est bon de prendre à son service un noir, qui est utile non-seulement pour procurer du gibier, mais même pour découvrir le bétail égaré, grâce à la subtilité dont il est doué pour des recherches de ce genre. Un acte du Conseil décide que partie des gages des serviteurs doit être payée en eau-de-vie, parce qu'on a reconnu que la perspective de ce salaire est le meilleur stimulant à leur présenter; car ils travaillent comme des bêtes de somme, jusqu'à ce qu'ils aient amassé assez de dollars pour aller faire une débauche complète au cabaret, et ils feront trente milles et plus pour aller le chercher. Tandis que le paiement en eau-de-vie leur permettant de boire sans perdre le temps en courses lointaines, ils ne sortent pas de l'établissement.

On se construit d'abord des maisons en lattes et en bois; quelquefois on substitue aux lattes du bois fendu, et le toit est composé de feuilles d'écorce, ou couvert avec de grandes herbes, ce qui compose certainement le toit le plus frais possible dans les chaleurs de l'été, et le plus chaud pour le froid, ce chaume étant mauvais conducteur du calorique. Quand le bois est rare, on bâtit avec des mottes et des pierres. Ces habitations sont très peu coûteuses;

j'en ai vu une de vingt-quatre pieds de long sur douze pieds de large, ayant un arrière-corps de la même longueur et de sept pieds de large, dont la charpente nue avait coûté seulement huit livres sterling; et, une fois couverte, divisée en quatre compartimens, plâtrée, blanchie et fournie de portes et de fenêtres, la dépense ne montait pas à plus de vingt livres. On y marche sur la terre bien battue, et un véranda rafraîchit essentiellement la maison, en tenant les murs à l'abri du soleil.

On déboise la terre, et on la rend propre à la charrue, au moyen des bandes de condamnés au service du gouvernement; mais si c'est le planteur qui défriche son terrain et qu'il ne soit pas pressé, le mode le plus simple et le moins dispendieux est d'attaquer les arbres dans leur sève et de les laisser mourir sur pied : au bout de trois ans ils sont desséchés au point de brûler comme de l'amadou. Il n'y a plus alors qu'à faire une tranchée à l'entour, ou mettre à nu la souche; on y allume ensuite un bon feu dans un jour de grand vent, alors l'arbre brûle et tombe.

Certainement les ennuis et les déconvenues d'un nouveau planteur sont, au premier abord, très considérables, et il lui arrivera souvent, aux heures de découragement, de déplorer le jour où il s'est expatrié; mais douze mois de patience et de travail récompensé relèveront son courage. Il ne faut pas

qu'il compare le sol de l'Angleterre avec la nature de ce nouveau pays, car celui-ci est encore dans tout son désordre, tandis que l'autre est orné artificiellement de tout ce qui peut le rendre riant; mais il reconnaîtra bientôt que la beauté relative de l'Australie dépasse de beaucoup celle de toutes les autres contrées; et, pour prouver sa prospérité, il me suffira de dire que l'intérêt légal de l'argent est de dix et quelquefois de vingt pour cent, résultat qui prouve clairement combien est profitable ici l'emploi de l'argent, puisqu'on paie volontairement un si haut intérêt pour s'en procurer. On concède aux condamnés libérés des terres dans l'intérieur, et non point parmi les émigrans; et quoique, les trois quarts du temps, ces concessions aient peu de résultats pécuniaires, cependant on y a trouvé l'avantage d'avoir ainsi des espèces de pionniers qui préparent le sol pour une population plus pure. Il a été reconnu que les émancipés placés dans le voisinage des émigrans deviennent trop facilement les recéleurs de tout ce que les serviteurs peuvent dérober à leurs maîtres, au lieu qu'étant logés en communauté, *les faucons n'arrachent pas les yeux aux faucons*, comme dit le proverbe.

Il ne peut rien y avoir de pire que la méthode des concessions gratuites; car la nécessité est le mobile général, et il faut la terreur du loyer suspendue sur la tête du libéré concessionnaire pour le forcer à

travailler. Nous avons des milliers d'acres de bonnes terres qui sont en friche depuis vingt ans, quoique concédées, parce que les détenteurs n'ont rien à payer en échange, et rien, en conséquence, qui les pousse à les rendre productives. Les colons du Canada, ceux du moins qui acquièrent leurs propriétés aux meilleurs termes, sont invariablement les plus indolens.

On fournit aux planteurs des déportés domestiques sur leur demande, mais on ne peut désigner d'individu; car ce système entraînerait de graves abus, permettrait aux coupables de se retrouver avec leurs amis, et de se former peut-être en société pour l'exploitation de la colonie. Les déportés domestiques sont logés sur les fermes dans des cabanes murées et couvertes en écorce, ou bâties en bois fendu et à toit de chaume. Chacune de ces cabanes en contient quatre en général : ils y dorment et y mangent les provisions qu'ils reçoivent tous les samedis, jour dont l'après-midi leur est donnée pour laver leur linge et moudre leur blé. Le plus grand nombre des colons leur permettent de faire venir des légumes dans un petit jardin à leur usage, ou quelquefois ils les en approvisionnent de leur propre jardin. Les gages sont à la volonté du maître, mais il est obligé de fournir par an deux habillemens complets, une taie de lit remplie d'herbe, et une couverture, outre un pot de fer-blanc et un

couteau. Chaque colon doit recevoir également un pot de fer et une poêle à frire.

Pour obtenir d'eux un bon travail, il faut les bien nourrir; et dès que les rations proviennent des produits de votre ferme, vous ne devez pas vous arrêter un instant à la dépense. Les *convicts*, garçons de ferme, boulangent ordinairement leur farine en gâteaux plats qu'ils nomment *dampers*, et les font cuire dans les cendres; et si l'on ne leur donne pas du thé et du sucre, il faut leur fournir du lait en place, car le thé ou le lait composent la boisson de chaque repas. Il faut les laisser fumer, car sans l'assistance de cette magique consolatrice, la pipe, je crois que la plupart de nos déportés se feraient coureurs de bois au bout d'une semaine passée dans nos solitudes. Il est donc important de donner des festins à ces hommes, après la tonte des moutons, la récolte et le jour de Noël : ces circonstances sont des points de perspective qui les égaient. Il ne faut point non plus négliger la lecture du service divin et un sermon convenable chaque dimanche, sans cependant leur permettre d'aller seuls à l'église, car ils pourraient bien transformer alors ce jour pieux en jour de débauche et de vol peut-être. Chaque planteur fera donc bien de remplir lui-même le rôle de curé.

Les déportés, assignés à une habitation pour la première fois, s'ils ont été habitués long-temps à

une vie de dissipation et d'oisiveté, deviennent ordinairement mécontens et insupportables : ils font tout ce qu'ils peuvent pour être renvoyés au service du gouvernement, parce que là ils peuvent se retrouver avec d'anciens camarades et faire des escapades, au risque de vingt-cinq ou trente coups de fouet. Il est plusieurs de ces domestiques qui s'évadent faute de trouver rien à prendre. Le chef d'une bande de fugitifs disait une fois à ceux qu'il laissait en arrière : « Ma foi, j'aime autant mourir et être enterré tout de bon, que d'être enterré vif ici, où un garçon n'a pas même une *chance*. » La chance qu'il regrettait, ce n'était point celle d'améliorer sa condition par une bonne conduite, mais la *chance* de vider quelques poches. Si cependant on peut retenir ces hommes un an ou deux, les pires d'entre eux s'accoutument en général très bien, et font souvent d'excellens serviteurs. Des badauds de Londres deviennent habiles laboureurs, et des tisserands, des barbiers ou autres races à main douce, se transforment en bouviers ou bergers parfaits.

Ils commencent le travail au lever du soleil, et ne le quittent qu'à son coucher; mais ils ont, pour le déjeuner, une heure, et un peu plus pour le dîner. On voit habituellement de ces domestiques chargés de ramener, d'une distance de soixante-dix et quatre-vingts milles quelquefois, des chariots remplis de valeurs, et ils en tiennent compte aussi

fidèlement que les Anglais les plus probes, tandis que d'autres sont chargés du soin de maisons importantes, et s'en acquittent très loyalement. Il en est cependant qui, fatigués par la contrainte et un travail rude, se sauvent dans les bois et vivent en pillant les planteurs d'alentour, avec les domestiques desquels ils s'entendent souvent. Ce genre de vol se nomme *course de bois*, et la terre de Van-Diémen en a plus souffert que nous encore. Ces bandits se livrent souvent, avec une grande barbarie, à leurs rapines, tandis que d'autres ont donné des preuves de générosité des plus chevaleresques. Une troupe de quatre hommes, qui avaient longtemps infesté l'établissement de la rivière Hunter, et volé sans distinction tous les planteurs, ne pillèrent jamais les domaines d'un de mes amis qui avait été passager sur un vaisseau où l'un d'eux se trouvait, et cet homme l'avait tellement pris en amitié, qu'il avait menacé de quitter la bande, si cette maison était attaquée. Le capitaine d'une troupe, dispersée récemment dans le comté de Cumberland, venait s'installer au milieu des dames qui pouvaient se trouver dans l'habitation : il leur tenait compagnie, et les rassurait en entrant, en leur donnant sa parole qu'*on ne dirait pas un mot impropre*, ou qu'il ne leur serait pas fait le plus petit outrage par ceux qu'il commandait, et la promesse était invariablement tenue. Ce Don Rolando était

de plus un homme lettré, ne manquant jamais de fouiller dans les *bibliothèques*, et d'y prendre les ouvrages qui lui plaisaient, et quand on lui représentait l'inutilité d'emporter Scott et Byron, puisque personne n'oserait les lui acheter : « Oh ! répondait-il, les livres sont très-*instructifs* et très amusans, quand nous n'avons rien à faire dans les bois ; » et il emportait son butin littéraire. Ces bandits sont poussés par une sorte d'amour de célébrité : leurs frères font des chansons sur leurs exploits, et ils se vantent que long-temps la colonie parlera d'eux avec admiration ou terreur.

La colonie n'était pas établie depuis long-temps, quand les déportés *découvrirent* que la Chine n'en était pas très loin. L'on a fait plusieurs tentatives pédestres pour arriver aux domaines des *frères du soleil et de la lune*, et beaucoup de ces pédestriens ont réussi, vous disent naïvement ceux qui restent, puisqu'on n'en a plus entendu parler.

Le premier détachement qui entreprit ce voyage se composait de vingt personnes qui se mirent en route dans le courant d'août 1791; mais ils s'égarèrent dans les bois, et revinrent à l'établissement si sales et si maigres, que les corbeaux mêmes auraient reculé devant leurs carcasses. Depuis cette époque, d'autres explorateurs se sont mis en chemin pour gagner la Chine ou Timor, dans la même direction : il en est même qui ont songé à l'Irlande.

Ils vont quelquefois chercher la Chine et Timor dans le sud et quelquefois à l'ouest; mais ceux qui veulent aller en Irlande cherchent toujours au sud, sachant que comme l'Irlande est un pays plus froid que l'Australie, et que les vents froids soufflent ici du sud, l'Irlande doit être dans cette direction. C'est un Irlandais accompagnant, en 1821, un gouverneur dans les terres, qui reconnut le premier la proximité de son pays, en découvrant les montagnes Bleues de *Connaught*. Il suffit de ce renseignement pour mettre en campagne plusieurs détachemens nombreux qui partirent après; mais tous les voyageurs furent pris ou revinrent en s'égarant, et à l'aspect de leurs provisions disparues. Ces désillusions découragèrent nos aventuriers jusqu'à ce qu'un déporté lettré les tira de leur torpeur, en s'offrant pour les conduire. Cet homme avait acquis une expérience assez profonde, disait-il, dans l'art de la navigation; ensuite il se munit d'une gravure qui représentait une boussole et qu'il avait arrachée à un livre pour les guider: par malheur la boussole de papier perdit sa vertu magnétique et il fallut revenir.

Le plus habile de tous nos voyageurs par terre fut un matelot qui s'adjoignit une troupe, munie de fusils et de provisions de toute espèce, ainsi que de bestiaux, d'instrumens et de tout ce qui est nécessaire à un établissement. Ils se dirigèrent alors

vers les montagnes Bleues, mais s'étant perdus dans les défilés, ils furent repris par des soldats.

On a aussi à plusieurs reprises tenté de relâcher les vaisseaux et de fuir avec; quelques-unes de ces tentatives ont réussi au premier abord, mais elles ont en général eu une issue fatale pour ceux qui s'y étaient risqués.

Le premier vaisseau ainsi enlevé, le fut en 1803 par un détachement de condamnés, sous les ordres de Stewart, ancien lieutenant de la marine. *Le Harrington* ayant une riche cargaison, et étant approvisionné pour un long voyage, se trouvait à l'ancre dans Cockle-Bay. Le vent soufflait très favorablement pour sortir du port; le moment était venu où, Stewart ayant réuni à la hâte ses complices, ils s'emparèrent d'une chaloupe, se précipitèrent à bord du bâtiment, s'assurèrent de l'équipage, coupèrent le câble et sortirent du port avant que personne s'aperçût de ce qui se passait. Cependant *le Harrington* fut repris dans les mers de l'Inde pour aller périr, du reste, avec la frégate qui s'en était emparée, sur les côtes de Manille. Il est rare que ces évasions sur des grands bâtimens aient réussi, mais celles effectuées sur de petites chaloupes ont assez souvent du succès, et c'est ainsi que l'île Kangarou a été peuplée de quarante individus: les hommes ayant atteint ce point en longeant la côte en bateau, et s'étant emparés des femmes des natu-

rels pendant la saison de la pêche du veau marin. Ils vivent sur la côte, et quand la saison est passée, ils se retirent dans leur village, bâti au milieu d'une vallée de l'intérieur, et là, ils subsistent au moyen des produits de leurs jardins et du gibier qu'ils peuvent se procurer. Ils mènent une vie très paresseuse et très oisive, forçant leurs femmes à s'acquitter de tous les devoirs pénibles. Le plus vieil individu de cet établissement se nomme Abyssinia, et voilà plus de quatorze ans qu'il y habite. Il y a dans le détroit de Bass d'autres îles peuplées ainsi, et entre autres l'île Flinder qui compte vingt habitans.

Un nombre assez considérable de condamnés s'échappent tous les ans en se cachant dans des vaisseaux prêts à quitter la colonie, le maître d'équipage leur permettant ordinairement de descendre à terre au premier port; quelquefois même le maître les reçoit et les cache pour en tirer parti pendant le voyage, mais il arrive assez souvent qu'ils se glissent à bord, dans la cale, et se glissent ainsi de nouveau à terre au terme du voyage, sans qu'un seul individu de l'équipage se soit douté qu'il y avait un étranger. Lors de mon voyage à Batavia, qui dura deux mois, un de mes amis vit pareille chose. *Le Dromadaire* arrivait de Sidney en Angleterre, quand, se trouvant à quelques semaines du port, un soldat regardant un matin par les gril-

lages de la grande écoutille, aperçut un homme qu'il n'avait encore jamais vu, et qui allait et venait sur le pont d'en bas. Cet homme, se voyant découvert, demanda d'un grand sang-froid au soldat un verre d'eau. Le soldat, étonné et alarmé à la vue de cette apparition, courut trouver le capitaine et lui raconta les circonstances. On plaisanta d'abord le soldat; mais comme il insistait, on fit des recherches, et on finit par tirer d'entre les planches et par les talons un homme à la figure lamentable et au teint verdâtre. Ayant été questionné sur la manière dont il avait vécu : « *Nous* avons beaucoup souffert du manque d'eau; mais *nous* avons toujours eu abondance de vivres. » Quand on lui fit remarquer qu'il employait toujours le mot *nous* en parlant de sa vie à bord, il balbutia et voulut expliquer sa bévue en prétendant que l'on parlait ainsi dans la province d'Angleterre dont il était natif: on continua la recherche cependant, et l'on tira un autre évadé de la cale. La distraction du premier de ces deux hommes vint de ce qu'il avait bu tout le contenu d'un tonneau de rum, et le rum fut cause qu'il débarqua sur la terre d'Angleterre bien moins librement ne qu'il l'avait espéré.

Détails sur l'embarquement et la vie à bord des convicts. Arrivée à terre.

Ce n'est que dans une colonie éloignée comme celle de la Nouvelle-Galles du sud, qu'il y a chance de voir un condamné se réformer sérieusement; car une fois que l'honnêteté de son nom a été ternie en Angleterre, il est banni de la société honorable et toujours vu d'un œil soupçonneux. Cependant une colonie pénitentiaire, pour être de quelque utilité à la mère-patrie, doit être ordonnée de manière à *punir* efficacement le crime avant de s'occuper de la *réforme* du coupable. C'est en ce point qu'a péché jusqu'ici notre système de la Nouvelle-Galles, car la déportation sur cette terre peut à peine passer pour une punition, et il est au moins la moitié des cas où cet exil est devenu une *récompense*. Cependant le premier gouverneur s'occupe des moyens de faire de ce *paradis* des criminels un *purgatoire*. Il est de règle à présent, pour tous ceux qui veulent se faire d'un condamné un bon domestique, de le tenir quelques mois au travail le plus dur qu'ils puissent lui imposer, avant de lui donner entrée dans la maison, afin qu'il en apprécie le mérite après les jours rudes qu'il a eu à passer.

Avant de monter sur le bâtiment qui doit les transporter, les condamnés sont entièrement habillés à neuf et ferrés : il est curieux de voir avec

quelle nonchalance quelques-uns de ces malheureux font, du bruit de leur chaîne, une musique qui accompagne leurs chants et leurs danses. Deux rangs de cadres à dormir, l'un au-dessus de l'autre, s'étendent de chaque côté du navire, dans l'entrepont; chaque cadre ayant six pieds carrés, de façon à contenir quatre convicts : chacun a donc pour se coucher un espace de seize pouces. L'hôpital est à l'avant du vaisseau, et une cloison, ayant deux portes fermées à clef, le sépare de la prison. Une prison après est destinée aux jeunes garçons pour les isoler des hommes. Des ouvertures sont pratiquées sur les flancs du vaisseau pour introduire l'air. Un grand poêle dans l'entrepont y répand la chaleur, et un ventilateur en purifie l'air. On a du charbon à bord pour pallier l'humidité, et il n'y a vraiment rien de négligé pour assurer la santé et autant de bien-être que possible aux convicts. On donne à chacun une paire de souliers, trois chemises, deux paires de caleçons et un autre vêtement chaud, et l'on distribue des Bibles, des Testamens, des Prières et des Psautiers.

Les rations sont bonnes et abondantes : trois quarterons de biscuit sont la part journalière de pain, et chaque jour le convict a à son dîner du bœuf, du porc ou du plumpudding, de la soupe aux pois quatre fois la semaine, et tous les matins un pot de gruau où il y a du sucre et du beurre. On fait

tous les huit jours la distribution du vinaigre, et dès que le vaisseau a été trois semaines en mer, on donne chaque jour au convict une once de sucre et autant de jus de limon pour prévenir et combattre le scorbut : on leur donne aussi de bon vin rouge d'Espagne. Les malades sont traités avec beaucoup de soin.

Le lit de chacun est numéroté, et les articles d'habillement de tout convict portent le numéro de son coucher. Avant l'adoption de cette précaution les paresseux salissaient leurs vêtemens et les jetaient à la mer pour en prendre des propres à leurs voisins. Il est aussi très important de choisir parmi eux les plus habiles pour en faire des espèces d'officiers chargés de tenir les autres dans la soumission, et de leur faire exécuter les ordres. On nomme ces individus *capitaines du pont :* tous les convicts leur doivent obéissance. Chaque table de six a aussi un *capitaine* chargé de surveiller les distributions, et responsable de la conduite des cinq autres.

Il faut avoir soin qu'une extrême équité règne dans le partage des rations et que les convicts soient propres et gais. Admettez-les sans difficulté à venir prendre l'air sur le pont, et ôtez-leur les fers aussitôt que l'on est assez loin de terre pour le faire avec sécurité. On encourage la danse chaque après-dînée, et ils peuvent chanter tout le long du

jour s'il leur plaît. On doit s'appliquer à leur chercher de l'occupation et leur donner du travail. Trois règlemens sont affichés dans l'entre-pont où chacun peut les lire, après qu'ils ont été lus et commentés à haute voix au moment du départ. Les deux premiers contiennent les devoirs du bord, et le dernier, sorte de code criminel, présente le tableau de tous les délits et de toutes les peines. Le jeu est un vice très difficile à combattre parmi ces malheureux, et j'ai vu un nigaud de campagne jeûner trois grands jours, parce qu'il y avait perdu toutes ses rations pour ce laps de temps. Tant que l'on joue on vole. Les convicts changent de linge une fois par semaine, et on les rase deux fois. Tous les matins on les inspecte dans la prison, et ils se baignent quand le temps est beau. Le dimanche on les rassemble sur la rive pour leur lire l'office divin, et la garde est pendant ce temps sous les armes.

On ne connait pas d'exemple d'un vaisseau de convicts pris par eux, et la chose n'est guère possible, car, étant tous traîtres les uns envers les autres, il ne manque jamais de dénonciateurs. *Le Jane-Shore* fut pris par les soldats et les matelots, et ce vaisseau n'était monté que par des femmes qui les poussèrent à cet acte. L'établissement d'une police prise parmi eux empêche toutes les combinaisons. Pour la composer, il faut choisir les vo-

leurs de la plus haute réputation par le nombre et la nature de leurs crimes, car ils sont plus dans le cas de maintenir le reste. Le voleur vétéran prend exactement avec les jeunes de la *profession* le ton et la voix haute du guerrier vétéran, qui a vu cinquante campagnes, avec la recrue de la veille.

Les vieux voleurs sont d'ailleurs plus dignes de confiance que les jeunes, parce qu'ils voient que le dé est jeté, et que c'est seulement en s'attachant à ceux qui ont le pouvoir qu'ils peuvent avoir l'espoir d'améliorer leur condition : ils regardent alors comme le meilleur parti l'adoption de cette devise: « L'honnêteté est la meilleure politique. » A votre service, ils pourront bien vous voler ; mais ils prendront le plus grand soin que personne autre ne vous vole. Il existe entre eux une loi générale dont l'article le plus important est celui-ci : « Ne volez jamais vous-même quand vous pouvez amener quelqu'un à voler pour vous. » Le vieux voleur ne fera jamais le doigt crochu que pour un bon butin, tandis que le jeune met la main sur le moindre objet que lui désigne son ancien.

Dans cette société l'homme étant estimé en proportion du nombre et de l'adresse de ses méfaits, il n'est pas étonnant que ces gens se parent de lauriers appartenant à d'autres fronts, ou se vantent de vols commis dans leur imagination seulement, afin de s'élever aux rangs des coupables distingués.

Toute leur conversation roule sur les friponneries, se compose des détails de leurs exploits et des aventures qu'ils ont éprouvées, inventées pour la plupart du temps, ou du moins brodées avec toute l'élégance possible. Un paysan s'étant vanté d'être le plus expert des voleurs, interrogé par moi sur des bravades, me répondit : « Oh, monsieur ! il faut bien se vanter de crimes que nous n'avons jamais commis, car, si nous n'en avions pas à raconter autant que ces gens de la ville, ils nous regarderaient avec mépris. » Ils portent volontiers le nom de grands capitaines auxquels ils s'assimilent par leurs exploits. J'ai eu l'honneur de conduire un *Blücher* et un *Bonaparte*, le premier, voleur avec effraction, le second, filou émérite.

Ces hommes racontent quelquefois des aventures très amusantes et avec une étonnante verve. J'entendais un jour un de ces héros arranger son histoire avec un tel talent de narration que l'attention était extrême, et que le dénouement fut salué par un éclat de rire universel et de si unanimes applaudissemens que le conteur en fut électrisé, et s'écria en frappant le banc avec son poing fermé : « Oui, pardieu ! je serais capable de voler une chemise sur le dos d'un homme sans qu'il s'en aperçût. »

Il serait impossible de décrire l'empire complet que possèdent les gradués de cette société sur leurs traits et leur physionomie quand on les accuse de

quelque faute. Ils m'ont souvent presque amené à douter d'actions que j'avais vu commettre. Tantôt ils affecteront le plus grand étonnement de ce qu'on les accuse de *choses tellement viles*, et vous prieront instamment de *faire des recherches à fond* pour que le *coquin* qui a *réellement* commis le délit soit découvert et châtié; tantôt, ils témoigneront le chagrin le plus profond, ils iront même jusqu'aux larmes, en apprenant qu'une pareille inculpation est dirigée contre eux. Ils ne s'en inquiéteraient vraiment pas, si ce n'était la crainte de perdre ainsi *votre bonne opinion;* puis ils vous inviteront à vous tenir en garde contre ce qu'on dit, car les *coquins* abondent à bord. Il en est qui regardent autour deux négligemment, comme si l'accusation s'adressait à tout autre, et qui prennent feu quand il faut bien qu'ils s'aperçoivent que c'est à eux que l'on parle, tandis que d'autres, feignant de voir une plaisanterie dans cette accusation, vous la font répéter cent fois, regardant d'un air ébahi comme s'ils n'y comprenaient rien; puis ils s'amusent beaucoup entre eux de ce qu'ils vous ont joué.

S'ils soupçonnent un de leurs camarades de les espionner et de rapporter, ils cachent quelques-uns de leurs effets dans son sac, se plaignent ensuite de ne les plus avoir, expriment des soupçons, et la recherche amenant la découverte, ils vous conduisent à ne plus avoir confiance dans cet individu.

La méthode la plus commune, toutefois, d'agir avec un homme suspect, est de le harceler par toutes sortes de petites tracasseries : on crache devant lui quand il est au vent, on profite d'un roulis du vaisseau pour lui marcher comme par accident sur le pied, ou pour tomber sur lui et le faire mesurer sa longueur sur le pont. Si ces châtimens ne semblent pas suffire, on l'enveloppe la nuit dans une couverture, et on le bat quand on peut le faire sans être vu.

Quelques-uns des littérateurs de la bande écrivent quelquefois en argot des journaux de ce qui se passe pendant le voyage; et bien que je n'aie jamais sanctionné cet usage, je l'ai toujours toléré, parce qu'il me donnait quelquefois le moyen de découvrir les complots qui se tramaient ou les fautes commises. Ils jouent quelquefois des pièces de théâtre : des couvertures, attachées les unes aux autres, forment la toile, et ils se costument avec les débris de défroques volées qu'ils peuvent réunir; et quant à leurs visages, la suie, la craie et la peinture rouge sont mis en usage selon qu'il y a lieu.

Un de mes amis, chirurgien à bord d'un bâtiment de convicts, traversait un jour la scène au moment où la pièce allait commencer, et il demanda quel en était le titre. « Oh, monsieur! *Les quarante Voleurs*, répondit le plus facétieux de la troupe.

— Bien choisi! répartit le chirurgien; vous ne manquerez pas d'acteurs. »

Il leur arrive quelquefois de tenir de véritables assises régulières et de juger des individus. Un de mes amis, qui avait la pénible commission de conduire trois cent soixante-douze hommes, et qui avait la vue un peu basse, se trouva un jour au beau milieu de la Cour avec son chapeau sur la tête : il se sentit, sans doute, fort embarrassé, en se voyant aussi inopinément devant le lord juge président, perché sur un tabouret et ayant sous lui un lit pour coussin; une courte-pointe rapetassée lui servait de robe, et sur sa tête, au lieu de la grande perruque, était un énorme balai de crin bien peigné. Les avocats, ayant des couvertures en guise de robes, plaidaient éloquemment les causes qu'ils avaient embrassées; et le prévenu était sur son banc, grelottant devant la face terrible des magistrats.

Il est curieux d'observer avec quelle anxiété quelques-uns cherchent à dérober à la honte publique leur nom de famille, ou les excuses ingénieuses qu'ils emploient pour expliquer à leurs amis, sans leur faire de chagrin, leur aventure; et ils ne manquent jamais de leur faire entrevoir pour eux une brillante perspective. Mon servant d'hôpital écrivait, par exemple, ceci à sa mère : « Vous serez « réjouie d'apprendre que je suis enfin dans une

« bonne position, après toute la peine que vous a « causée mon inconduite qui ne se renouvellera plus. « Me voici appelé aux fonctions lucratives d'aide du « docteur à bord du vaisseau de la compagnie des « Indes *la Recovery*, maintenant sur le point de par- « tir pour ce pays; et comme mon projet est de « m'établir dans une des colonies lointaines, ne « m'attendez pas en Angleterre avant plusieurs an- « nées. » Les convicts irlandais sont plus heureux et plus contens de leur situation à bord que les Anglais, malgré la répugnance qu'ils éprouvent à quitter leur pays. Il en est beaucoup qui m'ont dit n'avoir jamais été de moitié aussi bien jusqu'alors. Il était très divertissant de lire les lettres qu'ils envoyaient à leurs amis : ils ne manquaient jamais de raconter, avec tous les détails, le déjeuner, le dîner et le souper, puis de dénombrer leurs vêtemens; mais ce qu'ils faisaient remarquer avec le plus d'enthousiasme était la propriété d'un lit et d'une couverture : « *à moi seul tout-à-fait !* » Un de ces Irlandais remarquait, en parlant du vaisseau, que le parloir de M. Reedy n'était pas de moitié aussi propre, et le refrain d'un autre était ceci. « Il en « est plus d'un dans votre ville qui, s'il connaissait « la situation d'un convict à bord, se hâterait de s'y « faire installer. Dieu ! je n'ai jamais été si bien « dans toute ma vie. »

Les convicts irlandais sont très obligeans, et ont

tout-à-fait une politesse et une amabilité dont les Anglais sont dépourvus. Si vous chargez les Anglais de faire quelque chose, il se trouvera rarement un seul homme d'entre eux qui bouge, à moins que vous n'en contraigniez positivement un, tandis que sur un navire chargé d'Irlandais vous n'avez qu'à regarder autour de vous, et dix hommes se lèveront à la fois pour aller au-devant de votre désir. Sur cent quatre-vingts convicts irlandais, ayant remarqué qu'il ne s'en trouvait que cinq seulement qui étaient protestans, je croyais y trouver une preuve convaincante de la supériorité morale de la population protestante, quand un sergent de la garde irlandaise et de la religion réformée me fit envisager ce résultat sous un nouveau point de vue. « Comment, monsieur, me dit-il un jour, j'apprends que Black Johnstone et Mac Donegal sont tous protestans ? Quel changement en Irlande depuis que je l'ai quittée ! Alors la *conscience* d'un jury ne pouvait se décider à trouver un protestant coupable de la moindre des choses. »

Les seules marques de religion que j'aie vues se manifester parmi les convicts se trouvaient dans la partie catholique : je voyais ces gens réciter leur chapelet, se signer souvent et lire leurs prières avec ferveur. Il n'y avait point là d'ostentation, car je les surpris plus d'une fois ainsi occupés, quand ils ne pouvaient songer qu'ils seraient vus. En effet,

ils étaient pour la plupart de pauvres paysans déportés pour de simples escroqueries.

Les convicts anglais se divisent en deux grandes classes, *les citadins* et *les paysans*, tandis que les Irlandais forment trois sections, *les enfans* de Cork, *les enfans* de Dublin et *les enfans* du Nord. Ils appellent souvent ces derniers *Écossais*, et, en effet, plusieurs parlent le dialecte d'Écosse. Chacune de ces sections a un grand esprit de corps. Les termes qui servent à qualifier le caractère de chaque individu ont, parmi les convicts, un sens tout-à-fait différent de celui qu'on y attache dans la société des honnêtes gens. Un *bon garçon* est celui qui partage loyalement avec son complice ce qu'ils ont volé de compagnie, et qui n'avoue jamais un vol et se garde de rendre témoignage contre un associé. Un *adroit garçon* est un coquin téméraire, entreprenant, habile à toute chose, tandis qu'un *grand coquin* est celui qui est assez vil pour avouer son crime ou dénoncer son complice. Un soir je passais près de la prison, et tous étaient au lit, quand j'entendis une altercation violente entre deux hommes, dont l'un avait insulté l'autre, en l'accusant *d'ignorance* dans la profession, accusation que l'autre repoussait d'un ton indigné. «O tremblleur! misérable poltron! Tout ce que j'ai fait, Dieu merci, il n'y a pas un homme qui puisse dire que je l'aie fait mal, et c'est plus

que vous ne pouvez dire, canaille! Vous m'insultez, vous qui êtes le plus grand scélérat qui marche non pendu sur la terre. Scélérat sanguinaire, au cœur ténébreux, vous ne faites pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un chien!» Pour le coup, je m'attendais à quelque révélation de meurtres, et je redoublais d'attention. O déconvenue! Toutes ces effroyables épithètes avaient pour motif le soupçon que l'un des deux voleurs avait donné des informations sur un vol fait en commun!

De tous ceux en qui j'ai vu la passion du vol forte jusqu'à la mort, George Breadman est, à coup sûr, le plus remarquable. C'était un pauvre paysan que l'on m'avait livré dans l'état le plus désespéré : il était arrivé au dernier degré de la consomption, et il garda le lit jusqu'à notre arrivée dans la colonie. Il déclinait si rapidement, que je n'espérais point de le mettre à terre vivant. Par bonheur, j'avais dans la troupe un facétieux personnage auquel le mourant s'était si fortement attaché qu'il ne pouvait passer un jour sans le voir; et comme cette compagnie le ranimait, je m'y prêtais volontiers. Je voulus cependant savoir quel était le principe de cette affection extraordinaire, et j'appris que le malade, n'ayant jamais été qu'un *misérable* voleur de cochons, il ne pouvait trouver dans nos voleurs citadins quelqu'un pour écouter

les récits de ses exploits. Il n'y avait que ce plaisant qui s'y prêtât, en admirant l'adresse avec laquelle il trompait les fermiers, et il l'égayait alors en lui proposant une association en arrivant à la colonie pour voler les cochons s'ils en valaient la peine.

Quand nous débarquâmes à Sidney, on ne perdit aucun moment pour mettre Breadman à terre; il était si faible, qu'il ne pouvait se tenir debout sans défaillir : toutefois dans cet état pitoyable, et tandis qu'il se retenait au cou de l'homme qui lui ôtait son caleçon, il eut assez de force, le malheureux, pour allonger sa main pâle et tremblante dans la poche du gilet de son soutien, afin d'y prendre un peigne et un canif. Le lendemain, il était en terre : il mourut donc comme il avait vécu. Cependant, tant que dura sa maladie, il demanda chaque jour à quelques-uns de ses camarades les moins grossiers de lui lire l'Écriture, et de prier au chevet de son lit.

Le meilleur mode de punition à infliger à bord à ces hommes est l'isolement, le pain et l'eau. Une fustigation peut être efficace sur le voleur timide et novice, mais elle ne fait qu'endurcir les courageux et les hardis, tout en avilissant essentiellement les sentimens des uns et des autres : du moins le pain et l'eau n'ajoutent point la dégradation à la dégradation. Ce qu'il y a de pire dans ces réunions,

ce sont les citadins, dont une douzaine peut infecter un millier de campagnards, et quelquefois les deux partis se livrent des combats jusqu'à mort.

La déportation n'était point autrefois un châtiment pour ceux qui avaient des amis dans la colonie ou de l'argent pour s'en procurer: ces individus étaient, tout aussitôt leur arrivée, réclamés par leurs amis gratuits ou payés, qui, bien que nominalement leurs maîtres, leur laissaient en quelque sorte la liberté d'agir à leur gré. Ceux que j'avais amenés étaient au bout de quelques jours seulement métamorphosés au point d'être méconnaissables, et dans leurs vêtemens de Danois j'avais peine à reconnaître mes anciens passagers. En 1822, me promenant aux environs de Sidney, je rencontrai un homme très élégamment mis, qui d'une main conduisait un joli enfant, et de l'autre jouait avec une canne: un paquet de cachets résonnait à sa montre. Il tressaillit en passant près de moi, et je reconnus un des hommes de mon bord.

Je ne puis approuver que l'on laisse aux voleurs l'argent qu'ils se sont procuré par le crime. Il suffit cependant qu'ils dérobent de l'or ou tout autre objet que le propriétaire ne puisse pas réclamer comme sien avec serment, pour qu'ils en restent possesseurs. Un voleur notoire, qui vola la banque de Stirling, emporta en or et en joyaux une valeur de 1,000 livres sterling pour charmer sa captivité.

Il y avait aussi autrefois des gens qui se mettaient dans le cas d'être déportés pour aller rejoindre, sans payer le passage, de vieux amis bien établis dans la Nouvelle-Galles. J'eus plusieurs passagers de cette espèce, et entre autres un joyeux garçon de vingt-deux ans, dont le père avait été déporté quand il était enfant à la mamelle, et dont le frère avait suivi le père plus tard, et d'après son invitation formelle, afin de venir l'aider aux travaux de sa ferme. Le jeune homme dont je parle avait été appelé à son tour, et s'était dès lors fait condamner à un voyage de sept ans à Botany. Au moment de notre arrivée, le frère vint au-devant de nous, et présenta le fils au père, et réciproquement. — *Quand pouvons-nous compter sur Jem?* Telle fut la question qui suivit immédiatement les phrases de félicitation. Jem était un cousin qui promettait depuis longtemps une visite à la colonie, me dit le jeune frère, et dont l'on avait besoin pour les travaux de la ferme.

Les convicts hommes sont mis à terre au point du jour, sous la garde des constables, et conduits dans la cour de la geôle de Sidney, d'où, après avoir eu leurs vêtemens et leur linge marqués de P. B. et de larges flèches, on les mène aux casernes des prisonniers, pour y rester jusqu'à ce qu'ils soient répartis sur la colonie, suivant les règles établies.

Mêmes détails sur les femmes convicts.

Le navire est équipé pour les femmes de même que pour les hommes, hormis l'addition de tables et de tablettes pour repasser leur linge ou ranger leur vaisselle à thé. Il n'y a point de soldats pour les garder. Leurs rations sont les mêmes que celles des hommes, en y ajoutant du thé et du sucre, et pour ce service on distribue à chaque escouade un chaudron, et à chaque femme un pot de fer-blanc, car elles prennent le thé soir et matin.

Les femmes sont logées plus commodément que les hommes à bord, car un navire en porte rarement plus de quatre-vingt-dix. Chaque bâtiment a un appartement séparé pour les femmes libres qui vont avec leurs enfans rejoindre leurs maris déportés dans la colonie. Le gouvernement en transporte ainsi tous les ans un certain nombre pour les rendre aux hommes qui se conduisent très bien et sont établis de manière à les pouvoir nourrir.

Il faut, comme pour les hommes, choisir parmi elles des surveillantes, d'autant plus que les femmes sont plus querelleuses et plus difficiles à mener que les hommes : elles comptent beaucoup sur les ménagemens que l'on a pour leur sexe. Elles sont aussi certainement plus licencieuses dans leurs paroles quand on les excite. Autrefois elles logeaient pêle-mêle avec les matelots pendant le passage, et il est

constaté que le voyage se faisait beaucoup plus tranquillement: chose singulière, cette cohabitation tournait à l'amélioration morale de ces femmes. Ayant la faculté de vivre en concubinage avec les marins pendant la traversée, elles s'initiaient au principe moral de l'*attachement personnel*, à elles inconnu jusqu'alors. Le grand mal dans cet arrangement était que souvent les matelots les épousaient au bout du voyage; mais que, bientôt fatigués de la vie conjugale, ils reprenaient la mer et laissaient là leurs femmes. D'un autre côté, le nombre des femmes déportées étant si faible, comparé à celui des hommes, il est de toute conscience de réserver ces rares individus de l'autre sexe pour fournir des femmes aux déportés. Il faut reconnaître que le pauvre matelot, au milieu de cette troupe féminine, est dans un vrai jardin de tentation, et que si sa *vertu* vient à faillir quelquefois, il est plus à plaindre qu'à blâmer.

En se parlant, ces femmes se traitent toujours de *madame*, et le titre de *mademoiselle* est rarement employé. Je leur permettais des amusemens innocens de toute espèce. Elles avaient la liberté de danser plusieurs fois par semaine, et de chanter une heure ou deux tous les jours avant de se coucher. Il se donnait quelquefois à bord des concerts en règle et des bals masqués. Quelques-uns des passagers de la cabine descendaient souvent dans

la prison pour écouter les chanteuses, dont plusieurs avaient des voix douces et plaintives.

J'avais à mon bord une vieille sibylle fixant les soixante-dix ans, et qui avait été, comme elle le déclarait, quarante ans dans des maisons de correction ou de prison. L'homme avec qui elle avait vécu, et dont elle portait le nom, était le dernier qui fut pendu sur la bruyère de Pennenden pour vol de grand chemin. C'était une créature très digne de foi, et qui abhorrait si sincèrement le mensonge que tout le monde craignait de mal faire devant elle, tant on était convaincu qu'elle le découvrirait tout aussitôt. Elle en était arrivée au point, disait-elle, que les magistrats, connaissant sa bonne foi, la *chargeaient elle-même de son mandat d'amener,* sans qu'il fût besoin d'un officier pour la conduire en prison où, suivant elle, elle avait passé les plus beaux jours de sa vie. A Londres, tantôt elle mendiait, tantôt elle vendait de l'amadou, et mêlait à ce double commerce celui de la filouterie, de la manière suivante : elle rôdait le soir près des élégans qui causaient avec les desservantes de Paphos, en feignant de leur demander la charité. Troublés dans leurs entretiens mystérieux, les causeurs se retiraient pour lui dire de s'éloigner, et elle profitait de ce mouvement pour leur tirer adroitement montre, portefeuille, ou ce qui était le plus à sa portée, puis elle s'esquivait en maugréant contre

les volés, parce qu'ils ne soulageaient point *la* PAUVRE *vieille créature*. Son apparence de sorcière la faisait regarder par ses compagnes de déportation comme une espèce de devineresse, et toutes d'abord se refusèrent à la prendre dans leurs escouades, dans l'opinion que tout mauvais vouloir qu'elle exprimerait se réaliserait à coup sûr. Quand les nymphes du pavé de Londres la rencontraient en sortant le soir, et lui refusaient la charité, elles pouvaient tout aussi bien rentrer, sûres de n'avoir point de bonne chance de toute la soirée. Elle avait beaucoup d'anecdotes plaisantes sur ses exploits; mais l'aventure qu'elle racontait avec le plus d'orgueil était la manière dont elle avait *fait* un médecin d'hôpital. Ayant été prise d'un rhume et d'une extinction de voix, elle fut envoyée à l'hôpital, et le médecin qui vint l'examiner, après avoir tâté son pouls et regardé sa langue, fut dérangé un instant, et laissa sur la table sa montre d'or qui lui avait servi à compter les pulsations. La vue de cet objet précieux fit démanger les doigts de Nanny, opéra sur elle comme une dose puissante, elle prit la montre et disparut : mais au bout de dix minutes on la rattrapa, et elle eut, comme elle le disait, *plein comme un dé de malheur*.

Il vient toujours à bord du vaisseau, quand il est sur le point de quitter l'Angleterre, des femmes qui vous recommandent comme les êtres les plus

exemplaires avant leur chute, les déportées, et je fus dupe une fois d'une de ces *pleureuses*. C'était à Sidney : un moment après l'entrée dans le port, je fus frappé, en sortant de ma cabine, d'une scène touchante qui se passait sur le pont, et les personnages du drame étaient une dame à l'air respectable et une jeune *infortunée* de mon troupeau. Ces deux femmes étaient assises sur un affût, les bras passés autour du cou l'une de l'autre, sanglottant et répandant des flots de larmes. J'avançai et je demandai avec intérêt à la vieille femme de quoi il s'agissait, et si elle était la mère de cette fille. « Oh ! non, répondit en sanglottant ce modèle de sensibilité, mais je suis *la même chose* que sa mère, car je l'ai élevée depuis son enfance, et je l'aime comme le plus cher enfant qui pût m'appartenir. — Allons, ma bonne femme, dis-je, ne le prenez pas tant à cœur; songez plutôt combien il est heureux que vous soyez ici, et, je le pense, en état de lui faire du bien. — Oh! certainement, monsieur, certainement; je compte la demander et la prendre chez moi; car, Dieu merci, je puis faire quelque chose pour ma pauvre Mary, qui fut toujours une *bonne fille*. » En effet, au bout de quinze jours, il fallut retirer de la maison de la vieille au cœur tendre Mary qu'elle rendait à son ancienne profession.

Quand les femmes ont été passées en revue à bord, on les expédie par eau à la factorerie de

Paramatta, où le conseil leur assigne des travaux. On encourage par tous les moyens possibles le mariage comme étant la voie la plus efficace vers l'amélioration morale. Il faut se garder de retenir les femmes dans la factorerie, mais les laisser libres, en veillant à ce que l'ivrognerie et la prostitution publique soient punies. La factorerie ne doit être qu'un asile pour les femmes incapables de travail ou âgées. Comme les femmes sont presque toujours mises à mal par les hommes, nous devons voir leurs fautes d'un œil de pitié plutôt que de colère, et notre objet doit être de les corriger plus que de les punir.

Les affaires d'amour se traitent quelquefois dans cette partie de la population avec des circonstances qui sentent tout-à-fait le roman des vieux jours. Il est beaucoup de nos belles de factorerie qui ont été courtisées et gagnées par une espèce de télégraphe qui transmettait, au moyen d'un mouchoir agité, les signaux du haut d'une éminence qui dominait le domicile de nymphes : le plus embarrassant de tous les points pour l'amoureux était de découvrir le nom de sa bien-aimée, afin d'obtenir du tribunal de police qu'elle fût relâchée pour la consommation du mariage. Il en résulte beaucoup d'alliances heureuses, de tendres attachemens formés dans les murailles closes de la prison. Il s'est à peine écoulé une année, en effet, depuis le jour où un habitant riche de Sidney, âgé de cinquante-

six ans, s'unit par les liens du mariage à une de nos jolies pénitentes : il s'était épris d'elle tandis qu'elle subissait une correction, un jour de marché, avec sa robe retroussée en arrière sur sa tête, pour avoir trop bu la veille.

Il résulte de la disette de femmes qui existe dans la colonie, que toute main vacante a toujours abondance de compétiteurs. On permet en effet à peine aux veuves de rester un jour seulement après la prise de deuil sans être dans de nouveaux nœuds, et l'on peut dire que ces femmes si faciles vont à l'autel, essuyant d'un œil la larme de veuve, et regardant amoureusement de l'autre l'amant heureux qui va succéder. Un de mes amis, novice dans la phraséologie coloniale, fut un soir abordé par sa blanchisseuse, qui lui demanda instamment une avance de deux dollars pour se marier le lendemain au matin. « Vous marier ! s'écria mon ami; comment ! vous m'avez dit, il n'y a pas plus de trois jours, que vous aviez un mari en Angleterre. — Je vous l'ai dit, monsieur, mais j'ai depuis reçu une lettre m'annonçant qu'il a *souffert*. — Souffert ? riposta mon ami avec naïveté et d'un accent d'intérêt, qu'a-t-il donc *souffert* ? — Il a été *pendu*, » balbutia la demandeuse; et une fois les dollars dans sa poche, elle se précipite hors de la maison pour aller se consoler de son veuvage dans les soins de ses secondes noces.

Les femmes sont en effet les meilleurs envois à faire dans la colonie, et il serait tout autant dans l'intérêt de ces pauvres créatures que dans celui de la population australienne d'écumer les rues de la Grande-Bretagne pour en faire chez nous des créatures utiles au pays. Cette classe de femmes devient tout à coup d'une fécondité étonnante, qui provient sans doute du changement de constitution opéré par le changement de climat, mais aussi d'une complète modification des *habitudes*. Le même effet se manifeste dans nos beautés ambulantes de Londres, depuis que l'on s'est mis à renouveler leur tempérament par de courtes condamnations à la diète salubre de la prison, et à la discipline très saine du *moulin à pied*. Beaucoup des paroisses qu'habitent ces demoiselles peuvent fournir d'abondantes preuves de ce fait. Le facétieux ministre d'un village manufacturier du nord paraissait assez bien comprendre l'affaire. Il n'était pas né depuis long-temps d'enfans illégitimes dans la paroisse, quand la manufacture exploitée par des hommes vint à s'éloigner du village, et une fécondité soudaine se déclara. Un digne ancien du pays, scandalisé de cette progéniture illégale qui abondait tout à coup, alla trouver son pasteur pour se lamenter sur ce point et aviser, s'il était possible, aux moyens d'arrêter la *corruption croissante*. « Comment! de la *corruption*? lui répliqua le révérend: au contraire, moi, j'y

salue le retour de la *moralité.* » On peut en dire tout autant de la population de nos femmes déportées, et l'on peut montrer en témoignage de la régénération morale les belles et nombreuses familles qu'elles produisent.

Observations générales sur l'administration de la colonie. Compagnie autralienne.

La Nouvelle-Galles du sud et la terre de Van-Diémen sont sous la juridiction d'un gouverneur-général, qui réside dans la première de ces colonies, et qui a sous ses ordres pour l'une et pour l'autre un lieutenant-gouverneur. Ces agens sont toujours des militaires. Le gouverneur est assisté par un conseil exécutif semblable à celui de l'Inde, et qu'il est obligé de consulter sur tous les points de quelque importance. Il est cependant aussi autorisé à agir sous sa responsabilité seule, pourvu qu'il fasse connaître par écrit au gouverneur de la métropole ses raisons pour avoir pris ce parti. Le conseil législatif se compose surtout des officiers du gouvernement, auxquels sont adjoints deux propriétaires de terres, un marchand et le *cheif justice* (premier juge) comme président. Ce conseil est autorisé à imposer des taxes et à faire des lois dans l'intérêt de la colonie, pourvu que le président certifie que ces lois sont conformes à l'esprit de la législation anglaise. Les séances sont à huis clos, et les membres

de l'assemblée ont fait serment de ne rien révéler de ce qui se passe dans les réunions. On ne connaît les décisions du conseil que quand elles sont imprimées dans la *Gazette*, à la joie ou à la consternation des colons. Comme le magistrat qui préside a le *veto* sur tous les actes de ce conseil, il est, de fait, le seul dépositaire de la puissance législative dans la colonie, puissance que nul homme, quelque digne qu'il fût, ne devrait posséder absolument. Cette omnipotence est d'autant plus dangereuse ici que le secret des délibérations ôtant aux délibérans ce grand principe d'émulation, la publicité, ils peuvent très bien ne défendre ou n'attaquer que faiblement les questions en discussion.

Les tribunaux sont composés comme en Angleterre, et le jury a pour base, comme dans ce pays, la propriété, mais on n'y admet les individus qui ont été déportés que quand ils ont été réhabilités par un pardon absolu. Le nombre des jurés doit être le même qu'en Angleterre, et leur décision être pareillement unanime. Nos magistrats sont *payés* ou *non payés*, et les premiers reçoivent leurs appointemens en porc et en farine, au lieu d'or et d'argent. Cela vient de la difficulté avec laquelle, dans les premiers ans de la colonie, on décidait les habitans à ces fonctions de magistrature, et, pour les y amener, on leur délivrait par semaine un certain nombre de rations. Le magistrat eut le même pou-

voir qu'en Angleterre, relativement aux délits commis par des hommes libres; mais quant à ceux des convicts, ils les punissent de façon très sommaire. Chaque magistrat de district a trois constables sous ses ordres, ainsi qu'un *fouetteur* pour infliger les peines corporelles. Les constables sont souvent des convicts qui font leur temps, mais ils s'acquittent de leurs fonctions aussi honorablement qu'en Angleterre.

Un secrétaire du gouvernement est chargé de la correspondance, et un trésorier colonial recueille les taxes et le revenu du gouvernement. L'établissement ecclésiastique se compose de douze membres du clergé, sous la surintendance immédiate d'un archidiacre qui dépend de l'évêque de Calcutta.

La compagnie d'agriculture australienne, qui a fixé son établissement à Port-Stephens, à quatre-vingt-dix milles au nord de Sidney, nous promit d'importans bienfaits. Elle a un million d'acres de bonnes terres, que borde au nord la rivière Manning, et elles descendent sur sa rive, au sud, jusqu'à ce qu'elles rejoignent les branches inférieures de la rivière Hunter. Elles sont arrosées sur leur lisière par le Karuer et le Manning, et au centre par les rivières Myall et Wolomba, et par cinq autres petits cours d'eau qui tombent dans les lacs de Smith et de Wallis ou dans la mer. Six vaisseaux presque

entièrement frétés par la compagnie y ont apporté des ustensiles de toutes sortes, des graines variées, des arbres à fruits, des oliviers et des ceps, outre nombre de beaux étalons et de jumens de pur sang, ainsi que deux mille mérinos. Par malheur la presse coloniale attaque d'une manière véhémente les mesures par lesquelles le nouveau gouverneur cherche à rendre rigoureuse la discipline pénale des convicts, et les efforts des journaux forceront peut-être la mère-patrie à déporter ses condamnés autre part.

FIN DU VOYAGE DE CUNNINGHAM.

STURT.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE MÉRIDIONALE.

(1828-1831.)

PRÉLIMINAIRE.

Détails sur les rivières, sur la végétation, sur les découvertes antérieures dans les terres.

L'Australie, ou Nouvelle-Hollande, est à proprement parler une île, bien qu'en raison de sa grandeur, laquelle dépasse celle de toutes les autres îles qui occupent la surface du globe, on lui applique le nom de *continent*, pour donner à l'esprit une idée de son importance. S'étendant du 115e au 153e degré de longitude est, et du 10e au 37e de latitude sud, elle compte deux mille sept cents milles en longueur sur dix-huit cents milles de large; et, assise pour ainsi dire sur le tropique de l'hémisphère dans lequel elle est située, cette terre subit à une extrémité les ardentes chaleurs de l'équateur, tandis qu'à l'autre elle jouit de la fraîcheur des zones tempérées. Au premier abord, on serait porté à attribuer à cette vaste étendue de sol des avantages plus qu'ordinaires, des fleuves proportionnés à sa grandeur, et

abondance des plus riches productions des régions intertropicales tempérées.

Telle fut en effet la première impression de ceux qui touchèrent ses côtes méridionales, n'y restant que le temps nécessaire pour être éblouis par la variété de ses productions botaniques, et jouir pendant quelques jours de la douceur ravissante de ce climat. Mais les vives espérances des premiers explorateurs ne paraissent pas devoir se réaliser. Les rivières de l'Australie, tombant rapidement des montagnes où elles ont leur faible source dans un pays plat et extrêmement bas, et là, n'étant presque alimentées par aucun tributaire, elles se perdent naturellement avant d'arriver à la côte, et s'épuisent en marais ou en lacs; ou bien, arrivées à la côte, elles sont si faibles qu'elles ne peuvent conserver libre et navigable leur embouchure, ou disperser les bancs de sable que les marées y entassent.

La colonie de la Nouvelle-Galles du sud est située sur la côte orientale de l'Australie, et les districts où des terres ont été concédées aux colons s'étendent du 36^{e} parallèle de latitude au 32^{e}, c'est-à-dire depuis la rivière Moroyo au sud de Sidney, d'un côté, et de l'autre à la rivière Manning, renfermant dans ses limites à l'ouest la vallée de Wellington. Cette colonie paraît être en ce moment à son état le plus prospère. La conduite de ses marchands se

fait remarquer par les spéculations les plus hardies et les plus gigantesques projets. Les magasins sont construits sur une échelle grandiose, avec les meilleurs et les plus solides matériaux. Pour se faire une idée exacte de cette supériorité, il suffit de remonter en bateau de Sidney-Cove au port Darling. L'observateur verra que ce n'est point seulement sur le port de Sidney que le commerce australien a construit ses magasins et ses quais, mais que toute la ligne du rivage oriental du bassin, bien plus vaste encore, du port Darling est couverte d'entrepôts, de chantiers, de moulins et de quais, dont l'aspect de solidité ferait honneur même à Liverpool. En 1831, cent cinquante vaisseaux sont entrés de l'étranger dans le port Jackson, et le tonnage se montait à trente-un mille deux cent cinquante-neuf tonneaux.

Parmi les causes de la prospérité de la colonie est l'abondance de la belle laine qu'elle produit. On peut citer aussi une nature d'entreprise que toute notre jeunesse a exploitée avec empressement; c'est la pêcherie de la mer du Sud, qui se trouve placée on ne peut plus favorablement, et dans le voisinage de la colonie.

J'ai déjà donné une rapide esquisse des traits géographiques de tout le continent; mais de la vaste superficie sur laquelle se déploient ses rivages, il n'y a que la partie est qui soit complète-

ment explorée. Il a été reconnu que la proportion de mauvais sol, relativement au bon, est très considérable : on a attribué la détérioration de la terre aux ravages du feu auquel l'Australie en général est sujette. Les naturels nomades ont l'habitude d'éclaircir le pays devant eux en l'incendiant, et en détruisant ainsi la haute futaie et les broussailles, ils enlèvent tout principe fécondant au sol.

D'ailleurs la nature des bois de l'Australie n'est pas favorable, et loin de rendre plus féconde la terre par leurs débris végétaux, ils détruisent la petite végétation. Que l'arbre le plus élevé d'une forêt vienne à tomber, sa forme et sa longueur ne sont marquées que par une absence totale de verdure; il semble qu'elle s'éloigne de lui, et bientôt, au lieu du corps immense que le temps ou un accident avait jeté à terre, vous ne trouverez d'autre reste qu'un petit morceau de terre qui ressemble beaucoup au rebut ou à la scorie de la brique que l'on a cuite.

Durant le cours de mes recherches dans l'intérieur, j'ai dû être frappé de la connexité qui existe en apparence entre la géologie et la végétation de cette terre. Ce rapport est en effet si juste, qu'après une courte expérience, je n'éprouvais aucune difficulté à juger de la nature du rocher sur lequel je marchais, par l'espèce d'arbre ou d'herbe qui couvrait le sol dont il était revêtu. L'*eucalyptus pul-*

ver, espèce d'eucalypte à feuilles de couleur glauque, naine et rabougrie, annonçait invariablement la pierre de sable sur laquelle il croissait. Les parties découvertes, légèrement boisées comme un parc et verdoyantes, caractérisent les chaînes secondaires de granit et de porphyre. Sur les terrains d'élite, l'*angophora lanceolata* et l'*eucalyptus mammifera*, décèlent la qualité du sol qui les produit, tandis que le *cupressus calytris* semble occuper les crêtes sablonneuses avec le *casuarina*.

Il est à remarquer que les côtes est de l'Australie participent de ce même caractère d'aridité dont est empreint le reste du littoral. Ce rivage est en général borné par une contrée aride et sablonneuse: on peut cependant espérer trouver des points de solution de continuité sur une ligne si immense, et, en effet, il en est où, par suite de causes particulières et locales, le sol et la végétation sont d'une qualité supérieure. A Illawarra, par exemple, la contiguité des montagnes et de la côte ne laisse pas de place pour cette ceinture de sable dont j'ai parlé; mais les débris de cette zone gagnent la plage même: soit alors l'effet de la chaleur réfléchie, soit le résultat de quelque autre particularité de position, la végétation de l'Illawarra est tout-à-fait d'une nature intertropicale, et ses fourrés abondent en oiseaux étrangers au comté de Cumberland. Il n'est point en Australie de région où la race

emplumée soit plus belle et plus variée. Le pigeon le plus splendide que le monde produise peut-être, et l'oiseau-satin à l'œil si doux se nourrissent là des baies du *ficus* (figuier sauvage), ou d'autres arbres, tandis qu'une tribu nombreuse de la race des éperviers plane sur ses épaisses et spacieuses forêts.

La ligne de sable s'interrompt encore à Broken-Bay, à Newcastle, et plus haut, dans le nord, au port Macquarie; c'est sur ce point que le Hunter, le Hawkesbury et le Hastings débouchent à part: ce serait donc un excellent point pour un établissement. Quant aux parties reculées dans l'intérieur entre la baie Jervis et la baie Bateman, et dans la direction du sud, sur le versant occidental de la chaîne qui les sépare, des explorations récentes nous ont découvert de riches et vastes contrées. Les détails donnés par MM. Hovel et Hume suffisent pour prouver que toutes les vallées qu'ils ont traversées étaient dignes d'attention, et que les rivières qu'ils passèrent à gué étaient bordées de plaines vastes et riches. Le plus beau bétail qui approvisionne le marché de Sidney est nourri sur les prairies grasses et dans les verdoyantes vallées de la Morumbidji.

Le plus sérieux inconvénient dont souffre la colonie de la Nouvelle-Galles du sud est la sécheresse qui vient l'attaquer périodiquement, et à peu près tous les dix ou douze ans. Il est singulier qu'on ne puisse encore assigner la cause de ces *visitations*

régulières. L'état de l'intérieur y exerce-t-il son influence, ou les saisons sont-elles réglées par la situation humide ou desséchée des marais ? On peut affirmer cependant que, quand l'intérieur est sec, les saisons sont sèches, *et vice versâ*. Le thermomètre se tient pendant les mois d'été, c'est-à-dire de septembre à mars, entre 36 à 106 degrés de Fahrenheit; mais le terme moyen de la température durant cette période est de 70 degrés. Dans les mois d'hiver, l'instrument marque de 27 à 98 degrés, et, en terme moyen, 66 degrés. Quelque forte que puisse paraître la chaleur de l'été, il est certain que le climat de la Nouvelle-Galles du sud n'a point cette action délabrante et délétère sur la constitution qui rend si intolérable une résidence dans l'Inde, ou d'autres contrées méridionales. On n'y met de côté à midi aucune occupation, soit d'affaire, soit de plaisir, et le voyageur peut se coucher de son long sous le premier arbre dont l'ombre l'invite, et y reposer tout aussi tranquillement que dans un palais, n'ayant à redouter ni les fraîcheurs ni les tortures des insectes malfaisans : il jouit d'un sommeil aussi profond que réparateur, et il se lève rafraîchi pour suivre son voyage. La fraîcheur délicieuse du matin et la température caressante du soir sont véritablement indicibles. Le climat paraît avoir une influence sensible sur les animaux mêmes, les chevaux et les bestiaux étant

d'une docilité remarquable; et l'on peut croire que ce climat a, jusqu'à un certain point, ces heureux effets sur les êtres endureis que le vieux monde y transporte.

Je terminerai ces considérations préliminaires par quelques détails sur les découvertes faites dans l'intérieur, depuis l'établissement de la colonie. On sait que cette fondation remonte à 1788, époque à laquelle le gouvernement anglais prit formellement possession de la côte orientale d'Australie, en fondant un établissement pénal à Port-Jackson. Ses premiers planteurs se répartirent sur cette portion du territoire, laquelle, flanquée d'un côté par l'Océan, et de l'autre, embrassée pour ainsi dire par la rivière Nepean, porte maintenant le nom de comté de *Cumberland*. Ce seul district suffit pendant plusieurs années aux besoins des colons, et ce n'est que quand une série de saisons contraires, et aussi le rapide accroissement de leurs troupeaux, leur prouvèrent la nécessité de chercher de plus vastes pâturages, qu'ils pensèrent à franchir cette sombre et rude chaîne de montagnes qui, semblable aux remparts naturels de l'Espagne et de l'Italie, se dressait au-dessus des forêts inférieures et rompait la ligne de l'horizon occidental.

Un M. Oxley est le premier, dit-on, qui tenta de gravir les montagnes Bleues; mais il recula bientôt devant les difficultés à vaincre, et il paraît être re-

venu sur ses pas après avoir pénétré à seize milles environ dans leurs retraites sombres et ardues. Bientôt après l'insuccès de cette expédition, une sécheresse d'une durée extrême ranima l'esprit d'entreprise, et après deux voyages de découverte, on découvrit la rivière Macquarie et les plaines de Bathurst. Les rapports de l'explorateur à son retour furent si favorables que le gouvernement ordonna sur-le-champ d'ouvrir et de construire une route à travers les montagnes; on découvrit ensuite une autre rivière considérable, qui coulait à l'ouest comme la Macquarie, et à laquelle M. Lvans donna le nom de *Lachlan*.

M. Oxley, inspecteur-général de la colonie, fut ensuite mis à la tête d'une expédition importante, ayant pour but de suivre les rivières Lachlan et Macquarie, aussi haut que possible, pour constater leur état plus ou moins navigable, et explorer la nature des pays qu'elles arrosaient. En 1817, M. Oxley porta son attention sur la première de ces rivières, et continua de suivre ses sinuosités jusqu'à ce qu'il semblât que ses eaux se perdissent dans des marais successifs, et qu'elle cessât d'être rivière. Dans l'année suivante, le voyageur se retourna vers la Macquarie, et la remonta de même, jusqu'à ce qu'il se vît arrêté par de hauts roseaux qui couvraient devant lui une plaine étendue, et parmi lesquels se perdait le lit de la rivière.

On ne savait donc rien de positif sur le pays situé au-delà, et cependant la question était d'une haute importance pour la colonie. A la suite de ces découvertes, l'inspecteur Méchan et M. Hamilton-Hume, colon, explorèrent le pays plus au sud et à l'ouest de Sidney : ils découvrirent la plus grande partie de la nouvelle contrée nommée *Argyle*, ainsi que le lac *Bathurst*. M. Hume s'associa ensuite avec M. Hovel pour une excursion à la côte sud, et après un long et pénible voyage, ils gagnèrent la mer : mais était-ce à Port-Phillips, ou à Western-Port? Dans les premières parties de leur voyage, ils traversèrent les plaines de York ou de Yass, et après avoir passé le Morumbidge, ils se trouvèrent pris au milieu de chaînes de montagnes qui croissaient en hauteur à l'est et au sud-est : trois rivières qui tombaient à l'ouest reçurent d'eux les noms de *Goulburn*, de *Hume* et de *Ovens*. Ils trouvèrent dans le voisinage de cette côte un pays beau et bien arrosé.

En 1826, M. Cunningham traversa une partie considérable de l'intérieur au nord de Bathurst, et en 1827, ayant de nouveau dirigé ses pas vers le nord, il parvint à s'élever au 28e degré de latitude sud. Plus tard, ayant pris pour point de départ la baie Moraton, il réunit cet établissement à son premier voyage, et contribua ainsi à augmenter nos notions sur le pays montueux qui s'étend entre ce point et la capitale. M. Cunningham parta-

geait l'avis de M. Oxley sur la nature marécageuse et infranchissable des contrées reculées de l'intérieur. Cette opinion recevait chaque jour une confirmation nouvelle, des détails donnés par les indigènes qui se mêlaient de plus en plus avec les blancs, et rapportaient qu'à l'ouest étaient de grandes eaux sur lesquelles les naturels avaient des barques où l'on trouvait de gros poissons.

Il fut donc arrêté dans l'opinion de tous, que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, à l'ouest, contenait un vaste bassin, dont l'océan de roseaux devant lequel M. Oxley avait reculé marquait sans doute les bornes, et l'on pensait généralement que toute expédition, se dirigeant vers l'intérieur, rencontrerait des marécages immenses qu'il serait très difficile de tourner, et non moins dangereux de vouloir traverser. Il restait toutefois à prouver si ces conjectures étaient fondées, et c'est dans ce but que j'entrepris les voyages suivans.

Départ de Sidney. Marche en descendant la Macquarie. Arrivée au mont Harris. Grands marais. Roseaux. Excursion. Fin de la rivière.

L'année 1826 se fit remarquer par le commencement d'une de ces terribles sécheresses auxquelles le climat paraît périodiquement exposé : celle-ci dura deux ans avec une rigueur implacable. La surface de la terre était tellement grillée, que la

petite végétation y avait cessé entièrement. On ne faisait venir qu'avec difficulté les légumes, et les récoltes manquèrent même dans les situations les plus favorables. Les planteurs poussaient leurs troupeaux au loin dans les terres pour y chercher l'eau et la pâture; mais l'intérieur souffrait autant que la côte, et les hommes finissaient par tomber en découragement sous le poids de ce fléau du ciel. Il semblait que le ciel australien ne dût plus être traversé par un nuage.

Dans ces momens critiques, on ne cessait point de penser que l'état humide et marécageux de l'intérieur avait seul empêché M. Oxley d'y pénétrer plus avant en 1818. Toutes les nouvelles qui arrivaient de Wellington-Valley, l'établissement le plus avancé dans le nord-ouest, confirmaient la nouvelle d'une sécheresse inusitée des terres basses, et de l'état des rivières qui y coulaient, et que la chaleur avait presque mises à sec. On espérait donc qu'une expédition, suivant le cours de Macquarie, aurait une chance de succès plus grande que jamais, et que les difficultés à surmonter seraient, sinon tout-à-fait détruites, du moins grandement diminuées. On décida en conséquence, qu'une expédition serait immédiatement envoyée pour constater la nature et l'étendue du bassin dans lequel la Macquarie était supposée se perdre, et s'il existait une communication entre elle et la rivière coulant à l'ouest.

Comme j'avais toujours montré un grand intérêt pour la géographie de la colonie, le gouverneur me chargea de la mission.

Le 10 novembre 1828 je partis donc pour Wellington-Valley, accompagné d'un de mes amis, et le 13, après avoir marché à notre aise sur le pays plat entre la côte et la rivière Népean, nous arrivâmes à Regents-Town, magnifique habitation qui commande les perspectives les plus belles et les plus vastes des montagnes Bleues, ainsi que la rivière Népean. L'ayant traversée à gué le 14, nous rejoignîmes les hommes qui commençaient à gravir les remparts escarpés qui nous séparaient des contrées à l'ouest que nous espérions à peine atteindre sans accident. Cependant nous nous trouvâmes le 20 novembre dans la plaine d'O'Connel, et le 22 nous arrivâmes à Bathurst.

Je fus retenu dans cette ville par une indisposition, et, pendant mon séjour, je reçus mille preuves d'hospitalité de la part des planteurs de ce beau district plein d'un bel avenir, et je ne fus jamais plus convaincu de l'importance de l'exploration dont j'étais chargé, qu'en voyant les rapides progrès de l'agriculture sur ces plaines, et en me disant que j'avais laissé derrière moi, dans les chaînes sombres et escarpées que j'avais traversées, l'obstacle qui s'oppose principalement à la prospérité de ces régions.

Le 27 M. Hamilton-Hume, homme de beaucoup d'expérience, s'étant joint à moi, nous allâmes en avant et gagnâmes, vers la fin du mois, Wellington-Valley. J'aurais voulu me borner à traverser cet établissement, mais les soins nécessaires au perfectionnement de nos moyens de transport me contraignirent de séjourner quatre jours, et je profitai de ce délai pour me procurer des informations sur le cours de la rivière. L'établissement de Wellington-Valley est sur la rive droite de la Bell, à deux milles à peu près au-dessus du point où cette rivière entre dans la Macquarie. Ses constructions, d'un blanc éclatant, attestent la propreté et le bon ordre des habitans; et les prisonniers montrent beaucoup de déférence pour le surintendant qui est chargé d'eux, à une telle distance de la capitale.

Pendant mon séjour on me fit voir l'endroit où avaient été construits les bateaux de M. Oxley, près du bord de la Macquarie, et je ne pus penser, sans un certain degré d'appréhension, à l'état d'épuisement où se trouvait la rivière, comparativement à ce qu'elle devait être pour porter un bateau. Au lieu d'être un large et rapide courant, elle n'occupait plus qu'un étroit espace au centre de son lit, et y coulait si lentement au milieu des bas-fonds, que le mouvement était à peine sensible. La Bell, que M. Oxley décrit comme rapide et bouillonnante

dans son lit de cailloux, avait cessé de couler et ne formait plus qu'une succession d'étangs.

Le 5 décembre, le premier gardien des troupeaux, qui s'était chargé de me donner des renseignemens sur l'état de la rivière, ne put m'apprendre autre chose que l'existence d'un lac à la gauche de la rivière, à trois journées environ au-delà du point où s'arrêtait son bétail, et sur les bords de ce lac. Il nous assura que les *compagnons indigènes*, espèce de cicognes, se tenaient en rangs comme des compagnies de soldats. L'état extraordinaire de la saison avait amené dans la vallée, un perroquet qui ne l'avait jamais visitée jusqu'alors, le *perroquet de la Nouvelle-Hollande*, oiseau d'une délicatesse exquise; la même circonstance avait chassé de l'intérieur une espèce de mérops ou *mangeur d'abeilles* des montagnes.

Le 5, nos préparatifs étant achevés et tous les ballots chargés, nous comptâmes notre monde: le détachement se composait de M. Hume et de moi, de deux soldats et de huit prisonniers de la Couronne, dont deux devaient revenir avec des dépêches. Nous avions deux chevaux de main et sept chevaux de somme, deux taureaux de trait et huit pour porter. Il y avait en outre deux chevaux de ma propriété personnelle, et deux autres destinés à ramener les hommes qui devaient revenir.

Le matin du 7 décembre, jour où nous devions

quitter la vallée, commença par un ciel sans nuage, et cette apparence sèche de l'atmosphère qui prédit une journée étouffante. Je remis donc au soir le moment de notre départ, et résolus de ne pas aller au-delà de Gobawlin, où nous arrivâmes à cinq heures après avoir traversé la Macquarie pour gagner sa rive droite. Ainsi nous commencions notre voyage sous des auspices aussi favorables que nous pouvions le désirer. En nous dégageant, le lendemain, des montagnes qui ceignent à l'ouest Wellington-Valley, afin de nous approcher de la station de M. Palmer, nous nous mîmes au large de la rivière, et touchâmes seulement par hasard ses angles les plus saillans. A quelque distance de l'eau, le sol était loin d'être aussi bon que dans son voisinage immédiat, et le bois n'était pas de la même nature. Sur les terres riches et pittoresques, voisines de la rivière, l'angophora s'élevait, et le paysage de ses bords était embelli par les casuarinas qui les ombrageaient de leurs branches flottantes. Sur les terres plus éloignées, les petits eucalyptes et les cyprès croissaient pêle-mêle. La contrée était coupée et onduleuse, et du haut d'une montagne de pierre calcaire, l'œil ne découvrait, en suivant le cours de la rivière, qu'une forêt épaisse et non interrompue. Les chaînes desquelles nous nous éloignions à grands pas formaient un beau et irrégulier paysage dans le sud, contrastant parfai-

tement avec l'aspect du pays au nord-ouest, où il prenait le niveau.

Nous arrivâmes à la première station de M. Palmer assez tard dans l'après-midi, et campâmes sur un talus élevé tout-à-fait vis-à-vis de l'embouchure du ruisseau de Nallé, qui vient du sud joindre ici la Macquarie. Le bétail avait tout consommé, et le sol de chaque côté de la rivière paraissait dépouillé et aride. Il n'y a pas de doute que dans les saisons ordinaires le pays a un aspect tout différent : il continuait d'être très élevé, et des débris de montagnes ainsi que des cailloux ronds formaient le lit de la Macquarie, qui était aussi encombré de beaucoup de bois.

Il nous avait été impossible, en quittant la station de Wellington-Valley, d'obtenir d'aucun des indigènes qu'ils nous servissent de guides : l'influence même du surintendant fut impuissante, et au moment de notre départ ils prétextèrent tous des maladies ou la peur des naturels des pays plus reculés. Par bonheur, nous en trouvâmes avec les pasteurs de M. Palmer plusieurs qui consentirent à nous conduire par le chemin le plus court à la cataracte, que nous supposions située entre Wellington-Valley et le mont Harris. Nous partîmes sous leur conduite pour Dilibamble, seconde station de M. Palmer, où nous arrivâmes à quatre heures et demie du soir. La distance qui sépare les deux stations est de seize

milles. Le Tabragar (l'Eskins de M. Oxley) tombe dans la Macquarie à Dilibamble. Il avait cessé de couler depuis long-temps, car ce ruisseau est un petit torrent de montagne, dont la source, à en juger par la nature de son lit, ne peut être très éloignée. Nous descendîmes considérablement dans le cours de la journée. Les *rapides* étaient fréquens dans la rivière, mais son aspect général ne présentait aucun changement : ses eaux étaient transparentes, et sur quelques points ses bords extrêmement élevés. Il arrivait souvent que là où le bord était haut d'un côté, il était, de l'autre, bas et exposé aux débordemens. Sur ces basses terres les arbres à gomme bleue croissaient à une grande élévation, mais le bois diminuait sur les points culminans.

Les aspects de la rivière étaient d'une grande beauté, et variaient à chaque détour. Il est impossible de voir un arbre supérieur au casuarina pour la grâce avec laquelle il se penche sur l'eau ou s'attache à quelque roc isolé au milieu de la rivière. Il devint ici nécessaire que nous traversassions sur la rive gauche, tant pour éviter les sinuosités et nous tenir autant que possible en ligne droite avec le mont-Harris, que parce que le chemin était beaucoup meilleur de ce côté. Nous profitâmes donc d'un gué praticable vis-à-vis du lieu où nous avions campé, et poursuivîmes notre marche dans le sud-ouest, à travers un pays d'une nature bien infé-

rieure à ce que nous avions vu jusqu'alors. L'*écorce de fer* et les cyprès abondaient sur notre passage, à travers un pays pauvre et sablonneux, mais le sol s'améliora quand nous eûmes laissé derrière nous Élisabeth-Burn, petite crique mentionnée par M. Oxley.

Nous nous rapprochâmes de la rivière de bonne heure dans le jour, et dressâmes notre tente au sommet d'un talus qui dominait un de ses bras. Nous étions abrités du soleil par les angophoras qui formaient un bois suspendu autour de nous, et dont le vert riant donnait une gaîté inusitée au paysage. Le côté opposé de la rivière était assez onduleux, et le sol me parut de la plus parfaite qualité : aussi je trouvai à mon retour ce lieu occupé par une station. Nous avions campé à un quart de mille environ du ruisseau Taylor, qui vient du nord-est se jeter dans la Macquarie, et qui est le premier cours d'eau que l'on trouve à droite au-dessous de Wellington-Valley.

Immédiatement après avoir reçu ces affluens, la rivière prend à droite, circonstance qui nous contraignit à la traverser encore. Après cette opération, et nous dirigeant au nord-ouest, nous quittâmes bientôt les riches terres qui bordent la rivière que nous laissions derrière nous. Une contrée pauvre, plate et découverte avait succédé; le sol était comme une argile sablonneuse et d'un rouge léger,

où les eucalyptes, les cyprès et les casuarinas se mêlaient à des arbres inférieurs : parmi ces derniers le cerisier (*exocarpus cupressiformis*), était le plus abondant. A sept milles environ de la rivière nous traversâmes quelques arides chaînes, où M. Hume tua le premier kangarou que nous eussions encore vu. En approchant de la rivière, nous remarquâmes pour la première fois l'acacia pendula, qui nous annonçait le voisinage des marais. Le temps était toujours extrêmement chaud. Notre trajet de ce jour fut démesurément long, et notre bétail souffrit beaucoup. Comme je me trouvais avec un des guides en avant du détachement, je me vis tout à coup face à face avec une famille de naturels. Ils furent extrêmement épouvantés en voyant qu'ils ne pouvaient s'enfuir : ils appelèrent à grands cris quelques-uns de leurs compagnons qui étaient à quelque distance, puis ils profitèrent de la première occasion favorable pour s'esquiver. Nous jugeâmes que nous étions alors à dix milles de la cataracte, et d'après les calculs du pasteur ou chef de Wellington-Valley, peu éloignés du lac dont il avait fait mention.

Comme je ne voulais laisser passer inaperçu ou inexpliqué aucun trait du pays, je priai M. Hume d'interroger les étrangers sur ce point. Ils nous apprirent qu'ils appartenaient à la tribu du lac qui se trouvait à une courte journée de distance à l'est,

et que, si nous le désirions, ils nous y conduiraient. Nous acceptâmes sur-le-champ, et le lendemain ils revinrent au camp dès l'aube. Nous repassâmes alors la rivière, et après avoir traversé un pays très uni pendant neuf milles, nous arrivâmes à notre destination. Nous avions rencontré des lits desséchés de petits lacs, des taillis de cyprès et d'acacias pendulas, ou des forêts claires, mais sans remarquer aucune de ces crêtes arides si communes au nord-est. A un mille ou un mille et demi du lac environ, nous remarquâmes un tombeau isolé, construit récemment. Il se composait d'un monticule oblong, avec trois siéges demi-circulaires. Le tout était entouré d'une allée tracée et trois autres partant du centre s'enfonçaient de quelques pas seulement dans la forêt. Plusieurs cyprès, tombant au-dessus du tombeau, étaient curieusement sculptés à l'intérieur et sur l'un était profondément gravée l'image d'un cœur.

Nous fûmes complétement désappointés en voyant ce lac que les naturels nomment *Buddah*. C'est une nappe sinueuse d'eau douce, qui a un peu plus d'un mille de long, et de trois à quatre cents pas de large. Elle avait quatre brasses de profondeur, mais elle nous sembla être de cinq ou six pieds au-dessous du niveau ordinaire. Elle ne produit ni ne reçoit aucun tributaire : cependant le poisson y abonde, ce qui me porte à penser que

cet amas d'eau doit sa formation à quelque grand débordement de la rivière. Bien que nous eussions traversé quelques bons terrains, chemin faisant, cependant le voisinage du lac n'était nullement fertile. Les arbres qui l'entouraient se trouvaient dans un rapide mouvement de décadence et de faible végétation, paraissant ne tirer que peu de bénéfice du voisinage de l'eau.

Nous étions partis de très grand-matin, mais la chaleur était devenue insupportable long-temps avant que le soleil eût atteint le méridien, et elle était encore plus suffoquante par l'effet du manque d'air complet qui existait dans les fourrés épais que nous avions à traverser. A deux heures après midi, le thermomètre marquait 129 degrés de Fahrenheit à l'ombre et 149 degrés au soleil. Les rayons étaient trop ardens, même pour les naturels, qui se tenaient autant que possible à l'ombre. Dans la soirée, quand l'atmosphère fut un peu rafraîchie, nous lançâmes le bateau sur le lac, afin de pêcher et de tuer quelques volailles d'eau, mais bien que nous fussions assez heureux avec nos fusils, nous ne prîmes rien avec nos hameçons.

Les naturels avaient été rejoints dans l'après-midi par le reste de la tribu, et la troupe se composait alors de vingt-trois individus. Ils étaient assez réservés et contemplaient avec étonnement la scène qui se passait devant eux.

Si nous avions eu besoin d'autres preuves que celles que nous possédions de l'état déplorablement sec et brûlé de l'intérieur, nous les aurions trouvées dans la circonstance suivante. Aussitôt que le soleil disparut derrière l'horizon, des oiseaux vinrent par centaines se poser sur le bord du lac, pour apaiser la soif qu'il leur avait été impossible d'étancher dans la forêt. Quelques-uns étaient en défaillance, le bec ouvert, d'autres avaient à peine la force de nous éviter, et tous étaient indifférens aux coups de fusil.

Quand nous quittâmes le Buddah, onze des naturels seulement nous accompagnèrent. Il était midi quand nous rejoignîmes la Macquarie, dans la direction du nord nord-est, et nous continuâmes de suivre son cours jusqu'à la cataracte, où nous fîmes halte. Le sol était généralement inférieur à celui de la veille, mais cependant il y avait des places fertiles; l'acacia pendula était le plus abondant des arbres, et près de la rivière l'arbre à gomme et le pommier australien croissaient merveilleusement.

Il m'avait semblé remarquer que les eaux de la Macquarie avaient diminué en volume depuis notre départ de Wellington-Valley, et j'eus l'occasion favorable d'en juger parfaitement à la cataracte, où son lit, en tout temps si rétréci, l'était spécialement alors. Il y avait si peu de force dans le cou-

rant, que je commençais à me demander jusqu'où il irait, surtout quand je réfléchissais à la nature tout unie du pays où nous étions entrés, et à ce fait que la Macquarie ne reçoit aucun tributaire entre ce point et les marais.

Comme on les traitait avec affabilité, les naturels qui nous accompagnaient mirent de côté toute réserve; et, dans l'après-midi, ils se réunirent autour de la nappe d'eau, au-dessous de la chute, pour prendre du poisson. Ils se rendaient à cette chasse très systématiquement, avec de courts javelots qui allaient s'effilant graduellement en pointe, et ainsi plongeaient dans l'eau sans la faire rejaillir avec bruit, et au signal donné par un homme âgé. Un ou deux de ces hommes tardèrent peu à sortir de l'eau avec le poisson qu'ils avaient transpercé; mais les autres restèrent une minute environ sous l'eau, puis ils reparurent près du même rocher, dans les crevasses duquel ils avaient fait entrer leur proie; ensuite ils se mirent à manger des moules qu'ils avaient prises en grande quantité. Je constatai, au moyen de mon baromètre, que l'élévation de la cataracte était de six cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, et mes observations la plaçaient par les 148 degrés 3 minutes de longitude est, et 31 degrés 50 minutes de latitude sud.

Il était important pour nous de gagner, le plus tôt

possible, la rive droite de la Macquarie, car il était évident que le pays au sud de cette rivière était beaucoup plus marécageux dans cette région que dans le nord; mais nous trouvâmes des difficultés pour effectuer notre projet. Les rocs qui composent à la cataracte le lit de la rivière, disparaissaient à environ huit milles au-dessous, et là, la rivière prenait un aspect tout différent. Ses bords devenaient d'une hauteur égale de quinze ou seize pieds; ses eaux paraissaient troublées et profondes, et le lit était un mélange de sable et de glaise. Le casuarina, que nous avions souvent admiré, disparaissait entièrement, et sur plusieurs points le lit devenait si étroit, qu'il était complétement ombragé par les gommiers.

Le 16 nous nous rencontrâmes avec une tribu nombreuse d'indigènes qui se joignirent à notre suite, après les cérémonies ordinaires de l'introduction, et leur nombre se montait alors à cinquante-trois. J'étais encore en tête du détachement quand nous les joignîmes. Ils étaient très différens dans l'apparence extérieure de ceux que nous avions surpris à la rivière, et, à en juger par la manière dont je fus accueilli par ceux-ci, je dus conclure qu'ils avaient été informés de notre venue et s'étaient réunis pour nous recevoir. Un vieillard, qui s'était placé à côté de la tribu, et qui était leur chef, nous salua. Derrière lui se tenaient sur un

rang les jeunes gens, et derrière eux encore, les guerriers étaient assis à terre.

J'avais avec moi un jeune naturel qui s'était attaché à nous, et que nous avions en grande estime, à cause de son bon naturel et de son intelligence supérieure. Il leur expliqua qui et ce que nous étions, et je vis avec plaisir que le vieillard était parfaitement fait à l'idée de notre présence, bien qu'il jetât un regard de quelque anxiété sur la file d'animaux qui venaient derrière nous. Ils étaient hideusement peints en ocre rouge et jaune, et avaient leurs armes à côté d'eux : leurs regards étaient fixes, mornes et résolus. Afin de leur ôter cet air austère, j'allai droit à eux; et prenant au plus voisin son javelot, je lui donnai mon fusil à examiner. Cette marque de confiance en eux ne fut pas perdue, car ils se relâchèrent tout à coup de leur gravité; et dès que mon détachement arriva, ils se levèrent et nous suivirent. Ce qui parut exciter le plus vivement leur surprise, c'était le mouvement des rames du bateau-chariot. Le jeune naturel que j'ai cité tout à l'heure agit comme interprète, et par ses manières facétieuses il réussit à nous tenir tous dans un continuel éclat de rire pendant toute notre marche.

Comme nous voulions traverser la rivière, nous en suivîmes les bords, et nous éprouvâmes des retards considérables par suite des fréquens maré-

cages qui nous arrêtaient dans notre marche. Dans un de ces marais, nous vîmes nombre d'ibis et de *becs-curillers*, et les naturels réussirent à tuer deux ou trois serpens. Notre vue à l'ouest était extrêmement bornée; mais le pays à l'est semblait en quelques endroits s'étendre en plaines.

Après avoir suivi pendant quelques milles le cours de la rivière, nous nous décidâmes à opérer le passage dans lequel nous fûmes activement aidés par les naturels, puis nous dressâmes nos tentes sur le bord opposé, et ensuite blancs et noirs se baignèrent pêle-mêle dans la rivière. Les indigènes étaient en général bien faits et robustes. Ils se déchirent le corps et s'arrachent les dents de devant comme les tribus de Bathurst : leurs armes sont précisément les mêmes. Ils sont à coup sûr des hommes très gais, et ils passèrent plus de la moitié de la nuit à rire et à causer. Neuf des naturels seulement se joignirent à nous le lendemain du jour où nous avions traversé la rivière. Botheri, l'indigène intelligent, était à leur tête; et pendant notre marche, il me dit que le chef de la dernière tribu lui avait promis une femme au retour de son expédition, en qualité de notre guide. La chaleur excessive nous força d'abréger notre journée et de camper vers midi dans quelques taillis, après avoir traversé onze milles d'un terrain plat.

On nous fit remarquer, à notre droite, plusieurs plaines considérables, s'étendant à l'ouest et à l'est, et dont le sol était riche en général; mais nous passâmes, dans le cours de notre marche, par beaucoup de broussailles. L'aspect de la végétation sur les plaines privées d'humidité était déplorable. Bien que le pays fût devenu plat et beaucoup plus découvert que sur les branches supérieures de la Macquarie, les petites élévations qui tournaient les alluvions du bord de la rivière continuèrent à notre droite. Quoiqu'elles eussent beaucoup perdu en hauteur, et se trouvassent considérablement éloignées du bord, elles me semblèrent couvertes de cyprès et de *boisbœuf*, mais l'acacia et le buis nain dominaient sur les plaines, tandis que le *gommier des débordemens* occupait seul les terres immédiatement voisines de l'eau, qui diminuait évidemment tant en volume qu'en rapidité : toutefois le lit de la rivière était toujours un mélange de sable et d'argile.

Le bétail trouva autour du camp une si chétive pâture, qu'il s'écarta durant la nuit pour en chercher de meilleure. En cette occasion, Botheri et son aide nous eussent été d'un très grand prix; mais il avait décampé de très grand matin, emportant une hache, un tomahawk et un peu de lard, bien que je lui eusse fait plusieurs présens. Réduit à moi-même dans cette circonstance,

M. Hume me fut d'un grand secours en ramenant les bestiaux. Ils avaient réussi à trouver un pâturage tolérable, près d'une nappe d'eau sinueuse. Nous nous y dirigeâmes tout aussitôt, et après avoir traversé des broussailles qui nous en séparaient, nous reconnûmes que c'était une crique très considérable qui reçoit le superflu des eaux de la Macquarie, et le distribue très probablement sur le pays plat qui s'étend au nord. Cette crique était beaucoup plus large que la rivière, car elle a de cinquante à soixante pas d'un bord à l'autre, et les naturels y vont chercher les moules dont son lit abonde. Nous fûmes contraints de traverser son bord oriental à sa jonction avec la rivière, point qui, par bonheur, se trouva à sec. Il nous fallut cependant couper sur les deux rives des roseaux, afin de pouvoir traverser, et cette opération abrégea notre journée de marche.

La chaleur, qui avait été excessive à Wellington-Valley, s'appesantissait sur nous de plus en plus, à mesure que nous avancions dans l'intérieur. Le thermomètre était rarement à midi au-dessous de 114, et à deux heures après-midi, il était plus haut. Nous n'avions point de rosées pendant les nuits: la variation de température était donc insignifiante dans les vingt-quatre heures. Le pays paraissait dépouillé et brûlé, et les plaines que nous traversions avaient de larges crevasses, de sorte qu'on pouvait

dire à la lettre, que la terre était béante de soif. Les forêts et les terrains, légèrement boisés comme des parcs qui bordaient la rivière, avaient fait place à des fourrés ou à des plaines. J'y tuai plusieurs pigeons à crête qui y abondaient, et nous y prîmes quelques perroquets gris et roses. Il y avait cependant moins de variété dans la race emplumée que je m'y étais attendu.

Plus nous approchions du mont Harris, plus la Macquarie devenait lente dans son cours, et bientôt elle diminua au point de perdre son titre ou nom de rivière. A trente milles environ de la cataracte, le pays décline vers le nord, et quelque changement s'opère encore dans son aspect général. Au sud et au sud-ouest, il nous parut uni et boisé, tandis qu'au nord les plaines devenaient plus fréquentes, mais plus petites, et il était extrêmement dangereux d'y marcher, à cause des larges fentes qui les traversaient.

Le 20 nous marchâmes dans la direction du nord-ouest, et nous trouvâmes un sol assez bon pendant la première partie du jour; mais il fut bientôt remplacé par un terrain aride et rocailleux, que nous suivîmes dans la direction de Melcorne-Rock, pic que nous avions aperçu des plaines et que nous avions pris pour le mont Harris. Nous reconnûmes toutefois notre erreur en approchant, et tournâmes à gauche pour trouver la dernière

éminence, à l'ouest-sud-ouest de laquelle nous campâmes à un mille environ.

Dès que le camp fut établi, M. Hume et moi nous nous rendîmes au mont Harris, à travers un sol sujet aux débordemens, et couvert en général de polygonum, de roseaux et de grosses herbes aquatiques. Il y avait près de dix ans que M. Oxley dressa ses tentes sous la plus petite des deux collines qui forment le mont Harris. Les tranchées qui avaient été ouvertes autour des tentes étaient intactes, et l'on pouvait distinguer les traces des feux. M. Oxley avait choisi un campement un peu éloigné de la rivière, attendu qu'alors elle avait franchi ses rives; mais à notre époque, et de ce même terrain, nous ne pouvions apercevoir l'eau dans son lit. Sur le sommet de la plus grande éminence que nous gravîmes, restaient les planches à demi-brûlées d'un bateau, quelques clous rouillés et un vieux coffre; mais je cherchai en vain la bouteille que M. Oxley y avait laissée.

Une réflexion s'élevait naturellement dans mon esprit à l'aspect de ces vestiges d'une première expédition : la mienne devait-elle être plus heureuse, et serais-je condamné aussi à battre en retraite devant les marais et les exhalaisons d'un pays si bas? Mon œil se tourna insensiblement au nord-ouest, et la vue s'étendait sur une forêt sans apparence de limites. Je pouvais suivre la ligne de la rivière,

au moyen de ses rangs de hauts arbres, mais je ne voyais pas de roseaux.

Le mont Foster, un peu plus élevé que le mont Harris, sur le bord opposé de la rivière, rompait seul la ligne de l'horizon du nord-nord-ouest, à la distance de cinq milles. A partir de ce point, et sur tous ceux de la boussole, les basses terres s'étendaient devant moi comme une mer ténébreuse, excepté une grande plaine au sud-est, et qui, courant d'est en ouest, coupait cette monotonie. Il n'y avait rien de décourageant, mais rien non plus qui pût animer dans cette perspective. Le mont Harris est de nature basaltique, mais je ne remarquai aucune forme régulière de piliers, bien que d'énormes blocs couvrent la terre. Le roc est extrêmement dur et sonore.

De là nous nous rendîmes à pas lents vers le mont Foster, et nous y arrivâmes un peu avant le coucher du soleil. Il est séparé du mont Harris par une contrée découverte, ou plantée seulement d'acacia pendula, et de buis nain. Quand le détachement s'arrêta, je traversai la rivière à la hâte et montai avec empressement sur la hauteur qui, s'élevant tellement au-dessus du niveau des objets environnans, devait m'offrir une vue complète des marais ou de l'eau, mais je me trompais. La vue était étendue, mais peu satisfaisante. Au nord-ouest, toujours les basses terres s'étendaient aussi sombres : au-

delà des bois voisins il y avait quelques plaines considérables, mais le port situé au pied de la montagne était découvert et d'un aspect satisfaisant. Bien que la ligne de la rivière se perdît dans l'éloignement, les feux des naturels, qui s'élevaient en colonnes droites dans l'air, nous indiquaient aussi exactement que les arbres de ses bords. A l'est, la chaîne d'Arbuthnot, s'élevant de beaucoup au-dessus de la ligne de l'horizon, s'étendait à une distance de soixante-dix milles dans l'est.

Je restai sur le mont jusqu'après le soleil couché; mais je ne pus rien découvrir qui ressemblât à la barrière formidable dont nous approchions. Je ne vis rien qui pût arrêter notre marche : je retournai donc au camp pour me consulter sur ce point avec M. Hume. Le lendemain au matin, il alla de son côté au mont Foster, et pensa comme moi qu'aucun obstacle apparent ne semblait devoir suspendre nos progrès. Nous partîmes donc sur-le-champ, et, la première partie de notre journée, nous traversâmes de riches plaines assez boisées pour donner de l'ombre et où l'herbe était abondante et riche; mais bientôt nous arrivâmes à la plaine la plus désolée que l'on puisse se figurer : il y avait plusieurs parties entièrement dépourvues d'arbres, hormis quelques vieilles souches que les naturels avaient laissées quand ils mirent le feu aux bois, et qui fumaient encore çà et là. Ayant remar-

qué à l'extrémité de la plaine quelques arbres élevés, nous y allâmes avec l'espoir qu'ils indiquaient le cours de l'eau ; mais, après avoir longtemps marché au soleil le plus ardent, nous ne trouvâmes sous ces arbres que des roseaux aussi loin que le regard pouvait atteindre. Il paraissait que nous étions encore à quelque distance de l'eau, que nos gens appelaient de tous leurs vœux.

Je fis halte et j'envoyai Foster dans les roseaux vers quelques arbres morts, où je voyais perchés nombre d'oiseaux. Il y trouva, au milieu des roseaux, un petit lac ; mais bien que les hommes pussent y étancher leur soif, il nous fut cependant impossible d'y abreuver les animaux. Nous fûmes donc obligés de continuer notre route le long de ces roseaux, qui bientôt s'étendirent en grandes nappes devant nous, et formant une vaste plaine à notre droite. Il était évident d'après cela que toute cette contrée était sujette à d'immenses inondations. Je craignais que les roseaux ne nous arrêtassent ; mais entre les groupes qu'ils formaient, il y avait des passages, à travers lesquels nous réussîmes à gagner une anse profonde, au fond de laquelle nous trouvâmes la rivière beaucoup plus tôt que nous l'espérions. Nous fûmes obligés d'éclaircir un endroit pour nos tentes.

Désormais il fallait s'en rapporter pour notre salut aux circonstances, car notre position était assez

critique et ne permettait pas d'hésitation. Je montai donc à cheval avec M. Hume, et nous allâmes dans le nord-ouest examiner le pays devant nous et reconnaître s'il était possible de suivre le bord de la rivière; car bien qu'il fût évident que nous étions arrivés à ce que l'on peut vraiment appeler les *marais de la Macquarie*, je pensais que nous pouvions être à quelque distance encore du lieu où M. Oxley acheva son expédition.

Rien dans l'état de la rivière ne pouvait nous permettre de penser qu'elle se terminât bientôt, et bien que nous fussions sur un sol exposé à de fréquentes inondations, nous ne pouvions cependant nous flatter d'avoir pénétré au centre des marais, car les roseaux étaient divisés en groupes encore. Nous nous y frayâmes un passage et y fîmes environ six milles, puis après avoir traversé une petite élévation, nous descendîmes au bord de la rivière, dont l'aspect n'était point changé, et qui paraissait plutôt accrue que diminuée. Au nord-ouest s'étendait une vaste plaine dont on ne pouvait apercevoir l'extrémité, bien qu'une forêt épaisse formât sa limite au nord.

Il était évident que cette plaine avait souvent été sous l'eau, mais il était difficile de juger à quel point elle s'était élevée d'après les marques empreintes sur les arbres. Le sol était un dépôt d'alluvions avec du sable à la surface, entremêlé de

quelques coquillages. Au sud, le pays nous parut bas et clos, et je ne pense pas qu'il nous eût été possible d'approcher de la rivière de ce côté, à cause des énormes ceintures de roseaux qui paraissaient s'étendre aux plus lointaines limites du regard.

Nous rentrâmes au camp à l'approche de la nuit. Nous n'avions pas vu de naturels depuis plusieurs jours; mais, le matin du 25, quelques-uns passèrent à la hauteur du camp sur l'autre côté de la rivière. Ils refusèrent toutefois de venir à nous, et s'enfuirent vers l'intérieur avec tous les signes de l'effroi.

Le 26 au matin, je dépêchai les deux hommes qui devaient retourner à Wellington-Valley, et nous continuâmes d'aller dans le nord-nord-ouest, par la grande plaine que j'ai dite, et faisant lever, chemin faisant, des cailles en quantités innombrables et des dindons sauvages. Le sol était mou, boursouflé et inégal : les eaux y avaient laissé en se retirant, dans tous les creux, des tas de coquillages qu'entouraient des roseaux et des touffes de polygonum.

Arrivés à la pointe d'un bois qui s'avance de la rivière sur la plaine, nous trouvâmes devant nous une barrière complète. Nous avions marché droit au grand corps du marais, et il s'étendait de tous côtés à l'infini. Il était évidemment plus bas que le sol sur lequel nous étions : nous avions donc la vue

complète de l'ensemble, et c'était une désolation même que chaque regard ne faisait qu'accroître.

Dans de telles circonstances, il ne nous restait qu'à longer les roseaux dans la direction du nord, ou à revenir sur la rivière; et comme je jugeais important de constater la direction de la Macquarie, à un point si intéressant et si critique, je pensai qu'il était mieux d'adopter le dernier parti. Nous reprîmes donc le chemin de la rivière et plantâmes nos tentes, comme lors de la dernière station, au milieu des roseaux.

Il y avait en ce moment deux questions du plus haut intérêt : le cours de la rivière, sa direction et l'étendue des marais qui nous avaient arrêtés, afin de juger si le pays était praticable dans le nord. En me consultant avec M. Hume, je proposai de lancer le bateau, comme le plus sûr moyen d'atteindre le premier but, et lui, de son côté, s'offrit avec empressement à examiner les marais dans la direction que je lui indiquerais. Il fut donc convenu que je prendrais deux hommes et des provisions pour une semaine sur le bateau, et qu'il exécuterait avec un nombre d'hommes égal son excursion dans le nord.

Nous nous séparâmes donc le matin du 26. Je trouvai que la rivière, dont le lit était extrêmement tortueux et irrégulier, avait cependant, à tout prendre, une direction nord-ouest bien déterminée,

et ressemblait beaucoup à ce qu'elle était quand nous descendîmes du mont Foster. Bientôt elle atteignit une largeur de trente-cinq à quarante-cinq pas, et d'une profondeur de douze à quinze pieds d'eau. Ses rives étaient perpendiculaires et presque de niveau avec la surface. Nous avions jusqu'alors passé sous l'ombrage du *gommier des inondations*, qui continuait de s'élever immédiatement sur la rive; mais plus nous avancions, plus ces arbres dépérissaient, et enfin ils cessèrent, ou du moins devinrent très rares. Dans l'après-midi, nous perdîmes de vue tous les objets environnans, tant nous étions entourés de hauts roseaux. Le lit de la rivière continuait d'avoir la même largeur et la même profondeur, mais le courant était d'une lenteur qui le rendait à peine sensible; puis, au bout de trois milles notre navigation fut à l'improviste, arrêtée.

Le lit qui avait jusque là été si bien dessiné, cessa tout à coup, et tandis que nous étions dans l'ébahissement devant cette issue imprévue, le bateau toucha terre. Il ne nous restait donc plus qu'à examiner les bords, et c'est ce que nous fîmes avec une attention particulière. Nous découvrîmes alors deux petites criques, que, dans d'autres circonstances, on eût à peine remarquées : l'une tournait au nord, l'autre à l'ouest. Nous fûmes contraints de retirer le bateau pour remonter la première, tan-

dis que des sangsues nous piquaient les jambes en grand nombre. La crique s'étendait à trente pas, au bout desquels elle se terminait aussi, et pour m'en assurer je fis à pied le tour du fond en écartant les roseaux. Comme la nuit venait, nous retournâmes à un arbre sous lequel j'avais laissé passer dans la journée une grosse pluie, et nous y dormîmes. A deux heures après minuit, il recommença à pleuvoir avec un grand orage de tonnerre et d'éclairs : on héla donc le bateau à terre pour le renverser et nous fournir un abri. Les éclairs étaient extrêmement vifs et jouaient souvent sur le canon de nos fusils plus d'un quart de minute de suite.

Il est singulier que M. Oxley éprouva, dans des circonstances pareilles, une nuit tout aussi mauvaise et très probablement à quelques pas de l'endroit où je me trouvais. Cependant, tandis que le ciel menaçait ainsi, je ne pouvais détourner ma pensée de cette brusque fin de la rivière, et j'espérais que le second canal qui nous restait à explorer nous conduirait dans un espace libre. Aussi, dès que le matin parut, nous nous remîmes en route, et ayant remarqué sur la rive droite un arbre mort, j'y montai, afin que de cette hauteur j'examinasse le marais; mais je reconnus qu'il était impossible de suivre de là le cours de la rivière. Le pays, à l'ouest, était, d'après toutes les apparences,

couvert de roseaux à la distance de sept milles : au nord-ouest ils couvraient une plus grande étendue encore, et au nord l'horizon en était entièrement bordé.

Dès que nous eûmes atteint le bout du lit principal, nous sortîmes du bateau, et examinant le petit bras que nous avions à explorer, nous nous trouvâmes sous un berceau obscur de roseaux; mais nous n'avions pas fait trente pas que cette crique se termina comme l'autre, et je m'en assurai comme la première fois. Nous examinâmes l'espace compris entre les criques. Ayant remarqué de l'eau parmi les roseaux, je les traversai avec une peine infinie jusqu'à une grande distance. Le sol se trouva être une argile compacte : les roseaux étaient serrés de très près, et avaient de dix à douze pieds de hauteur. On avait quelquefois de l'eau jusqu'à la cheville, quelquefois elle couvrait à peine la surface de la terre. Ayant reconnu qu'il n'y avait pas moyen de suivre ces eaux dans le nord, et après avoir fait tout le tour de la boussole, je revins avec beaucoup de peine au bateau; puis je résolus de retourner au camp pour attendre le résultat de l'excursion de M. Hume : nous y rentrâmes donc dans l'après-midi du second jour qui qui suivait notre départ. La chaleur était intolérable et suffocante dans les roseaux, où nous étions torturés par des myriades de mosquites; mais les

eaux étaient parfaitement douces au goût, et il ne s'en exhalait pas la moindre odeur de stagnation. Je dois ajouter que les oiseaux dont nous avions envahi le sanctuaire, tels que le butor et diverses tribus de galinules, se joignaient aux grenouilles pour faire autour de nous un bruit incessant.

M. Hume était de retour au camp avant moi, et il avait réussi à découvrir un cours d'eau sinueux à douze milles environ dans le nord : il ne doutait pas que ce ne fût le lit de la rivière. Après cette découverte, il avait voulu pousser plus avant, pour mieux examiner le pays; mais un autre marais plus vaste encore l'avait encore forcé de revenir sur ses pas. Il ne fut pas moins surpris de ce que je lui disais sur la brusque terminaison de la rivière, que je ne le fus d'apprendre que ce lit se reformait si promptement, et il fut décidé que nous examinerions, sans perdre de temps, cette singulière contrée.

Le 28 au matin, nous levâmes donc le camp, et nous nous dirigeâmes au nord sous la conduite de M. Hume. Nous marchions sur un sol entièrement sujet aux inondations et couvert de roseaux immenses, le grand marais étant à notre gauche. Après avoir laissé à notre gauche l'angle d'un bois, nous nous trouvâmes sur une petite plaine où était une espèce de buis tortu. Cette plaine était libre de roseaux, et la terre en était bonne.

L'ayant traversée dans la direction de l'ouest, nous arrivâmes au canal que M. Hume avait découvert et qu'il avait dû prendre tout naturellement pour la continuation de la rivière. Nous nous mîmes alors en bateau pour explorer sa formation. Pendant deux milles ce lit était d'une largeur de vingt à trente pas; mais, au bout de cette distance, il commença à se rétrécir; enfin il perdit toute profondeur et se couvrit de roseaux. Nous fûmes alors dans la nécessité de laisser le bateau, et de suivre un chemin de naturels. Le pays à l'ouest était plus découvert que je ne l'avais espéré. A un quart de mille du point où nous avions laissé le bateau, le canal se séparait en deux branches qui venaient évidemment du centre des marais. Une élévation de terrain imperceptible était devant moi, et c'est cette circonstance qui donnait de l'élan aux eaux du marais, et qui m'expliqua la formation du canal principal.

Il était trop tard, lors de mon retour au camp, pour continuer l'exploration, mais le lendemain M. Hume vint avec moi dans le bateau, pour constater à quel endroit menait ce canal, et, au bout d'un mille, nous reconnûmes qu'il perdait sa largeur, et en définitive disparaissait complétement dans une immense masse de roseaux. Nous passâmes devant un singulier échafaudage dressé par les naturels sur le bord du canal, pour prendre du

poisson, et nous trouvâmes aussi, à son extrémité, un filet tendu dans le même dessein.

Il y avait, à notre gauche, un petit bois que M. Hume essaya inutilement de gagner; cependant il arriva à un arbre qui était assez élevé pour qu'il pût embrasser toute la vue du marais, qui paraissait s'étendre en tous sens, mais plus particulièrement au nord, à une distance de plusieurs milles. Je me trouvai alors dans un grand embarras. Je devais croire, d'après l'extrême niveau de la contrée, que la Macquarie ne reprendrait jamais sa forme naturelle; mais la direction des marais pouvait me laisser espérer que cette rivière allait joindre le Castlereagh, et former, par la réunion de ces eaux, un courant de quelque importance. Je me déterminai donc à détacher encore M. Hume dans le nord-est, afin qu'il reconnût la nature du pays dans cette direction. De mon côté je me proposai de faire, pendant son absence, une excursion à l'ouest, de l'autre côté de la rivière.

Nous quittâmes donc le camp le dernier jour de l'année, accompagnés chacun de deux hommes. Quand je fus hors des roseaux qui bordaient la rivière du côté opposé, je me trouvai dans une plaine qui était couverte de trous et fort mauvaise à marcher pour les animaux. Je me dirigeai alors vers une partie du bois que M. Hume avait cherché à atteindre. Quand j'y entrai, je me trouvai dans un

fourré épais d'eucalyptus, de casuarinas et d'arbres inférieurs, sur un sol mélangé de sable. Je m'y dirigeai au nord-nord-ouest; et, à la distance de trois milles de sa lisière, je montai sur un arbre pour voir si j'étais près du marais; mais je reconnus que je m'en éloignais toujours. Je conclus de là que mes conjectures sur leur direction était fondée, et je changeai ma route pour celle du nord-ouest; point vers lequel j'avais observé une fumée épaisse, que je supposai produite par quelques naturels sur le bord de l'eau. Au bout du fourré je traversai une aride plaine de sable, et vis la fumée monter à une courte distance de moi. Ayant traversé un bois à l'extrémité de la plaine, je me trouvai sur les lisières d'un grand espace entièrement enveloppé de flammes. Le feu courait avec une rapidité incroyable à travers les arbustes *rhagodia* qui couvraient le sol. Ayant traversé à la hâte ce lieu, je continuai ma marche dans le nord-ouest sur de stériles plaines d'une terre sablonneuse, rouge à la surface unie, et des bosquets de cyprès bordés d'acacias pendulas. Ce fut seulement au coucher du soleil que nous fîmes halte pour la nuit, sur les bords d'une vaste crique dont l'eau était excellente, et qui se trouvait dans la direction du nord. Nous pouvions être à vingt-neuf milles du camp. Je remarquai plusieurs cabanes, et à en juger par les tas de coquilles de moules qui étaient çà et là, on pouvait

être certain que ce lieu était très fréquenté par les naturels. L'herbe étant entièrement brûlée, nos animaux ne trouvèrent que peu à paître. Je tirai près de la crique un francolin presque semblable au francolin peint de l'Inde; mais je n'avais aucun moyen de le conserver.

Le lendemain matin, continuant notre marche, nous nous tînmes d'abord sur les rives de la crique, et à un quart de mille environ de l'endroit où nous avions passé la nuit, nous rencontrâmes une tribu nombreuse d'indigènes. Une jeune fille assise près du feu fut la première à nous apercevoir, tandis que nous approchions lentement. Elle fut si excessivement épouvantée, qu'elle n'eut pas la force de s'enfuir, mais se jeta sur la terre en poussant de grands cris. Nous remarquâmes alors nombre de huttes d'où les naturels sortirent, s'attendant peu au spectacle qu'ils allaient avoir; mais du moment qu'ils nous virent, ils se retirèrent, leurs cabanes furent tout aussitôt en feu, et, chacun avec un tison à la main, ils couraient çà et là hurlant hideusement, et embrasant les bois où ils passaient. Je dirigeai tranquillement mon cheval vers un vieillard qui était en avant des autres, comme pour se dévouer au salut de la tribu. Je voulais lui parler, mais en approchant davantage je le vis trembler si violemment, qu'il m'était impossible d'espérer de lui quelques renseignemens, et comme je n'a

vais pas de temps à perdre en explications, je le laissai aux conjectures qu'il pourrait former sur notre nature, et je continuai ma route vers un fourré épais, dans lequel ils n'osèrent nous suivre.

Après une marche de seize milles environ, par un pays tantôt plus découvert, tantôt boisé, nous fîmes halte à une seconde crique qui, ainsi que la première, conduisait dans le nord, mais l'eau était fangeuse et amère. Après une station d'une heure pour reposer nos animaux, nous reprîmes notre marche. Nous n'avions même atteint aucune élévation sensible au-dessus du marais, mais le pays, sujet aux inondations, était loin derrière nous. En quittant cette crique, nous trouvâmes une contrée qui montait doucement devant nous, et à trois ou quatre milles environ, nous traversâmes quelques crêtes de pierre couvertes d'une nouvelle espèce d'acacias, mais si abondamment, qu'il était impossible de rien voir de ces hauteurs. Comme le soleil était à son déclin, nous entrâmes dans une forêt, et allâmes en avant, nous attendant toujours à trouver de l'eau; mais nous fûmes obligés de nous arrêter pour la nuit, sur le bord d'une grande plaine, sans que notre attente eût été réalisée. La journée avait été extrêmement chaude, et nos animaux avaient aussi grande soif que nous. L'espérance n'abandonne jamais le cœur de l'homme, et c'est par l'effet de ce sentiment que, après avoir at-

taché nos chevaux, nous commençâmes à errer autour de notre solitaire bivouac. Il faisait presque nuit quand un de mes hommes vint me dire qu'il avait découvert une petite mare d'eau, où il avait été guidé par un pigeon.

Cette mare peu considérable était probablement le reste d'un orage de pluie : elle suffit cependant à nos besoins, et j'en remerciai la Providence. Nous étions alors à environ soixante milles de la Macquarie, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, et le pays était si décourageant, que je notifiai à mes gens l'intention où j'étais de revenir sur mes pas, si je ne découvrais aucun changement le lendemain avant midi.

A la plaine où nous avions dormi succéda un épais fourré d'acacias où j'entrai, et bientôt nous nous trouvâmes dans un espace ouvert, de forme oblongue, à l'extrémité duquel était un lac peu profond. Le fourré l'entourait de toutes parts, et sur ses bords étaient quelques cabanes. A dix heures du matin nous trouvâmes un chemin de forêt meilleur que ceux que nous avions eus depuis longtemps.

Il s'était opéré un changement manifeste dans la contrée, et le sol très fertile n'était plus sablonneux. Peu de temps après, nous gravîmes au sommet d'une montagne ronde, d'où nous eûmes une perspective étendue sur tous les points de l'horizon.

Nous avions insensiblement atteint une hauteur considérable, au-dessus du niveau de l'intérieur.

Au-dessous de nous, à l'ouest, je remarquais une vallée large et légèrement boisée, tandis qu'au sud par l'ouest, s'élevait une montagne isolée à une distance qui devait être de vingt milles, et dont les flancs presque perpendiculaires coupaient seuls la ligne de l'horizon; mais dans toutes les autres directions la contrée paraissait profondément boisée. Espérant trouver une rivière dans cette vallée, je n'hésitai pas un moment à y descendre. Ayant toutefois été désappointé, je continuai à me diriger vers la montagne que j'atteignis précisément avant le coucher du soleil : on le voyait entièrement, en effet, quand j'en eus gagné le sommet.

Mes yeux étaient si fatigués que je fus contraint d'attendre que l'astre eût disparu pour regarder autour de moi. Il n'est peut-être aucun moment plus favorable que l'heure du coucher du soleil pour regarder l'horizon, et ici, à une hauteur de cinq ou six cents pieds au-dessus de la plaine, on pouvait apercevoir à trente-cinq ou quarante milles. La montagne sur laquelle j'étais placé se divisait en deux sommets. L'un était une rapide éminence de rocher, l'autre avait également son sommet perpendiculaire, mais il allait déclinant graduellement vers le nord, et à une distance de quatre ou cinq milles cette partie de la hauteur se perdait dans une

plaine vaste et découverte qui avait cette direction. Dans le sud-est deux collines boisées étaient visibles, mais elles ne paraissaient que des renflemens sur le niveau général du pays. Une petite colline semblable était au nord-ouest, et à l'ouest, encore, une montagne beaucoup plus considérable que celle que j'avais gravie, et plus élevée évidemment, réfléchissait les derniers rayons du soleil. Toutefois je cherchais de l'eau vainement, et je ne pouvais découvrir les sinuosités d'une rivière ou le cours d'un torrent de montagnes; et comme nous avions traversé un marécage à un mille environ de la montagne, nous y redescendîmes pour y passer une nuit cruellement tourmentée par les mosquites.

Je n'avais rien qui m'engageât à pousser plus avant dans l'intérieur. L'issue de cette excursion m'avait suffisamment déconcerté, et le chemin qui s'ouvrait devant moi était moins attrayant encore. Il n'y avait entre la montagne éloignée et moi qu'une forêt épaisse et un pays plat. Je savais par expérience qu'il était impossible de se former, d'après les apparences, aucune opinion des traits probables de la singulière contrée que je parcourais, et de raisonner comme dans d'autres contrées sur des cas analogues. Sous le point de vue géographique, mon voyage avait été plus heureux et m'avait mis à même d'éclaircir une question fort controversée jusqu'alors. Quelle que pût être l'étendue des ma-

rais de la Macquarie, il était évident qu'ils n'étaient pas en communication avec ceux du Lachlan. J'avais acquis la connaissance de plus de cent milles de l'intérieur ouest, en constatant que ni la mer ni même une grande quantité d'eau n'existaient sur sa surface. Bien que j'eusse traversé beaucoup de terres stériles, j'avais également reconnu que le sol était loin d'être chétif, et que, dans d'autres circonstances, la végétation pouvait être plus belle.

La montagne où se termina mon voyage est formée de pierre à sable : elle est rapide et est précipitée. Je la nommai *le plateau d'Oxley*, et les hauteurs éloignées *groupe d'Urban*.

En revenant au camp, je fis un circuit dans le nord-est, et il était tard, le 5 janvier, quand je regagnai la Macquarie. J'avais été absent six jours, pendant lesquels nous ne pouvions pas avoir fait moins de deux cents milles. Mon domestique m'apprit qu'une troupe de naturels était venue visiter le camp pendant mon absence, mais qu'à la vue des animaux ils s'étaient retirés précipitamment.

Le 6, M. Hume revint, et j'attendais impatiemment son retour pour m'entendre avec lui sur le déplacement du camp, où je soupçonnais l'existence de quelque influence délétère ; car deux de nos hommes étaient malades. M. Hume lui-même arriva indisposé, et comme il m'apprit la découverte qu'il avait faite d'une chaîne d'étangs à quatre milles

dans l'est, nous nous hâtâmes de nous diriger vers ce point.

Le résultat du voyage de M. Hume me jeta dans une extrême perplexité : son intention en s'éloignant de la Macquarie était de pousser dans le nord-ouest, pour reconnaître jusqu'à quel point les roseaux s'étendaient dans cette direction, et s'il y avait moyen de gagner *le Castlereagh*, mais en cas de non succès de revenir à la Macquarie par l'ouest. Il avait d'abord fait, en se frayant un passage par les marais, les quatre milles qui l'avaient conduit aux étangs où notre camp était désormais établi.

Il fit encore deux milles au-delà de ces étangs sur un bas sol ; mais il se trouva ensuite sur une terre rouge sablonneuse, et il était très difficile d'avancer à cause de l'épaisseur des broussailles et de l'état marécageux du terrain par suite d'une grande pluie. Le bois de ces fourrés était de diverses sortes, et il vit beaucoup d'émus et de kangarous. Au sortir du fourré, il traversa une crique qui menait au nord, et tous les bords avaient dix ou douze pieds de haut. Quelle que soit la masse d'eau qu'elle contient habituellement, il ne s'y trouvait alors que quelques mares sans profondeur. M. Hume marcha à travers les fourrés jusqu'à une troisième crique, où il fit halte pour la nuit. L'eau y était mauvaise, et les bords ne fournissaient qu'une chétive pâture aux animaux. Le fourré qui la bordait

à une grande épaisseur, consistait principalement en acacias pendulas et en buis. La contrée gardait un niveau constant, et du haut d'un arbre M. Hume n'aperçut aucune saillie à l'horizon.

Le 2 janvier, il se tint plus au nord, ayant reconnu impossible de traverser les fourrés qu'il avait rencontrés. A deux milles de là il passa une crique qui conduisait au nord-ouest, et un peu avant d'y arriver, il avait vu un cimetière des naturels contenant huit tombeaux. La terre les recouvrait en long, mais les arbres n'étaient point sculptés comme nous l'avions vu autre part.

Au-delà de cette crique le pays se découvrit; mais au bout de huit milles il retrouva ladite crique, et comme elle était dans la direction du nord-nord-est, il la suivit pendant dix-huit ou vingt milles, et la traversa plusieurs fois dans le jour. Elle était à sec sur beaucoup de points.

M. Hume vit plusieurs cabanes, mais dont aucune ne portait de traces d'occupation récente, bien que de grandes quantités de coquilles de moules fussent éparses alentour. Il calcula qu'il avait fait vingt milles dans la direction du nord-nord-est, et toute la contrée qu'il traversa était en général de mauvaise terre.

Le 3, M. Hume fit encore quatre milles le long de la crique, dans la direction du nord, et pensant qu'elle allait joindre le Castlereagh; mais au bout

de ces quatre milles, elle tournait au nord-ouest, puis à l'est du nord. En conséquence il la quitta et alla droit à l'ouest, dans l'opinion que la rivière dont on vient de parler devait prendre une direction plus septentrionale que ne l'avait supposé M. Oxley.

Presque aussitôt que M. Hume eut repris la direction de la Macquarie, le pays eut un aspect plus agréable. Il traversa des plaines, des terrains onduleux, des fourrés; mais sans trouver cependant la Macquarie avant la fin du jour. Il avait toujours espéré la rejoindre, mais quand il arriva près d'une crique où il passa la nuit, il commença à se demander si cette rivière n'existait plus ou si elle aurait pris une direction plus occidentale. Le lendemain au matin, il traversa donc la crique et marcha dans l'ouest-sud-ouest pendant deux milles sur de bonnes plaines; puis, après douze milles dans des fourrés peu épais, il arriva à une autre crique qui conduisait au nord. Il gravit bientôt après une chaîne de montagnes, s'étendant ouest-nord-ouest, et à laquelle il donna le nom de *chaîne de New Year* (de la nouvelle année). Il jouissait d'une vue étendue du haut de ces montagnes; mais il ne pouvait apercevoir sur l'horizon que quelques hauteurs à vingt-cinq milles environ dans l'ouest et par le sud. Il y avait toutefois dans le nord une apparence de haute terre, que M. Hume croit du reste n'être

qu'une illusion atmosphérique. Du sommet de cette chaîne, il chercha en vain la Macquarie ou d'autres eaux, et comme sa provision était presque épuisée, il dut renoncer à toute excursion plus avancée et revint sur ses pas. Il rencontra deux bandes d'indigènes, mais il n'entra point en communication avec eux.

Il était évident, d'après les détails qui précèdent, que nous n'avions rien de mieux à faire, pour trancher la question importante du terme de la Macquarie, que de suivre la crique sur les bords de laquelle nous étions, et de longer les roseaux pour saisir la première occasion de la traverser dans la direction de l'ouest. J'avais de grands doutes sur la continuation de la rivière, et comme je prévoyais que, dans le cas où elle se terminerait, nous nous trouverions tout-à-fait dans l'intérieur, je désirais ardemment l'arrivée d'un surcroît de provisions du mont Harris, et je me décidai à aller y voir, après avoir laissé à M. Hume, qui était fatigué, le soin de conduire à petites journées l'expédition au nord. Mais quand je fus au mont Harris, je fus tristement surpris en le trouvant silencieux et désert : j'y restai toutefois la plus grande partie du lendemain, et avant de le quitter, je laissai contre un arbre des instructions écrites, bien que j'espérasse peu de les voir rencontrer bientôt.

Le jour suivant, je traversai les plaines de la Mac

quarie, et rejoignis le détachement à quinze milles du lieu où je l'avais laissé. Le jour où j'avais quitté M. Hume, on n'avait fait que deux milles par suite de quelques dérangemens dans la charge. Le lendemain au matin, ayant traversé la crique, il suivit sa rive droite jusqu'à des marais où elle se perd. Il continua à longer les marais, et après une marche de onze milles environ il fit halte. On ne put se procurer d'eau en cet endroit, et l'on partit le lendemain de bonne heure; mais hommes et animaux étaient également hors d'état de marcher, et au bout de trois milles il fallut s'arrêter encore pour chercher à se procurer de l'eau en creusant des trous au milieu des roseaux. Ce moyen réussit assez bien, et l'on en avait tiré de quoi satisfaire aux besoins des hommes quand j'arrivai. Je remarquai avec peine que M. Hume n'était pas bien, mais rien ne put le détourner de tenter de nouveaux efforts pour tirer l'expédition de ses embarras actuels.

Aussitôt que j'eus pris quelque repos, je montai un cheval frais, et M. Hume m'accompagna à travers une petite plaine qui faisait immédiatement face au camp, sujette aux inondations, et couverte de polygonum, ainsi que d'une masse considérable de roseaux à droite. Nous passâmes de cette plaine dans un bois de *gommiers bleus*, où les herbes, les roseaux et les broussailles formaient un fourré épais; nous passâmes enfin de là dans un espace décou-

vert, entouré de toutes parts de roseaux en masses compactes. Le grand marais au sud de nous était clair et découvert, mais derrière nous les arbres à gomme bleue formaient au-dessus de ces roseaux un bois épais.

A deux cents pas environ de la lisière du marais était une ligne de jeunes arbres morts, et autour d'eux des alouettes marines qui voletaient en grand nombre, et que M. Hume avait suivies la veille assez avant dans les roseaux, avec l'espoir qu'elles le conduiraient à de l'eau. La circonstance de leur grand nombre nous engagea à y pénétrer encore, et enfin nous trouvâmes une nappe d'eau sinueuse et de quelque longueur sur laquelle ces oiseaux se jouaient; mais nous eûmes à peine le temps de l'examiner avant la nuit, et il était neuf heures quand nous rentrâmes sous nos tentes.

D'après l'aspect général du pays au nord, et le fait de notre arrivée à l'extrémité du grand marais, qui, il y avait quelques jours, nous menaçait d'une manière si formidable, il me parut probable que les roseaux ne se montreraient plus aussi étendus qu'auparavant, et je pris la résolution de pousser, s'il était possible, à travers ces roseaux à l'ouest de la position que nous occupions. C'est ce que nous entreprîmes le lendemain au matin, et au milieu du jour nous étions entourés de roseaux. Nous y frayant un passage, nous nous trouvâmes enfin sur une

plaine bordée à droite par un bois de gommiers bleus où les roseaux s'étendaient encore; un bois était à gauche aussi, mais les roseaux ne paraissaient pas y continuer. Je priai M. Hume d'aller voir s'il ne cacherait point quelque canal, et il me dit à son retour qu'il était descendu de la plaine dans un fond rempli de petits coquillages et de joncs. Il observa une nouvelle espèce d'eucalyptus sur les troncs desquels était la marque de l'eau à trois pieds de hauteur. Après avoir traversé ce fond, qui pouvait être large d'un quart de mille, il gagna une forêt de buis sou les quels croissait une bonne herbe, et là, ayant reconnu à l'aspect du pays qu'il ne devait pas exister de canal au-delà, il revint nous joindre. Nous passâmes la nuit dans un bois de buis, où le gazon qui avait été brûlé repoussait alors avec une abondance remarquable, et les animaux le goûtaient beaucoup. Le rapport de M. Hume me confirma dans l'opinion que j'avais conçue relativement à la Macquarie, et j'abandonnai dès lors tout espoir de retrouver jamais cette rivière sous sa forme caractéristique.

Toutefois indépendamment de toutes ces preuves, il était clair que la rivière ne se reformait point à la distance de trente-cinq milles, au nord de nous, puisque M. Hume avait été à l'ouest de ce point sans avoir observé la moindre apparence de roseaux ou de rivière. J'étais aussi convaincu par

l'examen du pays que nous avions traversé, que les sources de la Macquarie ne pouvaient pas être d'une assez grande importance pour lui donner un courant constant comme à une rivière, et pour fournir en même temps de l'eau à la vaste cavité dans laquelle elle tombe.

Les grandes plaines qui s'étendent sur tant de milles à l'ouest du mont Harris, même quand elles étaient dégagées de roseaux, étaient couvertes de coquillages, et le sol, quoique un dépôt d'alluvion, était sablonneux à la superficie. Elles avaient toutes les traces non-seulement d'inondations fréquentes, mais même on voyait que les eaux y avaient séjourné dans certains cas : c'est ce que l'on remarquait principalement au fond des marais. Nous ne trouvâmes aucun débris de végétaux ou de minéraux qui attestât un passage violent de l'eau sur un point quelconque, mais il existait de nombreux canaux pour distribuer également les flots sur toutes les parties de la surface. Les marques des débordemens et des inondations permanentes étaient partout les mêmes.

Il eût été impossible de rester dans la position où nous nous trouvions, puisqu'il n'y avait point d'eau pour nous ni pour les animaux. Il aurait été imprudent de redescendre dans les roseaux pour les examiner attentivement. Nos provisions baissaient rapidement, et nous n'avions pas de temps à per-

dre si nous voulions acquérir une connaissance approfondie de l'intérieur. Nous remîmes donc l'exploration du marais à notre retour, et prîmes le parti de nous enfoncer sur-le-champ plus avant dans l'ouest.

Fourré de mosquites. Naturels. Un homme s'égare. Mouches kangarous. Désolation du pays. Plateau d'Oxley. Groupe d'Urban. Rivière salée. Son étrange.

Nous quittâmes notre position au bout de la plaine, le 13 janvier 1829, de bonne heure, et avant que le soleil parût, nous étions entrés dans un pays tout différent de celui dans lequel nous voyagions si péniblement depuis trois semaines. Nous avions jusqu'alors marché sur un sol d'alluvion; mais il changea bientôt en une terre rouge où croissaient les fourrés sur lesquels le camp s'appuyait immédiatement. A cette contrée succéda une région frontière dont la végétation avait une fraîcheur extraordinaire indiquant que les eaux n'avaient pas disparu depuis long-temps de sa surface. Nous traversâmes ensuite un creux semblable à celui que M. Hume avait décrit, et où les joncs avaient pris la place des roseaux. Des gommiers de grande dimension y croissaient aussi; mais de chaque côté il n'y avait que du buis, sous lequel s'élevait à une hauteur considérable l'herbe de la forêt. Enfin, après avoir fait treize milles à l'ouest par le sud,

tantôt sur des plaines, tantôt à travers des fourrés, nous nous arrêtâmes pour la nuit à un endroit où il y avait de l'eau et des pâturages. Les mosquites étaient si incommodes en cet endroit, que nous le nommâmes *le fourré des mosquites.*

Le 14 nous nous dirigeâmes dans l'ouest, et à sept milles environ de notre station nous trouvâmes une crique d'excellente eau qui allait au nord, et que nous longeâmes pendant sept milles environ, puis nous fîmes halte sur ses bords, composés d'une terre légèrement compacte. Il existait dans ce voisinage des bouquets de casuarinas; mais un buis tortu était l'arbre le plus commun. Nous tuâmes, dans l'après-midi, quelques canards qui nous régalèrent beaucoup, car depuis quelque temps nous ne vivions que de provisions salées. Nos animaux avaient encore beaucoup moins que nous. Je tuai dans le creux d'un arbre un beau serpent, long de quatre pieds environ, d'un jaune éclatant. Fraser recueillit des échantillons botaniques, et entre autres deux espèces de *capparis.* Un grand changement s'était effectivement opéré dans les arbustes inférieurs, et on avait observé à l'est des marais près de ceux que l'on remarquait actuellement.

En quittant la crique, nous marchâmes pendant quinze milles environ dans un pays alternativement plaines et fourrés, mais dont le caractère gé-

néral différait peu de ce que nous avions vu la veille.

En traversant une forêt, nous surprîmes une troupe de naturels qui chassaient. M. Hume et moi nous étions alors assez en avant du détachement, et il n'avait que son fusil. Nous avions marché si doucement, qu'ils ne nous remarquèrent qu'au dernier moment. Il y en avait trois assis à terre, sous un arbre, et deux autres étaient très activement occupés à enlever du miel aux branches inférieures. Dès qu'ils nous virent, quatre prirent la fuite, mais le cinquième, qui portait un bonnet de plumes d'ému, resta immobile un instant à nous regarder, puis il se jeta d'un air très résolu de l'arbre à terre. J'avançai alors vers M. Hume, mais avant que j'eusse tourné un buisson qui nous séparait, il se sauva comme un trait. Je craignis qu'il ne fût allé réunir sa tribu, et dans cette pensée, je courus chercher mon fusil pour appuyer M. Hume. A mon arrivée, je trouvai le sauvage devant moi et à vingt pas de M. Hume, qui cherchait à lui expliquer ce qu'il était; mais quand il me vit approcher, il dirigea sur-le-champ son javelot contre M. Hume, comme étant le plus près : M. Hume détacha alors sa carabine et le mit en joue; mais comme il était évident que ma réapparition seule avait effrayé le sauvage, je me retirai : il baissa alors son arme. Son sang-froid et son courage, qui me surprirent,

me donnèrent le désir de communiquer avec lui. Il avait évidemment pris le cheval et l'homme pour un seul animal, et tant que M. Hume resta en selle, l'indigène se tint sur ses gardes, mais quand il le vit descendre et que son premier étonnement fut passé, il ficha son javelot en terre, et marcha intrépidement droit à lui. Nous lui fîmes facilement comprendre que nous cherchions de l'eau; alors il nous montra l'ouest, et nous donna ce renseignement muet sans le moindre embarras, puis quand le détachement passa, il se rangea sans le plus petit trouble, pour éviter les animaux.

De cette forêt nous entrâmes dans un taillis épais où nous traversâmes le chemin qu'avait suivi M. Hume lors de son excursion, et l'aspect du terrain me conduisit à croire que le mien n'était pas éloigné. Dans l'après-midi nous nous arrêtâmes près d'une crique. La chaîne de New-Year était à quatre milles de distance dans l'ouest. Si j'avais retrouvé mon chemin, la question sur laquelle nous étions si incertains n'eût pas été tranchée, mais la circonstance d'avoir traversé le chemin de M. Hume, sur lequel on ne pouvait se méprendre, d'après sa direction, me convainquit du sort de la Macquarie, et je sentis en moi l'assurance que quelques canaux qu'il pût y avoir pour la distribution des eaux au nord de notre route, l'égalité de surface de l'intérieur ne permettrait jamais à une rivière

de se former, et qu'il ne fallait qu'examiner les parties basses du marais pour nous confirmer dans la pensée de la théorie de l'évaporation définitive et de l'absorption de ses eaux, fait qui détruisait la supposition émise par M. Oxley, d'une mer intérieure permanente, formée par ces eaux mêmes.

Le 17 janvier nous campâmes sous la chaîne de New-Year, laquelle est la première élévation qui se trouve dans l'Australie orientale, à l'ouest du mont Harris. Bien que M. Hume eût déjà visité cette chaîne, je conservais l'espérance qu'une seconde exploration du pays, du point le plus élevé de ces hauteurs, nous mettrait à même de nous former une opinion sur la direction à donner à nos mouvemens futurs, mais je fus désappointé. Les deux montagnes boisées que j'avais vues du haut du plateau d'Oxley étaient visibles dans le sud, et la boussole marquait dans l'ouest par le sud et le sud-ouest, le gisement de deux autres éminences. Du reste, l'horizon étant entièrement plat et uni, à l'ouest on voyait une vallée considérable s'étendant nord-sud, et dans cette dernière direction, il y avait une longue bande de terre découverte qui ressemblait beaucoup au lit sablonneux d'une rivière large et rapide. M. Hume et moi nous allâmes sur-le-champ pour examiner ce dernier point, et après dix milles à travers des forêts et quelques creux, nous attei-

gnîmes une plaine de sable blanc, d'où l'on voyait parfaitement la chaîne de New-Year : c'était là, sans aucun doute, le lieu qui avait attiré mon attention. Des mares d'eau s'y trouvaient, et l'on peut conclure de cette circonstance, que le sable avait une couche inférieure de glaise ou de marne. De cette plaine, nous marchâmes au sud par un taillis d'acacias qui bornait un terrain boisé et onduleux, et nous montâmes enfin quelques élévations qui méritent à peine le nom de collines. La vue, de ce point, était confuse, et nous n'observâmes aucun nouvel objet : nous étions toutefois beaucoup plus près des deux montagnes boisées qui se trouvaient maintenant au nord-ouest de nous. Nous étions trop éloignés du camp pour pouvoir y retourner passer le nuit. Nous nous mîmes donc à la recherche de l'eau, et en ayant trouvé, nous attachâmes nos chevaux tout auprès. Notre nuit aurait été supportable si les mosquites n'eussent pas été si tourmentans. Ils se riaient de la fumée et me fatiguèrent tant, que, quelle que fût la chaleur que j'éprouvais, je me roulai dans mon manteau ; mais M. Hume, qui ne put supporter cette position, subit les tortures des insectes, et fut impitoyablement mordu.

Le lendemain à midi, nous entrâmes au camp, et apprîmes, à notre grand tourment, qu'un des hommes, Norman, s'était égaré bientôt après notre

départ, et que l'on n'en avait pas entendu parler depuis. Dawber, mon domestique, était allé à sa recherche. J'attendis donc son retour pour prendre les mesures nécessaires afin de retrouver cet homme. Je n'étais pas sans espoir que Dawber l'aurait retrouvé; mais il revint à trois heures de l'après-midi sans avoir réussi. Alors M. Hume monta à cheval ainsi que moi : nous allâmes dans des directions différentes, mais nous n'eûmes pas plus de succès.

Nous nous retrouvâmes à la crique quand la nuit vint, et j'ordonnai alors que les cyprès sur la chaîne fussent mis en feu pour illuminer ainsi le pays à quelques milles à la ronde. Cependant, comme Norman n'avait point reparu le matin, nous nous remîmes à la recherche du pauvre diable dont j'étais très inquiet, car son cheval s'était séparé de lui, à ce qu'il paraît, et se retrouva avec les autres à l'abreuvoir.

Je ne revins au camp qu'après le soleil couché, plus fatigué que je l'eusse jamais été. J'appris du reste, avec un vif plaisir, que mon inquiétude allait cesser : Norman avait aperçu la montagne la veille au soir, et rejoint le camp bientôt après que je l'avais quitté. Il avait été absent trois nuits et deux jours sans goûter pendant ce temps ni eau ni nourriture d'aucune espèce.

Il répondit à mes questions, qu'étant allé à che-

val il crut qu'il pourrait atteindre un kangarou qui passa près de lui pendant qu'il surveillait le bétail à la crique, et cette tentative l'avait égaré. Il paraît qu'il traversa la crique dans l'obscurité, et que le cheval le quitta le premier soir. Il se plaignait plus de la soif que de la faim, bien qu'il eût bu avec excès en rentrant.

La chaîne de New-Year consiste en cinq montagnes, dont la première n'atteint pas une hauteur de plus de deux cents pieds : elle a des chaînes latérales qui s'étendent d'un côté au nord-nord-ouest, et de l'autre descendent graduellement vers la crique. Toute la chaîne est formée de quartz, et le sol environnant est une terre rouge légèrement mêlée de sable. La chaîne est séparée de la crique par une entrée forestière peu épaisse, et les pâturages ne manquent point.

Il est évident, d'après le changement de végétation, que la nature du sol change à l'ouest de la crique; le trait le plus saillant de cette modification est la cessation subite de l'acacia-pendula, que l'on ne trouve plus au-delà, et qui est remplacé par un autre acacia de la même espèce. Je place ces montagnes, autant que peuvent me le permettre mes observations, par la longitude est de 146 degrés 32 minutes 15 secondes, et par la latitude de 30 degrés 21 minutes sud.

Comme la crique de New-Year conduit au nord,

on avait pris la résolution d'en suivre le cours aussi long-temps qu'il conserverait cette direction, ou d'aller à l'ouest. Nous levâmes donc le camp placé au-dessous de la chaîne, le 18 au soir; mais après avoir fait deux milles au nord du lieu où nous avions d'abord traversé la crique, nous fîmes halte, et nous étions si fatigués que nous restâmes là le 19 pour nous reposer. Nous eussions cependant mieux fait d'aller en avant, car le camp fut infesté par la *mouche kangarou* qui nous assaillit par millier. Il semblait qu'elles sortissent de terre, et dès qu'on en avait secoué un essaim, un autre le remplaçait. Il était absolument impossible d'échapper à leurs poursuites, car ils pénétraient jusque dans les tentes.

Les hommes étaient forcés de se mettre des mouchoirs sur le visage et des bas sur les mains, mais ils perçaient tout. C'est vainement que je changeai de place : ces mouches me suivaient partout, ou partout j'en trouvais un nombre égal. Pour ajouter à nos embarras, les animaux étaient poussés presque à la démence, et galopaient çà et là dans une telle fureur que je tremblais qu'il s'en perdît quelques-uns. Je ne passai jamais une pareille journée de torture, et ce n'est que quand le soleil se coucha que ces petites créatures cessèrent leurs attaques. Dès les premières lueurs du matin nous nous hâtâmes de partir, et sans avoir déjeuné comme nous le faisions ordinairement, nous descendîmes

la crique dans la direction du nord. Nous la trouvâmes bordée à droite et à gauche de casuarinas, au-delà desquels, à notre gauche s'élevait un talus sur lequel abondaient les eucalyptes, les cyprès et les acacias, tandis qu'à l'est on ne voyait que des plaines. Nous ne trouvâmes plus dans toute la journée de *mouches kangarous* (cabarus), ce qui nous prouva que c'était un fléau tout-à-fait local. Ces mouches avaient environ la moitié de la grosseur d'un taon ordinaire, avec des corps plats, et leur morsure, bien qu'aiguë et pénétrante, ne laissait après elle aucune irritation.

A midi, environ, nous fîmes halte au bord de la crique pour nous reposer. Le pays avait pris un aspect beaucoup meilleur, et le bétail trouva abondance de pâture; mais vers la fin du jour nous nous vîmes encore sur des terrains arides et dans des fourrés.

Rien ne pourrait donner l'idée de la désolation du pays que nous traversâmes pendant cette journée et les deux suivantes. La crique sur laquelle nous comptions pour notre fourniture d'eau présentait des symptômes si alarmans de sa disparition totale, que j'eus un moment le projet sérieux de renoncer à la suivre. Nous traversâmes une succession de creux qui étaient à sec, bien qu'ils fussent originairement d'une grande profondeur, et quand enfin nous trouvions de l'eau, l'emploi que nous

devions en faire était douteux. Quelquefois, à l'ébullition elle laissait un sédiment égal à la moitié de sa masse. Elle était quelquefois si amère, qu'elle était impotable. Celle dont nous nous désaltérions était gâtée dans les mares que chauffaient les rayons du soleil, et nous étions si peu certains où trouver de l'eau à la fin de la journée que nous étions obligés d'en faire porter une provision par les taureaux. Il y avait à peine une créature vivante, même de la race emplumée, pour rompre le silence de la forêt. Les chiens indigènes rôdaient seuls; mais ils avaient à peine la force de nous éviter, et leurs tristes hurlemens, troublant le calme mort de la nuit, ne servaient qu'à frapper plus vivement la pensée de l'idée de solitude absolue du désert. Il n'existait ni moules ni poissons dans la crique; pas un ému, pas un kangarou sur les plaines : comment un Européen pourrait-il espérer de vivre dans ces déserts ?

Nous traversâmes quelques plaines considérables à l'est de la crique : des sentiers nombreux coupaient ces plaines, mais ils ne portaient point de traces récentes de pas. A l'ouest de la crique étaient quelques hauteurs, que nous nommâmes les *montagnes Violettes,* à cause de la couleur d'une fleur qui y abonde.

Craignant que la crique de New-Year ne nous menât trop à l'est, et voulant nous tenir à l'ouest

autant que possible, je fus convaincu que, dans les circonstances présentes, nous n'avions rien de mieux à faire que de nous diriger vers le plateau d'Oxley. Je savais que nous trouverions de l'eau dans un marais à sa base. Nous quittâmes en conséquence la crique le 25, reprenant encore la direction de l'ouest. Après avoir traversé d'abord un pays découvert, puis un chemin de forêt, nous trouvâmes un petit étang, et notre approche dut déranger quelques naturels, car il y avait eu sur le bord un feu nouvellement fait. Les animaux étaient si fatigués, qu'ils se précipitèrent sur cette eau, et nous fîmes halte pour la nuit en cet endroit.

Dans la matinée M. Hume vint avec moi sur la hauteur qui s'élevait à environ un mille: elle n'est pas assez considérable pour mériter le nom de *montagne*, bien qu'elle forme un beau trait dans le paysage. En la gravissant nous étions agités d'une anxiété très vive; mais nos plus ardentes espérances furent détruites. Notre principal but, en visitant de nouveau le plateau d'Oxley, était d'examiner plus à loisir le pays environnant, et de découvrir, s'il était possible, vers quel point se diriger.

Si les rivières de l'intérieur s'étaient épuisées, qu'avions-nous à attendre d'une crique dont l'aspect, à l'endroit où nous la quittâmes, annonçait une prochaine disparition? Dans tout autre pays j'aurais suivi un tel courant d'eau avec l'espoir

d'arriver enfin à quelque réservoir; mais ici je ne pouvais m'abandonner à une idée si heureuse. Le seul objet nouveau qui frappa nos regards fut une montagne remarquable et éloignée, de forme conique, dans le sud-sud-est. Au sud et à l'ouest, dans la direction du groupe d'Urban s'étendait un fourré épais et bas, selon toute apparence, mais au nord et au nord-ouest les plaines et les bois alternaient régulièrement. Je laissai M. Hume sur la montagne, pour qu'il pût plus facilement remarquer la moindre fumée qui annoncerait la présence des indigènes, et je m'en retournai à une heure au camp pour conduire le détachement au marais. La persévérance de M. Hume fut inutile. La région qu'il dominait était inhabitée, et aucun feu n'indiquait qu'il existât sur sa surface un nomade solitaire.

Notre situation était en ce moment très critique, car la plupart de nos animaux se trouvaient en mauvais état. Je proposai donc à M. Hume de leur laisser un repos de quelques jours, et de faire une excursion au groupe d'Urban avec ceux dont on pouvait se servir.

Nous quittâmes le camp le 25 avec deux hommes, et bientôt après nous entrâmes dans un taillis d'acacias, de la plus complète aridité, puis dans un autre où il eût été impossible de conduire le bateau-chariot. Le sol était presque de sable pur et les branches inférieures des arbres étaient dans un état de

décadence qui donnait à l'ensemble un aspect ineffable de désolation. Vers midi nous traversâmes une plaine de sable léger, sur laquelle étaient quelques mares d'eau fangeuses. Elles étaient si peu profondes, que le dos des grenouilles était resté exposé au soleil, et qu'ayant été détruites par l'ardeur de ses rayons, elles se trouvaient dans un état complet de putridité. Nos chevaux refusèrent d'y boire, mais il était évident que quelques naturels devaient avoir bu de ce breuvage dégoûtant quelques heures seulement avant notre arrivée. Il était clair, en effet, qu'une famille errante avait passé la nuit près de cet endroit; car nous observâmes un *gunneah* (hutte des naturels) nouvellement construit, et les traces des pas étaient si fraîches sur la ligne que nous suivions, que nous nous attendions d'un instant à l'autre à les rejoindre. Il était tard dans la soirée quand nous fûmes hors de ce fourré, et nous entrâmes dans un pays meilleur, mais nous y cherchâmes inutilement de l'eau. Nous avions fait de trente-deux à trente-cinq milles, et nous calculions que les montagnes étaient encore à douze, environ.

Nous partîmes le matin de bonne heure, et entrâmes immédiatement dans le fourré sur la lisière duquel nous avions passé la nuit, et nous nous dirigeâmes dans l'ouest. Après une marche de peu de durée, nous nous trouvâmes dans une plaine où

les cockatous allaient par nombreuses volées. Là nous prîmes une provision d'eau telle quelle, car elle se trouvait tellement mêlée avec la vase, qu'elle filait entre les doigts. Après un déjeuner fait à la hâte, nous continuâmes notre marche principalement à travers un taillis sablonneux qui était en vérité une garenne perpétuelle, tant les wombats l'avaient sillonné, et qui nous conduisit jusqu'à un mille du groupe. Ce dernier mille était une prairie couverte de la plus belle et de la plus riche verdure, car les herbes que nous traversions dépassaient le ventre de nos montures. Nous gravîmes le flanc sud-ouest de la montagne à la hauteur de huit cents pieds environ au-dessus du niveau de la plaine, en escaladant avec difficulté les masses de rochers qui s'opposaient à nos progrès; mais, arrivés au sommet, nous fûmes amplement dédommagés de notre peine.

La vue s'étendait au plus loin; mais nous fûmes encore désenchantés quant au but principal de notre excursion. Le plateau d'Oxley était à quarante-cinq milles dans le nord-est. Une petite montagne éloignée s'élevait à l'est. Le pic conique, vu du plateau d'Oxley, était très éloigné. Une longue chaîne de hautes terres s'étendait à trente-cinq milles dans le sud-est. Il en était de même dans le sud-ouest.

A l'ouest, l'horizon n'était coupé par rien, et la

vue s'égarait sur une succession illimitée en apparence de bois et de plaines. Un vert plus éclatant qu'à l'ordinaire marquait sur plusieurs points le cours des torrens des montagnes; mais on ne voyait aucune lueur scintillant à travers les arbres, et aucune fumée qui révélât un trou à eau, ou annonçât qu'un seul habitant traversait la vaste région que nous voyions de haut. Nous fûmes contraints de revenir à la plaine où nous avions déjeuné et d'y passer la nuit.

Le groupe d'Urban est formé d'une pierre à sable compacte. Sa plus grande longueur est d'est-sud-est en ouest-nord-ouest, et ne peut être de plus de sept à neuf milles, tandis que sa largeur varie de deux à quatre. L'espace central forme un vaste bassin dans lequel sont des pins rabougris et des eucalyptes parmi d'énormes blocs de rochers. Le groupe s'élève comme une île au milieu de l'Océan. Rapide et en précipice, il ne lui manque que la mer pour battre ses bases, et je ne puis que penser que tel a été le cas à une époque très reculée, et que l'immense plaine que nous avions traversée est de formation récente comparativement.

Nous rentrâmes au camp le 28, et par la même route à peu près. Ce que nous savions par expérience de la nature de la contrée, au sud et à l'ouest, devait nous détourner de courir quelque risque en prenant la direction qui souriait le plus à nos pro-

jets. Il ne nous restait qu'à suivre la crique ou à battre en retraite, et comme nous ne pouvions nous décider au dernier parti que quand tout autre expédient aurait manqué, nous résolûmes de poursuivre notre premier plan en suivant la crique de New-Year aussi loin qu'elle serait praticable.

Le plateau d'Oxley est par les 29 degrés 57 minutes 30 secondes de latitude, et 145 degrés 43 minutes 30 secondes de longitude. Comme je l'ai dit, il est divisé en deux montagnes formées de pierre à sable, et sur une de ces hauteurs sont quelques creux dignes de remarque. Ils paraissent avoir été formés par des tournans d'eau, car ils sont plus profonds au centre, et contiennent des fragmens ou des tables de pierre à sable de diverses dimensions. Nous quittâmes ce plateau le 31 janvier au matin, pour aller dans le nord à travers des fourrés et une large plaine dont le sol était presque dégagé de sable. Nous fîmes halte pour dîner à douze milles environ, et à deux heures de l'après-midi nous passâmes de la plaine sur un sol qui était évidemment un dépôt d'inondations. Ces apparences générales, ainsi qu'une inclinaison du pays vers le nord-nord-ouest, nous portaient à conclure que nous approchions de la crique, et nous la trouvâmes en effet à trois milles environ. Elle avait aussi subi un changement si complet, et sa dimension ainsi que la hauteur de ses bords avaient pris un tel accroissement, que

nous eûmes de la peine à la reconnaître. Cependant, avec tous ces symptômes favorables, il ne s'y trouvait pas une goutte d'eau; il n'y avait que des tas de coquillages dans son lit, et nous remarquâmes qu'ils différaient de ceux des plaines de la Macquarie; et une circonstance qui nous surprit beaucoup, ce fut la réapparition, sur les rives de la crique, de gommiers d'un haut port: nous n'en avions vu aucun à l'ouest des marais, et nous fûmes, en conséquence, portés à concevoir de plus ardentes espérances que jamais sur le succès définitif de nos tentatives.

Nous passâmes sur la droite de la crique, et après y avoir long-temps cherché de l'eau inutilement, je trouvai un étang près duquel on dressa les tentes. Ce fut une joie dans le camp, et une joie bien fondée; car M. Hume, ayant été à trois milles au-dessous de nous, annonça qu'il n'avait pas vu une goutte d'eau. Le lendemain au matin nous commençâmes par une marche de huit milles et demi dans l'ouest, sur un sol assez bon, mais sans eau; puis, après avoir cheminé jusqu'au coucher du soleil, nous traversâmes le large lit d'une crique qui nous jeta dans une grande perplexité, et nous fûmes obligés de faire halte pour la nuit sur une plaine au-delà. Nous avions, dans l'après-midi, appuyé vers le sud-ouest, dans l'espoir de nous retrouver encore sur la crique de New-Year, et dans la conviction que nous n'en pouvions être éloignés, M. Hume et moi nous traver-

sâmes la plaine pour reconnaître si elle était assez voisine de nous pour nous être de quelque utilité: nous trouvâmes bien une crique, mais sans pouvoir décider si c'était celle que nous cherchions.

Son lit était si parfaitement uni, qu'il était impossible de dire dans quelle direction l'eau y coulait, surtout les fragmens et débris s'y étant détruits. Il était extrêmement large, toutefois, et avait évidemment renfermé de temps à autre un torrent furieux. Au centre, nous y découvrîmes une perche plantée, et d'abord, à la manière dont elle était étayée, nous pensâmes que quelque malheureux Européen l'avait dressée comme un monument de ses souffrances; mais nous conclûmes par la suite que ce pouvait être quelque rit superstitieux des naturels.

Nous revînmes au camp après de vaines recherches pour trouver de l'eau, et ne savions réellement plus quelle direction prendre. La circonstance du séjour de quelques indigènes dans le voisinage, prouvé par leurs traces vues récemment, me donnait la conviction qu'il y avait de l'eau dans les environs; mais de quel côté?

Comme nous avions remarqué un chemin qui menait au nord, nous y entrâmes, et nous y avions à peine fait un mille, quand, tout à coup, nous nous trouvâmes sur les bords d'une grande et majestueuse rivière. On pouvait bien en vérité lui donner

ce titre fastueux, là où l'on trouvait de l'eau à peine. Le canal de la rivière avait de soixante-dix à quatre-vingts pas de large, et contenait une masse d'eau continue, évidemment très profonde et littéralement couverte de pélicans et d'autres oiseaux aquatiques. On peut plutôt imaginer que décrire quels furent nos transports : nos embarras semblaient être à leur fin ; car c'était là une rivière qui promettait de nous payer de tous nos efforts, et, à tout moment, croissait en importance devant notre imagination. Venant du nord-est, et coulant au sud-ouest, elle avait une capacité de lit qui prouvait que nous étions à égale distance de sa source et de son terme. Les sentiers des naturels sur les deux rives étaient comme des chemins bien battus, et les arbres qui s'élevaient au-dessus de cette eau étaient beaux et gigantesques.

Les bords étaient trop à pic pour que l'on pût y abreuver les animaux, mais les hommes se précipitèrent en bas pour étancher leur soif, qu'un soleil ardent avait accrue: mais je n'oublierai jamais le cri d'étonnement qui succéda à ce mouvement si rapide, ni les regards de terreur et de désolation que les hommes avaient en m'annonçant que l'eau était impotable tant elle était salée : ce n'était en effet que trop vrai. Je la trouvai extrêmement nauséabonde et fortement imprégnée de sel, comme un mélange d'eau de mer et d'eau de rivière. Quelle

était la cause de ce résultat? Etait-ce un effet de localité, celui de la communication avec une mer intérieure? Je ne pus le découvrir; mais certainement cette déconvenue fut un coup auquel je n'étais point préparé: nos espérances étaient anéanties au moment même de leur apparente réalisation. Malgré ce désappointement, nous descendîmes la rivière et fîmes halte à environ cinq milles pour laisser paître au bétail un assez bon pâturage. Ils ne voulurent pas boire de l'eau de la rivière, mais s'y tinrent plongés pendant plusieurs heures, n'ayant que le nez au-dessus du courant, qui était du reste à peine sensible. Nous plaçâmes des bâtons pour nous assurer s'il y avait flux et reflux, mais nous ne pûmes tirer aucune conclusion satisfaisante. Cependant, quand, le soir, me tenant sur la rive au soleil couchant, tandis qu'il ne soufflait pas une brise pour agiter la surface de l'eau que je dominais, je la voyais tenue dans une agitation constante par les sauts des poissons, je me demandais si cette rivière pouvait d'elle-même se pourvoir aussi abondamment, et je supposais plutôt qu'elle devait une telle abondance (et la présence des pélicans semblait le prouver) au fait de quelque mer intérieure ou autre. Cependant où étaient les habitans de cette lointaine et singulière contrée? Les signes d'une population nombreuse nous entouraient, mais nous n'avions pas vu un seul homme. L'eau

de la rivière n'était nullement aussi salée que celle de l'Océan, mais le goût était précisément analogue. Peut-être que cet état anti-naturel avait chassé les habitans de ses rives.

On pourrait penser que nos perplexités avaient été suffisantes pendant ce jour; mais avant que la nuit fût tout à fait close, elles s'accrurent. M. Hume, avec sa persévérance habituelle, avait gravi, à quelque distance du camp, une chaîne de sable pur couronnée de cyprès. De là il était descendu dans l'ouest, et avait enfin retrouvé la rivière sur un point où une ligne de rochers traversait son lit et permettait de la passer à pied sec; mais la courbe que la rivière avait dû décrire lui paraissait si extraordinaire, qu'il se demanda si c'était bien la même que celle qu'il avait longée tout le jour. La curiosité l'ayant poussé à la traverser, il trouva sur une langue de terre un petit étang d'eau douce, qu'il vint nous annoncer avec empressement; mais il était trop tard pour nous déplacer, et nous avions du moins la perspective d'un déjeuner confortable pour le lendemain.

En conséquence des doutes qu'entretenait M. Hume sur le cours de la rivière, nous envoyâmes les animaux haletans en avant de nous à l'étang d'eau douce, tandis que nous suivions le courant pour décider la question. Après avoir traversé une anse profonde, nous arrivâmes au rendez-vous presque

aussitôt que le détachement. Au bout d'une heure, les animaux nous paraissant suffisamment rafraîchis, nous continuâmes notre marche; et à quatre milles environ de ce point, nous traversâmes la crique de New-Year à sa jonction avec la rivière salée; nous passâmes à sec plusieurs parties du lit principal, et nous ne pûmes pas nous expliquer le courant que nous avions constamment remarqué dans la rivière quand nous la vîmes pour la première fois. A midi, nous avions le groupe d'Urban à trente-deux milles dans le sud-sud-est, et dans l'après-midi, nous fîmes un peu l'ouest.

Nous passâmes ensuite sur de vastes terrains qui portaient tous des traces d'inondations, et il était évident pour nous que les eaux de cette rivière n'étaient pas toujours contenues dans leur lit, quelque large qu'il fût. A notre lieu de halte, les bestiaux burent de cette eau avec discrétion; mais elle agit sur eux et sur les hommes qui en prirent leur part comme un purgatif violent.

Le 5 la rivière nous conduisit au sud et au nord: nous avions, de bonne heure, passé devant un groupe de soixante-dix huttes, capables de loger chacune de douze à quinze personnes. Elles nous parurent être des habitations permanentes, et toutes faisaient face au même aspect de l'horizon. En y faisant quelques recherches, nous remarquâmes des filets parfaitement faits, d'environ

quatre-vingt-dix pieds de long. L'un avait de beaucoup plus grandes mailles que l'autre, et sans doute était destiné à chasser au kangarou. L'autre était tout simplement un filet de pêche.

Dans une cabane dont le sol était balayé avec un soin particulier, on avait déposé quantité de balles blanches, que l'on nous dit être de la poussière de coquillages pulvérisés ou de la chaux : nous n'en pûmes pas deviner l'usage. Une tranchée était pratiquée autour de cette cabane pour empêcher l'eau de couler au-dessous, et le tout était arrangé avec un soin plus qu'ordinaire. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand nous rejoignîmes tout à coup la tribu à laquelle appartenait ce village.

En passant d'un petit fourré à un espace découvert que la rivière bornait d'un côté, nous remarquâmes trois ou quatre indigènes, assis sur un tertre à une distance considérable de nous, et directement sur la ligne que nous suivions. La nature du terrain fut tellement favorable à notre approche, qu'ils ne s'en aperçurent pas avant que nous fussions à quelques pas d'eux. Le fouet du charretier fut ce qui attira leur attention. Ils nous regardèrent fixement un instant, puis se levèrent en sursaut, en prenant une attitude d'horreur et de surprise, et leur terreur s'accroissait visiblement. Nous restâmes complétement immobiles, jusqu'au

moment où, en poussant un glapissement hideux, ils disparurent. Leur cri avait attiré de la rivière une douzaine d'indigènes que nous n'avions pas encore remarqués, mais qui se mirent à courir sur les traces de leurs camarades, avec une agilité surprenante, et sans jeter un seul regard en arrière. Comme nous étions sur une hauteur, et que cette position était bonne, nous prîmes le parti d'y rester jusqu'à ce que nous pussions reconnaître le nombre et les dispositions des naturels. Il n'y avait pas long-temps que nous étions là, quand nous entendîmes dans le lointain un bruit pétillant, et il devint bientôt évident que le fourré était en feu. Bientôt les flammes approchèrent assez près de nous, mais nous n'avions rien à craindre sur notre hauteur, et d'épaisses colonnes de fumée montaient par-dessus nos têtes. Un des naturels qui était sur le tertre sortit alors du fourré, en courbant son corps de sorte que ses mains étaient sur ses genoux, et nous contempla fixement pendant quelque temps; mais nous voyant rester immobiles, il commença à se jeter dans les attitudes les plus extravagantes, secouant de temps à autre son pied. Quand il trouva que sa violence était sans effet, il tourna vers nous son derrière de la façon la plus risible, et quand il s'aperçut que cette dernière insulte n'avait pas plus de succès, il poussa un soupir du fond de l'âme.

Il ne savait plus que faire; ce qui fournit à M. Hume et à moi l'occasion d'aller à lui avec un tomahawk, dont il comprit sur-le-champ l'usage. Nous remarquâmes alors que les naturels qui s'étaient enfuis de la rivière étaient occupés à placer un filet en demi-cercle, les deux bouts attachés au rivage; c'était en effet une seine.

Nous eûmes en cette circonstance une preuve remarquable de la docilité des naturels de l'intérieur, et de la puissance qu'ils ont pour dompter leurs appréhensions. Ces hommes, que nous avions surpris, et qui sans doute se figuraient que nous venions pour les détruire, puisqu'ils n'avaient, selon toute apparence, jamais vu d'hommes blancs, qui devaient leur paraître quelque chose de surnaturel; ces gens, de la crainte extrême qui les avait poussés à brûler leurs bois, étaient passés presque subitement, avec une force de volonté surprenante, à la confiance qui leur permettait d'approcher de nous après de si vives alarmes. Il existait dans la tribu une violente maladie de peau qui répandait la tristesse dans la communauté, et nous découvrîmes alors l'usage de la matière pétrie en cônes, que l'on avait déposée avec un soin si rare dans la hutte. Il y avait peu de naturels qui n'en fussent marqués plus ou moins, et c'était sans nul doute un signe de deuil. Quelques hommes, cependant, s'étaient barbouillés d'ocre jaune ou rouge,

et cela, j'en suis convaincu, dans la pensée qu'ils allaient avoir à soutenir un combat avec nous. Les présens leur furent distribués, et ils nous accompagnèrent en majorité, jusqu'à ce que nous fussions au-delà de l'endroit où leurs femmes s'étaient retirées.

La marche le long de la rivière était si pénible, tant à cause de la nature du sol et des broussailles, que des ravins nombreux qu'y avaient creusés les torrens, que je jugeai à propos de m'en tenir à quelque distance, et nous continuâmes notre route par les plaines, où nous vîmes nombre d'émus et de kangarous; mais nos chiens, loin d'être en état de courir après, étaient à peu près tués par l'ardeur extrême du temps. Dans l'après-midi nous revînmes à la rivière, mais elle était dans le même état. Ses eaux étaient toujours salées, et comme les pélicans et les oiseaux aquatiques y devenaient plus abondans, j'avais la certitude que nous approchions de quelque mer intérieure. Il était toutefois douteux que nous pussions suivre cette rivière long-temps: les animaux étaient exténués, et rien n'annonçait le terme de la sécheresse. Les cieux étaient sans un nuage, et l'atmosphère si claire, que le profil de la lune était visible, bien qu'elle fût très avancée dans la période de décroissance.

Le 6 nous découvrîmes quelques sources dans le lit même de la rivière, et l'incrustation qui les en-

tourait nous prouva clairement quelle était leur nature. C'étaient en effet des sources salées sur les bords desquelles je recueillis beaucoup de sel. Après une telle découverte nous ne pouvions espérer tenir notre position. Sans aucun doute le courant que nous avions remarqué en arrivant près de la rivière avait pour cause des sources que nous n'avions pas aperçues ou qui étaient sous l'eau. Nous connaissions enfin la cause locale de ce goût salin, et ce fait détruisait toutes nos suppositions, et les espérances que nous avions conçues de voir bientôt le terme de cette rivière. Notre retraite eût été avant ce moment même une nécessité absolue, si nous n'avions pas, à l'occasion, trouvé de nouvelles provisions d'eau. L'étang que nous avions rencontré en dernier lieu était alors à seize milles derrière nous: en trouverions-nous encore? J'hésitai devant cette chance à courir. Je ne pouvais cependant me décider à renoncer ainsi à mes explorations, et pour me mettre l'esprit en repos, je ramenai le bétail et le détachement près de l'eau douce que nous avions quittée.

Quand cet arrangement fut pris, je résolus de partir à cheval avec M. Hume, le 8, pour examiner le courant, et pour voir s'il y avait de l'eau qui nous permît d'aller plus avant. Le 7, à trois heures de l'après-midi, nous étions occupés à tracer la carte sur la terre. Le jour était d'une beauté remarquable,

sans un nuage au ciel, sans un souffle dans l'air. Tout à coup nous entendîmes comme un coup de canon tiré à la distance de cinq ou six milles. Ce n'était point le son creux d'une explosion terrestre, ou le bruit aigre et craquant du bois qui tombe : ce bruit ressemblait beaucoup à la décharge d'une pièce d'artillerie. Nous le reconnûmes tous, mais personne ne put deviner d'où venait le son. J'envoyai immédiatement un homme sur un arbre, mais il n'observa rien d'extraordinaire. Le pays était plat de tous côtés, et boisé très profondément. Quelle que soit la cause de ce bruit, il fit sur nous tous une grande impression, et même à présent, la singularité d'un tel son dans notre situation est pour moi un mystère.

Le 8 nous commençâmes à descendre la rivière, accompagnés de deux hommes, et d'un cheval qui portait d'un côté nos provisions et de l'autre un seau à eau. Le soir, après avoir fait environ vingt-six ou vingt-huit milles en nous tenant plus ou moins près de l'eau, nous marchâmes sur le bord. Les chevaux refusaient de boire de cette eau, de façon qu'il fallut leur en donner sur notre provision, et le lendemain au matin nous continuâmes notre marche. Le pays était, en général, découvert à l'est, et nous avions de belles vues du groupe d'Urban, à la distance de vingt ou vingt-cinq milles. Nous passâmes dans le cours de la journée plu-

sieurs criques, mais, dans aucune, nous ne trouvâmes d'eau.

Le jour avait été extrêmement chaud, et notre provision d'eau était réduite à une pinte. Ce fut donc une question grave de se demander s'il était prudent d'aller plus loin; car si nous étions capables de supporter encore des fatigues, il était évident que nos animaux ne pourraient plus y résister. Nous calculâmes que nous étions à quarante milles du camp, distance effrayante dans la circonstance, puisque nous savions que nous ne devions pas compter sur des provisions d'eau pendant deux jours. Cependant l'aspect de la rivière était tentant; car bien qu'elle eût une saveur pire encore, elle prenait de l'accroissement à l'ouest, et s'y déployait dans toute l'uniformité d'un canal magnifique, en se couvrant de pélicans en tel nombre, que l'œil en était tout-à-fait ébloui. Quoi qu'il en soit, une plus longue persévérance nous eût plongés dans d'inextricables embarras, et après un bain et un repas chétif, nous quittâmes cette rivière en lui donnant le nom du gouverneur *Darling*.

Naturels: leur condition actuelle. Alarmes pour les provisions. Massacre de deux évadés irlandais. Étangs de Wallis. Lit du Castlereagh. Étangs de Morrissett. Encore le Darling.

Étant partis pour revenir, nous arrivâmes à quatre heures à l'endroit où nous avions passé la nuit

la veille, et accablés par la soif nous nous y arrêtâmes, dans l'espérance qu'en faisant notre thé fort, nous détruirions jusqu'à un certain point le goût nauséabonde de l'eau. On pansa les chevaux et on alluma un bon feu. Pendant que nous attendions patiemment que le breuvage fût chaud, M. Hume observa à une grande distance au-dessus de nous un groupe considérable de naturels sous des gommiers. Ils n'étaient pas assez près pour que l'on pût les examiner, mais il était évident qu'ils surveillaient nos mouvemens. Je me décidai alors à aller à eux avec M. Hume. Dans un clin d'œil ils s'élancèrent tous et se précipitèrent dans la rivière (car ils étaient du côté opposé), avec des clameurs que je n'avais jamais entendues jusqu'alors.

M. Hume crut qu'ils se préparaient à une attaque, et les chevaux effrayés avaient pris la fuite au galop. Je résolus alors que l'on ferait un feu général sur eux, s'ils approchaient trop près du terre sur lequel nous étions postés. M. Hume alla avec moi se placer au sommet, et nous fîmes signe, d'un air de colère, à celui des naturels qui était le plus en avant, de s'arrêter. Ils ne comprirent pas notre intention, mais ils mirent tous leurs javelots en tas, à mesure qu'ils avançaient. Nous nous assîmes alors sur le tertre : ils firent immédiatement la même chose, et ils ne bougèrent que sur un nouveau si-

gne de nous. Comme ils se conduisaient d'une manière si inoffensive, nous leur donnâmes ce dont nous pûmes disposer. Mon fusil semblait exciter leur curiosité, parce qu'ils avaient vu M. Hume s'en servir pour tuer un cockatou d'une espèce nouvelle pour moi, plus petite que le cockatou ordinaire, et ayant une grande huppe écarlate et jaune. Après avoir passé la nuit sur une plaine, et tous assez gravement indisposés par l'eau que nous avions bue avec excès, nous rentrâmes au camp le lendemain avant le coucher du soleil.

Le lendemain au matin soixante-dix indigènes vinrent en visite au camp. Dans cette occasion les femmes et les enfans passèrent derrière les tentes, mais n'osèrent pas s'arrêter. La plupart des hommes étaient curieux outre mesure et hardis; nous étions toujours sur nos gardes, ce qui n'empêcha point que tout article de petite dimension ne disparût avec une promptitude qui eût fait honneur au jongleur le plus adroit. Les naturels de Darling sont une race à membres bien faits et robustes en général. Ils occupent, selon toute apparence, des huttes permanentes, mais leur tribu n'était point en proportion avec la dimension et le nombre de leurs demeures. Il était évident que leur population avait été éclaircie. Les coutumes de ces tribus lointaines, autant que nous en pûmes juger, sont semblables à celles des noirs des montagnes, et c'est essentiel-

lement le même peuple, bien que leur langue diffère.

Ils se déchirent le corps, mais n'extraient point les dents de devant : nous ne vîmes parmi eux que peu de manteaux, puisque l'opossum n'habite pas l'intérieur. Ceux que nous remarquâmes étaient faits de peau de kangarou rouge. Ces hommes sont en apparence plus forts du buste que des extrémités inférieures; ils ont le nez large, les yeux enfoncés, les sourcils tombans et de grosses lèvres. Les hommes ont beaucoup meilleure mine que les femmes. Les deux sexes sont parfaitement nus, si l'on en excepte le sexe masculin qui porte des filets sur les reins, et en travers du front. Leur principal aliment est le poisson. Ces gens ne paraissent point avoir les habitudes guerrières, et ne tirent aucune vanité de leurs armes qui diffèrent peu de celles qu'emploient les tribus de l'intérieur des terres, et y ressemblent autant que le permettent les matériaux qui les composent. Toutefois un homme avait un trident régulier en échange duquel M. Hume offrit vainement différens objets. Il nous fit entendre clairement que cet instrument avait un usage, mais nous ne pûmes découvrir si c'était contre un ennemi, ou pour se procurer une proie. J'aurais ardemment souhaité de constater s'il y avait parmi eux quelques cérémonies religieuses, mais la difficulté de leur rendre nos questions in-

telligibles fut insurmontable, et c'est à la même cause qu'il faut attribuer l'impossibilité où je fus de réunir aucun vocabulaire de leur idiome.

Ils montraient une étrange obstination à répéter les mots, bien qu'il fût évident qu'ils comprenaient qu'on les leur adressait comme questions. La perche que nous avions remarquée dans le lit de la crique n'est pas la seule qui frappa notre attention, et l'opinion que nous avions conçue sur le but religieux de ces monumens fut confirmée. Il paraît aussi que la craie blanche est un signe de deuil. Je ne sais si ces peuples ont l'idée d'une providence qui voit tout, mais il est hors de doute qu'ils craignent une influence maligne dans l'ensemble : on peut dire que ces peuples sont en ce moment au plus bas degré de l'échelle de l'humanité.

Nous avions pris le Darling à la hauteur de 29 degrés 37 minutes de latitude sud, et de 145 degrés 33 minutes de longitude est, et nous le descendîmes sur une ligne de soixante-six milles environ droit au sud-ouest. Si je pouvais hasarder une opinion d'après les apparences sur la partie de l'intérieur où il doit conduire, je dirais que sa source doit être très avant dans le nord-est, ou le nord. La capacité de son chenal et les terribles débordemens dont ses rives portent les traces annoncent que cette rivière subit l'influence des pluies tropicales qui peuvent seules amener de pareils gonflemens.

Conformément au parti que nous avions pris, nous remontâmes la rivière jusqu'à sa jonction avec la crique de New-Year, le 12 au matin, puis nous nous en éloignâmes en prenant à l'est, et le lendemain nous continuâmes dans cette direction, ayant toujours de belles vues sur le plateau d'Oxley. Le bois qui couvrait les plaines entre nous et le Darling était un gommier commun; mais le buis l'emportait dans le voisinage de la crique.

Le 14 nous fîmes une journée courte dans le sud, et le lendemain nous nous tînmes dans l'est-sud-est. Nous avions sur notre droite la chaîne latérale des *montagnes Violettes*, et nous fûmes accompagnés par quelques naturels qui cherchèrent effrontément à nous voler sans se cacher.

Le 18 nous passâmes dans le fourré des Mousquites, mais nous trouvâmes les étangs tout-à-fait desséchés, et le 19 à midi nous rentrâmes dans la plaine qui s'étendait devant nous dans toute sa désolation; tandis que les hommes les traversaient pour rejoindre le premier canal, je pris à gauche afin d'examiner l'aspect du pays dans la direction du bois, et je me confirmai en longeant les roseaux dans l'opinion de leur étendue partielle. Je fus toutefois obligé de revenir au détachement sans avoir complété le tour du marais. Nos gens avaient trouvé le premier chenal à sec; mais, dans l'autre, il restait encore une petite quantité d'eau. Il y en

avait si peu que le dos des poissons se trouvait à nu, et des corbeaux réunis en bandes les becquetaient. Comme je désirais m'assurer de la distance à laquelle la rivière s'étend dans le nord, M. Hume et moi nous laissâmes le lendemain les hommes se reposer, pour aller examiner la contrée dans cette direction : nous trouvâmes que les masses de roseaux décroissaient graduellement pour cesser enfin, ou faire place à des joncs. Il y avait des traces générales d'inondation et du séjour des eaux, mais rien ne nous conduisait à supposer l'existence d'un chenal au-delà des terres inondées.

A notre retour au camp, nous rencontrâmes d'épaisses masses de fumée qui s'élevaient au bout du marais, et immédiatement sous le mont Foster. Cette circonstance excita nos alarmes pour l'expédition que nous espérions trouver au mont Harris avec des provisions, et nous fîmes une marche forcée pour aller à son secours, si elle était menacée par les naturels.

Le 22 nous traversâmes les plaines de la Macquarie. La masse des roseaux était toujours en feu, et les cendres, portées à une distance surprenante par le vent, tombaient autour de nous comme une ondée noire. Comme nous savions que les indigènes n'allument jamais de si immenses incendies que quand ils ont en vue quelque mauvais dessein, nos appréhensions pour Riley et ses provisions

s'accrurent : je ne saurais donc exprimer quel fut mon soulagement quand un soldat vint nous reconnaître, et fut suivi du reste des hommes qui venaient nous saluer. Il paraît que mes soupçons n'étaient pas sans fondement, puisque les naturels avaient cherché à surprendre le camp, et on supposait que l'embrasement du marais avait pour but de rassembler les tribus afin de faire une seconde attaque. Notre arrivée était très opportune. Nous trouvâmes un renfort de provisions avec des chevaux et des taureaux en très bon état.

Je résolus de rester au camp une semaine, et, après quelques jours passés à ma correspondance, tant officielle que privée, j'examinai les changemens qui s'étaient opérés au mont Harris pendant mon absence. La Macquarie avait intièrement cessé de couler, et ne formait plus qu'une succession d'étangs. L'aspect du pays était vraiment triste: la végétation secondaire qui avait échappé au feu des naturels avait succombé sous la chaleur, et de vastes flots de fumée s'élevaient sur l'horizon comme des nuées d'orage. Je suis porté à croire que les indigènes ont recours à ces conflagrations pour se procurer des alimens, en chassant ainsi au moyen des flammes les oiseaux, les serpens ou les autres animaux; car ils avaient épuisé de poisson la rivière, et le bas état de l'eau leur avait permis de tirer de son lit abondance de moules que, dans

leur imprévoyance caractéristique, ils avaient entièrement consommées.

Ils étaient donc dans un si pitoyable état d'inanition, que je ne pus résister au désir et au besoin de nourrir ceux qui venaient au camp. Malgré leur mauvaise conduite, je voulais aussi m'assurer leur bienveillance; car quelque temps avant mon arrivée au milieu d'eux, ils avaient mis à mort deux blancs, et comme les circonstances de ce meurtre sont singulières, je les rapporterai.

Les victimes étaient deux évadés irlandais qui pensaient aller à Timor. Ils s'échappèrent de Wellington-Walley, avec des provisions pour quinze jours chacun, et une couple de chiens. Ils descendirent ainsi la Macquarie, et aux environs de la cataracte, ils rencontrèrent la tribu du mont Harris, avec laquelle ils restèrent quelques jours, après quoi ils se remirent en marche. Toutefois les noirs voulaient garder les chiens, et la résistance que les Européens opposèrent amena une querelle. Il paraît qu'avant que les noirs en vinssent aux extrémités, ils fournirent aux Irlandais des armes dont ils étaient dépourvus, et qu'ils leur dirent alors de se défendre; mais étaient-ils en nombre égal ou supérieur? On ne le sait. Un deux tomba bientôt: ce que l'autre voyant, il tira son couteau et égorgea les deux chiens avant que les noirs eussent eu le temps de le tuer : il fut toutefois sacrifié, et la

tribu réunie mangea les deux hommes. Je questionnai sur ce point plusieurs des naturels, mais ils répondirent par le plus complet silence, ne niant ni n'avouant le fait.

M. Hume ayant été un jour sur le mont Harris, avait mis sa boussole sur un grand rocher, mais il fut très surpris de voir que les indications étaient fausses, et l'aiguille affectée sensiblement; je m'y rendis donc pour constater l'importance des observations remarquées, et je reconnus qu'elles étaient les mêmes que celles observées par M. Hume. Mon portefeuille, placé entre le roc et la boussole, ne diminua point cet effet, et ce n'est qu'en tenant l'instrument élevé à deux pieds au-dessus de la pierre, que l'aiguille fut d'abord très agitée et ensuite marqua très juste : je reconnus ainsi le gisement des points les plus élevés, et du centre de la chaîne d'Arbuthnot.

Le mont Exmouth, au nord.	N. 86 degrés E.
Centre.	N. 85 degrés E.
Le pic de Vernon.	N. 89 degrés E.

Distance, soixante-dix milles.

Quand j'eus terminé mes rapports et mes dépêches, il devint nécessaire de délibérer sur le meilleur point à prendre pour but de notre future excursion. Frappé de l'idée que, ayant découvert un trait aussi important que la rivière Darling, le gouverneur m'approuverait d'avoir tenté de la re-

joindre dans le sud, je détachai M. Hume pour explorer la contrée dans cette direction, et reconnaître s'il serait praticable de descendre vers le district de Bogen que traversait, suivant mes informations, une rivière considérable; mais M. Hume me détourna de cette peine en me rapportant qu'à trente milles au-delà de la Macquarie, le pays avait tous les caractères de l'intérieur reculé, et que le sol était trop sablonneux pour tenir l'eau : nous nous résolûmes en conséquence à nous diriger vers le Castlereagh, conformément à nos instructions, et les préparatifs pour lever le camp commencèrent.

Il y a une petite montagne sur le bord opposé de la rivière, tout-à-fait en face du mont Harris, et au sud-est de cette hauteur est une petite lagune, formant le fond d'une crique qui emporte ses eaux superflues. Cette crique court parallèlement à la rivière sur une étendue de dix milles, et entre dans les marais à l'angle sud-est : c'est ce que je constatai un jour en explorant l'extrémité sud du marais. Je trouvai que la rivière était déterminée à sa direction septentrionale par une terre élevée et boisée qui barre son progrès ultérieur dans l'ouest. Je tournai l'angle sud-ouest, et ensuite, prenant au nord, je descendis au fond du premier grand marais, et j'en complétai ainsi le circuit.

Les divers arrangemens achevés, nous quittâmes

le 7 mars la Macquarie pour aller dans l'est-nord-est, aux étangs de Wallis, que nous gagnâmes au bout de quatorze milles. Il est hors de doute qu'ils se déchargent dans les marais, et sont une continuation des autres étangs que j'avais déjà vus à environ un mille du mont Harris : nous passâmes une petite crique desséchée qui met évidemment le pays sous l'eau dans les saisons humides. Il y avait à l'est un bois de gommiers bleus que nous traversâmes, puis nous entrâmes dans un fourré de bois et d'acacias pendulas. De l'extrémité de la plaine le mont Harris gisait au sud-ouest par l'ouest, et le mont Foster à l'est entièrement. Deux milles avant d'arriver à cette crique, le pays était légèrement boisé.

Le 9 nous nous dirigeâmes vers les étangs du Morrissette par des plaines riches et étendues, qui séparaient des plantations de cyprès, de buis et de casuarinas. Il était tard dans la journée quand nous trouvâmes une eau au bord de laquelle étaient campés des indigènes. Du moment où ils nous virent ils prirent la fuite, laissant derrière eux leurs ustensiles, et entre autres objets nous trouvâmes nombre d'auges faites avec de l'écorce, et remplies de la gomme du mimosa et de grandes quantités de gommes disposées en tourtes sur la terre. Il paraissait d'après cela que les pauvres créatures étaient réduites à la dernière extrémité, et que

ne pouvant se pourvoir d'autre nourriture, ils étaient obligés de recueillir cet aliment mucilagineux.

Nous atteignîmes le Castlereagh le 10 à environ quatre heures de l'après-midi, et bien que le canal de cette rivière dût avoir au moins cent trente pieds de large, il n'y avait pas apparence d'une seule goutte d'eau dans son lit, composé de sable et de roseaux. Il semblait que toutes nos tribulations pour nous procurer de l'eau allaient recommencer, mais ayant enfin trouvé un marécage humide et rempli de pâturage pour nos animaux, nous allâmes, M. Hume et moi, explorer le bas de la rivière. Après avoir passé de la rive gauche à la rive droite, nous fûmes surpris de trouver à deux milles du camp une lagune sinueuse, qui avait à l'entour d'elle une ceinture de roseaux. Tenant cette lagune à notre droite, nous en gagnâmes enfin la tête, au-delà de laquelle nous traversâmes la rivière, et continuâmes à examiner le pays dans la direction de l'est. Sur ces entrefaites nous trouvâmes une seconde branche du Castlereagh, conduisant à l'ouest par le nord dans une plaine.

Le lendemain au matin nous dirigeâmes le détachement vers la lagune, et ayant passé sa tête, nous campâmes au nord, puis nous allâmes à la recherche de l'eau en descendant le lit, qui, après avoir été dans le nord pendant cinq milles, prend tout le

caractère d'une rivière. Nous trouvâmes des étangs d'une eau boueuse impotable.

Pendant que M. Hume conduisait le détachement le long de la rivière en la descendant, je passai sur son bord septentrional pour l'examiner de plus près. Je trouvai que c'était une nappe d'eau sinueuse de trois milles de largeur environ, qui allait en croissant graduellement en profondeur jusqu'à un point où elle se divisait en deux petites criques. En remontant une d'elles, je remarquai qu'elles se rejoignaient à la distance de deux milles, et que la lagune était alimentée du côté de l'est, et non par la rivière, comme je l'avais d'abord supposé. Les eaux à la tête de la lagune étaient putrides, et il ne s'y trouvait ni poissons ni oiseaux aquatiques: le seul oiseau qne nous vîmes était un bel aigle, de l'espèce des ossifrages, ayant un plumage comme les mouettes, et qui avait son nid dans les arbres au-dessus des tentes.

Plus je descendais le Castlereagh, plus il diminuait, et enfin il se trouva encombré par les roseaux et les ronces. Le terrain était très mauvais, et nous fîmes halte pour la nuit, sans avoir d'eau. Le lendemain nous fîmes sur des terres d'alluvion neuf milles seulement pour laisser aux animaux le loisir de paître l'herbe grasse et abondante. Quelques naturels avaient descendu la rivière avant nous, et quand nous passâmes près de leurs feux, ils fu-

maient encore. Ces symptômes nous faisaient espérer une amélioration dans la contrée, mais le lendemain ce commencement d'un aspect favorable disparut. La rivière était réduite à la dimension d'un véritable fossé encombré de ronces, et ne conservant çà et là qu'une misérable mare d'eau stagnante. Après dix milles dans le nord-ouest, nous passâmes la nuit sans eau comme la veille.

Le lendemain au matin en nous écartant de la rivière dont les bords étaient peu praticables, nous trouvâmes une crique venant du nord-est, et qui nous parut avoir donné quelque accroissement au Castlereagh. Le 18 nous traversâmes un chemin large, qui de l'intérieur conduisait à cette rivière, et tournant mon cheval sur la gauche, je vis une vaste nappe d'eau d'où je fis lever nombre de pélicans; mais un peu au-delà nous retrouvâmes la même aridité et le lit de la rivière toujours à sec.

Le 20 nous fîmes halte à l'angle d'une crique où il y avait un peu d'herbe sèche, pour refaire les animaux épuisés et presque mourans de faim, et dans l'après-midi un violent orage passa sur nous, mais il ne changea rien à la température. Le temps, bien que chaud et desséchant, était loin de la chaleur que nous éprouvâmes en traversant les marais de la Macquarie, et qui était assez violente pour faire fondre le sucre dans nos barils de fer-blanc, et pour détruire nos chiens. Nos nuits étaient d'une

fraîcheur agréable. Nous rencontrâmes aussi une tribu d'indigènes, au-devant de laquelle j'allai ainsi que M. Hume. Ces naturels étaient alors à cent cinquante pas de la route ; mais quand ils nous virent avancer ils s'arrêtèrent, et formant deux masses serrées, ils allèrent çà et là en chantant, je le suppose, une chanson de guerre, et s'avancèrent en se penchant vers la terre avec leurs lances. Il ne nous fut cependant pas difficile d'entrer en communication avec eux. Quand ils nous virent venir ils s'arrêtèrent : nous nous arrêtâmes aussi. M. Hume alla ensuite à un arbre et en cassa une branche. Il est singulier que, même chez ce peuple grossier, ce soit là un gage de paix. Dès qu'ils virent la branche, ils mirent de côté leurs javelots, et deux d'entre eux vinrent à vingt pas environ en avant du reste qui s'assit. M. Hume alla aussi en avant et s'assit : les deux naturels l'imitèrent et prirent place tout près de lui. Ce n'est pas pour éviter d'effaroucher leur timidité qu'une approche ainsi graduée est nécessaire, ce sont des cérémonies qu'ils pratiquent entre eux. Ces hommes, qui étaient au nombre de seize, vinrent aux tentes, et y reçurent des présens : ils furent très paisibles.

Le 21 la rivière, alimentée par des criques de l'est, nous promettait d'heureux changemens, et nous ne voulûmes pas nous arrêter en chemin devant cette espérance. Nous vîmes en passant ce

que je pourrais dire l'arsenal des indigènes : de monstrueux javelots étaient dressés contre les arbres, et il est singulier que trois portassent la marque d'une grande flèche. Les naturels tremblaient dès lors en nous voyant examiner ces instrumens, mais je ne permis pas qu'on y touchât.

Après un examen attentif de toutes les criques qui alimentaient le Castlereagh, nous continuâmes de descendre la rivière, et fûmes accostés par une troupe de naturels, dont l'un avait une plaie au bras, et me demanda ce qu'il fallait faire pour la guérir. N'ayant aucun onguent, je pensai qu'il devait la laver souvent, et pour le lui faire comprendre, je me baissai et fis le geste de prendre de l'eau avec le creux de ma main, puis de la répandre sur le mal. Le pauvre diable se méprit sur ma pantomime, non qu'il ne l'exécutât pas, mais, au lieu d'eau, il prit du sable, et le jeta sur la plaie.

Il paraît que les naturels mouraient abondamment, non de maladie, mais de manque de nourriture, et si la sécheresse eût dû continuer, il est probable que la race eût péri. Nos hommes trouvèrent près des tentes le corps d'une femme couvert de feuilles, où il était très convenablement enseveli.

Il peut être digne de remarque que, depuis notre arrivée sur les bords du Castlereagh jusqu'au moment actuel, nous n'avions pas trouvé une pierre ou un caillou dans son lit.

Dans l'espoir que nous rencontrerions quelque étang isolé, nous continuâmes le 29. Nous n'avions pas fait deux milles, quand, en traversant, comme nous l'imaginions, une des anses de la rivière, nous nous trouvâmes arrêtés par un long courant d'eau. Un seul coup d'œil suffit pour nous prouver que c'était le Darling, toujours le même à quatre-vingt-dix milles de sa source, les mêmes terres, les mêmes bois, le même goût salin. Ne voulant pas traverser le Darling, nous résolûmes de rentrer au camp, mais je voulus avant tout monter à la jonction du Castlereagh et de cette rivière, ce que je fis avec M. Hume. Nous n'eûmes à faire qu'un demi-mille, et le Darling continuait de rouler ses eaux, sans que le Castlereagh, son tributaire, parût apporter la moindre modification dans son cours.

Embarras. Trait d'honnêteté des indigènes. Retour vers la colonie. Remarques générales.

Il nous restait dès lors à nous consulter sur ce que nous avions à faire dans des circonstances d'une perplexité vraiment plus qu'ordinaire, et je me déterminai à traverser le Darling vers le nord-ouest, seul point qui offrît quelque espoir de succès pour avancer dans l'intérieur. Il était tout-à-fait nuit quand j'entendis un des naturels nous appeler, et je chargeai un de nos hommes d'aller voir ce qu'il voulait. Il revint bientôt après avec une cou-

verture que mes gens avaient oubliée après l'avoir lavée, et il la rapportait. Ce trait d'honnêteté me plut beaucoup, et je voulus le récompenser devant toute la tribu, en donnant publiquement à cet homme un couteau et un tomahawk. La tribu parut sentir parfaitement la pensée de ma conduite, et tous semblaient très contens.

Bien que les naturels eussent montré de bonnes dispositions, comme ils étaient en nombre, je jugeai à propos, puisque j'allais quitter le camp, de leur montrer que j'avais un pouvoir dont ils se doutaient peu : je me fis donner mon fusil, et je fichai une balle dans un arbre. L'effet de la détonation sur eux fut vraiment burlesque. Les uns, debout et immobiles, me regardaient fixement, les autres tombèrent, beaucoup prirent la fuite. Enfin ils revinrent, et, pendant qu'ils retiraient la balle, nous montâmes à cheval et traversâmes le Darling dans la direction projetée.

Il me serait impossible de décrire la nature du pays que nous traversâmes pendant les premiers huit milles. Ce n'étaient que des touffes de polygonum sous de grossiers gommiers, mais sans un brin d'herbe, puis des plaines d'un sol rougeâtre, remplacées par la même région que d'abord. Nous nous trouvâmes ensuite, à quatre heures de l'après-midi, sur une plaine sombre, dont on ne voyait pas le terme du haut d'une éminence qui ne montrait au

loin que désolation : pas une herbe, pas une goutte d'eau ! Faire halte là eût été impossible ; avancer, c'était notre perte. J'eusse poussé plus avant si le moindre symptôme favorable nous eût encouragés, soit une pierre indiquant la proximité d'une haute terre, soit le moindre mouvement de terrain, soit même un changement dans la végétation : mais nous avions laissé derrière nous toute trace des naturels : ceci semblait un désert où ils n'étaient jamais entrés, et que n'avait jamais habité un oiseau. Ne pouvant plus espérer de succès sur ce point, je l'abandonnai, dans la conviction de l'inutilité de mes efforts. La sécheresse avait été de si longue durée que le règne végétal était presque anéanti, et que la végétation semblait avoir disparu. Dans les criques, les mauvaises herbes avaient poussé, péri, repoussé encore, et les jeunes arbres qui croissaient dans leurs lits étaient nourris par l'humidité qui restait, tandis que les plus grands arbres forestiers languissaient, et plusieurs étaient morts. Les émus, avec le cou tendu, haletans, béans, parcouraient les lits des rivières pour chercher de l'eau, et le chien natif, si exténué qu'il pouvait à peine faire un pas, semblait implorer quelque main compatissante qui mît fin à sa vie.

Nous arrivâmes tard au camp, et comme rien ne pouvait plus nous retenir, nous nous préparâmes à partir pour le retour, le lendemain au matin.

En examinant la crique sur le bord de laquelle nous avions campé plusieurs jours, M. Hume remarqua une petite jonction, et comme nous savions être presque directement au nord des marais de la Macquarie, nous étions tous les deux très curieux de connaître où prenait naissance cette crique. Revenir au mont Harris, en remontant le Castlereagh, eût été nous replonger dans les plus cruels embarras, et nous préférâmes remonter cette crique avec la chance de provisions d'eau. Nous passâmes pendant tout le jour, dans notre marche à l'ouest et au sud-ouest, sur un sol très riche, où nous trouvâmes un melon ayant tous les caractères et les formes du concombre. Ce fruit n'était pas plus gros qu'un œuf de pigeon, mais il était d'une saveur extrêmement douce. Le lendemain nous remontâmes encore la crique, qui était presque de niveau avec la plaine, et la contrée était la même, mais nous arrivâmes bientôt aux marais.

Il serait présomptueux de hasarder une opinion sur la nature de l'intérieur, à l'ouest de la remarquable rivière Darling : son cours est enveloppé d'un égal mystère, et l'on ne sait si elle se fraie un passage jusqu'à la côte sud, ou si elle finit par s'épuiser dans une succession de marais, ou bien même si elle tombe dans un vaste réservoir au centre de l'île.

Nous gagnâmes le mont Harris le 7 de ce mois, et remontâmes à notre aise les bords de la Macquarie.

Nous arrivâmes à Wellington-Valley le 20, après avoir été absens pendant quatre mois et demi. Les eaux de la Macquarie avaient tellement diminué que son lit était à sec sur une étendue souvent de plus d'un demi-mille, et que nous n'y remarquâmes apparence de courant qu'après avoir monté la chaîne. Les tribus des basses terres mouraient de faim alors, et nous apportaient leurs enfans pour nous demander à manger.

Les découvertes dont le détail précède seront-elles de quelque utilité pour la colonie de la Nouvelle-Galles du sud? Il n'y a que le temps qui puisse répondre. La connaissance que l'on a ainsi acquise sur l'intérieur n'est qu'un rayon de soleil sur un vaste paysage. Un jour plus vif est tombé sur les terres les plus rapprochées; mais l'horizon reculé est encore voilé de nuages. Le voile ne fait que passer des marais de la Macquarie sur le lit du Darling. Cependant le but géographique, le seul de l'expédition, a été atteint. Le marais que nous devions examiner a été traversé de chaque côté, et les rivières, que nous avions l'ordre de suivre, ont en effet été suivies jusqu'à leur terme, à une distance beaucoup plus considérable que celle jusqu'où elles peuvent être appelées rivières *courantes*.

Depuis que ces feuilles étaient écrites, une expédition a été entreprise en 1831 et 1832 par l'ins-

pecteur général, major Mitchell, pour constater le mérite des détails donnés par un évadé, nommé Barber, qui avait été cinq ans parmi les naturels, au nord du port de Macquarie. Cet homme parlait d'une grande rivière sortie des hautes terres près des plaines de Liverpool et des montagnes au nord pour aller se jeter dans le nord-ouest à la mer. Cet homme ne fit autre chose que rapporter ce que lui avaient dit les naturels, et son récit était, on le verra, fort incorrect. Le major Mitchell le constata. Après avoir traversé la chaîne de Liverpool, il arriva par une ligne assez droite à Walamoul, sur la rivière Peel, dont il trouva le cours général portant à peu près à l'ouest, et, après avoir fait vingt milles en descendant en ligne droite cette rivière, il traversa un excellent gué, nommé *Wallambura*, puis la vaste plaine de Mulla, en laissant sur la droite celle de Coonil, qui s'étend au loin dans le nord-est. Nous passâmes par une gorge de la chaîne de Hardwicke, qui, d'après le nom d'une montagne au sud, peut être appelée *Ydire*. A l'ouest, à la distance de 22 milles de la chaîne de Hardwicke, s'élève une montagne isolée, remarquable, nommée *Bounalla*, et vers les parties basses de la contrée, et dans la direction où tombent toutes les eaux se trouve un rocher à pic, nommé *Tangulda*. Au nord, la chaîne basse de Wowa, branche ouest de la chaîne de Hardwicke, borne de ce côté ce vaste bassin qui

contient les plaines de Liverpool. La rivière Peel est le principal cours d'eau, et reçoit toutes les eaux de ces plaines, au-dessous de la jonction de Connadilly, que je suppose être la rivière de York, suivant Oxley.

La rivière est bien connue par les naturels sous le nom de *Nammoy*, et à six milles au-dessous de Tangulda, les extrémités inférieures des chaînes environnantes touchent à la rivière, et séparent cette vallée étendue depuis le pays non exploré, qui s'étend au-delà jusqu'à un horizon non interrompu entre l'ouest-nord-ouest et le nord-nord-ouest.

La Nammoy était encombrée de bois tombé dans son lit, et ses eaux étaient si basses, qu'il fut impossible de se servir des bateaux portatifs; et le major alla dans le nord-ouest par terre jusqu'à ce qu'il fût convaincu par le fait, que son cours tournait plus à l'ouest, et que cette rivière allait rejoindre le Darling. Il quitta donc ses rives pour aller au nord, en suivant l'extrémité ouest des montagnes, qu'il nomma *chaîne de Lindesay*, et, au nord-est de cette chaîne, il trouva la large et profonde rivière Karoula, qui coule à l'ouest, que le Gwydir rejoint par les 29 degrés 30′ 27′ de latitude et 146 degrés 13′ 20′ de longitude, et la rivière continue à courir dans le sud-ouest, directement vers le lieu où l'on découvrit le Darling, et je ne pus plus douter que c'était bien la même rivière.

DEUXIÈME EXPÉDITION

SUR LES RIVIÈRES MORUMBIDJE ET MURRAY.

Remarques sur les résultats de la première expédition. Préparatifs d'une seconde sur la Morumbidje et la Murray. Caractère du pays entre l'Undevaliga et la Morumbidje. Plaines de Sondebagery.

L'expédition dont je viens de donner les détails était si satisfaisante dans ses résultats, que non-seulement elle démontrait la fausseté de l'hypothèse d'une mer à bas-fonds dans l'intérieur de l'Australie méridionale, et constatait la fin des rivières qu'elle avait à explorer, mais elle avait encore ajouté beaucoup à notre connaissance du pays au-delà des découvertes antérieures dans l'ouest. Il restait à présent à savoir si la rivière Darling avait son cours dans le sud plein, ou si, en définitive, elle faisait un coude à l'ouest, et se rendait dans l'intérieur. Pour déterminer ce point, il devenait nécessaire de regagner ses bords, assez avant au-dessous du parallèle, à la hauteur duquel on les avait suivis, pour ne laisser aucun doute sur l'identité de cette rivière; mais il était difficile de s'arrêter à un plan fixe pour approcher de cette rivière centrale, sans souffrir du manque d'eau, car on

pouvait à peine espérer des secours de cette nature du Lachlan qui, sans doute, se terminait comme la Macquarie. L'attention du gouvernement se porta en conséquence vers la Morumbidje, rivière que l'on disait considérable et d'un courant rapide. Recevant ses eaux des chaînes élevées qui sont derrière le mont Dromadaire, elle promettait un cours plus long que ces rivières, qui, dépendant des pluies périodiques, s'épuisaient si promptement.

On résolut donc l'envoi d'une seconde expédition, et vers la fin de septembre 1829, je reçus des instructions du gouverneur, pour faire de nouveaux préparatifs, afin de tenter une nouvelle descente dans l'intérieur, en suivant le cours de la Morumbidje ou toute autre rivière affluente, aussi loin qu'il serait praticable. Au cas où cet objet ne pourrait être atteint, on pouvait espérer qu'une tentative pour rejoindre les bords du Darling dans la direction nord-ouest du point où le principal but de l'expédition viendrait à être contrarié, ne serait pas sans succès. Dans toutes ces circonstances, une importante partie de la colonie, inconnue encore, devait être traversée de cette façon.

Comme il était probable qu'à un point quelconque de la route, nous devions avoir entièrement recours au transport par eau, je pris un bateau baleinier, d'une dimension et d'une solidité propor-

tionnées au service requis; je me construisis aussi un petit alambic pour le cas où nous trouverions l'eau du Darling salée, quand nous regagnerions ses bords. Le bateau une fois appareillé, fut démonté pour être transporté plus commodément. Lors du premier voyage, je n'avais que trois fusils pour l'expédition; cette fois j'en donnai un à chaque individu.

L'expédition qui avait traversé les marais de la Macquarie quitta Sidney le 10 novembre 1828: celle qui était destinée à descendre le cours de la Morumbidje partit de la même capitale le 3 du même mois de l'année suivante.

Il était tombé de la pluie dans l'intervalle, mais non pas en quantité assez considérable pour faire appréhender qu'elle eût eu quelque influence sur les rivières de l'ouest. Il y avait plutôt lieu d'espérer que l'hiver faciliterait les progrès de l'expédition, et l'on pouvait espérer que, le champ de nos opérations étant de beaucoup au sud du parallèle de Port-Jackson, nous serions moins tourmentés par la chaleur.

Comme il n'y avait point au sud-ouest d'établissement du gouvernement, analogue à celui de Wellington-Valley, l'expédition sortit de Sidney complétement munie et équipée, par une belle matinée d'une sérénité parfaite. Après cinquante milles de marche, nous arrivâmes à Liverpool, et

le 5 nous étions à Glendarewell, ferme attachée à Bronlow-Hill, pour prendre avec moi mon compagnon de voyage, M. Mac-Leay, qui me rejoignit bientôt sur les bords du Wallandilly. Traversant l'extrémité occidentale des plaines de Goulburn, le 15 nous campâmes sur une chaîne d'étangs derrière la résidence nommée *Tyranna*, où je donnai à mes gens un repos d'un jour.

Le 17 nous traversâmes la ligne des étangs près desquels nous avions campé, pour entrer dans un chemin de forêt qui fut remplacé par d'arides rochers de quartz. Ils continuèrent pendant six ou sept milles dans la direction des plaines de Breadalbane, qui sont peu étendues, et entourées de chaînes d'un aspect peu favorable. De grandes masses blanches de quartz y sont semées parmi des arbres rabougris. Il paraît que ces plaines sont jointes à celles de Goulburn par une étroite vallée.

Le 18 nous continuâmes notre marche dans le sud-ouest principalement. A une heure de l'après-midi, nous passâmes près d'une station sur les bords de la rivière de Lorn qui sort du pays coupé voisin du lac George, et que l'on sait à présent être une des branches les plus considérables de la Lachlan. Nous traversâmes le Lorn à deux heures, et nous campâmes sur le bord d'un courant d'eau après un trajet de quinze milles environ.

Le 19, pendant les premiers cinq milles, nous ne remarquâmes aucun changement dans le sol et l'aspect du pays. L'eucalyptus-mannifera était le plus abondant des arbres forestiers, et certainement sa présence annonçait un état peu florissant dans la végétation inférieure; au-delà, toutefois, les terrains arides reparurent. Un accident survenu à une charrette nous retint à un endroit très raboteux, connu sous le nom de *Passe-du-Diable*, et le 20 nous passâmes la nuit aux plaines d'Yass. Elles tirent leur nom de celui de la petite rivière qui coule sur leurs limites nord-nord-ouest. Des forêts les ceignent de toutes parts, à l'exception de l'ouest-nord-ouest où est une montagne. Elles ont de neuf à douze milles de long, et de cinq à sept de large. Je ne mets pas en doute que les plaines de Yass seront bientôt entièrement occupées comme pâturages de moutons.

Nous quittâmes la station des plaines de Yass le 21 au matin, et nous nous décidâmes à gagner la Morumbidje, par un circuit au nord-ouest. A l'ouest-nord-ouest des plaines de Yass, est une montagne nommée *Pouni*, remarquable tant par son élévation, que par la perspective qu'elle déploie. La nature impraticable du pays au sud de cette hauteur nous contraignit à passer sous sa base opposée, à partir de laquelle une contrée forestière mais peu touffue s'étend dans le nord. Du haut du Pouni,

on avait des vues tantôt riantes. tantôt mornes. De l'est-sud-est à l'ouest-sud-ouest, la surface du pays était montueuse, coupée et irrégulière, formant de profonds ravins et des vallons en précipice, où je savais que la Morumbidje luttait encore pour se dégager; tandis qu'à l'arrière-plan étaient montagnes sur montagnes, dominées elles-mêmes par des pics très élevés et très lointains.

Nous quittâmes notre position le 23 pour la station d'Undevaliga, et à quatre heures après midi nous étions sur les bords de la crique, près de la cabane aux troupeaux. A trois milles environ d'Undevaliga, le pays, de plat qu'il était, devint onduleux, et les montagnes sont couvertes de bonne herbe.

Dans le cours de la journée nous traversâmes la ligne d'un ouragan qui avait tout récemment passé avec une force irrésistible sur la contrée, se dirigeant droit au nord, et que nous avions entendu à une distance, par bonheur assez grande, pour que nous fussions hors de son influence. Il s'était ouvert dans la forêt, à travers laquelle il avait passé, un brèche effrayante, large d'un quart de mille environ. Sur tout cet espace, il n'était pas un arbre qui eût pu résister à sa fureur, et à ceux qu'il avait laissés debout, il avait arraché toutes leurs branches: ceux-ci restaient droits et dépouillés au milieu du naufrage environnant. Je suis

porté à croire que la rudesse même de la nature dans ces régions sauvages et inhabitées, donne naissance à ces phénomènes formidables qui n'ont jamais eu lieu, autant que je le sache, dans les districts habités.

Undevaliga est, dit-on, à trente milles de la Morumbidje; le pays intermédiaire a invariablement le même caractère. Il est rompu et irrégulier, sans cependant qu'aucune montagne s'élève au-dessus du reste. Toutefois le trait le plus fâcheux de cette portion de l'intérieur est le manque d'eau; nous traversâmes cependant plusieurs criques et remarquâmes quelques trous à eau très profonds, et que les saisons les plus sèches ne doivent pas tarir.

Peu avant d'atteindre la Morumbidje, nous passâmes à gué une crique que nous traversâmes une seconde fois à l'endroit où elle tombe dans la rivière. Après l'avoir passée pour la première fois, nous entrâmes sur une plaine où abondaient les traces des troupeaux. Il y avait dans le lointain une petite montagne au sommet de laquelle était une hutte d'écorce. Nous ne savions pas jusqu'alors que nous étions si près de la rivière; mais comme j'avais appris d'un colon, que sur les bords mêmes, il avait une station pour ses moutons, à un endroit que les naturels nomment *Toggions,* je fus persuadé que nous l'avions enfin atteinte. Je ne me trompais

pas. J'allai à la cabane pour y savoir où je pouvais camper de préférence; mais les habitans étaient absens. Je ne pus qu'admirer la situation dont ils avaient fait choix. L'éminence sur laquelle était construite leur cabane n'avait pas plus de cinquante pieds de haut; mais elle dominait immédiatement la rivière, et commandait non-seulement la prairie que nous avions traversée, mais encore une plaine du côté opposé. La Morumbidje arrive au pied de cette colline de la direction du sud, et va par conséquent dans le nord. Avant de prendre cette direction, elle fait un détour dans le sud-ouest, attendu l'interposition de quelques hauteurs qui barrent son cours direct. De la colline où est la hutte, elle coule à l'ouest à peu près en ligne droite sur l'espace de trois milles, de façon que la vue s'étend sur les deux bras de la rivière, qui sont ombragés par des casuarinas et des gommiers bleus. De riches plaines d'alluvions sont à droite de la rivière, et s'appuient sur des hauteurs moyennes, légèrement semées d'arbres et revêtues de verdure jusqu'au sommet. Sur la gauche il y a bien aussi une plaine bornée par des élévations, mais la couleur du sol de cette rive, aussi bien que sa dépression, annoncent qu'elle est sujette aux débordemens, et a reçu les plus grossiers dépôts des montagnes. A environ trois milles la rivière change subitement sa direction de l'ouest au sud pour un mille environ, puis

elle incline au sud-est, jusqu'à ce qu'elle cerne presque entièrement les hauteurs opposées; ensuite elle reprend la direction qui lui est propre, et coule au sud-ouest.

Nous traversâmes la crique de l'Undevaliga, un peu au-dessous de la cabane des troupeaux, et campâmes à un mille au-delà, dans le centre d'une grande plaine. La Morumbidje pouvait avoir là une largeur de quatre-vingts pieds environ. Son courant était rapide; il eût été difficile d'y résister, et ses eaux écumant au milieu des rochers ou tournoyant en tourbillons, promettaient une course illimitée; elles étaient vives et transparentes, et coulaient sur un lit de débris de montagnes et de fragmens de rochers.

Dès que le matin parut nous nous remîmes en chemin et suivîmes la rivière, jusqu'à une anse profonde au sud-est, que les montagnes bordaient de trop près pour que les charrettes y pussent passer, et nous fûmes obligés de prendre un défilé étroit. Ayant ainsi atteint le sommet des hauteurs, nous fîmes de trois à quatre milles au sud par des forêts peu épaisses et des terrains découverts et plats; ensuite nous descendîmes dans une vallée pour y passer la nuit.

Nous étions là sur la limite extrême des terres concédées, et nous allions être bientôt réduits à nos seules ressources. Dès que vint le matin nous

remontâmes la plus méridionale des deux vallées, à la jonction desquelles nous avions campé, et au fond de cette vallée, nous traversâmes une petite chaîne pour aller faire notre halte de nuit sur les bords d'une crique de l'ouest. Rien ne saurait peindre le luxe de végétation de cette vallée, mais l'eau y était tellement imprégnée de fer, que nous ne pûmes en faire usage.

La vallée où nous avions couché ouvrait sur une plaine étendue à l'ouest de laquelle la Morumbidje formait l'extrême limite, et recevait la rivière Dumor, torrent de montagne qui ne lui est guère inférieur en rapidité et en force. Ce tributaire grossit donc considérablement la Morumbidje. Les bords de cette dernière rivière étaient composés des plaines les plus riches, presque entièrement découvertes, bornées par des collines à demi boisées et couvertes de verdure du pied au sommet. Les troupeaux de bœufs errans sur les plaines se perdaient pour ainsi dire dans la haute végétation.

Toute la journée du lendemain fut employée à traverser la Morumbidje, et nous trouvâmes sur le bord gauche de la rivière la même contrée fertile qu'à droite. Il nous fallut, plus loin, repasser encore sur la rive droite, à cause des rochers à pic qui s'avancent sur la rivière. Après avoir effectué ce passage, nous vîmes de la rive droite que nous aurions à nous frayer un passage à travers une

masse épaisse de roseaux couvrant quelques terres basses, au pied d'une chaîne qui se termine au bord de la rivière. Nous fûmes donc obligés pour nous tirer de nos embarras, de passer au nord-ouest de la pointe, et de traverser une partie basse de la chaîne. Nous ne trouvâmes plus au-delà d'interruption jusqu'à la fin du jour, et allâmes gagner par des prairies fécondes et découvertes une baie profonde sous un angle de la rivière que les naturels nomment *Nangaar*, où nous établîmes notre camp.

De Ruggiong à notre campement actuel, la Morumbidje avait conservé la direction du sud-sud-ouest; mais du haut d'une éminence qui s'élevait derrière les tentes, la rivière nous parut tourner à l'ouest, où je suivais des regards au plus loin la ligne des arbres qui le bordaient. A en juger par sa régularité ainsi que par son accroissement, elle semblait annoncer qu'elle avait lutté avec succès dans le pays escarpé où elle prend naissance, et que désormais son cours ne rencontrerait plus que de rares interruptions. Elle conservait toutefois tous les caractères d'un torrent de montagnes, ayant alternativement des courans rapides, de profondes mares, et sur plusieurs points des masses de bois qui encombraient son lit peu profond.

[redacted] que les feux des indigènes eussent été plus d'une fois aperçus sur les bords de la rivière, aucun

d'eux cependant ne s'était jusqu'alors aventuré à nous approcher. Toutefois, dans l'après-midi de cette journée, un homme et un enfant vinrent nous voir; puis, le 11, nous partîmes, nous dirigeant à l'ouest-nord-ouest, sur des terres plates, et ce n'est qu'à midi que nous nous élevâmes graduellement au-dessus du niveau de ces plaines sur le flanc d'une montagne, jusqu'à une petite crique où nous fîmes halte, bien que ce fût à plus d'un mille et demi de la rivière.

Quelques naturels nous avaient rejoints dans la matinée, et nous servaient de guides. Ces noirs souffraient du froid au-delà de ce que j'aurais pu imaginer, et semblaient aussi incapables de l'endurer que s'ils eussent été exposés aux rigueurs d'un orage de neige du nord. Un des noirs avait une extrême envie de prendre un opossum qui était dans un arbre mort, dont chaque branche était creuse. Il demanda alors un tomahawk, avec lequel il fit une ouverture au-dessus de l'endroit où il supposait l'animal caché. Ayant découvert toutefois qu'il avait creusé trop bas, et que l'animal avait remonté, il devenait nécessaire de le chasser au moyen de la fumée, et pour cela il prit un peu d'herbe sèche, et ayant allumé un feu, il fourra le tout dans le trou qu'il avait fait. Bientôt un violent incendie s'alluma dans l'arbre, et tirait con[illegible]rablement, tandis que d'épaisses colonnes de fumée

s'échappaient du bout de chaque branche, comme de la cheminée d'une machine à vapeur. L'écorce de l'arbre était si mince, que je pensais qu'elle serait bientôt brûlée, et que l'arbre tomberait; mais le noir n'avait point de pareilles craintes, et montant jusqu'à la branche la plus élevée, il se mit à guetter avec anxiété la pauvre petite créature qu'il avait ainsi entourée de périls, et vouée à la destruction. Elle ne se fut pas plutôt montrée, à demi enfumée, et à demi rôtie, qu'il la saisit et nous la jeta d'un air de triomphe.

L'effet de la scène dans cette forêt solitaire était fort beau. Le rugissement du feu dans l'arbre, et l'attitude intrépide du sauvage que la pensée pouvait confondre avec la fumée épaisse dont il était enveloppé, étaient étranges, et je les vois encore. Il n'y avait pas long-temps que nous nous étions éloignés de l'arbre, quand il tomba avec un effroyable craquement, et quand nous repassâmes là, ce n'était plus qu'un tas de cendres.

Nous fûmes obligés de rester stationnaires le lendemain pour réparer une charrette, et je ne saurais regretter la nécessité qui nous retint dans un si beau pays que la plaine appelée *Pondebadjeri* par les naturels : elle a deux milles de largeur, sur trois quarts et demi de long. Des collines l'entourent sur tous les points, et la rivière qui court est et ouest forme sa limite au sud : sur le côté opposé

de la rivière s'élèvent en amphithéâtre des hauteurs moyennes qui laissent peu d'espace entre leur base et le bord de l'eau. La Morumbidje, elle-même, avec sa largeur de quatre-vingts pas, présente à la vue une calme et profonde nappe d'eau, sur laquelle le casuarina se penche avec toute la grâce du saule; tandis que le bouleau y montre son feuillage plus sombre. Le sol de la plaine est de la nature la plus riche. Pendant notre séjour sur la plaine de Pondebadjeri, les hommes prirent quantité de morues, ou pour mieux dire une espèce de perche.

Le lendemain nous entrâmes dans une vallée à l'ouest, et montâmes graduellement la chaîne opposée. Elle se termine, au sud-est, en hauts précipices dominant les plaines qui bordent la rivière, et qui ont au-dessous d'eux une profonde chaîne d'étangs. La descente vers la rivière était raide, et nous campâmes sur les bords avec une vue plus bornée que nous ne l'eussions eue jamais. Il y avait dans la rivière un changement évident. Ses rives étaient couvertes de roseaux, le lit profond et boueux, et le voisinage paraissait plus sujet à des débordemens que sur tous les autres points de notre route. La température avait été fraîche et agréable, car à midi le thermomètre marquait 78 degrés de Fahrenheit.

Caractère de la Morumbidje au-delà des montagnes. Naturels. Leur apparence; leurs usages. Mirage. Rivière Lachlan.

De notre camp jusqu'à une distance d'environ trois milles, la Morumbidje coulait directement à l'ouest; mais au bout de ce trajet, la rivière prit au sud-ouest. L'absence évidente de population dans un si beau pays me frappa extrêmement. Nous vîmes plusieurs kangarous, et tuâmes un de ces animaux qui sont très beaux sans contredit: ils sont d'un gris de souris clair. Nous eûmes dans le cours de la journée l'occasion d'examiner du haut d'une éminence assez élevée le pays, et cet examen confirma mon opinion sur la nature plate et unie de la contrée dont nous approchions. Du nord à l'ouest-sud-ouest, l'œil errait sur un intérieur boisé en masse, si l'on en excepte un double mont solitaire, qui se dressait au sud-sud-ouest, et à la distance de douze milles, ainsi qu'une élévation située encore plus dans cette direction, et nommée *Kengal* par les naturels. Au sud-est l'aspect était encore celui d'un pays montagneux, tandis qu'à partir de ce point, les montagnes allaient décroissant par degrés jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans la sombre confusion des objets au nord. La Morumbidje prenait toujours de l'importance. Les pluies l'avaient beaucoup grossie, et cette rivière coulait en une seule masse, à raison de trois milles à l'heure, et

sur une largeur de cent cinquante pieds. Un voyageur qui n'eût jamais vu la Nouvelle-Hollande se serait révolté à la pensée que cette rivière si belle pût aller se perdre dans les roseaux; mais moi, après l'expérience du premier voyage, quelque forte que fût mon espérance secrète, je tremblais de la voir se perdre dans cette plaine où nous étions à peine entrés. Le pays prenait, en effet, de plus en plus l'aspect de l'intérieur nord-ouest. La nature des alluvions indiquait des débordemens fréquens.

Le 8, à environ la moitié de notre journée de marche, nous trouvâmes un mont isolé qui, bien que n'ayant que deux cents pieds de hauteur, nous permettait une vue étendue sur les hautes terres qui nous entouraient encore, et je pris les hauteurs suivantes:

Un haut pic. . . . . quarante milles N. N. E.
Kengal. . . . un peu plus à l'est dans cette direction.
Le double mont. . . . . direction S. S. O.

Au nord on voyait brûler plusieurs feux qui semblaient plutôt ceux des indigènes que des incendies, et comme la rivière avait fait un coude dans le nord-nord-ouest, je ne doutai pas qu'ils ne fussent sur ses bords. Nous allâmes donc dans cette direction, et peu de temps après avoir quitté l'éminence de granit d'où nous avions observé, nous traversâmes quelques monticules de sable remarquables. Ils paraissaient, en vérité, des îles au milieu des

dépôts d'alluvions, et leur composition était aussi pure que le sable du rivage.

Chaque jour produisait un changement dans l'aspect du pays, et il ressemblait de plus en plus à celui que la première expédition avait traversé. L'acacia-pendula se montrait, ainsi que la famille des salsolacées, surtout la schléroline et le rhagodia. Cependant l'examen me prouva que la rivière avait encore acquis en largeur, et continuait à devenir par degrés plus profonde. Un vieux noir qui nous servait de guide, me dit qu'il y avait une autre grande rivière qui coulait au sud-sud-ouest, en comparaison de laquelle la Morumbidje n'était qu'une crique, et que nous pouvions la gagner dans trois jours. Quant à ce que devenait la Morumbidje, le noir ne put nous en rien dire, et, en effet, il paraît que nous étions loin de son terme.

Dans la journée du 11, nous vîmes quelques naturels qui, sans exception, étaient les êtres les plus hideux que j'eusse encore vus. Il est impossible de concevoir la nature humaine plus laide et plus dégoûtante; puis, nous allâmes camper sur le bord de la rivière par 34 degrés 41 minutes 45 secondes de latitude sud, et 146 degrés 50 minutes de longitude est. Plusieurs indigènes y vinrent, et entre autres, le plus grand que j'eusse jusqu'alors rencontré; ils avaient avec eux leurs femmes qui paraissaient avoir perdu la crainte de tout péril qui pût venir de nous.

Le 13, après deux jours de repos nous quittâmes la plaine pour traverser un pays coupé de criques nombreuses, et couvert de bons pâturages. Notre vieux guide nous quitta pour aller à la recherche de quelques noirs qui, nous avait-on dit, avaient vu les pas de nos chevaux sur les bords du Darling. J'étais vraiment intrigué par ce rapport que corroborait toutefois le fait d'un clou attaché à la lance d'un des naturels, et qu'il avait, disait-il, ramassé sur un de nos campemens, et c'est pourquoi j'avais le plus vif désir d'éclaircir ce point. Quand nous fîmes halte, nous avions une grande réunion de naturels autour de nous : j'en comptais trente-sept, mais j'attendis en vain le retour du vieillard qui, le lendemain au matin, ne nous avait pas rejoints encore. Nous partîmes donc avec nos nouvelles connaissances, et trouvâmes dans le courant de la journée une autre tribu de noirs à laquelle ceux qui nous avaient accompagnés jusqu'alors nous avaient consignés; puis, ils se retirèrent pour leur faire place. C'étaient deux beaux jeunes hommes, mais qui avaient des femmes très laides : ils furent long-temps défians à l'excès; toutefois un des jeunes gens nous dit positivement qu'il se souvenait comme d'un souvenir d'enfance, d'avoir vu dans le nord-nord-ouest les traces du passage des taureaux et des chevaux à une distance de vingt ou vingt-cinq milles, et il se rappelait que les hommes

blancs n'avaient pas d'eau. Il était clair qu'il faisait allusion à l'expédition de M. Oxley quand il se trouva au sud du Lachlan. Je ne mettais pas en doute que les montagnes que nous avions au nord fussent celles que ce voyageur avait approchées de l'autre côté, et je résolus que nous irions dans cette direction; mais je retardai ce voyage d'un ou de deux jours dans l'espoir qu'en continuant à suivre la rivière dans le nord, nous serions plus près de ces montagnes.

Nous rencontrâmes dans la soirée plusieurs noirs encore, parmi lesquels deux frères, dont l'un avait pour femme une très jolie personne. Il ne doit pas y avoir une abondante population sur les bords de la Morumbidje, car je n'ai pas vu plus de cinquante indigènes sur une étendue de cent quatre-vingts milles : ils paraissent répartis par familles. Nous passâmes dans le cours de la journée sur une plaine bornée par des bois de cyprès, de buis et d'acacia-pendula.

Il est évident que la Morumbidje submerge une partie des terres que nous traversâmes : la nature du sol l'indiquait, ainsi que la présence des pigeons à crête que je n'avais vus sur la Macquarie et le Darling, que dans les régions marécageuses. Nous approchions à grands pas de la latitude par laquelle les autres rivières de la Nouvelle-Hollande disparaissaient; cependant la rivière que nous

suivions ne perdait rien en dimension ou en rapidité.

Nous trouvâmes cette partie de la Morumbidje beaucoup plus peuplée que ses branches supérieures. Quand nous fîmes halte, nous n'avions pas moins de quarante indigènes autour de nous, et parmi lesquels les jeunes gens étaient en petit nombre. Ils nous laissèrent choisir un emplacement pour nous, avant d'établir leur camp, et évitèrent avec soin d'empiéter sur notre terrain, de manière à être gênans. Leurs manières étaient celles d'un peuple calme et inoffensif, et il y avait dans leur physionomie quelque chose qui prévenait en leur faveur. Les vieillards avaient le front élevé, et se tenaient extrêmement droits. Les jeunes gens étaient plus propres sur leur personne, et avaient les traits plus réguliers que les autres tribus. Je vis à quelques-uns une chevelure douce, et une figure presque asiatique. En revanche les femmes étaient, ainsi que les enfans, de dégoûtans objets. Les derniers, très sujets aux maladies, étaient d'une maigreur effrayante.

Il est évident que le défaut de soins et d'alimens en fait mourir un grand nombre dans l'enfance; nous n'en remarquâmes aucun à l'âge de la puberté naissante, mais la plupart avaient moins de six ans. Ces gens avaient du reste tous les caractères extérieurs de l'indigène des côtes. Les yeux caves

et les sourcils avancés, les pommettes hautes et les lèvres épaisses, les narines ouvertes et le nez court ou aquilin; puis, un buste fort sur des extrémités grêles, et la tête couverte d'une chevelure unie ou crépée caractérisaient les naturels de la Morumbidje, aussi bien que ceux du Darling: ils étaient évidemment sortis d'une souche commune. Leurs usages ne différaient point matériellement de ceux des naturels de la côte, et encore moins du Darling et de Castlereagh. Ils s'extraient les dents de devant, et se lacèrent le corps pour faire boursoufler la chair, les cicatrices étant leur principal ornement. Ils ont les mêmes moyens de se procurer des alimens, en employant les mêmes armes. Ils se peignent de la même façon, mais comme on ne trouve pas l'herbe-arbre à l'ouest des montagnes, ils se font une légère lance avec un roseau semblable à celui avec lequel les insulaires de la mer du Sud font leurs flèches. Ils s'en servent pour les combats à distance, et non-seulement ils les portent en grandes quantités, mais ils les dardent avec le *boumerang* très loin, et avec une infaillible précision. Ils ont, pour le combat corps à corps, une lance pesante, et d'autres de différentes dimensions leur servent à la chasse: quant à leurs lois, je crois qu'elles sont identiquement les mêmes que celles de toutes les portions connues de la Nouvelle-Galles du sud. Il n'y a que les vieillards qui jouissent du privilége

de manger de l'ému, et les jeunes sont tellement soumis à cette interdiction que si, par suite d'une faim impérieuse, ou dans d'autres circonstances pressantes, un d'eux l'enfreint pendant son éloignement de la tribu, il y revient avec la conscience du crime, et le révèle par sa contenance, s'asseyant à part, et avouant au chef, dès la première occasion, la faute en expiation de laquelle il est obligé de subir une légère punition. Ceci est évidemment une loi de politique et de nécessité; car si l'on permettait de tuer indistinctement les émus, ils seraient bientôt détruits. C'est probablement quelque raison analogue qui interdit de manger des canards à tous autres qu'aux gens mariés. Ils tenaient leurs *corroboris* (cérémonies de minuit), et chantent ce même refrain mélancolique qui trouble le calme de la nuit sur les rives de Jervis-Bay, ou sur les bords de la Macquarie, et dans cette cérémonie ils imitent les divers animaux ou oiseaux qui leur sont connus. S'il est quelque point de différence entre les tribus intérieures et celles du littoral, c'est la manière d'enterrer leurs morts, mais surtout leur idiome. Comme chez tous les sauvages, les femmes sont à leurs yeux des êtres secondaires qu'ils contraignent à se procurer leur propre nourriture, ou qu'ils nourrissent des os rongés qu'ils leur jettent par-dessus leurs épaules avec une nonchalance très amusante; ils se servent d'elles

comme de bêtes de somme quand ils sont en marche.

En quittant le camp, nous traversâmes, dans la direction de l'est, des plaines d'une grande étendue dont le sol était mort et cédait sous les pieds. Rien n'en saurait égaler l'aspect d'aridité. Nous avions derrière nous les hautes terres, et la plaine qui s'étendait devant nous était bordée au loin par des arbres bas ou des rangs de cyprès. Les hauts gommiers du bord de la rivière suivaient ses sinuosités, et à mesure que les points saillans se dressaient devant nous, ils ressemblaient, par l'effet du mirage, à de hauts promontoires dominant la mer, et avaient littéralement la teinte bleuâtre de la distance. Ce mirage flottait dans une vapeur ondoyante et qui vacillait sur le sol, et non-seulement il nous trompa sur l'étendue des plaines et l'apparence des objets, mais il nous cachait réellement les arbres, de sorte qu'en avançant, comme nous nous le figurions, sur l'angle même de la rivière, nous découvrions en approchant que les arbres s'étendaient beaucoup plus loin dans la plaine, et que nous étions obligés de changer de direction pour les tourner. L'état échauffé de l'atmosphère et la nature sablonneuse de la contrée pouvaient seules causer un mirage si frappant dans ses effets. Quand nous nous rapprochâmes de la rivière, elle avait beaucoup diminué : ses bords étaient bas et son lit sablonneux.

J'avais retardé mon expédition aux montagnes, sous lesquelles je supposais que M. Oxley avait campé, et je désirais d'autant plus voir le pays au nord, que les naturels avaient montré une vive émotion au mot *colare*, que je me rappelais avoir entendu prononcer à un noir des bords de la Macquarie qui parlait du Lachlan. Ils nous montraient le nord-nord-ouest, et d'un geste de la main levée vers le ciel, ils semblaient annoncer qu'une vaste étendue d'eau existait dans cette direction, et ils ajoutaient qu'elle communiquait avec la Morumbidje plus avant dans l'ouest; mais la nature du sol nous força d'abandonner ce projet d'excursion.

Jusqu'au 22 nous passâmes par des plaines arides, et à l'aspect désolé; mais dans la matinée du 23, un changement s'opéra dans le sol et ses productions. Nous nous trouvâmes évidemment sur un sol boursouflé et tenace, qui annonçait de fréquentes inondations, et puis des champs de polygonum-inneeum, où il y avait quantité de pigeons à crête et de cailles noires. Cependant la rivière conservait la même étendue et un courant tout aussi rapide. Le lendemain au matin nous fûmes encore pris dans des joncs, et n'en sortîmes qu'à onze heures pour un sol plus ferme. Quelques cyprès formaient une ligne sombre sur notre droite, et j'avais l'espérance qu'un changement allait s'effectuer dans la nature du pays. Nous n'étions pas à plusieurs milles au-delà

de notre dernier camp, lorsque je fus encore frappé de la diminution que la rivière me paraissait avoir subie. J'éprouvais alors une anxiété vive, car j'avais la conviction que nous allions vers des masses de roseaux. La rivière avait évidemment couvert ses bords sur un espace de plusieurs milles, et je ne doutais pas qu'à certaines époques l'espace au nord entre cette rivière et le Lachlan ne présentât l'aspect d'une vaste mer.

Deux ou trois indigènes vinrent aux tentes quand nous fîmes halte, avec l'intention évidente de voler; mais nous les surveillâmes de près, et voyant qu'ils ne pouvaient rien faire, ils partirent de bonne heure en nous montrant l'est-nord-est, et disant qu'ils allaient au Colare. Le plus intelligent me fit, sur une question que ce nom tira de ma bouche, un geste qui signifiait qu'il y avait dans la direction du nord-nord-ouest une grande masse d'eau qui se joignait à l'ouest à la Morumbidje. Ayant témoigné le désir d'aller en ce lieu, il nous répondit que nous ne pourrions y parvenir que dans quatre journées.

M. Mac-Leay et moi nous quittâmes le camp pour aller faire une excursion vers ces points, et après avoir traversé d'immenses plaines sans arbres, nous trouvâmes une crique qui était sans doute le canal de communication entre le Lachlan et la Morumbidje. Cette crique sert probablement

de dégagement au Lachlan, pour conduire au temps de débordemens ses eaux dans la Morumbidje, de même que celles de la Macquarie sont conduites, par la crique qui est au bout de ses marécages, dans la chaîne d'étangs de Morrissett. Il faut bien comprendre cependant que ce n'est là qu'une supposition, et que je raisonne non sur des preuves, mais par analogie.

Le 16 nous levâmes le camp et partîmes à peu près dans la direction du nord-ouest pour traverser des plaines d'une accablante monotonie, et sans autre verdure que celle de la rangée d'arbres qui bordait la rivière. Le vent soufflait du nord-nord-sud, brûlant comme s'il sortait d'une fournaise, et la poussière volait en nuées capables de nous suffoquer. C'est la seule fois que nous sentîmes les vents chauds dans l'intérieur. A midi nous nous efforçâmes de gagner la pointe d'un bois à laquelle j'espérais rejoindre la rivière, et j'envoyai M. Mac-Leay à la découverte; mais il était à vingt minutes de moi à peine, quand je vis un homme venir au galop pour me dire qu'il n'avait point aperçu de rivière, et que la contrée au-delà était couverte de roseaux, aussi loin que le regard pouvait atteindre. Cette nouvelle m'étourdit pendant quelques momens, et je suis convaincu qu'elle produisit un grand effet sur les hommes. Ils arrivaient à l'improviste dans une partie de l'intérieur semblable à

celle qu'ils redoutaient. Cependant en prenant une autre direction, nous la trouvâmes après une marche pénible de tout le jour.

Je pensai, dans ma nuit sans sommeil, à notre position, et je trouvai nécessaire d'ordonner la construction d'un bateau. Pendant ce travail, je partis dès le matin, avec M. Mac-Leay, pour une excursion d'un intérêt plus vif que toutes celles que j'avais faites jusqu'alors. Il s'agissait d'examiner les roseaux non-seulement dans le but de reconnaître leur étendue, mais aussi de nous guider dans nos mouvemens futurs. Cette excursion me rassura, et je constatai, par tous les symptômes possibles, que nous étions loin du terme de la rivière. Il me paraissait plus que probable que la Morumbidje conserverait son cours intact jusqu'à quelque point déterminé, maintenant qu'elle avait dépassé le méridien des rivières connues de l'intérieur. Il était certain, d'après l'épaisseur des roseaux et la profondeur de leurs masses, qu'il serait impossible d'amener là les charrettes, et, tout bien considéré, je me déterminai à faire monter le bateau-baleinier et à renvoyer les autres moyens de transport: c'est ce qui eut lieu, et, après quatre jours d'un travail forcé, ce bateau fut peint et lancé; mais comme l'arsenal qu'on avait mis à l'arrière diminuait beaucoup sa capacité, et que toutes nos provisions n'y auraient pu tenir, j'ordonnai que le petit fût mis à

l'eau avec l'autre, et cette opération était faite au bout de trois jours. Le premier bateau avait vingt-sept pieds de long, et l'autre, la moitié. Je pris six hommes avec moi pour cette excursion, et mis le reste sous la direction de Harris, qui, au bout d'une semaine, pouvait se rendre aux plaines de Goulburn, et de là à Sidney, tandis que les bateaux devaient partir de bonne heure le lendemain pour descendre la rivière. La remonterait-on? c'était un point de très grande incertitude.

Embarcation. On descend la Morumbidje. Roseaux. Grande rivière. Démonstrations hostiles des indigènes. On nomme cette grande rivière *la Murray*.

Le camp présentait le tableau du tumulte et de la confusion bien avant que le jour parût. Cependant la pluie qui tomba à six heures nous empêcha de partir aussi matin que je l'avais projeté. Enfin le ciel s'éclaircit à sept heures, les brouillards se dissipèrent, et le soleil darda avec sa chaleur accoutumée. Nous dîmes alors adieu à Harris et à son détachement, et nous nous embarquâmes.

Bien que nous ne fissions usage que de deux rames, nous descendions rapidement. Le petit bateau, que j'appellerai désormais l'esquif, était amarré à notre poupe. A environ quinze milles du camp, nous trouvâmes une crique de jonction considérable, et c'était, sans nul doute, celle que M. Mac-

Leay et moi nous avions traversée le 25 décembre.

Nous étions sur le point de prendre terre, quand deux émus traversèrent la rivière à la nage devant nous; mais nous ne pûmes les atteindre, et ayant abordé sur la rive droite, nous trouvâmes que les roseaux dont elle avait été bordée jusque là avaient en grande partie disparu. Devant nos yeux une plaine aride et chétivement clair-semée de salsolas et de broussailles s'étendait à une distance considérable. Parmi les broussailles nous vîmes une tombe qui paraissait de construction récente. On n'avait point entassé de terre sur le corps, mais un long creux et ovale occupait le centre du lieu de la sépulture. Autour de cet endroit étaient pratiquées des allées d'usage, et des traces récentes de pas de femme étaient visibles. Fraser ramassa quelques joncs semblables à ceux que les indigènes de Varting emploient à faire leurs filets : c'était un signe que nous approchions de cette rivière. Aussitôt après un dîner hâtif, nous nous rembarquâmes pour naviguer jusqu'à la fin du jour, entre deux lignes épaisses de roseaux, dans lesquels nous avions à peine de la place pour ficher nos tentes. La Morumbidje avait pendant toute cette journée été plein ouest, et quoique son lit ne fût pas très tortueux, je calculai que nous pouvions avoir fait vingt-huit ou trente milles, mais la moitié seulement en ligne directe.

Le second jour de notre voyage fut signalé par un accident qui faillit l'arrêter faute de moyen d'exécution. Nous étions partis, comme toujours, de très bonne heure le matin, et il n'y avait pas long-temps que nous étions à la rame, quand nous rencontrâmes des noirs qui avaient leurs femmes avec eux. Nous approchâmes de terre pour leur faire quelques cadeaux, et nous reprîmes ensuite notre route; mais, après une heure, l'esquif donna sur une pièce de bois cachée sous l'eau, et se remplissant immédiatement, coula. Nous étions dans la plus grande anxiété pour les provisions qu'il contenait, et qui allaient se trouver gâtées. Nous réussîmes cependant à retirer l'esquif et une partie de ce qu'il contenait. Cependant, l'alambic et une grande partie des outils de charpentier avaient été lancés hors de l'esquif par la violence du choc, et ces objets étaient indispensables. On plongea donc tout le jour pour les retrouver, mais vainement. Pensant que nos efforts seraient en ce cas moins efficaces que ceux des naturels, je chargeai, dès le matin, deux hommes d'aller chercher les naturels en remontant la rivière; mais, le matin même, nous trouvâmes au fond ce que nous cherchions, et nous découvrîmes que nous avions été volés pendant la nuit.

Quittant ce point malheureux, nous fîmes bien environ seize milles dans l'après-midi. La rivière conser-

vait sa largeur et sa profondeur, et les roseaux n'étaient pas continus sur ses bords. La direction était toujours dans l'ouest, et le courant était très fort, quoique aucune inclinaison ne fût sensible à l'œil dans les terres. Quelques apparences favorables que nous avions remarquées la veille, cessèrent, et les seuls roseaux bordaient la rivière à droite et à gauche sans interruption, ondoyant comme de sombres pavillons sur les eaux troubles, tandis que du milieu d'eux sortaient des arbres sans sève et sans feuilles. Partout où nous débarquions c'était le même aspect, une immense étendue de roseaux flottans, et un pays aussi plat qu'on peut se le figurer. La matinée avait été extrêmement froide avec une brume épaisse dans l'est-sud-est. Plus nous descendions la rivière, plus la navigation devenait difficile et périlleuse, par l'effet des arbres immenses que les débordemens y avaient apportés et qui l'encombraient.

A midi environ, nous vîmes une tribu de naturels montant à cent trente au moins; mais il fut très difficile de les déterminer à s'approcher : s'ils avaient ouï parler d'hommes blancs, nous étions à coup sûr les premiers qu'ils vissent. Ils ne vinrent à nous qu'avec crainte, et nous ne vînmes pas à bout d'apaiser leurs appréhensions.

A un mille environ au-dessus du campement du 12, nous trouvâmes une crique de jonction con-

sidérable venant du sud-est, et au-dessus de laquelle la rivière croissait en largeur et en profondeur. La confiance nous revint, et nous naviguions sans obstacle. L'aspect du pays devenait favorable.

Le 13 nous passâmes devant la première rivière qui joigne la Morumbidje sur une étendue de plus de trois cent quarante milles. Elle vient du sud-est et, à son confluent, fait une impression visible sur la rivière. Tous ses tributaires viennent de la gauche, ce qui est une preuve incontestable de la nature plate du pays au nord. Dans l'après-midi nous vîmes une crique à sec du sud-est également, et qui doit, à certaines époques, jeter dans la rivière une vaste masse d'eau. La Morumbidje avait une largeur de deux cents pieds à quelques milles au-dessous, et sa profondeur était de douze à vingt pieds, entre des bords hauts de quinze à seize.

Toutefois, malgré son égalité de profondeur, quelques *rapides* se rencontrèrent qui emportaient les bateaux avec la plus grande rapidité. Les masses d'eau de la rivière ne diminuent point malgré l'extension de son lit, c'est ce qui me fait penser qu'indépendamment des affluens qui la grossissent, elle est alimentée par des sources. La contrée éloignée ressemblait en tous points, aux pays renfermés entre la Macquarie et le Darling.

L'aspect général de la Morumbidje, depuis notre départ du 13, avait été de nature à relever nos es-

pérances relativement à un succès définitif, quand un de ces changemens décourageans et inexplicables qui avaient tant de fois déjà excité nos appréhensions s'opéra encore. Le lit se rétrécit subitement, et s'encombra d'arbres énormes qu'y avaient dû amener les criques ou les affluens que nous venions de voir. La rapidité du courant, s'accroissant en même temps, rendait la navigation très périlleuse, et nous fûmes obligés d'amarrer à cinq heures, ayant devant nous une scène de confusion et de dangers, que je n'osais braver par la clarté confuse du soir; car j'avais non-seulement observé que, quand le soleil déclinait, la vue des hommes les trompait, et qu'ils prenaient des ombres pour des objets sous l'eau, *et vice versâ*. J'observais aussi que le canal était si étroit, que, bien que les bords n'eussent pas gagné en hauteur, nous étions plongés dans une obscurité relative, sous un berceau d'arbres très pressés, et qu'il était impossible d'apercevoir un danger avant de s'y trouver perdu.

Le lendemain au matin, après avoir pris toutes les précautions possibles, nous laissâmes aller le bateau au courant, et nous parvînmes à franchir la formidable barrière qui était devant nous. Mais ce n'était point fini, et dans chaque nouveau bassin de la rivière nous rencontrions des arbres en travers du courant, et sous les branches desquels il fallait passer. En général, ils présentaient leurs racines en

avant, et au train de notre navigation, si nous ne les eussions pu éviter, ils auraient traversé les bateaux de part en part. Tout à coup la rivière vint à prendre la direction du sud, mais dans sa course tortueuse, elle allait de côté et d'autre avec la plus grande rapidité, nous emportant entre ses bords sombrés et rétrécis, de manière à nous effrayer. Nous remarquâmes sur le bord de l'eau de nombreuses sources ferrugineuses, quand un de mes hommes nous cria, à trois heures, que nous approchions d'un confluent, et une minute après cet avertissement, nous entrions rapidement poussés dans une belle et grande rivière.

Il m'est impossible de décrire l'effet que produisit sur nous un changement si instantané. On laissa les bateaux aller au courant, et telle était la force avec laquelle nous étions sortis de la Morumbidje, que nous fûmes emportés presque jusqu'au bord opposé à son embouchure, tandis que nous contemplions avec étonnement le spacieux canal où nous venions d'entrer; et lorsque nous regardions le point d'où nous étions sortis, nous pouvions à peine croire que cette ouverture insignifiante fût bien l'issue de cette belle et majestueuse rivière dont nous avions avec succès suivi le cours. Enfin j'étais assuré de l'accomplissement heureux de ma mission. Nous avions atteint pour ainsi dire la grande route de la côte du sud ou de quelque dé-

bouché important, et l'aspect de la rivière était bien fait pour justifier les plus ardentes espérances. Je ne pouvais mettre en doute que ce fût le grand canal des rivières de l'angle sud-est de l'île. Cette rivière avait une largeur moyenne de trois cent cinquante pieds, et de douze à vingt de profondeur: on y avait de magnifiques vues. Nous la descendîmes pendant huit milles dans l'après-midi, et nous campâmes sur les bords de son eau transparente, qui coulait à raison de deux nœuds et demi par heure sur un lit de sable.

Il était quatre heures de l'après-midi dans la journée du 16, quand nous aperçûmes quelques naturels qui arrivaient sur le bord de l'eau derrière nous, et quand nous fûmes campés sur la rive gauche, qui était opposée à celle où les indigènes s'étaient montrés. Il y avait peu de temps que nous étions établis là, quand nous entendîmes leurs chants sauvages dans les bois tandis qu'ils s'avançaient toujours, et bientôt nous les vîmes portant lances et boucliers, et leur soudaine apparition, peints et préparés pour le combat, fut extrêmement belle. Ils s'arrêtèrent pour nous menacer, et firent pendant très long-temps beaucoup de bruit; mais quand ils virent qu'on n'y donnait aucune attention, ils se turent. Alors je m'avançai à quelque distance de mes gens, et prenant à la main une branche en signe de paix, je leur fis signe de venir

à la nage de notre côté, ce que deux ou trois d'entre eux firent, après quelques tentatives. Je donnai au premier qui s'était jeté à l'eau un tomahawk, puis je tirai devant eux tous un coup de fusil qui les stupéfia. Ils s'enfuirent; mais je réussis à leur rendre tant de confiance, qu'ils revinrent, et que seize d'entre eux passèrent la nuit au camp. Le lendemain au matin, ils descendirent la rivière avec nous jusqu'à l'endroit où nous trouvâmes leur tribu stationnée sur un tertre, à une courte distance de nous. Je comptai quatre-vingt-trois individus, hommes, femmes et enfans. Leur aspect était extrêmement pittoresque et singulier : ils voulaient nous engager à prendre terre; mais le temps nous était trop précieux pour permettre de pareils délais. Les plus hardis même des indigènes nageaient autour du bateau pour empêcher l'action des rames, et les femmes témoignaient du haut du tertre leur surprise par des glapissemens mêlés de cris. Elles nous suppliaient par gestes de rester; mais cette condescendance aurait eu des inconvéniens dans la suite, et nous continuâmes notre navigation pendant laquelle nous voyions la rivière devenir plus belle et plus rapide de mille en mille. Pendant tous les jours suivans, elle continua de couler dans le nord-nord-ouest.

Le 21, un changement très évident s'opéra dans l'état de la rivière et de ses bords. Ils acquirent tout à coup un aspect perpendiculaire: ils étaient rongés

par l'eau à la base. Nous avions rencontré deux jours auparavant une grande réunion d'indigènes. Quand nous approchâmes, ils montrèrent toute la disposition possible à un combat, et couraient le long du bord, leurs lances en arrêt, comme s'ils ne guettaient que l'occasion de nous attaquer. Ils étaient à droite, et comme la rivière était assez large pour me mettre à même de les éviter, je prenais peu garde à leurs menaces; mais une autre troupe s'étant montrée sur la rive gauche, je pensai qu'il était temps de disperser l'une des deux, car le canal n'était pas assez large pour que je fusse à l'abri du danger, si j'étais assailli par tous ensemble. Toutefois ils ne surent pas tirer parti de l'avantage de leur position, et les deux divisions opérèrent leur jonction: c'est celle de la rive gauche qui alla trouver à la nage le corps principal sur la rive droite. Cette circonstance rendit heureusement inutile l'emploi de toute mesure hostile de ma part, et nous permit de continuer notre navigation sans être inquiétés, si ce n'est par les clameurs effrayantes et le cliquetis des lances et des boucliers que les hommes qui nous suivaient en masse faisaient entendre pour nous intimider. Dans cette situation critique, nos hommes montrèrent un grand sang-froid, et quand nous campâmes sur la rive gauche, je les quittai un instant avec M. Mac-Leay pour aller au-devant des sauvages, la branche paisible

d'olivier à la main. Après un long dialogue en pantomime, deux ou trois passèrent à gué la rivière pour venir à nous et nous faire de vives remontrances de la part de la majorité. Celle-ci, voyant les prières inutiles, se mit à pleurer à voix haute et à suivre ces hommes avec la résolution, j'en suis sûr, de partager leur sort, quel qu'il pût être. Dès que les envoyés eurent franchi le gué, je me retirai avec M. Mac-Leay à une petite distance du rivage. Nous nous assîmes, car c'est la manière chez les naturels de l'intérieur. Nous voyant agir ainsi, ils vinrent prendre place près de nous, mais sans lever les yeux, par suite d'une défiance qui leur est particulière et qu'ils conservent, même à l'égard de leurs plus proches parens. Je leur fis alors des présens de tomahawks ou de morceaux de cercles de fer, et tout s'arrangea pacifiquement.

Il n'en fut point tout-à-fait ainsi avec une autre tribu que nous vîmes le 23. Nous descendions la rivière quand, le 22 au matin, nous vîmes quatre naturels qui étaient à l'avant de notre bateau, s'arrêter sur-le-champ pour voir comment nous nous tirerions d'un *rapide* qui écumait devant nous, et que nous ne passâmes pas sans un grand péril. Les naturels nous avaient aidés, et ils furent bien traités au camp; mais dès le matin, ils étaient partis, et je pensai que c'était dans l'intention d'avertir une tribu de notre approche.

Après le déjeuner, nous continuâmes une navigation aussi rapide qu'à l'ordinaire et à la voile pour la première fois. Nous avions fait neuf milles environ, quand, sous une ligne d'arbres magnifiques et du plus épais feuillage, nous vîmes une vaste assemblée de naturels, et plus nous approchions, mieux nous entendions leurs chants de guerre, mieux nous distinguions qu'ils étaient armés et peints comme ils le sont ordinairement quand ils vont engager une lutte sérieuse. Je reconnus que tenter de débarquer serait courir risque de la vie. Les indigènes paraissaient résolus à s'y opposer, et leurs javelots frémissaient dans leurs mains prêtes à les lancer. Ils étaient diversement peints : quelques uns s'étaient couvert les côtes, les cuisses et le visage avec de la craie blanche, et l'on eût cru voir des squelettes; d'autres étaient entièrement barbouillés d'ocre jaune et rouge, et la graisse dont ils étaient oints luisait sur leurs corps. Un silence de mort régnait dans les premiers rangs ; mais ceux qui étaient en arrière, et les femmes qui portaient les dards et sur la tête desquelles il semblait que l'on eût renversé de la détrempe blanche, poussaient incessamment des clameurs. Comme je ne voulais point engager un combat avec ces gens, j'amenai ma voile, et nous passâmes tranquillement en descendant la rivière par le milieu. Ainsi désappointés, les naturels se mirent à courir le long

de la rivière, s'efforçant de nous viser, mais ne pouvant le faire avec certitude à cause du mouvement rapide du bateau; ils se jetèrent dans les attitudes les plus extravagantes, et à force de faire des cris violens, ils se mirent dans un état complet de frénésie. C'est avec une vive appréhension que je remarquais combien la rivière devenait peu profonde, surtout à la hauteur d'un énorme banc de sable qui s'étendait devant nous et du côté même où les naturels étaient réunis. Ils se précipitèrent sur ce banc avec un tumulte effroyable et le couvrirent d'une masse pressée; quelques-uns des chefs s'avancèrent tout-à-fait au bord de l'eau pour être plus près de leurs victimes, et se tournaient de temps en temps pour diriger leur suite. Malgré toutes mes dispositions pacifiques et mon extrême répugnance à verser le sang, je prévis qu'il serait impossible d'éviter plus long-temps un conflit, et après avoir donné un ordre aux hommes qui gardaient le bateau, je fis signe aux sauvages de se désister, mais sans succès. Alors je pris mon fusil, l'armai et le mis en joue: j'étais résolu à bien viser, convaincu que la mort d'un homme sauverait la vie à plusieurs; mon doigt était sur la détente, et mon regard bien fixé sur le point de mire, quand M. Mac-Leay m'arrêta, en me criant qu'une autre troupe de naturels venait de paraître sur la rive gauche. Me retournant, je vis quatre hommes cou-

rant avec la plus grande rapidité. Celui qui était en avant quand il fut vis-à-vis du banc de sable, sauta à l'eau d'une hauteur très considérable, et dans un espace de temps difficile à se figurer, il se trouva en face du sauvage que je visais, et l'ayant saisi par la gorge, il le poussa en arrière, et forçant toute la troupe à regagner le bord, il se mit à marcher en long et en large dans une véhémence et une agitation très frappantes. Tantôt il montrait le bateau, tantôt il agitait sa main ouverte toute grande devant la face des plus acharnés, ou frappait du pied le sable avec colère. Sa voix qui était d'abord claire et distincte, se perdit en mouvemens rauques. Deux des quatre indigènes étaient restés sur la rive gauche de la rivière, mais le troisième avait suivi son chef sur le lieu de l'action.

Le lecteur peut imaginer quelles furent en cette occasion nos impressions, car il est impossible de les décrire. Nous étions si entièrement absorbés par ce qu'il y avait d'intérêt dans cette scène, que le bateau allait au courant sans que nous y pensassions. Nous fûmes rappelés à la réalité par un choc violent du bateau sur un bas-fond qui traversait la rivière d'un bord à l'autre. Sauter dehors et le pousser dans une eau plus profonde, fut pour les hommes l'affaire d'un seul instant, et il venait d'être entièrement remis à flot, quand notre attention se porta sur une nouvelle rivière très belle,

et qui, selon toute apparence, venait du nord. Le grand corps des naturels s'étant porté sur la langue de terre que formaient les deux rivières, le hardi sauvage qui était si intrépidement intervenu en notre faveur, se disputait encore vivement avec eux, et je craignais réellement que son ardente générosité n'attirât sur lui la vengeance des tribus. J'hésitai donc pour savoir si je devais aller ou non à son aide, mais je crus remarquer, ainsi que M. Mac-Leay, que tout se calmait. Il y avait sur la rive droite de la rivière nouvellement découverte une troupe de soixante-dix noirs environ, et je pensai qu'en débarquant au milieu d'eux, nous opèrerions une diversion en faveur de notre hôte qui nous avait sauvés. Le stratagème auquel j'eus ainsi recours réussit, et les noirs n'eurent pas plutôt remarqué que nous étions à terre, que tout débat cessa : la curiosité fut la plus forte, et ils vinrent de notre côté à la nage, comme un troupeau de veaux marins. Ainsi, en moins d'un quart d'heure, nous avions été menacés d'un combat sanglant, et ceux qui nous menaçaient nous entouraient paisiblement : ils étaient six cents au moins. Mon premier soin fut d'appeler mon ami et de lui témoigner par un présent convenable combien nous étions contens de lui; mais, quant aux chefs des tribus, je leur refusai positivement la moindre chose.

Nous nous disposâmes ensuite à examiner la nouvelle rivière, et lui présentant l'avant du bateau, nous essayâmes de remonter le courant; mais une paire de rames ne suffisait pas, et il en fallut prendre une seconde, manœuvre qui excita chez les indigènes de l'admiration, mais en particulier l'extase d'une vieille femme à laquelle M. Mac-Leay jeta une vieille casserole de fer-blanc, en récompense de l'amusement que sa stupéfaction nous procura. Quand nous eûmes dépassé l'entrée de la rivière, nous trouvâmes moins de difficulté à avancer, et remontâmes plusieurs milles toujours escortés de la bruyante multitude. Cette rivière conservait une largeur de cent pas, et une profondeur de dix à douze pieds. Ses bords étaient en talus et couverts d'herbes qu'ombrageaient des arbres d'un port magnifique. Ses eaux, quoique douces, étaient troubles, avaient une saveur de détritus de végétaux, avec une ligne toute verdâtre. Les naturels suivaient nos progrès avec une anxiété manifeste; enfin nous en découvrîmes la cause dans un filet tendu d'un bord à l'autre, et devant lequel nous nous arrêtâmes. Ce moment était d'un immense intérêt pour moi, et pendant que les hommes, appuyés sur leurs rames, attendaient mes ordres, une foule de pensées assaillaient mon esprit. Les diverses conjectures que j'avais formées sur le cours et l'importance du Darling s'y représentèrent. Étaient-elles en effet

réalisées? Une conviction irrésistible me dit que nous naviguions alors sur cette même rivière, devant les bords de laquelle j'avais déjà été contraint deux fois de me retirer. Je fis hisser le pavillon, et tous, debout dans le bateau, nous poussâmes trois *hourras*. L'aspect de ce pavillon et nos acclamations réitérées imposèrent silence aux indigènes, et ils étaient encore perdus dans un muet étonnement, quand la voile fut déployée, et le vent ainsi que le courant étant favorables, nous disparûmes avec une rapidité qui nous étonna nous-mêmes, pour revenir à la jonction des deux rivières.

Accident. Provisions gâtées. Pêche des naturels. Leurs maladies. Population. Vallée.

Revenus à ce point, nous eûmes alors plus de loisir pour l'examiner. Comme nous n'avions pas encore donné de nom à notre première découverte, en rentrant à cette occasion dans ce vaste courant d'eau, je l'appelai la rivière *Murray* : quant à la nouvelle rivière, que ce fût le Darling ou une autre découverte, elle joint sa rivale au sud dans la direction du nord par l'est. La dernière coulant ouest-sud-ouest au confluent, l'angle que forment ces deux rivières est si peu marqué, que l'une et l'autre peuvent être considérées comme suivant leur cours propre sans que l'une puisse être dite tributaire de l'autre. A leur jonction la Murray dé-

ploie ses eaux sur le large et sablonneux rivage, tandis que son plus impétueux voisin coule par le canal étroit, mais profond, qu'il s'est ouvert sous la rive droite. La force de leur courant paraît être à peu près égale.

Nous eussions volontiers fait feu sur les volées d'oiseaux qui passaient sur nos têtes, car vers cette époque nous commencions à éprouver les conséquences du désastre qui nous était arrivé dans la Morumbidje. L'eau douce ayant pénétré dans la saumure de nos caisses de viande, la plus grande partie de nos provisions salées se trouvait gâtée, de façon que nous étions forcés à une sévère économie dans l'emploi du reste, car nous ne savions pas à quoi nous étions réservés. Nous nous procurions de temps à autre du poisson, de la main des naturels, en échange de morceaux de cercles de fer, et l'empressement avec lequel ils accueillaient les avances que nous leur faisions pour trafiquer est une forte preuve de leurs dispositions à faire ce premier pas vers la civilisation.

Comme ils mettaient de côté toute réserve quand ils nous accompagnaient, nous eûmes de fréquentes occasions d'examiner leurs habitudes. Par exemple, rien n'est surprenant comme la facilité avec laquelle ils prennent le poisson. Ils se laissaient glisser, les pieds en avant, tout en marchant le long de l'eau, et comme si c'eût été un accident; mais c'était en

réalité pour éviter le bruit, et le jaillissement qu'ils auraient nécessairement produit en se jetant la tête la première, et de même qu'ils avaient disparu sous la surface de l'eau, de même ils reparaissaient avec un poisson se débattant au bout de la pointe de leur court javelot. La loutre ne dépasse point ces sauvages en habileté pour la pêche, et ils visent tellement à coup sûr, même sous l'eau, que tout le poisson que nous nous procurions par leurs mains était percé, ou derrière la nageoire de côté, ou au centre de la tête. Il me parut que les naturels ne fréquentent point par choix les bords de la Murray, et que la rivière près de laquelle nous avions passé arrose un pays beaucoup meilleur que tous ceux que baigne notre principale découverte.

Comme notre esquif ne nous était plus utile et ne servait qu'à nous embarrasser, je le fis briser au camp que nous établîmes de bonne heure. J'ai dit que la rivière devant laquelle nous avions passé était le Darling de mon premier voyage, et mes observations postérieures ne me donnèrent nullement lieu de revenir sur cette opinion. De la jonction de la Morumbidje à la jonction de la nouvelle rivière, la Murray avait conservé la direction ouest-nord-ouest; mais à partir de ce dernier confluent, elle tourna au sud-ouest, et grossit considérablement. Le pays au sud était certainement plus bas que celui au nord; car bien que les deux bords

eussent une physionomie commune, les espaces inondés étaient beaucoup plus étendus à notre gauche qu'à notre droite.

Nous partîmes le 24 au matin, délivrés de l'embarras de notre esquif, et plus nous descendions la rivière, plus on voyait clairement un changement d'aspect dans le pays. Tous les symptômes annonçaient que nous avions traversé une seconde région, qui doit avoir été sous l'eau à une certaine époque, et qui avait encore certains vestiges qui appartiennent aux contrées inondées partiellement; et au-delà de cette région nous avions retrouvé ces parties arides et sablonneuses où l'on ne trouvait ni aliment ni eau. Nous rencontrâmes à deux heures après-midi une tribu qui nous remit à une autre et successivement.

Le soir, pendant que nous étions campés sur la rive gauche, un de nos hommes m'avertit qu'il avait vu dans le sud-est une chaîne de montagnes considérable, et l'on en distinguait une autre dans le sud-ouest, à une distance de quarante milles. Trois criques tombaient vers le lieu où nous nous trouvions, dans la Murray, une venant du nord, une du nord-est, et une autre du sud.

Nos communications avec les naturels étaient devenues constantes; car nous avions trouvé l'intérieur plus populeux que nous ne comptions, et plus nous avancions, plus la population semblait

s'accroître. Ils ne montraient point de dispositions hostiles, mais à tout considérer, je les trouvai calmes, rangés et sans penchant au larcin. Les maladies les plus dégoûtantes affligeaient ces tribus, et les enfans n'en étaient pas exempts. En effet, il y avait de ces malades si jeunes que je ne pus que supposer qu'ils étaient nés avec ces affections repoussantes. Il serait difficile de dire d'où elles leur venaient: ce n'est certainement point de la colonie, puisque les tribus intérieures étaient seules infectées. La syphilis exerçait parmi eux les plus violens ravages: plusieurs avaient perdu le nez, et les parties glandulaires étaient grandement altérées.

Le pays que nous traversâmes, le 26, était très bas, coupé de lagunes et peu habité. A en juger par le nombre et la dimension des huttes et la largeur considérable des chemins, nous devions cependant conclure que nous traversions des districts très peuplés. Il est impossible de dire quel était le nombre des habitans, mais il ne se passait pas de jours sans que nous communiquassions avec deux cents au moins. Ils envoyaient régulièrement des députés d'une tribu à l'autre pour les préparer à nous approcher, ce qui nous était doublement utile, en nous évitant une grande perte de temps, et en nous sauvant de tous risques, car je doute qu'il eût été possible de descendre la rivière aussi bas sans l'assistance des indigènes. J'avais un soin particulier

d'empêcher que par la moindre chose on les alarmât sur le compte de leurs femmes. Notre réserve en ce point semblait exciter leur surprise, car ils nous faisaient de fréquentes questions par paroles et par gestes, pour savoir si nous avions des femmes et où elles étaient. La tribu entière se réunissait ordinairement pour nous recevoir, et tous sans exception étaient dans un état complet de nudité, et en vérité, l'aspect dégoûtant et hideux des femmes eût, je l'imagine, été un complet antidote à toute passion sensuelle. Il faut remarquer que les femmes sont de beaucoup inférieures aux hommes: leur corps est chétif, frêle et amaigri. On doit attribuer leur état à la parcimonie avec laquelle elles sont nourries, et aux mauvais traitemens que leur font subir les hommes, quoiqu'en notre présence, ils ne leur témoignassent jamais de dureté.

A 11 heures du matin environ, nous arrivâmes au confluent d'une petite rivière avec la Murray, où une tribu de deux cent cinquante personnes s'était rassemblée pour nous recevoir. Nous débarquâmes dans leur port tant pour distribuer des présens, que pour examiner la jonction de cette rivière qui, venant du nord, tombait dans la Murray sur la rive droite. Ses eaux étaient extrêmement fangeuses, et son courant très rapide. Je donnai à ce petit affluent le nom de *Rufus* (roux) en l'honneur de la chevelure rouge de mon ami Mac-Leay. Le soir, un orage

éclata, et il plut abondamment jusqu'à sept heures du matin le 27. Dans le courant de cette journée, nous passâmes devant une autre rivière assez considérable qui venait du sud-est, et qui tombe dans la Murray à la hauteur de 140 degrés 29 minutes de longitude est, et 33 degrés 58 minutes de latitude sud : je la nommai l'*Endesan.*

Les noirs devenaient fatigans pour nous à la longue : la monotonie de leur physionomie, leurs maladies rebutantes et leur abominable saleté nous poussaient à bout. Ils se pressaient autour de nous en telles masses, qu'il fallait souvent donner des coups pour nous dégager, et éviter un examen nouveau à chaque nouvelle tribu : ils mesuraient en général leurs pieds et leurs mains avec les nôtres, comptaient nos doigts, nous tâtaient la figure et barbouillaient nos chemises de graisse et d'ordure. Ce n'était pas une cérémonie très agréable, et la répétition éternelle en était véritablement révoltante.

Le 28 la rivière déclinait vers le sud, et nous passâmes plusieurs rapides : le côté gauche de la rivière était extrêmement élevé, et avait quelquefois cent pieds à pic au-dessus de l'eau. Il est difficile de décrire l'aspect des rives sur ce point, tant le caractère en était singulier et les formes diverses. Ici, ils avaient la régularité de la plus belle colonnade, avec des chapiteaux semblables pour la

configuration à l'ordre corinthien; là, ils ressemblaient à des chutes d'eau fangeuse qui se seraient subitement pétrifiées; sur d'autres points, on eût dit les tours et les remparts délabrés d'un château féodal. Ces bords étaient composés de sable et d'argile, et reposaient sur un granit grossier en forme de table.

Nous rencontrâmes le 29 une tribu très nombreuse, et qui témoignait un vif empressement de nous voir. Une vieille femme même, dont le tableau dégoûterait le lecteur, fit plusieurs efforts pour m'embrasser, et je ne m'en délivrai qu'en la passant à Fraser. A quelques milles au-dessous de notre dernier campement, la rivière tournait au sud-ouest, et avant la fin de notre journée, elle était repassée au sud-sud-est. Nous étions, je le savais, beaucoup au sud du fond du golfe du Vincent: nous nous trouvions par 34 degrés 4 minutes de latitude, ainsi donc à cent quinze milles de la côte.

Nous étions déjà depuis vingt-deux jours sur la rivière, et j'avais bon espoir pour l'issue prochaine de notre voyage : la rivière continuait de couler au sud. Je m'en réjouissais, car nos provisions diminuaient, et nos provisions salées n'étaient bonnes que pour nos chiens. Il faut faire attention que nous n'achevions que la première partie de notre tâche, et que nous descendions la rivière. Si nous ne trouvions pas de vaisseau sur la côte, il faudrait

remonter contre le courant, et cette perspective était inquiétante quand je voyais nos hommes se décourager et souffrir physiquement.

Pour comble de chagrin, la rivière prit le 31 la direction du nord, de manière à nous faire perdre tous nos progrès dans le sud. Nous trouvâmes plus loin, en descendant la rivière, des bords composés d'une masse solide de coquillages marins de diverses espèces, et les sommets étaient couverts de coquilles d'huîtres.

Dans l'après-midi un vieillard indigène vint nous trouver, et nous fit des signes auxquels nous crûmes comprendre que nous n'étions pas loin de quelque changement considérable. Depuis le commencement de sa formation fossile, la rivière avait tourné au nord-ouest, et le vieillard nous montra ce point de l'horizon, puis il posa sa tête sur sa main, comme pour nous annoncer que nous dormirions dans cette direction; mais son second geste ne fut pas aussi intelligible, car il tourna le doigt droit au sud, comme pour nous indiquer notre direction future; il termina enfin ses renseignemens tels quels, en nous décrivant le rugissement des flots et la hauteur des vagues. Il était évident que le vieillard avait été sur les bords de la mer, et il nous fit un plaisir infini en nous donnant la perspective de l'atteindre bientôt.

Un peu au-dessous des montagnes sous lesquelles

nous avions fait halte, une ligne de rochers de deux à trois cents pieds de haut flanquait la rivière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et ces masses étaient d'un jaune vif qui rendait plus éclatant encore le soleil qui les frappait en plein : les sommets de ces rocs étaient réguliers comme s'ils eussent été construits par un architecte.

La direction constante du nord-ouest, que gardait la rivière, me faisait douter de la véracité des renseignemens donnés par le vieillard. En nous quittant il avait montré le sud-sud-ouest, comme étant le point sur lequel il devait se retrouver avec nous. Nous passâmes la nuit sous quelques rochers du haut desquels on découvrait des montagnes à une grande distance dans le nord-nord-ouest, et je ne doutais pas qu'elles ne formassent le fond de golfes méridionaux. Nos observations nous plaçaient par les 34 degrés 8 minutes de latitude sud, et 139 degrés 41 minutes 15 secondes de longitude : nous étions par conséquent à environ soixante-dix milles du golfe Spencer en ligne droite.

Comme au-dessous des rochers où nous étions campés la rivière était très profonde, et favorable à la pêche, mon domestique tendit une ligne de nuit où nous trouvâmes le lendemain une tortue prise à l'hameçon : c'était la plus grande que nous eussions vue, et elle nous fournit un excellent plat, car sa chair était du plus beau blanc.

Quand nous partîmes le 3, j'étais très inquiet sur la direction future de la rivière qui, après avoir fait beaucoup de sinuosités dans le sud-est et l'est-nord-est, alla droit au sud pendant le reste de la journée, et changea en même temps de caractère. Elle perdit son lit de sable, ainsi que son courant et devint profonde, calme et trouble sur un fond de vase. Elle prenait aussi une largeur considérable, et ses eaux battaient la base des rocs, comme la mer bat ses falaises : ces rochers devenaient d'une teinte de plus en plus vive, et semblaient de l'or aux rayons du soleil. Les naturels placés sur leurs sommets paraissaient aussi petits que des corbeaux, et les cockatous, les aigles ou les autres oiseaux, étaient comme des taches au-dessus de leurs têtes. Ces hauteurs s'élevaient presque sans interruption le long de tout le cours de la rivière. Elle descendait en son cours sinueux la vallée qu'elle traversait, battant alternativement ces précipices à droite et à gauche. La contrée au nord-ouest se montrait onduleuse et bien boisée ; celle à l'est était basse et couverte de broussailles.

Nous trouvâmes, le 4, notre vieillard, dont les renseignemens avaient été reconnus exacts, et il nous conduisit à sa tribu sur la rive gauche. La rivière allait toujours dans le sud, et beaucoup de symptômes se réunissaient pour nous annoncer la proximité de la mer. Quelques mouettes volaient

au-dessus de nos têtes, et le vent du sud-ouest rendait très fatigante notre navigation.

La rivière prend de l'accroissement. Forts vents d'ouest. La Murray se termine dans un grand lac. L'expédition le traverse. Apparences hostiles des sauvages. Canal qui du lac rejoint la mer à la baie Encounter. Réfraction. Difficultés au retour.

Il nous parut que la Murray avait décidément pris un cours permanent vers le sud : quand nous eûmes descendu à quelque distance, la vallée avait une largeur de deux milles. Le paysage était admirable, et les pâturages au moins aussi bons que dans le pays coupé entre l'Undevaliga et la Morumbidje. L'aspect de la contrée était délicieux, principalement à notre droite d'où plusieurs vallées s'étendaient dans l'intérieur, et semblaient abondamment peuplées de kangarous.

Nous avions toujours à lutter contre les vents du sud-ouest, et la rivière était très forte, et couverte de lames courtes et rudes. La température était fraîche, bien que le thermomètre se tînt à une moyenne de 36 degrés.

Nous communiquâmes le 6 et le 7 avec plusieurs tribus considérables, qui nous dirent que nous approchions de la mer. Nous vîmes quelques jours après une autre tribu d'indigènes, dont la propreté était assez remarquable, et j'en eus la preuve dans des nattes ovales, faites en roseaux, sur lesquelles

les femmes s'asseyaient. Il y avait là une jeune fille de seize ans d'un naturel enjoué, très bien faite et réellement jolie.

Le 9 au matin nous repartîmes, toujours descendant la rivière et montant sur chaque point élevé pour examiner le pays, mais nous n'y voyions aucune physionomie nouvelle. Cependant après quelques milles, je gravis encore une éminence pour explorer la contrée, et bien que j'eusse l'esprit préparé à un changement, cependant je fus saisi en voyant le terme de la Murray. Immédiatement au-dessous de moi s'étendait un beau lac qui me parut un digne réservoir pour la belle rivière qui nous y avait amenés. Tout en contemplant ce paysage magnifique, je ne pouvais que regretter de voir la Murray aboutir là ; car je pressentis que, selon toute probabilité, nous ne trouverions aucune communication praticable entre le lac et l'Océan, puisque les marées ne paraissaient pas avoir beaucoup d'influence sur cette étendue d'eau. Nous entrâmes cependant dans ce lac à deux heures environ.

Il y avait trente-trois jours que nous avions quitté le dépôt sur les bords de la Morumbidje, et nous en avions passé vingt-sept sur la Murray. Il s'agissait actuellement d'explorer ce lac, et du sommet de la hauteur je remarquai que les vagues battaient un promontoire éloigné, et enveloppant d'écume le roc, de sorte qu'indépendamment de

l'horizon clair qui s'étendait au-delà, j'y vis la preuve qu'il existait une grande masse d'eau au sud-ouest, et je pensai que c'était dans cette direction qu'il fallait chercher le débouché par lequel nous pouvions espérer de gagner l'Océan. Nous avions navigué péniblement de ce côté depuis long-temps, quand au-delà d'une île nous trouvâmes l'embouchure d'un canal, et aperçûmes sur une montagne une grande troupe de naturels qui poussèrent à notre approche les plus terribles glapissemens. Ils étaient entièrement équipés pour livrer bataille, et, à mesure que nous avancions vers la côte, ils descendaient vers nous avec les menaces les plus véhémentes. Je désirais beaucoup entrer en communication avec eux, et ayant quelque espoir de les calmer, je me dirigeai vers la terre avec l'intention d'y débarquer. J'observai toutefois que, si je le faisais, j'aurais à me défendre. Je pris alors un peu le large, et je m'efforçai en leur tendant un tomahawk et une branche, de gagner leur confiance, mais aucun signe de paix ne réussit sur eux. Un homme âgé vint droit au bord de l'eau, sans armes, et il dirigeait évidemment les autres. Il était suivi de sept ou huit des plus hardis, qui se glissèrent dans les roseaux, ayant leurs javelots tout préparés pour nous les lancer. Je pris donc mon fusil pour répondre à leur salut. Il paraît qu'alors ils comprirent parfaitement la nature de l'arme que je leur

opposais; car, dès qu'ils me virent dans cette posture, ils s'enfuirent de leur cachette vers le corps principal.

Il était alors l'heure du coucher du soleil, et la soirée était bien des plus belles que j'eusse jamais vues. Le soleil rayonnait encore sur les montagnes, mais tous les objets inférieurs étaient dans l'ombre. Le canal réfléchissait les bords, couverts d'arbres, et la surface des eaux n'était agitée que par des milliers d'oiseaux aquatiques qui se levaient devant nous, et faisaient le bruit d'une multitude battant des mains, dans les efforts pesans qu'ils faisaient pour sortir de l'eau.

Après une navigation d'un jour encore, nous allâmes à la découverte, M. Mac-Leay et moi, et nous nous trouvâmes sur la côte sud, très avant dans l'anse de la baie Encounter. Nous ne prîmes pas le temps d'examiner les lieux, et revînmes immédiatement au camp. Alors les gens de l'expédition purent aller à leur tour sur le bord de la mer, où ils ramassèrent des coquillages, et en remportèrent un sac plein qu'ils vidèrent pendant la nuit.

Si j'avais eu au premier abord quelque espérance de me trouver enfin à même de pousser le bateau sur les terres basses qui s'étendaient devant nous, la vue du canal à la marée descendante me convainquit de l'impossibilité de toute tentative à cet effet. Le canal s'étendait dans l'est-sud-est, à une

distance de sept ou huit milles, puis il nous parut qu'il tournait au sud sous une petite montagne de sable que le soleil couchant frappait de ses derniers rayons.

Il y avait une innombrable volée d'oiseaux rangés sur les bords des mares que le reflux avait laissées, et nous nous divertîmes à voir les singuliers effets que la réfraction produisait sur eux, et les formes grotesques et contournées qu'elle leur donnait.

Des cygnes, des pélicans, des canards et des oies étaient mêlés, et, suivant la distance qui les séparait de nous, avaient différens aspects. Les uns étaient extrêmement grands et grêles, les autres démesurément larges, ou ils paraissaient renversés, et l'on eût dit qu'ils étaient debout sur leur tête, et le plus léger mouvement, particulièrement les battemens de leurs ailes, produisaient le plus ridicule effet. Le jour avait été beau et la soirée était magnifique; mais c'était à la raréfaction de l'air qui jouait à la surface de la terre, et non aux vapeurs du soleil couchant qu'il fallait attribuer ce phénomène qui diffère du mirage, bien qu'il soit difficile de définir cette différence. Toutefois, l'un déforme et contourne les objets, l'autre les voile et leur donne une fausse distance; l'un est transparent, l'autre est nébuleux; l'un élève les objets aussi de leur position réelle, l'autre ne produit

point cet effet; l'un se joue et ondoie, l'autre est fixe.

Notre situation était d'un vif intérêt : à notre droite, le tonnerre d'un violent remous faisait en quelque sorte trembler la terre sous nos pieds, et ses rugissemens croissaient sans relâche à nos oreilles. A notre gauche, les voix des naturels retentissaient dans le fourré, et la grandeur de leurs feux à l'extrémité du canal semblait annoncer la terreur que leur avait inspirée notre approche.

Pendant que les hommes mangeaient leurs coquillages qu'ils avaient fait bouillir, j'examinai avec M. Mac-Leay l'état de nos provisions : il ne nous restait que du thé et de la farine, et nous calculâmes que nous n'en avions pas suffisamment pour nous soutenir jusqu'à Pondebadjeri, où je comptais trouver un premier renfort : notre position était donc très critique.

Le premier aspect de la baie Encounter m'avait convaincu qu'aucun vaisseau ne s'y aventurerait à l'époque du vent de sud-ouest. Il nous était impossible de rester sur la côte pour attendre ce secours, puisqu'une déconvenue eût été notre perte. Notre seule chance d'attirer l'attention eût été de traverser les chaînes jusqu'au golfe Saint-Vincent; mais les hommes n'avaient pas assez de force pour marcher, et j'hésitais à diviser notre petite troupe en présence d'un ennemi résolu et nombreux, qui

guettait de près nos mouvemens. Je pris donc la résolution de ne pas rester sur la côte plus longtemps qu'il ne le fallait, pour suivre le canal jusqu'au point de sa jonction avec la mer, et pour reconnaître la physionomie de la côte sur ce point important. Nous partîmes donc le lendemain de bon matin au clair de la lune, M. Mac-Leay, Fraser et moi pour cette excursion, à pied. Nous suivîmes rapidement le rivage de la baie Encounter, après avoir traversé les éminences de sable à un mille au-dessous du camp. Après une marche forcée et pénible de sept milles environ, nous trouvâmes la fin des hauteurs et une plage basse qui s'étendait devant nous.

Le jour venait de paraître, et à un mille de nous, nous vîmes une montagne de sable que j'avais remarquée de loin; puis, à un quart de mille environ de sa base, nous fûmes barrés par le canal, lequel, comme je l'avais à bon droit conjecturé, était arrêté dans son cours à l'est par quelque éminence. La langue de terre sur laquelle les noirs étaient portés tourne tout à coup au sud, et entre immédiatement dans la mer. Nous remarquâmes dans l'anse, au-dessous de l'éminence, que les naturels avaient allumé un cordon de petits feux : c'était probablement un détachement qui surveillait nos démarches, car de leur position ils pouvaient voir le camp.

L'entrée du canal était large à peu près d'un quart de mille. Sous l'éminence de sable du côté du large, l'eau était profonde et le courant fort. Il n'y a pas de doute, qu'à marée haute, une partie de la plage basse que nous avions traversée est couverte. L'embouchure du canal est défendue par un double rang de brisans, au milieu desquels il est dangereux de se risquer, excepté par un temps d'été calme. La bande d'écume est continue d'une extrémité de la baie Encounter à l'autre. Ainsi, les appréhensions que nous avions conçues sur l'impraticabilité et l'inutilité du canal de communication entre le lac et l'Océan se réalisèrent.

J'eusse volontiers employé quelque temps à examiner, autant que le permettaient les circonstances, le beau pays situé entre le lac et ces chaînes, et ce fut avec un vif chagrin que je cédai à la nécessité de m'éloigner. Mes hommes étaient tous très fatigués, et il faut bien remarquer que nos embarras étaient sur le point de commencer, à l'époque juste où cessent la plupart des autres voyageurs, et qu'au lieu d'être aidés par la rivière dont nous avions suivi le cours, nous allions avoir à lutter contre les eaux réunies des chaînes orientales, las de corps et d'esprit, fatigués et découragés. Nous avions calculé jusqu'à quelle époque nos provisions pouvaient nous mener, avec les circonstances les plus favorables : c'était seulement dans

la supposition que nous parcourrions en remontant le courant la même distance qu'en le descendant, que nous pouvions espérer de voir nos vivres durer jusqu'au bout de notre trajet sur la Murray.

Il y avait, en outre, mille circonstances de péril à prendre en considération. Je prévoyais un grand danger à repasser au milieu des naturels; car j'avais toute raison de penser que les tribus qui nous avaient laissé aller sans une attaque pouvaient regretter leur conduite pacifique. Il ne fallait point songer à réduire à trois quarts de livre la ration journalière de farine : il eût été absurde d'attendre des hommes plus d'efforts heureux en diminuant leur subsistance. Tout délai aurait donc été, dans cette position, imprudent et injustifiable. La seule chose qui parût être en notre faveur, était la constance du vent de sud-ouest, par lequel j'espérais être secouru pour franchir les premières parties larges de la rivière. Nous y rentrâmes le 13 avec cette perspective favorable.

Vallée de la Murray. Collision périlleuse avec les naturels. On passe les rapides. Rencontre nocturne avec les noirs. Scène intéressante. L'expédition arrive au point où elle s'était embarquée. Les hommes se découragent. Cannibalisme. Retour à Sidney. Remarques générales.

La vallée de la Murray ne peut avoir à son entrée moins de quatre milles de large; la rivière ne coupe pas la contrée, mais elle va çà et là, se-

lon ses sinuosités, de façon que les terres basses sont de plus ou moins d'étendue en proportion de la distance qui sépare la rivière du pied des montagnes. Il faut remarquer que le fond de la vallée est très uni et couvert de grandes masses de roseaux. Ces roseaux sont l'*arundo phragmatis*, et croissent sur une glaise sèche, que ne couvre nulle autre végétation; car ils forment une masse si épaisse, que le soleil ne saurait la pénétrer pour réchauffer le sol.

Le 14, le vent continua à nous être très favorable, et nous avions dépassé notre premier campement sans avoir vu les indigènes. Le lendemain, nous trouvâmes une petite tribu envers laquelle nous fûmes très généreux, pour la récompenser du plaisir qu'elle avait témoigné en nous revoyant. Nous leur avions causé une grande alarme, en descendant la rivière, parce que nous avions tiré un serpent à fleur d'eau; mais quand il fut tué, nous le leur montrâmes, et, à notre retour, ils parurent avoir oublié cet effroi. Il est difficile de s'expliquer la différence de réception que nous firent diverses tribus.

Le pays paraissait s'élever et être plus montueux dans le nord-ouest que je ne l'avais d'abord supposé. Plusieurs belles vallées s'étendaient dans l'ouest, et je suis porté à croire que l'intérieur avancé est fertile. Le 16 nous fûmes encore heu-

reux, et le vent était si propice tant que le jour dura, qu'il nous avait fait gagner un jour. Cette circonstance rendit du courage aux hommes, et ils se reprirent à oublier les fatigues qui étaient derrière eux et celles qui étaient en avant. Le 17, cependant, le vent du nord était contraire, mais il se remit à midi, et nous fîmes une bonne journée encore. Nous nous trouvâmes, à l'heure du soleil couchant, à la hauteur de ces rochers fossiles que j'ai décrits, et les rayons les frappaient en plein; nous fûmes presque aveuglés par le reflet qu'ils lançaient, car toute leur surface avait l'aspect d'un miroir éblouissant. L'effet fut naturellement très court, car une fois l'angle de réfraction franchi, nous ne vîmes plus rien de cet effet. Cependant en approchant de ces rochers nous remarquâmes qu'ils semblaient parsemés de toits, et nous reconnûmes que c'était une sélénité où les coquillages que nous avons dits étaient abondamment enchâssés comme dans de la glace.

Le matin du 18 fut calme et sans nuages; le vent assez faible venait du nord, et était chaud comme d'usage. Les brises qui nous avaient été si favorables depuis le lac avaient perdu leur influence, et les calmes y ayant succédé, nous étions obligés de travailler sans relâche et tous, sans exception, aux rames. Nous perdions beaucoup, et cependant le courant était moins fort que lors de

notre descente. L'eau était si peu profonde qu'il nous fallait souvent hâler le bateau sur des bas-fonds. Dans ces cas, nous étions contraints d'entrer dans l'eau, et ensuite de nous tenir tranquilles au soleil pour nous sécher. Une tribu de naturels nous ayant rejoints, nous fûmes de plus dans l'obligation de veiller sur nos provisions; ils se tinrent cependant très tranquilles, et comme nous nous hâtions de briser nos tonneaux en quittant la côte, nous pûmes leur faire libéralement des présens de cercles de fer qu'ils reçurent avec avidité.

Quand le bateau fut rechargé, nous reprîmes notre route solitaire, et sans qu'aucun des indigènes parût songer à nous accompagner. Nous fîmes halte pour la nuit, sur la rive gauche, près d'un cimetière qui différait de tout ce que nous avions vu jusqu'alors, à en juger par le grand nombre d'ossemens épars sur le rivage: ce lieu avait dû servir pendant de longues années. Cependant il n'y a ni arbres ni éminences de terre, pour indiquer la destination de cette place. Ce fait est singulier, et j'ai eu l'idée que quelque bataille avait eu lieu en cet endroit, quoique j'aie peine à croire que les combats entre ces naturels soient si destructifs.

Nous n'avions plus à présent d'autre genre de vie que le suivant: nous nous levions dès l'aube et ramions tout le jour, à l'exception d'une heure destinée à prendre le pain et l'eau qui étaient notre unique

régime, à moins que nous ne prissions çà et là un canard; mais ces oiseaux étaient fort difficiles à tuer, et il nous fallait tant de temps pour y parvenir, que nous l'essayions rarement. Nos chiens n'étaient pas d'un grand service, et leur faiblesse les eût empêchés de courir après les émus ou les kangarous. Quant au poisson, les hommes en étaient dégoûtés.

Enfin, le 21, après de grands efforts, nous arrivâmes au campement du 2 février, point où, on se le rappellera, la Murray prenait la direction du sud. De là, le voyage à la mer et le retour nous avaient pris vingt jours. Notre attention fut dès lors dirigée vers la jonction du principal affluent que j'espérais atteindre en douze jours, et de ce point, après huit journées encore sur la Murray, j'espérais rejoindre la Morumbidje.

Le courant de la Murray, entre le lac et ce singulier détour, est faible puisque le lit de la rivière et le lac sont à peu près de niveau. Ce lit, qui, à son extrémité, a quelque chose de plus d'un tiers de mille en largeur, diminue graduellement, mais sans jamais descendre au-dessous de trois cents pas, et sa profondeur est toujours de seize à trente pieds, tout près du bord. La rivière pourrait donc porter de gros chargemens, si le lac était aussi navigable, mais mon opinion définitive est que ce lac est bas en général, et que les dépôts le com-

bleront avec les années. Toutefois, ce n'est point un œstuaire, dans le vrai sens du mot, puisque, sur aucun point, le lit de ce lac n'est à nu à marée basse.

Le 23 un accident arrivé au bateau nous retint deux heures. Il était cependant impossible d'avoir plus de précaution que nous, qui savions quel serait notre sort dans le cas où nous viendrions à perdre notre bateau. A cinq heures et demie, nous étions à la hauteur d'une île qui nous parut si calme et si engageante, que je résolus d'y descendre et d'y passer la nuit. Nous entrâmes donc le bateau dans une petite baie, et dressâmes nos tentes. Nous nous réjouissions, dans notre petite retraite, de la pensée d'être hors de l'atteinte des indigènes. Cependant, un peu après le soleil couché, une volée de perroquets s'étant perchée dans les hauts arbres qui couvraient l'île, nous réussîmes à en tuer huit ou dix; mais les détonations des fusils furent entendues par les naturels qui étaient sur le bord de la rivière, et plusieurs vinrent à nous. Je fus contrarié de ce qu'ils avaient découvert notre retraite; mais comme ils étaient en petit nombre je ne m'en tourmentai pas. Cependant, pendant la nuit, il en vint d'autres, successivement jusqu'à ce qu'ils fussent au moins quatre-vingts. Ils furent alors si bruyans, qu'il devenait impossible de dormir. J'appris, dès le matin, qu'on ne pouvait

parvenir à les empêcher de toucher à tout, et de former une masse serrée autour du camp. Je sortis, et d'après ce que je vis, je crus à propos de doubler les sentinelles. Mac-Leay, qui était réellement las d'eux, et ne pouvait clore l'œil au milieu de ce vacarme, se leva de mauvaise humeur et alla y voir, mais sans parvenir à faire cesser le bruit; un homme, surtout, fut très insolent, et Mac-Leay lui jeta assez imprudemment une poignée de boue. Le sauvage rendit le compliment de propos tout aussi délibéré, et se montra tout prêt à prendre l'offensive. Mon domestique étant venu m'avertir des dispositions hostiles que les naturels manifestaient, et de ce qui venait de se passer, je feignis de me fâcher également contre le sauvage et contre Mac-Leay; puis je réussis à faire évacuer les tentes et l'île enfin par les noirs, mais nous les retrouvâmes plus loin. Comme le canal était trop étroit pour le bateau, nous fûmes obligés de tourner par le côté gauche de l'île, un peu au-dessus de laquelle la rivière fait un coude à gauche, et l'angle était occupé par un banc dont une pointe s'appuyait à la partie haute de l'île, et l'autre à la rive droite de la rivière. Il ne nous restait donc qu'un canal trop étroit, même pour le jeu de nos rames, et il fallait le franchir contre un violent courant. En tournant la partie basse de l'île, nous vîmes tout le banc couvert d'indigènes, dont beau-

coup avaient leurs armes : ils nous guettaient évidemment. Quand nous fûmes près du banc, le plus hardi d'entre eux vint si près de l'eau, que nos rames lui frappèrent les jambes : il n'en resta pas moins. J'avais les yeux fixés sur un homme âgé qui, à plusieurs reprises, nous fit signe d'arrêter, et finit par lancer au bateau le dard qu'il tenait : je m'empressai immédiatement de le coucher en joue, à sa grande épouvante. Les naturels espéraient-ils nous intimider en se montrant en grand nombre, ou avaient-ils en vue je ne sais quel autre objet? Il me serait difficile de le dire, quoiqu'il soit très probable qu'ils cherchaient l'occasion favorable pour nous attaquer. Ayant vu, je le suppose, qu'il n'y avait pas moyen de nous arrêter, ils passèrent de l'écueil à la rive droite, et disparurent au milieu des roseaux qui la bordaient.

Bientôt après, huit femmes vinrent sur le rivage, et nous invitèrent d'une manière très pressante de venir à terre. Elles jouèrent leur rôle parfaitement bien, et essayèrent pendant quelque temps les démonstrations amoureuses les moins équivoques. Cependant Hopkinson observa dans les roseaux les lances des hommes : ils marchaient en avant à mesure que nous montions la rivière, et sans aucun doute, ils comptaient beaucoup sur l'impossibilité où nous serions de résister aux tentations qu'ils avaient semées sur notre passage. Leur traîtrise effrontée

me mit réellement en colère, et je les aurais certainement attaqués si les femmes ne leur eussent fait prendre la fuite en les avertissant que je faisais prendre les armes à mes hommes. Nous ne vîmes plus les noirs pendant le reste du jour, mais les indications réitérées d'hostilité que nous remarquions en approchant du Darling me faisaient concevoir des craintes sur la réception que nous devions attendre de cette nombreuse population, et je voyais avec peine les hommes partager cette appréhension.

La brise de mer une fois derrière nous, la température devint accablante, et comme le courant était plus fort, les rapides plus nombreux, notre travail augmentait avec la chaleur. Le 30 nous passâmes devant l'embouchure du Lindesay, et du sommet des montagnes de sable au nord de la Murray, nous examinâmes le pays plat où cet affluent doit avoir son cours, à ce que je conclus de la ligne de feux que je vis à travers les arbres, et très probablement sur les bords.

Nous ne rencontrâmes pas les naturels en aussi grand nombre que quand nous descendions : ils étaient assez cependant pour être fatigans. Il paraîtrait toutefois que les tribus ne fréquentent pas habituellement la rivière : elles doivent trouver dans l'intérieur un meilleur pays, et végètent probablement sur les bords des lagunes et des criques où la nourriture abonde; ce fait est rendu évident

pela qu'il avait laissé à terre sa poire à poudre. Pour l'aller reprendre il fallait qu'il rentrât parmi les naturels. Quand il leur tourna le dos pour revenir à nous, plusieurs d'entre eux le visèrent avec leurs javelots, et ce n'est qu'en les couchant en joue et en poussant un cri, que je fis tomber ces armes de leurs mains. Ces actes réitérés de perfidie décelaient une disposition à commettre quelque violence personnelle, et dans une occasion quelconque nous en eussions certainement souffert si nous n'avions pas été constamment sur le qui vive.

Dans l'après-midi du lendemain nous quittâmes enfin, à notre grande joie, la Murray pour faire entrer notre bateau dans l'obscur et étroit chenal de son tributaire : nous n'avions pas fait alors moins de quinze cents milles. Nos provisions s'en allaient grand train, et nous avions le plus vif désir de regagner le dépôt; car nous n'étions pas sans quelque espoir que Robert Harris aurait poussé jusqu'à ce point avec ses ravitaillemens. M'étant rappelé dans ces parages le vol qui avait été commis sur nous un peu au-delà du dépôt, je devins inquiet sur le sort de Harris, car les naturels avaient bien pu l'attaquer aussi.

Le pays était plus riant et plus fleuri que quand nous y avions passé; mais le 18 nous entrâmes dans le pays des roseaux. J'avais été pendant ce jour, à

une courte distance de la rivière avec Mac-Leay, et nous avions emmené les chiens. Quand ils nous virent revenir du côté du camp, ils suivirent nos pas, mais ils retournèrent ensuite chasser seuls. A dix heures du soir cependant, un d'eux, Bob, vint au feu, et parut très tourmenté, y resta un peu de temps et s'en alla encore. Une heure après il revint, en manifestant la même agitation, puis il s'éloigna de nouveau. Il revint pour la troisième fois, avant l'aube, mais il était seul. Il est à regretter que les hommes de garde ne l'aient pas suivi, car, sans doute, il retournait vers son camarade auquel un accident devait être arrivé. Le matin, j'essayai de m'y faire reconduire par Bob, mais je n'y pus réussir, et après une longue recherche, nous partîmes laissant le pauvre Sailor à sa destinée.

Avec la perte de ce pauvre chien recommencèrent nos malheurs. Je prévoyais que les naturels nous joueraient un mauvais tour dans ces parages; car ayant réussi une fois à nous y voler, je m'attendais à les voir faire une nouvelle tentative. Dès qu'ils surent que nous étions dans la rivière, ils vinrent à nous, mais ils se retirèrent au coucher du soleil. C'était le 21; à la chute du jour j'ordonnai que l'on fît bonne garde, et j'allai me coucher ainsi que M. Mac-Leay. Nous avions pris pour position un tertre élevé, vis-à-vis duquel était immédiatement un petit espace couvert de roseaux sous des

gommiers. A onze heures environ, Hopkinson vint à la tente dire qu'il était sûr que les noirs s'approchaient, à la faveur des roseaux. Nous nous levâmes et prêtâmes l'oreille, nous n'entendîmes rien autre chose que ce qui ressemblait à l'aboiement d'un chien indigène; mais c'était, en effet, une ruse de la part des noirs. Nous ne fîmes aucun bruit, ce qui les encouragea à avancer petit à petit, et deux ou trois se glissèrent derrière le tronc d'un arbre tombé. Pensant qu'ils étaient assez près, je chargeai Mac-Leay de leur tirer un coup à petit plomb. Ils battirent alors en retraite précipitamment; mais, afin de les épouvanter tout-à-fait, Hopkinson tira dans les roseaux une balle, et nous l'entendîmes distinctement siffler en les coupant sur son passage. Tout fut tranquille jusqu'à trois heures à peu près, quand un des leurs, qui s'était probablement jeté à plat ventre lorsque les coups de feu se firent entendre, reprit enfin courage, se releva et s'enfuit.

Le lendemain matin, la tribu se tenait à distance; mais elle s'efforçait, par les plus vives instances et les plus lamentables hurlemens, de regagner notre faveur; néanmoins je menaçai de tirer sur le premier qui approcherait, et par conséquent ils se tinrent toujours éloignés, mais en suivant notre marche d'arbre en arbre. Il me sembla qu'ils étaient décidés à ne pas nous perdre de vue, avec l'intention d'essayer ce qu'une nouvelle tentative pourrait pro-

duire ; et plus ils allaient en avant, plus leur nombre grossissait ; avant le jour ils formaient une forte réunion : ils ne s'aventurèrent cependant point à approcher, ils se bornaient à se montrer de temps à autre.

Le soleil était près de se coucher, et je cherchai un lieu convenable pour y reposer nos hommes, bien décidé à châtier les naturels s'ils nous attaquaient. Nous n'en avions point aperçu depuis quelque temps, quand Hopkinson, qui était debout à l'avant du bateau, me dit que les indigènes avaient jeté des branchages en travers de la rivière pour nous empêcher de passer. Je fus extrêmement indigné de cela, et je fis passer en avant pour forcer cette barrière. En approchant, nous vîmes un noir seul, debout sur le bord de l'eau, et à la hauteur de l'obstacle, qu'ils avaient, suivant moi, placé devant nous. Je menaçai cet homme de tirer sur lui, en montrant du doigt les branches qui barraient la rivière. Le pauvre diable ne proféra pas une parole ; mais, passant sa main derrière lui, il tira un tomahawk de sa ceinture, et nous le présenta comme pour réclamer notre compassion. Ma colère fut en effet bientôt tout-à-fait apaisée quand je découvris que les naturels n'avaient fait autre chose que de tendre, en travers de la rivière, un filet que ces branchages soutenaient. Nous attendîmes donc qu'il le retirât, et nous passâmes.

Le noir à qui j'avais parlé si rudement traversa alors une anse de la rivière, et descendant sur le bord de l'eau, une branche à la main, en signe de confiance, il nous présenta un filet à pêcher. La conduite franche de ce sauvage me plut beaucoup, et un lieu convenable s'étant offert, nous débarquâmes et dressâmes nos tentes. Notre ami, âgé de quarante ans environ, nous amena ses deux femmes et un jeune homme; enfin les autres noirs prirent assez de courage pour approcher. Ceux qui nous avaient suivis depuis le dernier campement se tenaient de l'autre côté de la rivière; sous le prétexte qu'ils formaient plusieurs familles, ils se divisèrent en petits corps, et formaient autour de notre camp un cercle régulier. Nous prévîmes que c'était une manœuvre; mais espérant que si j'oubliais le passé, ils renonceraient à toute tentative, Mac-Leay se donna beaucoup de peine pour se les concilier, et les traita avec la plus grande douceur. Nous donnâmes à chaque famille du fer et quelques présens, et allâmes, chacun à notre tour, les trouver pour leur montrer une égale confiance. Notre ami s'était placé immédiatement derrière nos tentes, à vingt pas de distance, avec sa petite famille, et se tenait à part des autres. Quand nous eûmes achevé notre tournée de visite et examiné les diverses façons dont les femmes faisaient les filets, M. Mac-Leay et moi nous rentrâmes dans notre tente.

Par bonheur, mon domestique Harris était le premier à prendre la faction. Je lui dis de tenir un œil vigilant sur les naturels, et de m'appeler si quelque chose d'extraordinaire se montrait. Nous avions encore choisi pour position un lieu élevé, et derrière nous était une petite plaine, large d'un quart de mille et bornée par un bois. J'étais presque endormi quand mon domestique vint me dire que les noirs avaient, d'un commun accord, battu en retraite, et que l'on n'en voyait pas un seul près des feux. Je lui fis sentir la nécessité de la vigilance, et il retourna à son poste. Il revint cependant bientôt : « Monsieur, dit-il, les naturels arrivent. » Je sautai sur pieds, et prenant mon fusil, je le suivis, laissant mon ami Mac-Leay dormant profondément : je ne voulais pas le déranger avant d'en reconnaître la nécessité. Harris me conduisit à quelque distance des tentes, et me montrant la rivière au-dessous : « Là, monsieur, les voyez-vous? — Non vraiment, Harris, répondis-je : où voulez-vous dire? Êtes-vous sûr de les voir? — Très sûr, monsieur; baissez-vous, vous les verrez. » Je fis ce qu'il me dit, et je vis dans une ouverture une masse noire. Convaincu alors, je dis à Harris de me suivre, mais de ne faire feu que quand je dirais un mot. Les misérables ne voulurent pas attendre et se retirèrent devant nous. Nous rentrâmes alors, et ayant de nouveau recommandé à Harris la plus stricte

attention, je me jetai encore sur mon lit. J'y étais couché depuis à peine cinq minutes, quand mon domestique m'appela : « Monsieur! monsieur! les noirs sont tout près de moi : tirerai-je? — A quelle distance sont-ils? — A dix pas, monsieur. — Feu donc! répondis-je. » Et c'est ce qu'il fit. Je sautai ensuite à son secours, ainsi que Mac-Leay. « Eh bien! Harris, lui dis-je, avez-vous tué votre homme? (Il était excellent tireur.) — Non, monsieur; j'ai tiré entre deux. — Où étaient-ils? — Près du bateau, monsieur; quand ils m'entendirent, ils se jetèrent à la nage dans la rivière, et plongèrent quand je tirai entre les deux. » Cette vigilance empêcha toute autre tentative pendant la nuit.

Quand vint le matin, je vis que les naturels avaient laissé près de leurs feux leurs pesans javelots qui étaient brisés ou brûlés. Nous vîmes avec étonnement que notre ami avait fait comme les autres, abandonné ses javelots, ses filets et son tomahawk. Il me sembla très improbable qu'il se fût joint à eux, et nous pensâmes qu'il s'était retiré dans le bois. Y ayant en effet vu un peu de fumée, je m'y rendis seul, avec ses javelots et son tomahawk, et je n'avais pas fait cinquante pas dans le bois, que je vis un groupe de quatre naturels assis autour d'un petit feu. Un d'eux se leva à mon approche et vint à moi; je reconnus en lui celui que je cherchais. Quand je fus assez près, je fichai les javelots

droit en terre. Le pauvre homme resta foudroyé, sans se mouvoir, sans parler, sans même quitter du regard la terre. J'avais tenu le tomahawk caché, et quand je le lui présentai, il poussa un petit cri, puis refusa de le prendre, et l'instrument tomba à terre. J'avais évidemment excité en cet homme des sentimens vifs, mais lesquels? Tout en lui décelait la honte et la surprise, et la suite prouvera que ces diverses émotions devaient être en possession de lui. Pendant que nous étions dans cette position, ses deux femmes vinrent à lui. Alors, en leur montrant les javelots et le tomahawk, mais sans me regarder, il leur dit quelque chose, et elles éclatèrent tout à coup en larmes et en sanglots. Une scène si inattendue m'embarrassait véritablement, et pour y mettre un terme, j'engageai le naturel au camp, et il promit que personne que lui n'y viendrait. Cette dernière aventure mit fin aux tentatives des noirs, et aucun ne nous suivit désormais sur notre passage.

A midi, je m'arrêtai à un mille du dépôt environ pour prendre des vues. Après dîner, nous nous remîmes en marche, et les hommes cherchaient avidement de l'œil, à mesure qu'ils avançaient, les camarades qu'ils avaient laissés en ce lieu, mais aucun ne parut. Un petit bureau que j'avais construit pour y écrire une lettre, avait été détruit, et le tertre était tout-à-fait désert. Nous débarquâmes

cependant, et je vis avec plaisir les traces de nos chariots en retour vers la colonie. Les hommes étaient cruellement désappointés ; les espérances, qui avaient soutenu leur énergie venant à manquer, cessèrent tout à coup d'agir sur eux ; les pensées les plus funestes s'emparèrent de leurs esprits ; ils s'imaginèrent que l'on nous avait oubliés, et que Robert Harris était resté à Sidney. C'est en vain que je leur expliquais que les instructions qu'il avait reçues ne l'obligeaient pas à venir au-delà de la plaine de Pondebadjery, où j'étais convaincu que nous le trouverions.

Ajoutons à cela que la navigation était extrêmement fatigante ; il fallait à tout moment passer le bateau entre les innombrables troncs d'arbres qui s'élevaient avec les rocs au-dessus de l'eau, devenue alors très peu profonde. Les planches de notre bateau étaient si minces, que s'il avait heurté violemment une des centaines de branches sur lesquelles il passa en y frottant sa quille, il eût inévitablement été fendu d'un bout à l'autre. Le jour qui suivit celui où nous passâmes devant le dépôt, la rivière grossit par suite des pluies tombées dans les montagnes ; elle monta de six pieds en une nuit, et ses eaux troubles couraient avec une rapidité proportionnée. Pendant dix-sept jours nous avions remonté contre ces flots avec une persévérance inébranlable ; mais tous les efforts humains, au milieu

de privations comme celles que nous éprouvions, ne pouvaient que s'affaiblir, et les hommes commençaient à sentir et à déceler les effets d'un travail rude et sans relâche. Nos journées étaient courtes et insignifians les progrès que nous faisions contre le courant. Leurs bras semblaient ne plus avoir de muscles, leurs traits devenaient hagards; ils maigrissaient : le courage n'y était plus. Ils étaient tellement épuisés, que souvent ils tombaient endormis pendant leurs travaux violens, et pourtant presque inutiles. Ils ne murmuraient point cependant; mais quand ils me croyaient endormi, je les entendais se parler de leur extrême fatigue et de leurs souffrances. Enfin Mac-Namy en perdait la tête et ne faisait plus que conter des choses extraordinaires : je fus donc obligé de lui faire quitter la rame.

Au milieu de toutes ces détresses, M. Mac-Leay conservait une parfaite égalité d'humeur. Le 8 et le 9 avril, nous eûmes de la pluie en abondance, mais sans aucun avantage pour nous. Nous avions presque consommé nos provisions, et elles eussent été, à cette date, presque totalement épuisées, si nous n'avions pas été assez heureux pour tuer quelques cygnes. Nous étions encore à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de Pondebadjery, en ligne directe, et la distance était presque triple par eau. Dans cette position embarrassante, j'envoyai deux

hommes à la plaine, et nous restâmes campés pour les attendre. Nous venions de distribuer la dernière once de farine, quand, ne voyant pas les hommes revenir, je pensai qu'il était à propos d'aller au-devant de nos émissaires, et nous avions à peine atteint le bord opposé, quand un cri retentissant nous annonça le retour de nos camarades. Ils étaient dans un état pitoyable; cependant ils sourirent en nous revoyant. Ils avaient trouvé Robert Harris sur la plaine qu'ils atteignirent le troisième jour, et ils étaient immédiatement repartis avec un renfort des provisions les plus nécessaires. Nous arrivâmes le 28 à Pondebadjery, où nous trouvâmes des vivres en abondance, et nous revînmes par notre premier chemin.

Pendant que nous étions assis devant une cabane près de Underaliga, un des bergers me montra deux noirs qui étaient à peu de distance : l'un était debout, l'autre assis. « Celui qui est là, me dit-il, a tué son enfant hier soir en lui frappant la tête contre une pierre; après quoi il l'a jeté sur le feu et l'a ensuite dévoré. » J'étais frappé d'horreur et je ne pouvais croire ce récit. J'allai donc trouver l'homme et je le questionnai le mieux que je pus sur le fait. Il n'essaya pas de le nier, mais s'esquiva avec la honte d'une mauvaise conscience. J'interrogeai celui qui était resté et qui excusa son ami, en disant que l'enfant se trouvait malade et n'aurait jamais grandi.

Puis il ajouta que lui, le narrateur, n'en avait point mangé. Beaucoup de mes lecteurs révoqueront probablement en doute cette horrible circonstance, parce que je ne rapporte aucun détail à l'appui. Quant à moi, je suis aussi convaincu de la réalité de cette action, que si je l'avais vu commettre; car le compagnon de pied me décrivit la manière dont l'enfant avait été tué.

Nous étions de retour le 25 à Sidney après une absence de six mois environ, et un voyage qui, sous le point géographique, était très satisfaisant. J'ai déjà rapporté, aussi clairement que possible, la raison que j'avais de supposer que l'affluent principal que j'ai en conséquence laissé sans nom, était le Darling de mon premier voyage. Il est naturel que, dans une matière où le doute a une si large part, les opinions soient diverses. Je me bornerai à revenir sur ce sujet, afin de rattacher les événemens subséquens à nos premières observations, et pour donner au lecteur une idée complète de ce que l'investigation rigoureuse du pays, des montagnes aux basses terres, m'a prouvé devoir être le cas. Je revins de la Macquarie, ayant dans l'esprit des doutes sur la direction que prenaient en définitive les eaux du Darling, et je regardais comme également possible qu'il tournât vers l'intérieur ou au sud. Je n'avais point cependant négligé d'observer que les rivières septentrionales tournaient plus brusque-

ment au sud, après avoir atteint à une certaine distance de la base des chaînes, que les rivières plus méridionales. Près de la jonction du Castlereagh et du Darling surtout, le nombre de criques considérables qui venaient du nord se jeter dans la première de ces rivières, me conduisit à conclure qu'il y avait sur ce point en particulier une pente rapide de la contrée au sud. La première circonstance qui fortifia dans ma pensée cette opinion à demi formée, ce fut la chute du Lachlan dans la Morumbidje. J'avais ouï dire que l'Australie était un bassin, et qu'une chaîne non interrompue de montagnes bordait ses côtes, tandis que les rivières qui sortaient à l'intérieur de ces montagnes allaient rentrer dans le centre et contribuaient à la formation d'une méditerranée. Je n'étais pas préparé à découvrir dans cette chaîne une solution de continuité par où ces eaux se fissent jour vers la côte.

Postérieurement à notre entrée dans la Murray, les efforts remarquables de cette rivière pour conserver la direction du sud nous frappèrent tous, comme l'effet de sa tendance naturelle à couler dans cette direction.

Si nous nous étions trouvés de beaucoup au-dessus du lit du Darling quand nous fûmes au point de jonction du principal tributaire avec la Murray, j'aurais encore du doute sur l'identité de cet affluent avec la première de ces rivières; mais considérant

l'élévation insignifiante du Darling au-dessus de la mer, et ayant remarqué que la hauteur de sa jonction au-dessus de ce niveau était moindre encore, je ne puis croire que le Darling change son cours. Ce n'est point toutefois sur ce seul principe géographique que j'ai basé mes conclusions; d'autres circonstances à l'appui tendent aussi à confirmer l'opinion que j'ai déjà émise, non-seulement sur l'aspect de la formation relativement récente du pays plat sur la surface de l'Australie, mais encore sur la véritable pente de l'intérieur qui est du nord au sud.

A l'appui de la première de ces conclusions, il semblerait qu'un courant d'eau a apporté la vaste accumulation de coquillages qui forme le grand banc fossile à travers lequel la Murray passe en venant de l'extrémité nord du continent : on dirait de plus, à voir l'exhaussement graduelle de cette couche, sur une plaine qui décline du nord-nord-est au sud-sud-ouest, que ce banc de coquillages a d'abord été porté le long de la base des chaînes, et qu'il a été définitivement amené à la direction signalée ci-dessus, par la convexité des montagnes qui s'élèvent à l'angle sud-est de la côte. En outre, la circonstance du sommet de la formation fossile, couverte à certains endroits de coquillages d'huîtres, prouve incontestablement que la masse entière a été sous l'eau : c'est ce qui nous conduit à la con-

clusion toute naturelle que l'intérieur des terres qui s'étendent au-delà et sont plus basses, doit avoir été sous l'eau à la même époque. Plus on pousse avant les recherches géologiques, plus deviennent manifestes les traces de cette effroyable catastrophe qui faillit éteindre la race humaine. Ainsi dans les grottes de roche calcaire de Wellington-Valley, les restes de fossiles et de détritus montrent que leurs profondeurs ont été fouillées par le même élément qui pénétra partout et s'est étendu dans les cavernes de Kirkdale et d'autres. Ce sont comme des rayons de soleil tombés sur les pages de ce splendide volume, où l'on trouve l'histoire du déluge; et quand nous considérons tous les témoignages physiques que je viens de rapporter, on reste saisi d'étonnement devant ces débris d'un monde détruit et que l'on découvre tous les jours.

Environs du lac Alexandrina. Expédition du capitaine Barker. Détails sur les côtes. Massacre du capitaine par les sauvages. Aperçus géographiques sur cette contrée.

La narration qui précède aura donné au lecteur quelque idée de l'état où était l'expédition quand elle atteignit le fond de ce vaste et magnifique bassin qui reçoit les eaux de la Murray. Notre détresse était si grande qu'il fallut se hâter de traverser, sans l'explorer, le lac que je nommai *Alexandrina*, et d'abandonner l'examen de ses côtes à l'ouest;

nous étions emportés sur sa surface avec une telle rapidité, que j'avais à peine le temps de regarder autour de moi en passant. Cependant ces coups d'œil si prompts me prouvèrent que nous laissions derrière nous la plus complète récompense de nos travaux. Je n'avais jamais vu de pays dont l'aspect fût plus favorable et la position meilleure que celui qui est situé entre le lac et les chaînes du golfe de Saint-Vincent, et qui, s'étendant au nord du mont Barker, semble n'avoir aucune limite.

Je provoquai donc, dans mon rapport au gouvernement, un examen ultérieur de la côte, à partir de la pointe la plus à l'est de la baie Encounter, au fond du golfe de Saint-Vincent, pour reconnaître s'il existait un autre canal que celui que nous avions découvert. Le capitaine Collet Barker, du 39^{e} régiment, qui était sur le point d'être rappelé de King-Georges-Sound, fut chargé de cette exploration.

Le capitaine Barker avait tout récemment quitté le port Raffle sur la côte nord, où il avait eu beaucoup de relations avec les naturels et très souvent s'était aventuré seul au milieu d'eux; il était de plus très conciliant et très énergique à la fois, nul homme ne convenait mieux à cette mission.

Le capitaine Barker eut donc l'ordre, aussitôt après avoir déposé des prisonniers et des troupes à King-Georges-Sound, d'aller droit au cap Jarvis, point d'où l'expédition paraissait devoir partir avec

le plus de chances, pour explorer tant la côte que l'intérieur. Le capitaine Barker arriva donc au cap Jarvis, le 13, accompagné de M. Davis, aide-major du régiment, et de M. Kent, agent du commissariat, auquel on doit la plus grande partie de cette narration, car il ne quitta jamais le capitaine, dans les moindres détails de sa désastreuse entreprise. Le schooner *l'Isabella*, étant arrivé avec ces agens au cap Jarvis, par un temps clair et favorable, le capitaine entra dans le golfe de Saint-Vincent, se tenant aussi près que possible du bord oriental. La sonde mesurait de six à dix brasses fines de sable et de vase. L'objet immédiat était de reconnaître s'il existait une communication du lac Alexandrina au golfe. Il monta jusqu'aux 34 degrés 40 minutes de latitude, où il se convainquit qu'il n'existait aucun passage de ce genre. Il trouva, cependant, que les chaînes qui s'élèvent derrière le cap Jarvis se terminaient brusquement au mont Mofly, par les 34 degrés 56 minutes de latitude, et qu'un pays plat et boisé remplaçait les montagnes au nord et au nord-est. Le rivage du golfe s'en allait dans le nord-nord-ouest, et des plages de vase ou des marais de Mangroves y abondaient.

Le 18 au matin, le capitaine Barker monta sur le Mofly, accompagné de M. Kent et de son domestique, en laissant au bivouac deux soldats, auxquels il dit d'attendre son retour.

M. Kent rapporte qu'ils suivirent continuellement la crête de la chaîne, et s'élevèrent graduellement au-dessus de la mer. La formation des rochers de chaînes inférieures paraissait être un schiste argileux; les flancs et les sommets étaient couverts de verdure, et les arbres qui les ombrageaient étaient d'une hauteur plus qu'ordinaire. A l'ouest, la vue était coupée par d'autres chaînes parallèles à celles sur lesquelles ils se trouvaient; mais au-dessous d'eux, à l'ouest, s'étendait un pays délicieux.

Dans la journée, ils tournèrent le fond d'un ravin dont les bords, revêtus d'un gazon moelleux, présentaient un charmant aspect. Le détachement était alors à six cents pieds au-dessus d'un petit ruisseau qui occupait le centre de ce ravin. Tantôt d'énormes blocs de granit interrompaient son cours; tantôt, l'eau avait poli les rochers, et les veines de quartz rouge et blanc qui les sillonnaient les faisaient ressembler à une mosaïque. Ils n'arrivèrent pas jusqu'au sommet du Lofty, mais s'arrêtèrent pour coucher à quelques milles au-delà du ravin. Le lendemain, ils reprirent leur marche, et après avoir traversé la montagne, ils descendirent vers le nord, à une pointe d'où la chaîne se détourne un peu vers le nord-nord-est, et se termine. De cette pointe on avait une vue beaucoup plus vaste que du haut même du Lofty, car on dominait une grande partie du golfe, et l'on distinguait net-

tement les montagnes qui le bornent au nord-nord-ouest. Ils avaient, à l'est d'eux, une montagne très semblable au Lofty, et ils en étaient séparés par une vallée large de dix milles, et dont l'aspect était peu favorable. C'est cette montagne à laquelle j'ai donné le nom de *Barker*.

Immédiatement au-dessus de la pointe, M. Kent dit qu'ils virent une contrée onduleuse et basse, qui s'étendait dans le nord jusqu'aux limites du regard; elle était en partie découverte et en partie boisée, couverte, d'ailleurs, de verdure sur tous les points. Elle continuait de tourner à l'est, et, suivant toute apparence, allait se terminer au sud, à la base opposée du mont Barker. Le capitaine passa encore la nuit sur le sommet de cette chaîne, près d'un grand bassin qui ressemblait à la bouche d'un cratère, et dans lequel d'énormes fragmens de rocs entassés composaient une scène étrange de confusion. Ces rochers étaient un granit gris, dont les parties les plus élevées et septentrionales du Lofty sont formées. Le capitaine Barker évalua la hauteur de ce mont, au-dessus du niveau de la mer, à deux mille quatre cents pieds, et à onze milles la distance du sommet à la côte. Les arbres qui s'élevaient sur la crête étaient énormes, et M. Kent en mesura un qui avait quarante-deux pieds de circonférence. Ces arbres étaient, en général, des eucalyptus, dont une espèce avait l'écorce extrêmement odorante.

Le 21, les hommes du détachement revinrent trouver les soldats et s'y régalèrent d'abondance de poissons que ceux-ci avaient pris en les attendant. Il s'y trouvait, entre autres, un saumon, inférieur en dimension, mais du même goût et de la même couleur que le saumon d'Europe. Immédiatement derrière le cap Jarvis est une petite baie dans laquelle, suivant les renseignemens que j'ai recueillis, il y a un ancrage bon et sûr pendant sept mois de l'année, c'est-à-dire tant que souffle le vent d'est et de nord-est.

Le capitaine Barker débarqua le 21, sur la pointe de roc qui est à l'extrémité nord de cette baie. Il avait, toutefois, préalablement examiné un angle rentrant de la côte qu'il avait aperçu du haut de Lofty, et reconnu que ce n'était rien de plus qu'une anse. Une langue de sable, s'avançant de la côte à angle droit, en cachait l'entrée. Ils prirent le bateau pour examiner ce point, et sondèrent à six brasses à l'embouchure, mais le débarcadère se trouva être mauvais, attendu que cette anse est bordée de marécages, couverte de mangroves à droite et à gauche. M. Kent me dit que ce bras de mer avait de dix à douze milles de profondeur. Il se peut qu'un courant s'y établissant parfois ait élevé le banc de sable qui protége son embouchure, et que des arbres ou quelque autre obstacle aient dérobé au capitaine Barker la vue de sa prolonga-

tion. J'ai peu d'espoir qu'il en soit ainsi, mais cette remarque n'est pas oiseuse.

Entre ce petit bras et celui que j'ai mentionné en premier lieu, on découvrit une petite rivière limpide, à laquelle on donna mon nom. En prenant terre, le détachement se trouva dans une vallée qui ouvre directement sur la baie. Elle est séparée au nord, de la principale chaîne, par une chaîne latérale qui descendait graduellement vers la pointe de rochers où ils avaient débarqué, et se terminait là. L'autre côté de la vallée était formé par la continuation de la chaîne principale, qui déclinait ainsi graduellement dans le sud, et paraissait se lier aux montagnes, à l'extrémité du cap. En le traversant, ils s'assurèrent que la lagune où le schooner s'était procuré une provision d'eau était en effet remplie par une eau courante qui descendait du centre de cette vallée. Le paysage vers les chaînes était beau et pittoresque, ainsi que l'aspect général du pays.

Conservant la direction de l'est, le capitaine Barker passa sur la chaîne opposée, et presque immédiatement descendit dans une seconde vallée qui allait dans le sud. Le sol en était maigre, pierreux et couvert de broussailles basses. L'ayant traversée, ils montèrent la chaîne opposée encore, et de ces sommets on avait la vue de la baie Encounter. A leurs pieds, une plage étendue et plate

s'étendait à l'est, et elle était bornée au loin par des monticules de sable et des montagnes basses boisées. L'extrémité droite de cette étendue plate s'appuyait sur la côte, à la hauteur d'une pointe de roc, près de laquelle étaient deux ou trois îles. De la gauche, une belle vallée s'ouvrait sur ce point. Un ruisseau fort et limpide, sorti de cette vallée, traversait obliquement cet espace, et tombait dans la mer à la pointe de roc ou un peu au sud. Les montagnes du côté opposé de la vallée étaient déjà terminées; le capitaine Barker monta plus haut et, enfin, obtint de là une vue du lac Alexandrina et du canal par où elle communique avec la mer au nord-est. La beauté du paysage environnant était parfaite, et là, les voyageurs étaient loin de penser à la sanglante tragédie qui était imminente.

Au bout de cette plage ils se trouvèrent sur les bords du canal, et près d'un monticule de sable sous lequel j'avais dressé mes tentes. De ce point, ils suivirent la ligne des éminences de sable jusqu'au débouché. Il paraît d'après cela que l'île des Kangarous n'est pas visible, mais que la pointe éloignée que j'avais prise pour cette île était l'angle sud-est du cap Jarvis. J'ai remarqué, en décrivant cette partie de la côte, qu'il y a à l'est du petit bras de mer une éminence de sable sous laquelle le courant est fort et l'eau profonde. Le capitaine Barker jugea que la largeur du canal devait être

d'un quart de mille, et témoigna le désir de le traverser à la nage, pour aller sur cette éminence de sable prendre des hauteurs et reconnaître la nature de la plage qui s'étend au-delà dans l'est.

Le malheur voulut qu'il fût le seul du détachement habile à nager, c'est pourquoi ses gens lui remontrèrent le danger qu'il y avait à exécuter cette tentative sans suite. Toutefois, bien qu'il fût indisposé, il quitta ses vêtemens, et quand M. Kent lui eût attaché sur la tête la boussole qui lui était nécessaire, il se jeta à l'eau, et gagna très péniblement le bord opposé; il lui fallut près de dix minutes pour l'atteindre. Ses camarades inquiets le virent monter sur le monticule de sable, et prendre plusieurs hauteurs; ensuite il descendit de l'autre côté, et l'on ne le revit plus.

M. Kent resta long-temps à la même place et attendant de moment en moment son retour, mais ayant enfin pris les deux soldats avec lui, il alla le long de la côte, cherchant du bois pour faire un feu. A un quart de mille environ, les soldats firent halte et exprimèrent le désir de revenir, car ils craignaient que quelque accident n'eût arrêté le capitaine Barker. Pendant qu'ils causaient ils entendirent une clameur éloignée ou un cri, qui sembla être à M. Kent le houra des naturels, mais les soldats déclarèrent positivement que c'était bien la voix d'un blanc.

De retour près de leurs camarades, ils leur demandèrent si quelques bruits étaient arrivés jusqu'à leur oreille; ils répondirent négativement, le vent soufflait de l'est-sud-est, et c'était la direction qu'avait prise le capitaine. Pour moi, je m'explique très bien comment le détachement le plus rapproché n'avait rien entendu, car étant immédiatement sous la montagne, les sons avaient dû passer par-dessus leurs têtes pour aller se faire entendre plus distinctement à la distance où se trouvaient les soldats et M. Kent. Il est plus que probable que, tandis que sa suite exprimait son anxiété sur son compte, s'accomplissait le drame effroyable que j'ai la tâche pénible de raconter.

Le soir vint sans aucun symptôme qui annonçât le retour du capitaine Barker, sans aucune circonstance qui pût confirmer M. Kent dans la funeste pensée que le capitaine était tombé entre les mains des noirs; la tribu qui m'avait donné des preuves si évidentes d'hostilité ne paraissait pas être sur la côte; aucun des indigènes n'avait paru, et à l'exception de deux qui traversèrent le canal pendant que M. Kent cherchait du bois, il n'en avait vu ni entendu aucun. Les dispositions intrépides du capitaine Barker étant bien connues des hommes, ils conservaient encore l'espérance de le voir revenir sain et sauf. On alluma un grand feu et le détachement, rangé alentour, formait un groupe muet

et horriblement inquiet. Toutefois, bientôt après la nuit close, leur attention fut excitée par les voix des naturels, et l'on découvrit enfin qu'ils avaient allumé un cordon de petits feux entre l'éminence de sable que le capitaine Barker avait gravie, et le côté opposé du canal, et autour de ces feux les femmes murmuraient leur mélancolique chant funèbre. Ce chant passa sur l'oreille des auditeurs avec un frémissement sinistre, et leur donna la certitude de la perte irréparable qu'ils venaient de faire. Toute la nuit ce rivage solitaire retentit de ces mornes accens; mais, quand l'aube parut, ils cessèrent, et M. Kent, ainsi que ses compagnons, restèrent dans une cruelle anxiété. Enfin, ils jugèrent convenable d'aller au schooner avertir le docteur David. Ils traversèrent la plage à pas précipités, mais sans pouvoir arriver à bord avant le lendemain. On résolut de demander de l'aide aux pêcheurs de veaux marins établis sur l'île des Kangarous, cette mesure étant le seul moyen de constater quel avait été le sort de leur commandant. Ils entrèrent en conséquence dans American-Harbour; au moyen d'une récompense un des hommes consentit à aller avec M. Kent et une femme indigène pour communiquer avec la tribu que l'on supposait l'avoir mis à mort. Ils prirent terre à la pointe du roc de la baie Encounter, où ils furent rejoints par deux naturels, dont l'un était aveugle : on envoya

ensuite la femme pour chercher des nouvelles, et voici les détails qu'elle rapporta.

Il paraît qu'à une distance très considérable de la première éminence de sable, il en est une autre où le capitaine Barker doit s'être rendu, car cette femme déclara que trois indigènes allaient au rivage, venant de leur tribu, et qu'ils traversaient le chémin où le capitaine avait passé. Leur vivacité de perception leur dit que ces traces étaient celles d'un étranger. Ils les suivirent donc et virent le capitaine Barker qui revenait. Ils hésitèrent longtemps avant d'approcher de lui, parce qu'ils avaient peur de l'instrument qu'il portait; enfin ils se décidèrent et le serrèrent de près; le capitaine essaya de les apaiser, mais voyant qu'ils avaient pris la résolution de l'attaquer, il se dirigea vers l'eau d'où il ne pouvait être éloigné. Un des noirs lui lança immédiatement son javelot et l'atteignit à la hanche; cependant ce coup ne l'arrêta point, il entrait dans les brisans quand le second javelot le frappa à l'épaule : soudain il se retourna, et en faisant ce mouvement, reçut le troisième en plein dans la poitrine, tant est fatale la précision avec laquelle ces sauvages lancent leurs armes. Il paraîtrait que ce dernier javelot était déjà jeté quand le capitaine Barker se retourna, et l'on peut en inférer que le coup fut sur-le-champ mortel, et que la victime ne souffrit point. Il tomba sur le dos dans l'eau; alors

les naturels s'y précipitèrent, le tirèrent par les jambes, reprirent leurs javelots et après avoir couvert son corps de blessures, ils le rejetèrent et la marée l'emporta.

Tel fut, nous avons toutes raisons de le croire, le sort prématuré de cet homme distingué et aimable : ce m'est une satisfaction douloureuse de publier ici ce qu'il valait, moi, qui puis me considérer comme l'instrument qui le poussa dans ce fatal voyage. Le capitaine Barker ressemblait par sa vie comme il lui ressemble par sa mort au capitaine Cook; intrépide et ami de la science, ce fut une grande perte pour le pays et ses amis.

On apprit par la source même qui avait procuré ces détails sur sa fin que les naturels qui commirent ce meurtre n'y furent poussés par aucun autre motif que la curiosité de voir s'ils avaient la faculté de tuer un blanc. Il est tout aussi probable que les cruautés exercées par les pêcheurs de veaux marins sur les noirs de la côte méridionale auront excité ces derniers à se venger sur l'innocent comme sur le coupable. En se reportant à la carte on verra que le capitaine Barker, en traversant le canal, se jeta précisément au milieu de cette tribu qui avait manifesté envers moi et mes hommes une hostilité si invétérée. Il pénétra au-delà de leurs remparts, et fut sacrifié à ces dispositions soupçonneuses et à ces désirs de vengeance que les sauvages ne per-

dent jamais de vue tant qu'ils ne sont pas satisfaits.

Il me reste à constater que quand M. Kent revint au schooner, après cette déplorable catastrophe, il se tint au sud du point à la hauteur duquel il avait traversé la première chaîne avec le capitaine Barker, et passa par une vallée qui traverse directement le promontoire. Il découvrit ainsi qu'il y avait dans les chaînes une interruption où se trouvait une route plane et directe qui conduit de la petite baie, sur l'extrémité nord de laquelle ils avaient débarqué dans le golfe de Saint-Vincent, à la pointe du roc de la baie Encounter. L'importance de ce fait sera mieux appréciée quand on saura qu'un bon ancrage est assuré aux petits bâtimens entre l'île qui est au large de la baie Encounter et la pointe de cette baie, ancrage que rend plus sûr encore un récif en fer à cheval qui forme pour ainsi dire une muraille épaisse où se brise la grosse mer. Cet ancrage n'est cependant bon que cinq mois de l'année. Indépendamment de ces pointes, M. Kent remarque que la langue de sable située un peu au nord de Lofty fournirait un bon abri aux vaisseaux secondaires; si l'on considère la nature du pays, la facilité de pénétrer dans la contrée qui s'étend entre les chaînes et le lac Alexandrina, au sud, et la communication qui existe avec le lac même, on verra que l'absence d'un port étendu est compensée surtout en se rappelant qu'à quatre

lieues du cap Jarvis, un port qui n'est pas inférieur de beaucoup au port Jackson, et dont l'entrée est sûre et large, existe à l'île des Kangarous. Les chasseurs de veaux marins ont donné à ce lieu le nom de *Port-Américain* (American-Harbour). J'ai appris que les navires y étaient complétement entourés par les terres et à l'abri de tous les vents. L'île des Kangarous n'est toutefois nullement fertile, elle abonde en lacs peu profonds, remplis d'eau salée à l'époque des marées hautes, et dont l'évaporation donne une grande quantité de sel.

J'ai appris des chasseurs de veaux marins que le promontoire qui sépare le golfe Saint-Vincent du golfe Spencer, ou le voisinage au port Lincoln, sont des déserts de sables arides. Ils s'accordent tous pour décrire le port Lincoln comme une rade magnifique, mais ils attestent unanimement la stérilité de ses rivages. Il paraît donc que le promontoire du cap Jarvis doit sa supériorité aux montagnes qui en occupent le centre, aux débris que les eaux en ont enlevés, et à la décomposition de ses rochers. Tel est le cas à Juawarra, où les montagnes approchent de la mer, et tel est le cas partout à une certaine distance des chaînes de montagnes.

Il résulte des détails qui précèdent, que l'on a enfin trouvé sur la côte sud de la Nouvelle-Hollande un point où les colons peuvent toucher avec une perspective de succès presque assurée, et des vallées

où l'exilé peut construire pour lui et pour sa famille un heureux et paisible chez soi. Tous ceux qui ont mis le pied sur la rive orientale du golfe de Saint-Vincent n'ont qu'une voix sur la richesse de son sol et l'abondance de ses pâturages. En effet, si, les yeux sur la carte, nous examinons les traits naturels de la contrée, derrière le cap Jarvis, nous ne nous étonnerons pas d'apprendre qu'elle diffère pour le sol et la fertilité des espaces bas et sablonneux qui règnent généralement sur les côtes de l'Australie.

Le pays situé immédiatement derrière le cap Jarvis peut être appelé, à parler rigoureusement, un promontoire, borné à l'ouest par le golfe de Saint-Vincent, et à l'est par le lac Alexandrina et la bande de terre sablonneuse qui sépare ce bassin de la mer. Que l'on suppose une ligne tirée du parallèle de 34 degrés 40 minutes à l'est, elle passera sur la rivière Murray, à vingt-cinq milles environ au-dessus du lac, et séparera les chaînes dont le Barker et le Lofty sont les dernières hauteurs. L'extrémité sud des chaînes peut être tournée par cette vallée que M. Kent prit pour retourner au schooner après la mort du capitaine Barker. Il est donc certain que cette vallée fournit une ligne unie de communication entre la petite baie qui est immédiatement au nord du cap, et la pointe de la baie Encounter. Il n'est pas de point plus favorable pour

le départ d'une expédition dans l'intérieur. Dans un pays tel que l'Australie où le principal obstacle à redouter dans un voyage est le manque d'eau, les facilités que donnent la Murray et ses tributaires sont incontestables. Il est à coup sûr fort à désirer que l'on constate si la rivière que j'ai supposée être le Darling l'est bien réellement ou non, et je ne saurais mieux terminer mon livre qu'en exprimant ce vœu.

FIN DU QUARANTE-TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Introduction aux Voyages en Océanie.	j
Sumatra.	xxxiij
Java.	liij
Bornéo.	lviij
Célèbes.	lxx
VOYAGES EN OCÉANIE. — Dix-neuvième siècle.	1
Cunningham. (1824-1826.) Voyages à la Nouvelle-Galles du sud.	*Ib.*
Route de Sidney. Passage du détroit de Bass. Configuration de la côte. Réflexions sur les rivières.	2
Port-Jackson. Description du port. Le roi de Boungarre. Chiens de garde. Établissemens publics.	5
Toilette des femmes. Modes. Colons de toutes les nations. Établissemens. Sécurité de la ville. Promenades sur les rives du port. Voitures.	14
Division de la colonie par comtés. Description générale. Catastrophe horrible. Port Darling. Paramatta.	20
Windsor. Richmond. Gué de l'Ému. District de Bringelly. Liverpool. Maison bien gardée. Campbell-Town.	27
Argyle. Routes artificielles et naturelles. Forêt d'Éden. Lacs. Établissemens de la rivière Hunter. Newcastle. Plaines de Liverpool, de Wallis, de Twickenham.	34
District derrière les montagnes Bleues. Bathurst. Wellington-Valley. Terres nouvellement découvertes. Newcastle.	39
Salubrité du climat. Température. Vents. Grêlons énormes. Bois résineux. Gommes. Fruits du pays. Oiseaux. Troupeaux. Laitages. Chevaux; leur intelligence. Chiens. Bêtes sauvages. Kangarous. Renards volans.	43
Poissons. Reptiles. L'homme aux serpens. Insectes.	65
Minéraux. Charbon.	76
Naturels de l'Australie. Cannibales. Divers degrés de civilisation dans l'intérieur. Costumes. Mauvais caractère. Intelligence. Leur adresse. Guerres.	78
Currency ou population née dans la colonie.	104

Pages.

Coup d'œil en arrière sur la chronologie de la colonie. Améliorations. Probité des marchands. Convicts. Commerce. Manufactures. Navigation. 109

Nuances de la société australienne. Intérieur des maisons. Établissemens d'éducation et d'utilité publique. Journaux. Cabinets littéraires. Presse coloniale. Abus. 117

Émigration. Voyages dans l'intérieur des forêts. Travaux des convicts attachés aux fermes. Coureur de bois. Voyages à la Chine et à Timor. 124

Détails sur l'embarquement et la vie à bord des convicts. 140

Mêmes détails sur les femmes convicts. 156

Observations générales sur l'administration de la colonie. Compagnie australienne. 164

Sturt. (1828-1831.) Voyage dans l'intérieur de l'Australie méridionale. 168

Détails sur les rivières, sur la végétation, sur les découvertes antérieures dans les terres. *Ib.*

Départ de Sidney. Marche en descendant la Macquarie. Arrivée au mont Harris. Fin de la rivière. 178

Fourré de mosquites. Naturels. Mouches-kangarous. Désolation du pays. Plateau d'Oxley. Groupe d'Urban. 226

Naturels : leur condition actuelle. Massacre de deux évadés irlandais. Étangs de Wallis. Lit du Castlereagh. Étangs de Morrissett. Encore le Darling. 255

Embarras. Retour vers la colonie. Remarques générales. 272

Deuxième Expédition sur les rivières Morumbidje et Murray. 279

Remarques sur les résultats de la première expédition. Préparatifs d'une seconde sur la Morumbidje et la Murray. *Ib.*

Caractère de la Morumbidje au-delà des montagnes. Naturels. Leur apparence ; leurs usages. Mirage. Rivière Lachlan. 293

Embarcation. On descend la Morumbidje. Roseaux. Grande rivière. On nomme cette grande rivière *la Murray*. 306

Accident. Provisions gâtes. Pêche des naturels. Leurs maladies. Population. Vallée. 322

La Murray se termine dans un grand lac. 333

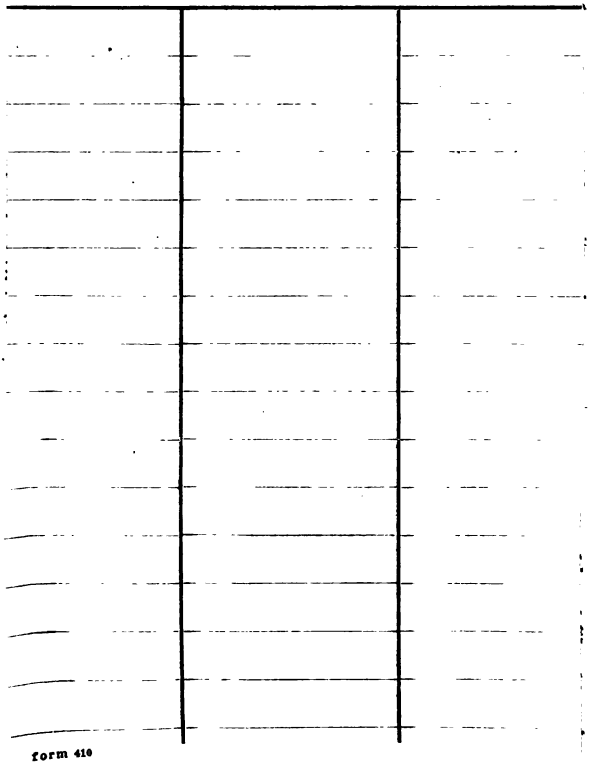
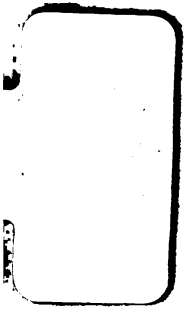
Vallée de la Murray. Cannibalisme. Retour à Sidney. Remarques générales. 341

Expédition du capitaine Barker. Détails sur les côtes. Massacre du capitaine par les sauvages. 366

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



form 410